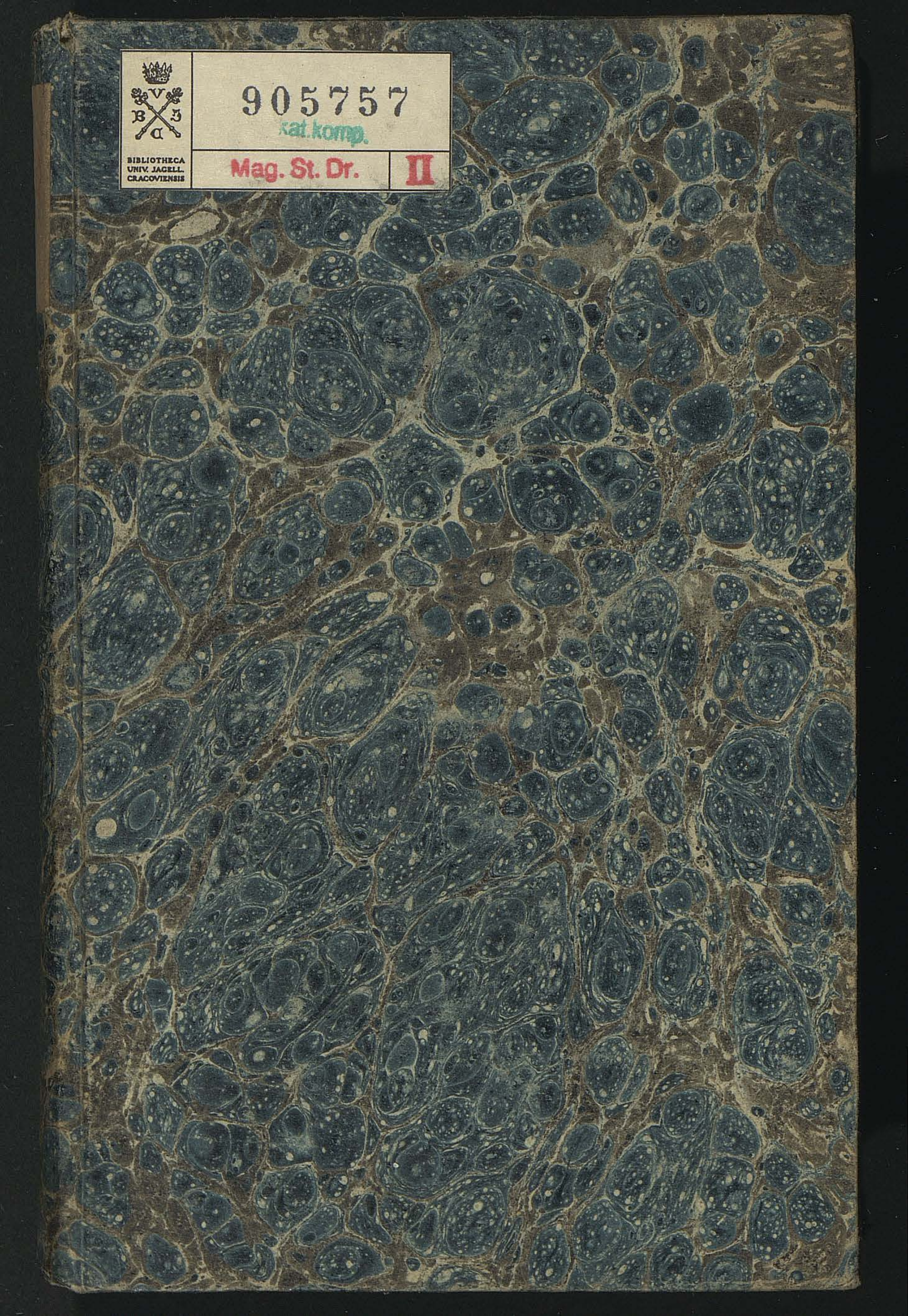
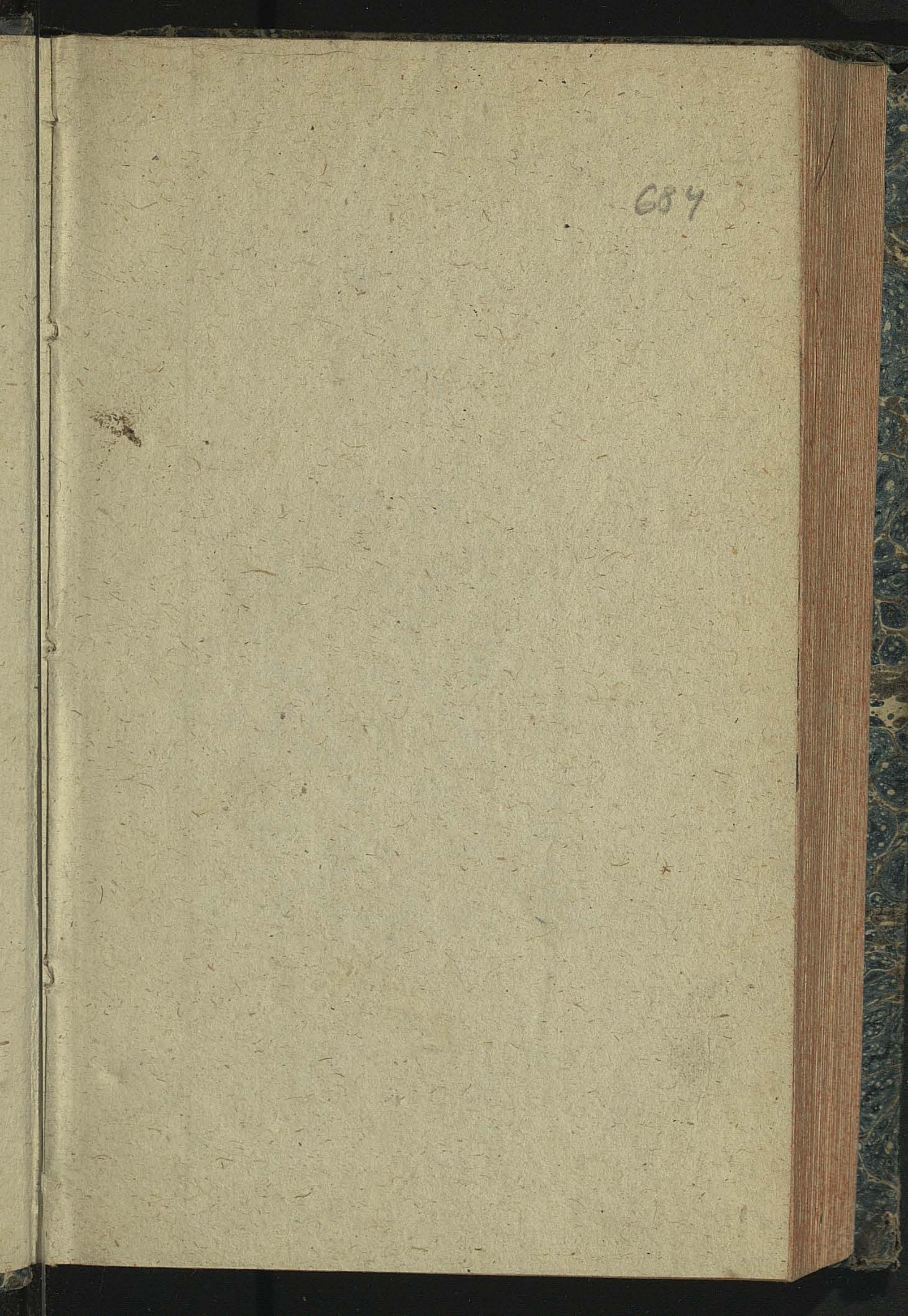



V
B
J
C
905757 II
Mag. St. Dr.


684

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome V. Partie II.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVII.





AVERTISSEMENT.

Tous ceux, qui connoiſſent Monſieur de la Mothe le Vayer ſavent qu'il ſuivoit la doctrine de Pyrrhon; mais en même tems tous ceux, qui veulent bien lui rendre juſtice, conviennent, que ſon Pyrrhoniſme n'a rien que de très raiſonnable, & que jamais il n'étend ſes doutes ſur les articles de Foi, ou ſur le moindre objet, qui touche la Réligion. Il a lui-même inſeré ſi ſouvent cette limitation, qu'il ſeroit tout à fait inutile de la repeter encore. L'on pourroit auſſi ajoûter, que ce grand Homme a ſouvent propoſé ſes doutes dans la ſimple vuë de s'amuſer, ou pour donner plus de jour à ſes penſées, ou pour étaler ſa grande lecture. Nous

avons recueilli dans cette ſeconde Partie du Tome V. tous les différens petits Traités, qui paroiſſent avoir été composés à cette fin. Le premier eſt un Diſcours pour montrer, que les doutes de la Philoſophie ſceptique ſont de grand uſage dans les Sciences. *L'auteur étoit déja à ſa ſoixante-troiſieme année, lorsqu'il composa cette piéce; mais comme dans l'ordre, que nous avons ſuivi juſqu'ici, nous nous ſommes plûtôt attachés au ſujet dont il traite, qu'à l'ordre chronologique, & que même l'auteur n'a proposé dans ce diſcours, que des Remarques générales pour toutes les ſciences, nous avons crû ne pouvoir mieux le placer qu'à la tête des autres.*

Le ſecond eſt un petit Traité ſceptique ſur cette commune façon de parler: n'avoir pas le ſens commun.

L'auteur ne l'avoit composé que pour s'amuſer; il eſt dans le même goût que la Proſe cha-

grine qu'on trouve dans la premiere Partie du Tome III.

La troisieme Piéce est un discours sceptique sur la Musique. *Le Pere Mersenne aiant eu dans ses entretiens avec Monsieur le Vayer, occasion de lui parler de ses discours harmoniques, qu'il étoit sur le point de publier, il l'avoit en même tems engagé à lui donner par écrit ses pensées sur la Musique. Monsieur le Vayer se prêta aux intentions du Reverend Pere, & redigea ses idées tout en badinant & à la hâte, & les lui donna. Le Religieux les insera telles qu'il les avoit reçuës, dans son livre; dèsque Monsieur le Vayer les vit ainsi publiées, il en fut de très mauvaise humeur, & se détermina à les retoucher, & les mettre sous une meilleure forme, pour les publier lui-même. Cet ouvrage parût ainsi corrigé dans la premiere édition de ses Oeuvres, à la suite du Traité de l'Immortalité de l'ame. Le libraire donne*

pour raiſon de cet ordre, que ces deux objets n'ont pas ſi peu de rapport enſemble, qu'il ne ſe ſoit trouvé des Philoſophes, qui ont crû, que nous ne vivions que par le moïen de la Muſique, & qui n'ont pris l'ame, que pour une parfaite harmonie. Mais nous croions que la place, que nous donnons ici à cette piéce parmi les autres traités ſceptiques lui ſera tout au moins auſſi convenable, pour ne rien dire de plus. Le quâtrième Traité contient des Problemes ſceptiques, *ou 31. propoſitions de morale, ſur leſquelles nôtre auteur n'a rien oublié de ce qui peut raiſonnablement ſe dire pour & contre de pareils ſujets. Comme ces remarques ſont très amuſantes, elles ne ſauroient manquer de plaire aux lecteurs. Le Traité qui ſuit & qui eſt le 5ème a pour titre:* Doute ſceptique, ſi l'étude des belles lettres eſt préferable à toute autre occupation? *Nôtre auteur aiant lû dans Juſte Lipſe & dans*

Scaliger, que s'ils avoient des enfans, ils ſe garderoient bien de les faire étudier, il lui vint dans l'idée de rechercher les raiſons, ſurquoi l'étude des belles lettres avoit tant déplû à ces illuſtres ſavans, & il s'imagina que ç'avoit été l'incertitude des connoiſſances humaines, que ces Héros de la literature avoient enfin reconnuë: il coucha ſur le papier ſes ideés là deſſus & les publia à Paris en 1667. Ses ennemis ſaiſirent avec avidité cette occaſion de le dénigrer, & de publier, qu'il étendoit ſon Pyrrhoniſme juſques ſur la Réligion.

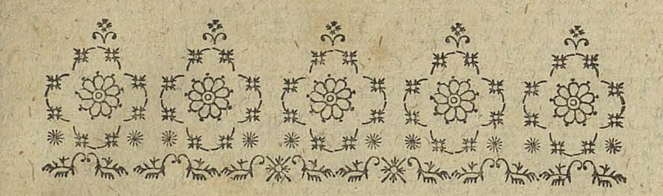
Mais il eſt bien aiſé de montrer au juſte le contraire par le traité même dans lequel l'auteur avouë ouvertement, que ſon ſcepticiſme eſt celui d'un chrétien qui reſpecte les lumieres du ciel, & les verités, qu'il nous a revelées avec une parfaite ſoumiſſion à ſes loix & à celles de l'Egliſe.

AVERTISSEMENT.

Nous finiſſons ce Volume par la petite Piéce qui traite du peu de certitude qu'il y a dans l'Hiſtoire. *Ce ſont des réflexions pleines d'érudition, & qui mettent dans tout ſon jour le brillant de l'eſprit de l'Auteur, auſſi bien que ſon profond ſavoir.*



DISCOURS
POUR MONTRER,
QUE LES DOUTES
DE LA
PHILOSOPHIE
SCEPTIQUE
SONT DE GRAND USAGE
DANS LES SCIENCES.



AU LECTEUR.

L'on dit, que Socrate donnoit à ses disciples ces trois préceptes principaux, de rendre leur esprit recommandable par la prudence, leur visage par la pudeur, & leur langue par le silence; dont le dernier article ne me semble pas moins important que les deux qui le précedent. Et certes si pour remedier à quelque maladie corporelle, un Mecenas, autre que le favorit d'Auguste, eût bien ce pouvoir Pline lib. 28. c. 6.
sur lui d'être trois ans sans proferer une parole; que ne devons nous point faire pour éviter le vice de trop parler, qui rendit dans la fable Tantale si malheureux, & qui dans l'histoire Eurip. in Oreste.
véritable a souvent causé les plus grandes disgraces de la vie. Multi ceciderunt in ore gladii,

Ecclesiasticus c. 28. ſed non ſic quaſi qui interierunt per linguam ſuam. *Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que les Pythagoriciens reſpectoient les poiſſons, comme obſervateurs du ſilence; il a ſans doute de grands avantages; il faiſoit la principale vertu des Areopagites, & Demoſthene, tout grand Orateur qu'il ait été, gagna plus à ſe taire qu'à parler. Les Italiens ont une gentille façon de recommander la taciturnité, quand ils diſent proverbialement,* aſſai ſa, chi non ſa, ſe tacer ſa. *Auſſi mettent-ils entre les plus aviſés du ſiécle, ceux qui ſans dire mot, font bonne mine, &, comme ils parlent,* s'ajutano col ſilentio. *Tant y a que le ſilence entre même dans les myſteres de la Réligion, & il me ſouvient d'avoir lû une Rélation du Levant qui porte, que la devotion des Mahometans de l'Etat du Grand Mogol eſt telle, qu'ils ſe mettent allant en pélerinage un cadenas à la bouche pour s'empêcher de parler, ne l'ôtant que pour manger.*

Cependant, Lecteur, *ce ſilence n'eſt pas toûjours à priſer, & il eſt des tems, où il peut devenir condannable. L'Eccleſiaſtique compare de* cap. 30. *bonnes penſées dans une bouche toûjours fermée, à ces mets, dont l'on chargeoit autrefois le tombeau des morts,* bona abſcondita in ore clauſo, quaſi appoſitiones epularum circumpoſitæ ſepul-

chro. *Et Seneque proteſte dans une de ſes Epitres, qu'il refuſeroit la Sageſſe même, dont il a fait autant d'état que perſonne du Paganiſme, s'il ne la devoit recevoir qu'à cette condition, de la tenir cachée ſans la manifeſter.* Si cum hac exceptione detur ſapientia, ut illam incluſam teneam, nec enunciem, rejiciam. *Il eſt donc des ſaiſons pour ſe faire entendre, & d'autres pour ſe taire, dequoi je crois que nous conviendrons aiſement enſemble.*

Mais à quel propos tout ceci, ſi ce n'eſt pour vous faire comprendre la perplexité où je me ſuis trouvé ſur l'edition de ce petit livret. Me conſidérant d'abord dans l'année qu'on appelle la grande climacterique, parce qu'elle eſt de neuf fois neuf, j'ai penſé, que difficilement j'aurois les Muſes favorables, pour mettre au jour quelque choſe que vous puiſſiés approuver, parce qu'étant filles, & comme telles peu portées de bonne volonté pour les vieillards, je ne devois rien eſperer de leurs bonnes graces. Ie ſongeois d'ailleurs, que de mettre la main à la plume ſans vous ſatisfaire de cette ſorte de propos, qui pour être accompagnés de plaiſir & de quelque utilité n'ont pas accoutumé de déplaire; ce ſeroit mal emploier mon tems, ou, pour uſer des termes de Ciceron, faire l'action

d'un homme peu judicieux, hominis intempe-
l. 1. Tusc. quæst. ranter abutentis & otio, & literis. *Pour vous en parler franchement, ces considérations, ni quelques autres que je supprime n'ont pû m'empêcher de contenter mon génie, enclin à cette sorte de divertissement que je prens à vous communiquer mes petites rêveries. J'avouë que j'ai aussi quelque sorte d'interêt, de faire paroitre que la Parque, s'il est permis d'user de ce mot poëtique, n'a pas encore disposé de moi, de façon que je continue, sur l'exemple de Diogene, à rouler mon tonneau; & je fais justement ce qui se dit à Rome, & se fait en beaucoup d'autres endroits*, jo midimeno, per parer vivo.

Or déja quant au titre de la composition que je vous présente, il ne vous doit ni étonner ni rebuter, quelque avantageux qu'il soit à la Philosophie Sceptique, après tant d'autres écrits, qui ont précedé celui-ci, & ou j'ai témoigné l'estime que je faisois d'une secte qui s'oppose, sans rien condanner absolument, aux affirmations trompeuses des Dogmatiques. Ie n'empêche personne d'être opiniâtre si bon lui semble, mais qu'on me permette aussi de douter avec une simplicité innocente. Si je me trompe, mon erreur ne sera pas de celles dont on fait des hérésies, puisque je n'ai ja-

mais honte de me retracter d'une opinion douteuse, pour en prendre une autre, quand elle me paroit plus vraisemblable. La plume du Pan pour être changeante, n'en est pas moins agréable, ni moins estimée. Au contraire sa principale recommandation vient des différentes couleurs, dont elle est susceptible selon ses divers mouvemens. Comme la meilleure lance, & l'épée dont on fait le plus de cas, sont les plus souples; le meilleur esprit est toûjours le plus accommodant, & le moins inflexible. Et puis tous les hommes sont sujets, humainement parlant, à se tromper, jusques-là que les Mahometans nomment leur Alcoran le Cotou. *Code de la vérité. En tout cas le titre, dont je* c. 3. *viens de parler, ne vous trompera pas, comme ceux qui ne disent presque rien de ce qu'ils contiennent. Henri Etienne en mit un à son livre de la Latinité de Lipse, où il ne traitoit quasi d'autre chose que des moïens de faire la guerre au Turc, ce qui fut trouvé si ridicule, qu'on l'allongea plaisamment de deux mots,* de latinitate Lipsiana, adversus Turcam. *Les chapitres de Montagne tiennent beaucoup de cette liberté; & ceux des Moïens de parvenir sont tout à fait exorbitans, Verville s'étant plû à les rendre tels, pour couvrir des saletés honteuses & condamnables. Enfin je consens par complaisance, qu'au lieu de l'inscription que*

j'ai mise à ce livret, vous lui substituiés celle que le Grammairien d'Auguste Cajus Melissus donna en l'âge de soixante ans à de petits ouvrages qu'il intitula libellos ineptiarum, *comme nous l'apprenons de Suetone, s'il est l'auteur du Traité des Illustres Grammairiens.*

Pour mon style, il est toûjours le même; j'appuie mes sentimens de ceux des plus grands hommes de l'antiquité, & je les cite sans être plagiaire, n'aiant aucun égard à ceux qui craignent qu'une citation porte préjudice à leur éloquence. Ie n'ignore pas, qu'il y a des connoissances générales, qui tombent dans l'esprit de tous les hommes, mais aussi faut-il avouër qu'une bonne autorité les fortifie merveilleusement. L'importance est de s'en prévaloir à propos, & avec reconnoissance. Car il faut distinguer les Pirates des marchands, & ceux qui empruntent de bonne foi, d'avec les voleurs, qui au sujet, dont nous parlons, s'approprient le bien d'autrui. Avec cette précaution je pense qu'on se doit moquer dans le genre d'oraison didactique, de ceux qui ne visent qu'à l'élégance des termes, & à la rondeur de leurs periodes, pensant avoir assez fait, si on ne peut rien leur reprocher sur cela. Cependant ce n'est pas assez de posseder en ceci une santé

grammaticale, si l'on ne possède les forces qui doivent accompagner l'oraison; prope abest ab infirmitate in quo sola sanitas laudatur; *parce que comme porte encore le texte de l'auteur du Dialogue des grands & illustres Orateurs, cette santé ne vient que de jeûnes & d'inanition,* illam ipsam quam jactant sanitatem infirmitate & jejunio consequuntur. *En effet ceux qui sont trop scrupuleux en cela, voulant éviter ce qu'ils croient peut-être faussement être un vice, se voient ordinairement destitués de toute sorte de vertus;* dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quod virtutibus carent; *ou bien Quintilien, qui en parle ainsi, n'a pas bien sçû en quoi consistoit la perfection du métier qu'il a si glorieusement enseigné.* l. 1. Instit. c. 4.

Les différens jugemens qu'on fait des livres, ne sont pas toûjours des témoignages certains de ce qu'ils peuvent valoir, soit à cause des préoccupations passionnées de ceux qui les lisent; soit à cause de leur incapacité; les liqueurs prenant par force la forme des vaisseaux où elles sont versées, quicquid recipitur ad modum recipientis recipitur. *Un esprit bien fait prend en bonne part ce qu'un autre ne peut souffrir,* omnia munda mundis; *& en effet, selon qu'AuluGelle l'a curieu-* l. 17. c. 4.

ſement remarqué, de cent & tant de Comedies, dont l'incomparable Menandre fut auteur, il n'y en eût que huit, qui reçûſſent l'approbation du peuple Athénien, un Philemon, ou quelque autre d'auſſi peu de mérite, lui étant préferé. Et Varron ſe plaint au même lieu, que des ſoixante & dix ſept Tragedies d'Euripide, cinq ſeulement emportèrent le prix, qu'obtinrent ſur lui de miſerables Poëtes qui ne lui étoient nullement comparables. Ajoutés à cela l'iniquité de ceux qui mèdiſent de ce qu'ils tachent néanmoins d'imiter, & qui maltraitent en public des compoſitions qu'ils étudient en particulier, pour en faire leur profit; ce que Saint Jerôme témoigne qui ſe pratiquoit dès ſon tems, quidam, *dit-il,* publice lacerant, quæ occulte legunt. *Pour moi je ne*
ep. ad Cn. Pomp. *puis ſouffrir dans Denys d'Halicarnaſſe, qu'on n'attribue à Platon que le plus bas genre d'éloquence, l'accuſant de commettre des puerilités dans le ſublime, au ſujet de quelques figures poëtiques; car il me ſouvient de ce que d'autres Gentils ont oſé proferer, que Iupiter même n'eût pû s'expliquer en meilleurs termes, ni plus éloquemment que faiſoit Platon. Il ne faut donc pas ſoûmettre aveuglément au jugement du commun toute ſorte d'ouvrages, comme l'on dit qu'Apelle le pratiquoit des ſiens. Le peuple eſt un Mon-*

ſtre, qui pour avoir tant de têtes n'en a pas plus de cervelle, & à qui un nombre infini d'yeux ne font voir aſſez ſouvent les choſes que très imparfaitement. Horace s'eſt contenté d'écrire qu'il ſe trompoit quelque fois,

Interdum vulgus rectum videt, eſt ubi peccat. ep. 1. l. 2.

Mais beaucoup de gens ont penſé plus ſiniſtrement que lui des jugemens du peuple, ſur tout en matière de livres.

Au ſurplus, Lecteur, *je ne vous recommande mon petit ouvrage ni par ſon éloquence, ni par aucun autre mérite que je lui attribuë; mais ſi ſa ſincerité ou quelque autre conſidération vous portent à le voir, je vous exhorte ſeulement de le faire ſans prévention, & avec l'indulgence que vous demanderiés d'un autre, ſi vous étiés en ma place. Il s'impriment tous les jours aſſez de livres, qui vous fourniront toutes les richeſſes de nôtre Langue, & qui ajouteront à cela mille ingénieuſes penſées pour vous plaire; prenés généreuſement en bonne part nôtre pauvreté, & trouvés bon, que je vous y convie par les propres termes d'Evandre, lors qu'il reçût Enée chez lui,*

l. 8. Aen. Aude hoſpes contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.

Il me vient encore quelque choſe dans l'eſprit, que je ne puis m'empêcher de vous dire ; c'eſt que vous pourrés avoir commune cette lecture, telle qu'elle eſt, avec les plus grands Princes de la Terre. Voudriés-vous bien après cela me refuſer la favorable attention que je vous demande?

Phædrus præf. l. 4. Dum nihil habemus majus, calamo ludimus.





QUE LES DOUTES DE LA *Philoſophie Sceptique ſont de grand uſage dans les ſciences.*

Ce n'eſt pas ſans ſujet, que les meilleures plumes & les mieux taillées, ont nommé la demangeaiſon d'écrire une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt incurable *). En effet il eſt comme impoſ- *Iuvenal.* ſible de ſe défaire de certaines inclinations, qui nous y portent, ſur tout quand dans un profond loiſir nôtre imagination ſe forme des ſujets, qui ſemblent convier ceux, qui ont quelque talent pour cela, de s'y appliquer. Je penſe qu'on peut comparer leurs mouvemens à ceux des perſonnes qui aiment extraordinairement le vin, & qui ne ſauroient voir une bouteille ſans reſſentir un tranſport de joie, que des hommes ſobres n'éprouvent jamais. On voit même, que la ſeule vuë des livres excite un deſir de les voir aux hommes ſtu-

*) Tenet inſatiabile multos ſcribendi cacoëthes.

dieux, dont d'autres qu'eux ne ſont nullement touchés; ce qui part ſans doute d'un même principe. Pour moi, je reſſens quelque choſe, qui a du rapport à la morſure de la Tarentule, qui fait danſer tous les ans, dit-on, ceux qui en ont été piqués une fois, ſans qu'ils s'en puiſſent empêcher. L'année paſſée je la barboüillai un peu de papier, comme j'avois fait les précedentes, & celle-ci, qui eſt ma grande climacterique, j'ai de la peine a n'en pas faire autant. La Minerve qui m'inſpire eſt ſemblable à celle des Athéniens, qu'ils nommèrent Εϱγάνην, ou laborieuſe, voulant dire que ceux, qu'elle regardoit d'un œil, ne devoient pas demeurer oiſifs, parce qu'elle deſiroit qu'ils fiſſent quelque choſe digne d'elle.

Cependant il ſemble que ce ſoit mieux le fait d'un jeune homme, que de ceux qui me reſſemblent, d'expoſer ſi hardiment au jour ce qui vient d'eux, tant parce que la jeuneſſe obtient aiſément une favorable indulgence pour tout ce qu'elle produit; qu'à cauſe que ſes premiers ouvrages ont je ne ſai quel charme qui les recommande, de même que les premiers fleurs du Printems ſont toûjours trouvées les plus agréables, encore que ce ne ſoient pas aſſez ſouvent les plus belles. Les

perſonnes d'âge au contraire ont ce grand deſavantage, qu'on ne peut ſouffrir d'elles la moindre bévuë, ſi ce n'eſt qu'on diſe par raillerie qu'elles retournent en enfance, *bis pueri ſenes*, & qu'elles commancent à radotter. Il eſt certain qu'on voit aſſez de vieillards, qui ſont plûtôt éblouïs par les lumieres qu'ils ont autrefois poſſedées, qu'elles ne les éclairent dans leur arriere ſaiſon; & qu'on ne peut pas toûjours dire d'eux avec raiſon le mot de Plaute, in Trinummo act. 2. ſc. 2.

Sapienti ætas condimentum eſt, ſapiens ætati cibus eſt:

Puiſqu'on voit ſi ſouvent, que la ſageſſe dont ce Poëte parle, & le bon raiſonnement, ne tiennent pas à la vieilleſſe une fort fidele compagnie.

Si eſt-ce que les productions d'eſprit des jeunes gens ſont ordinairement ſi précipitées; & ils les expoſent au jour avec une ardeur tellement inconſidérée, qu'on n'a pas mal comparé leurs premieres compoſitions à l'écume d'une marmite qui commence à boüillir, & qui n'eſt bonne qu'à jetter derriere les tiſons. Tous ceux qui ont reſſenti l'impetuoſité de ce premier feu de jeuneſſe ne s'offenſeront pas d'une ſi baſſe & ſi deſavantageuſe compa-

raiſon, & m'aideront, je m'aſſure, à ſoutenir, que leurs penſées telles qu'ils les conçoivent & enfantent prématurément, n'ont pas encore mauvais rapport à ces grenouïlles d'Eté, qu'une pluie chaude ſemble faire tomber du Ciel, & ſauter auſſi-tôt qu'elles ſont
l. 4. ep. 7. animées. C'eſt pourquoi Pline le Jeune pour condanner une méchante déclamation que l'Orateur Regulus avoit publiée ſur la mort de ſon fils, uſe fort ingenieuſement de ces termes de mépris, *credas non de puero ſcriptam, ſed a puero.* Sans mentir, il doit être de toutes nos meditations ſtudieuſes, quand nous voulons les communiquer au public, à peu près comme des vignes qu'on cultive ſoigneuſement. Elles veulent être traitées &
Virg. Georgic. coupées, *) tant pour les empêcher d'avoir trop de mauvais bois, que pour rendre leur fruit plus abondant & plus agréable; à quoi les diverſes façons que leur donnent les bons vignerons ne contribuent pas peu. Toutes les ſaillies de l'eſprit, telles que les ont ordinairement les jeunes gens, ne doivent pas être admiſes dans des compoſitions qu'on veut faire eſtimer, & ſi l'on ne repaſſe deſſus à diverſes repriſes pour en ôter les ſuperfluités, auſſi bien que pour leur donner ces derniers traits que

*) Dura exerce imperia & ramos compeſce fluentes.

que la peinture appelle ſi bien des finiſſemens, jamais elles ne paſſeront pour des piéces de maitres, dont la poſterité doive faire quelque cas.

Cela préſuppoſé de la ſorte l'on ne ſe doit pas rebuter de ce que des perſonnes d'âge oſent quelquefois publier de leurs veilles, ſur tout quand ce n'eſt qu'une ſuite de ce qu'ils ont fait par le paſſé avec quelque ſuccès. La Republique des Lettres eſt abſolument populaire, tout le monde y eſt reçû à donner ſon avis; & l'on n'y a jamais vû, comme dans la Romaine, *ſexagenarios de ponte dejicere*, de quelque façon que ces termes doivent être entendus. Elle écoute favorablement les ſentimens de toute ſorte de perſonnes, pourvû que ces ſentimens méritent d'être écoutés. Et j'ai vû des compoſitions à qui l'on pouvoit donner le nom Eſpagnol de *olla podrida*, qui ont paſſé pour excellentes; auſſi eſt-ce un des bons mets qui ſe ſerve ſur la table de nos voiſins. Tout ce qui eſt requis à ceux qui ſe mêlent de faire connoitre ce qu'ils penſent, c'eſt de le faire mûrement lorſqu'ils ont aſſez de loiſir pour cela, & que ce qu'ils ont à dire vaut mieux que le ſilence. Car les anciens ont eu raiſon de loger les Muſes au haut d'une montagne, pour dire que ceux, qui veu-

lent courtiſer ces aimables filles, doivent être hors du bruit, & des interruptions du monde. Et l'on peut ajoûter, que ceux, qui ont le plus de part en leurs bonnes graces, n'ont pas moins beſoin de calme & de profond repos, pour la production de leurs ouvrages, que les Alcions pour élever heureuſement leurs petits.

Deus nobis hæc otia fecit.

Or je me trouve dans une poſition, où par la grace de Dieu, & par la bonté des Princes que j'ai ſervis, je puis emploier quelque reste d'un honnête loiſir à ſuivre l'inclination que j'ai toûjours euë de communiquer charitablement à d'autres, les petites vûës que m'ont fourni les livres dont j'ai fait le plus doux divertiſſement de ma vie. J'eſpere qu'il ſe trouvera des perſonnes qui ne m'en ſauront pas moins de grè, que je me ſuis ſenti redévable à ceux de qui j'ai reçû un pareil bienfait, lorſque comme mes devanciers & mes guides, ils m'ont informé de beaucoup de choſes dont je leur ſuis redévable. Ne laiſſons donc pas nonobſtant nôtre caducité, de rouler à l'exemple de Diogene nôtre tonneau ſelon la petite portée de nos forces. Les ſoldats nommés Veterans parmi les Romains n'étoient pas toûjours exemts de continuer leur mêtier, nonobſtant le privilège de leur âge,

& de leurs longs ſervices. Seneque nous l'apprend dans ſes Controverſes en ces termes, *Si magnum aliquod bellum incidit, tunc & Veterani vocantur ad arma.* Nous portant à cette action volontairement & ſans néceſſité, elle en ſera plus méritoire. Mais je ſuis toûjours retenu par la conſidération de ce qu'eſt obligé de faire celui qui met la main à la plume, tant à l'égard du langage, que des choſes dont il veut entretenir ſon Lecteur. Car encore que l'élegance du diſcours n'entre point en comparaiſon avec la penſée, qui en eſt ſans doute la principale partie; ſi eſt-ce qu'on peut ſoûtenir qu'en quelque façon, l'éloquence & le beau debit des paroles ſont preſque à préſent auſſi néceſſaires à un livre que le bon ſens, dont toute ſorte de perſonnes ne ſont pas également touchées. De même qu'aujourd'hui pour paroitre honnête homme, un bel habit n'eſt pas ſouvent moins requis, que le bon eſprit & le mérite, parce que nous ſommes en un tems où les beaux habits ſont pour le moins autant conſidérés que ceux qui s'en couvrent, & qui nous impoſent & nous trompent preſque toûjours par l'éclat de ces mêmes habits, & par ce qu'ils appellent le bel air, dont ils les accompagnent. Or ſuivant cette comparaiſon, je ne me ſuis jamais beaucoup pei-

né de rendre confidérable ce dont je voulois m'expliquer fur le papier, par des termes fardés & peniblement arrangés, mon humeur prompte, & affez d'autres raifons, m'aiant toûjours fait negliger un foin, dont affez de gens font leur capital. Il y a donc grand fujet de pefer un peu fur ce point, & peut-être de m'empêcher de paffer outre, étant bien difficile de s'ajufter avantageufement, lorsqu'on s'habille à la hâte, & qu'on ne fe foucie pas d'être brave.

Pour ce qui concerne la matiere, & le fujet d'un difcours, dont je pourrois entretenir le Lecteur, en me divertiffant moi même le premier, felon que j'en ai ufé jufqu' ici, c'eft furquoi je me trouve encore le plus embaraffé. J'ai renoncé il y a long-tems à la Poëfie à caufe de fa contrainte & du préjudice qu'elle peut caufer, fur tout en Cour, à ceux qui s'y adonnent; & pour avoir reconnu, que ma naiffance ne m'avoit pas donné le talent qui doit venir d'elle, fi l'on y veut bien reüffir. Je me repréfentois ce qu'a obfervé Octavius Ferrarius dans fes difcours fatyriques, qu'un vieillard favant & excellent Poëte, aiant foutenu que le mot *Luculeus*, dont avoit ufé le Pape dans un Poëme, étoit barbare & non Latin, il fut difgracié, & reduit à mendicité.

Ob hoc ea pœna dicta eſt, ut cum ſua Latinitate ſimul ac paupertate conſeneſceret. Ne lui eût-il pas mieux valu de n'avoir jamais grimpé ſur le Parnaſſe. Ce n'eſt pas que je ne l'eſtime beaucoup; mais il faut avouër, qu'à moins d'y exceller c'eſt un miſerable métier, & que la mediocrité, qui eſt une ſi grande vertu dans toute la Morale, eſt preſque un vice inſupportable dans la Poëſie. Il faut auſſi ne faire autre choſe que la cultiver, ſi l'on veut y être de quelque conſidération, ce que mon eſprit ne pouvoit goûter. L'on ſait que Virgile ne fit jamais de bonne proſe, comme s'il y avoit de l'antipathie entre ces deux facultés; me ſouvenant à ce propos que le Pere Bourbon, ſi capable d'en juger, attribuoit là-deſſus, & comme en riant, quelque avantage à Buchanan ſur ce Prince des Poëtes Latins, pour nous avoir donné de ſi beaux vers, & tout enſemble des compoſitions en proſe, de ſi grande valeur que nous les avons de lui. Boccace excellent Auteur en proſe Toſcane, aiant commencé par un fort bon vers ſon Decameron, reçût ce mot de raillerie, qu'il n'en faiſoit de bons qu'en proſe. Petrarque a écrit dans le même ſentiment d'un Donatus Padoüan, qu'il eût été le plus grand Poëte de ſon tems, ſans ſon application à la Juriſpru-

dence, ou, pour parler comme lui, *Nisi Iuris civilis studium amplexus, novem Musis duodecim tabulas immiscuisset.* C'est sur cela qu'est fondée la raillerie qu'on fit d'un autre, aussi mauvais Auteur prosaïque, qu'il composoit d'excellens vers; quand l'on dit qu'il ressembloit à l'hirondelle, en ce que marchant mal, il ne laissoit pas néanmoins de voler fort bien.

Sans mentir, l'entousiasme d'un grand Poëte le fait voler bien haut; & c'est par cette considération qu'on a nommé la versification le langage des Dieux. Il ne laisse pourtant pas de l'être aussi de ceux, qui n'ont pas le cerveau trop bien timbré, témoin ce bour-
30. sect. geois de Syracuse dont parle Aristote, à qui
probl. l'alienation d'esprit faisoit faire de si beaux vers; & la verve d'un Du Lot, connu de nos jours pour enfant du Parnasse, pourroit être rapportée à ce propos. Mais autant qu'il est constant que tous les Poëtes ne sont pas fous, autant est-il certain, que tous les fous ne sont pas Poëtes. Tout ce qu'on peut dire avec quelque apparence de vérité, c'est que généralement parlant, il est des vers de nôtre poësie comme des hommes, en ce que la plus grande partie sont méchans. Cela va à la recommandation des bons, puisque la rareté donne le prix presque à toutes choses. Du

reste on ne sauroit nier, que comme la prose sert ordinairement à expliquer des pensées serieuses & raisonnables; la Poësie ne soit principalement occupée à des discours fabuleux, qui ne reüssissent bien que dans la fureur; & à représenter des visions qu'Apollon lui inspire, qui sont la plûpart du tems chimeriques & évaporées. Sans mentir, il y auroit dequoi s'étonner, que son extravagance l'eût fait appeller, comme nous venons de le dire, le langage des Dieux; mais c'est plûtôt ce qu'elle a d'ailleurs d'excellent & d'ingenieux, qui la fait ainsi nommer.

Quant au stile libre, & sans contrainte de pieds mesurés, & de rythmes, ou plûtôt de rimes Françoises, il a plus de conformité avec mon génie, grand ennemi de la contrainte; mais comme toutes choses sont mêlées en ce monde, on l'emploie assez souvent à des narrations aussi peu à priser par un Lecteur judicieux, que toutes les fables de l'Helicon. Je serois donc fort aise, que ma prose s'occupât sur quelque matiere qui meritât mieux l'attention des honnêtes gens, que beaucoup de compositions qui sortent tous les jours de dessous la presse, dont on peut dire ce que Plaute a prononcé des nouvelles Comedies dans le prologue de sa Casine,

Multo ſunt nequiores quam nummi novi.
C'eſt ce qui me fait apprehender de n'être pas plus heureux que les autres, & qu'une même cenſure ne m'envelope avec ceux, que je ne puis pas m'empêcher de condanner. Il faut pourtant que je déclare ici librement, que je ne puis être de l'avis de ces rigides Critiques, qui dans l'une & l'autre éloquence, oratoire, & poëtique, défendent la lecture des livres, où parmi de bonnes choſes & fort inſtructives, il s'en rencontre quelquefois quelqu'une, qui choque leur humeur chagrine, & qu'il ſeroit peut-être à ſouhaiter qui n'y fût pas. Saint Jerôme, tout auſtere qu'il étoit, & tout rempli des graces du Ciel, ſe recréoit ſouvent l'eſprit, comme il l'écrit lui-même, dans les Comedies de Plaute, qui ne ſont pas toûjours exemtes de paroles & d'actions qu'une bonne Morale ne ſauroit approuver. Saint Chryſoſtome ne faiſoit pas difficulté non plus de ſe divertir avec Ariſtophane, qui prend encore plus de licence dans ſon Grec, que l'autre ne fait dans le Latin. Tant il eſt vrai, que les ames les plus ſaintes ont cherché quelque relâche dans la lecture de certains Auteurs, qui leur plaiſoient en ce qu'ils avoient de bon, encore que le mal y fût mêlé, dont ils ſavoient bien ſe défendre.

ad Euſtoch. de virg.

Car il ne faut pas déferer à ce que Platon a écrit dans son Timée, & dans son Cratyle, qu'on doit croire par le respect des loix & des créances reçûës, ce que les poëtes ont dit fabuleusement des Dieux. Aussi s'en est-il retracté dans ses livres de la République, d'où il a chassé les Poëtes, & où il avertit Adimantus que de tels discours peuvent scandaliser tout le monde, & qu'on les doit sur tout supprimer à l'égard des jeunes gens; ce que Theodoret a merveilleusement bien examiné dans son troisiéme discours qui est des Anges. Or ce n'est pas seulement au sujet des contes d'Homere, d'Hesiode, & de leurs semblables, qu'on doit être averti, de ne pas prendre les choses à la lettre, *litera occidit*, *spiritus autem vivificat*. Il y a des proses qui ne sont pas moins à craindre que la Poësie, & dont les narrations, du tout contraires aux bonnes mœurs, sont absolument à rejetter. Mais il s'en trouve aussi d'autres dans l'un & l'autre genre d'écrire, qui pour avoir des défauts & des macules, de même que les corps celestes qui nous éclairent, ne doivent pas être condannées, à cause de ce qu'elles ont de bon, à l'égal des ouvrages tout à fait scandaleux.

Je rapporterai volontiers pour cela le sentiment de ce Leonard Aretin, aussi considé-

rable par ſon mérite, qu'un autre de ſon nom eſt en déteſtation à cauſe de ſes ſales impietés. Celui dont je veux parler eſt qualifié par Trithemius, grand Philoſophe, Orateur & Hiſtorien, étant décedé en l'an mille quatre cent quarante trois. Il a fait entre autres ouvrages un petit traité qu'il adreſſe ſous ce titre, *De ſtudiis & literis*, à la ſavante Iſabelle Malateſte. Là il lui ſoutient que les libertés des Auteurs anciens ne la doivent pas empêcher de voir leurs ouvrages, qui ont beaucoup d'autres choſes à eſtimer, puiſque nous liſons mêmes dans la Bible des exemples d'aſſez d'actions, qui ne ſont pas à imiter. Par exemple, ce qu'elle apprend de Samſon amoureux de Delila, qui lui coupa le cheveu fatal d'où dépendoit ſa force: L'inceſte des filles de Loth: L'abomination des Sodomites: L'adultere criminel de David avec la femme d'Urie: Le fratricide de Salomon, & ſes débauches avec tant de concubines, qui le firent ſacrifier à de faux Dieux. Car, inſiſte nôtre Leonard, ce qui ſe voit dans la Bible devant être tenu très véritable, fait par conſequent une toute autre impreſſion ſur nos eſprits, que des Metamorphoſes d'Ovide, reconnuës pour fabuleuſes de tout le monde. Elles s'interprètent toûjours allegoriquement, & ne man-

quent jamais de ſens moraux, ou phyſiques, très conſidérables. Ne ſait-on pas que les inventions d'Homere, & de la Théogonie d'Heſiode, ne nous obligent pas non plus à les prendre à la lettre? Ni les amours d'Enée & de Didon à être tenus pour hiſtoriques, puiſqu'ils n'ont pas vécu en un même ſiécle?

S'il étoit beſoin d'ajoûter quelque choſe aux penſées de ce ſavant homme, je les fortifierois de celles de ſaint Baſile, qui les confirme ſi bien dans ſon Homilie vint quatriéme, qui eſt du moïen de profiter de la doctrine des Gentils: Et j'obſerverois ici comme les Mouftis & autres Interpretes de l'Alcoran de Mahomet, diſent, qu'il faut prendre les plaiſirs de ces belles femmes du Paradis que promet ce faux Prophete, comme l'on fait les baiſers du Cantique des Cantiques, que les Chrétiens expliquent toûjours myſterieuſement. Ceci ſoit ſimplement dit contre la trop grande rigueur de quelques Critiques, qui priveroient la République des Lettres d'une partie de ce qu'elle conſerve de plus précieux, s'il faloit condanner au feu tous les volumes, & entre autres ceux de la premiere claſſe, parce qu'ils ont un peu de Zizanie mêlée parmi le meilleur grain que nous poſſedions.

Je ſerois bien fâché qu'on prit au deſavantage de la Poëſie, ce qu'avec ma franchiſe ordinaire je viens de proferer, qui tient un peu de la raillerie. Il s'en faut tant, que j'aie aucun mépris pour un art reconnu divin presque par tous les grands eſprits, qu'à peine me puis-je empêcher par le reſpect de nos autels, d'appeller Saints après Ennius ſes principaux Profeſſeurs. Les autres ſciences, dit Ciceron, s'apprennent par l'étude, & par une grande application, mais celle-ci vient du Ciel, & il n'y a que Dieu & la nature qui en gratifient ceux qui doivent y exceller, *fiunt Oratores, naſcuntur Poëtæ.* C'eſt ſur cette conſidération qu'eſt fondé ce vers d'Ovide.

Quotque aderant vates, rebar adeſſe Deos.

l. 3. de Laud. Stillic. Et j'oſe dire avec Claudian, qu'il n'y a perſonne qui ait quelque talent digne d'être eſtimé, qui ne faſſe grand état de la Poëſie;

Carmen amat quiſquis carmine digna facit.

Or afin qu'on ne penſe pas, que les ſeuls favoris du Parnaſſe parlent ainſi, en s'applaudiſſant à eux-mêmes, je veux me ſouvenir ici des actions de deux des plus célébres hommes qu'ait eus la Grèce; qui nous feront voir ce qu'ils penſoient des Poëtes, par le reſpect qu'ils ont porté au chef de leur famille. Alcibiade donna un ſoufflet à je ne ſai quel mai-

tre d'Ecole, qui n'avoit point d'Homere. Et Alexandre le Grand voiant venir vers lui un Courier avec un air de visage fort gai, & une bouche riante: Qu'est-ce qu'il y a, lui dit-il, est-ce que tu m'apportes la nouvelle qu'Homere est ressuscité? Certes le riche coffret de Darius, où ce Conquerant renfermoit les œuvres d'Homere, ne témoigna point si bien, ce me semble, la véneration qu'il avoit pour sa poësie, que de semblables paroles. Plutarque compare dans la vie de Timoleon, l'Iliade & l'Odyssée de ce coryphée des Poëtes, avec l'excellente Peinture d'un Nicomachus, en ce que les ouvrages de l'un & de l'autre paroissant fort faciles, leur excellence néanmoins les rendoit inimitables. Et je me souviens, que Scipione Ammirato en dit autant du Poëte Arioste, & du Peintre Andrea del Sarto, à cause de leurs agréables compositions, qui semblent les plus aisées du monde à imiter, bien que leurs naïvetés soient inexprimables. Tant y a qu'à l'égard d'Homere, l'on peut dire qu'il a été admiré dans toutes les professions; & nous voions dans Suidas qu'un Aristocles Messenien, Philosophe Péripatéticien composa dix livres de Philosophie, où il doutoit que Platon dût être préferé à Homere.

ad vocem Aristocles.

Quoi qu'il en ſoit, l'on ne ſauroit nier que de tout tems les excellens Poëtes n'aient reçû des honneurs preſque divins; n'y aiant eu que les moindres, comme mal voulus d'Apollon, qui aient été quelquefois diffamés. Car les Athéniens ne furent blâmés, comme l'obſerve Dion Chryſoſtome dans ſa trente uniéme oraiſon, d'avoir donné une ſtatuë à un Poëte Phénicien, que pour ce qu'étant des derniers de ſa profeſſion, ils avoient placé cette ſtatuë auprès de celle de l'incomparable Menandre, & avoient même attribué le ſurnom d'Olympien, ou de Divin, à un ſujet ſi peu digne de le recevoir. Nôtre Grand Henri IV. ſe railla par une indignation auſſi juſte qu'on en prit contre les Athéniens, d'un Poëte qu'il n'eſtimoit pas, le voiant dans un caroſſe trainé par ſix chevaux, au retour de Savoie où il avoit fait quelque fortune: Jamais, dit ce Prince ſpirituel, il n'eût fait en France un ſi bon ſixain que celui qui le tire. Mais les Poëtes célébres ont été en toute ſaiſon, & preſque en tous lieux traités favorablement; & quand Oppien reçût de Marc Antonin, pour chaque vers d'un Poëme, qu'il lui préſenta, *ſtaterem aureum*, ce qui monta, ſelon le calcul de Suidas, à vingt mille écus d'or, l'on ne peut pas dire, que la Poëſie fût en petite conſidération.

tom. 2. p. 321.

L'excellente a toûjours été respectée, & ce n'est pas Oppien seul qui a fait *aurea carmina*, aussi bien que Pythagore. En vérité je ne puis approuver le mot de Mairet, quand dans sa lettre au Duc d'Ossone il n'a pû s'empêcher d'écrire, que Desportes Abbé de Tiron avoit lui seul recueilli les recompenses de tous les Poëtes ses devanciers, ses contemporains, & ses successeurs.

Je viens de faire une digression, que je ne puis m'empêcher de trouver moi-même un peu longue, pour une personne qui ne fait pas état d'avoir long tems la main à la plume. Un Episode doit être proportionné à la piece, comme la voile au vaisseau; autrement ce n'est plus une digression, c'est une pure transgression. Mais cependant il m'est arrivé en quelque façon comme à Diogene le Cynique. Quelqu'un se moquoit de lui, de ce qu'il faisoit le Philosophe, encore qu'il ne fût nullement savant: C'est philosopher, lui repartit Diogene, de contrefaire le Philosophe, *si Philosophiam simulo, hoc ipsum philosophari est*. A la vérité l'on en voit beaucoup, qui selon cette maxime passent pour d'autant plus grands personnages, qu'ils savent mieux couvrir leur jeu. Tant y a que pour faire quelque reduction du mot de Diogene à ce qui m'arrive;

cherchant le ſujet & la maniere d'entretenir un Lecteur avec quelque agrément, & ſi faire ſe pouvoit avec quelque utilité, il ſe trouve qu'inſenſiblement j'ai preſque fait un livre, ſuivant le deſſein que j'ai eu dès le commencement, de n'en groſſir pas beaucoup le volume. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien, que la grandeur ne préjudicie jamais aux bonnes choſes & qu'on en a dit toûjours comme des oraiſons de Ciceron, que la plus longue étoit ſans doute la meilleure. *Vt aliæ bonæ res*, dit Pline le Jeune écrivant à Tacite, *ita bonus liber quiſque melior eſt, quo major. Vides ut ſtatuas, ſigna, picturas, hominum denique multorumque animalium formas, arborum etiam, ſi modo ſunt decoræ, nihil magis quam amplitudo commendat.* Mais parce que ce n'eſt pas ſouvent la maſſe qui fait les gros livres, les ſuperfluités, les mauvais diſcours, les landes, & ces païs vuides, où Balzac diſoit qu'il faloit faire vint lieuës pour trouver un clocher, étant ce qui cauſe ordinairement la peſanteur des volumes; j'ai grand ſujet, me connoiſſant comme je fais, de reduire à peu ce qui vient de moi, & de me ſouvenir de ce que prononça en riant le Cardinal du Perron d'une compoſition du Pere Coëffeteau, qu'il faloit l'excuſer de l'avoir donnée ſi grande qu'elle étoit, parce qu'il n'a-voit

l. 1. ep. 20.

voit pas eu aſſez de tems pour la rendre petite.

Enfin pour nous determiner, *& per entrar hormai nello ſteccato*, comme porte le proverbe Italien, à quel ſujet nous attacherons-nous qui puiſſe mériter quelque attention, & dont le diſcours vaille la peine de noircir le papiet, plus eſtimable peut-être dans la blancheur que je lui ferai perdre. Certes la Sceptique Chrétienne a trop de pouvoir, ſur mon eſprir, pour me laiſſer le chois libre, & ſon *Epoque* ou ſuſpenſion, ſon *acatalepſie*, ou incomprehenſibilité, à l'égard des connoiſſances humaines, ont jetté de trop profondes racines dans mon ame, pour héſiter tant ſoit peu là-deſſus. Cette Philoſophie fournit toûjours de ſi belles & de ſi charmantes conſidérations, qu'il eſt bien difficile de lui en préferer d'autres; & quoique la ſecte des Réaux ou des dogmatiques ait aujourd'hui de puiſſans protecteurs, & qu'elle emporte les prix dans les Ecoles ſur celle des Nominaux qu'Ocham diſciple de Scot avoit ſi bien reſtaurée; ſi eſtce qu'il ſe trouve toûjours aſſez de clairvoians, qui ſont perſuadés du bon droit de cette derniere. En vérité elle ne veut pas détruire abſolument toute la ſcience, mais lui otant ſes notions univerſelles & chimeriques, qui lui

ſervoient de fondement, & la reſtraignant aux ſeuls noms, qui occupent tous nos raiſonnemens, elle s'eſt montrée fort bonne amie de la Sceptique. C'eſt de quoi ſe plaint un ancien Philoſophe dans le cinquiéme livre des Tuſculanes de Ciceron, *nos in vocibus occupatos verba tantum fundere;* mais c'eſt auſſi un des principaux argumens ou moïens de l'Epoque. Or parce que nous avons déja parlé de cette Sceptique en beaucoup d'endroits, & montré, qu'il n'y a point de Philoſophie ſéculiere qui s'accommode mieux qu'elle à ce que nous devons croire, pourvû qu'on en retranche ſelon l'avis de Gregoire de Nyſſe ce qu'elle a de charnel, & qui lui eſt auſſi-bien qu'aux autres Philoſophies, dit ce Pere, comme un prépuce qu'il faut couper; je me contenterai de toucher ſommairement ce qui la concerne, *ſumma ſequar faſtigia rerum*, & je tâcherai d'abreger ce que j'en dois dire d'autant plus commodément, que ce ſera pour ne rien repeter de ce qu'elle m'a fait écrire ailleurs.

in myſt. enarr. vitæ Moſis.

Elle forme des doutes ſur tout ce que les Dogmatiques établiſſent le plus affirmativement dans toute l'étenduë des ſciences, & cela ἀδοξαστῶς, *citra ullam opinationem*, à cauſe qu'elle doute même de ſes doutes. Or par-

ce que les premiers, & peut être les plus grands Philoſophes ont limité le nombre des ſciences à trois, d'où vient peut être qu'on ne connoiſſoit de leur tems que trois Muſes, qu'on a depuis multipliées juſqu' à neuf, nous nous contenterons de faire nos réflexions principales, ſur la Logique, la Phyſique, & la Morale, qui ſont ces trois principales, qui peuvent aiſement faire remarquer l'incertitude de toutes les autres diſciplines. Car encore que leur nom Grec ἐπιςήμη, ſemble venir du repos d'eſprit qu'elles donnent ἀπὸ τῆς ςάσεως, dautant, diſent les prétendus ſavans, qu'on ne ſe peine plus quand on ſait, *ratiocinamur enim ne ratiocinemur ;* ſi eſt-ce que s'ils veulent mettre la main à la conſcience, ils ſeront contraints d'avoüer que plus on ſait, plus on eſt travaillé du deſir d'acquerir de nouvelles connoiſſances, & d'un ennui de ſavoir ſi incertainement ce qu'on veut faire paſſer pour ſcience. Tantale eſt repréſenté dans la fable, comme un des plus ſavans de ſon ſiécle; la pierre qu'il roule inceſſamment, eſt ce deſir penible & perpetuel de connoitre davantage, *qui addit ſcientiam, addit & dolorem;* juſqu' à ce que voulant paſſer au delà des bornes de nôtre humanité, & diſcourir des choſes d'enhaut, qui eſt comme dérober le feu du

Ciel, ſon nectar, & ſon ambroſie; il reçût la punition qui le rendit le plus malheureux des hommes. En effet, il arrivera toûjours, que comme l'ambition & l'envie de s'exalter, rendit miſerables ces Anges, qui ſe vouloient égaler à Dieu; le deſir de trop ſavoir, au lieu de nous rendre plus éclairés, nous jettera dans des tenebres d'une profonde ignorance, qui n'eſt pas une des moindres diſgraces que nous puiſſions ſouffrir ici bas, *ex appetitu potentiæ lapſi ſunt Angeli, ex appetitu ſcientiæ homines.* Certes nous ſommes trop mortels, & nôtre condition humaine eſt trop infirme, pour arriver de nous mêmes à la connoiſſance des choſes divines & immortelles.

Je dois parler ainſi, parce qu'on a fort bien dit, que de prétendre diſcourir des ſciences ſans recourir à Dieu, c'eſt comme vouloir traiter des couleurs, & ignorer ce que c'eſt que la lumiere. Les Païens même ont reconnu cette vérité, quand ils ont écrit,

A Iove principium Muſæ.

Et Avicenne, tout Mahometan qu'il a été, confeſſoit, qu'il avoit plus appris en priant Dieu, qu'en étudiant, ou ſelon ſes propres termes traduits en Latin, *quod plures intellexerat difficultates orando Deum, quam præceptorum conſulendo.* J'avouë que ce mot eſt

in ſemita ſapient.

d'un infidele, mais il pourroit être d'un Evangeliſte, tant il eſt rempli de pieté, de bon ſens, & d'inſtruction. Clement Alexandrin a crû qu'Ariſtote n'étendant la Providence divine que juſqu' aux choſes ſublunaires, il avoit appris cette doctrine du Pſalme trente cinquiéme de David, où ces mots ſe liſent, *Domine, in cœlo miſericordia tua, & veritas tua uſque ad nubes.* Si ce Philoſophe a pû borner la providence de Dieu par un texte, qu'il interpretoit mal, n'étoit-il pas à plus forte raiſon obligé, de donner les mêmes limites à la ſcience humaine, quand elle ſe met en quête de la vérité, ſans vouloir pénetrer juſqu' à des intelligences motrices, eſcaladant tous les Cieux pour placer deſſus ſon premier moteur. Certainement s'il avoit eu connoiſſance des livres hagiographes de l'ancienne Loi, ſelon la penſée de ce Pere Grec, dont je ne ſuis pas fort perſuadé, il auroit mieux fait de déferer à ce que l'Ange Uriel revèle à Eſdras, que terreſtres comme nous ſommes, nous ne pouvons tous ſeuls élever nos ſpeculations au deſſus de la terre, *qui ſuper terram inhabitant, quæ ſunt ſuper terram ſolummodo intelligere poſſunt.* Et il auroit appris du même Auteur, qu'il y a une ſcience d'enhaut, que Dieu ſeul confere, &

l. 5. ſtrom.

qui se fait bien autrement ressentir, quand on l'acquiert, que les sciences humaines, puisqu' Esdras témoigne qu'en avalant celle-ci en forme de potion cordiale, *cor suum cruciabatur intellectu*, & *in pectus suum increscebat sapientia.* Tous les savans de l'antiquité ont crû, que la philosophie des Grecs, & toute leur doctrine, leur étoit venuë d'Egypte, ou du moins de Syrie & de Phenicie, soit par l'entremise de Cadmus qui l'y porta, soit par Pythagore qui eût pour précepteur Phérecydes Syrien. Et neanmoins ils se trompoient lourdement, sur tout à l'égard de ce dernier, qui n'étoit nullement de la Syrie Asiatique où est la Palestine & la Phœnicie, mais qui avoit pour patrie l'Isle de Syros située dans la mer Egée. D'ailleurs Diodore Sicilien s'oppose à tout cela, & maintient que les Grecs avoient enseigné les lettres & les sciences aux Egyptiens, quoique la mémoire de toutes choses s'étant perduë en Grece par le Déluge, les premiers eussent été depuis contraints de s'aller faire instruire en Egypte; & il fortifie son dire par ce qu'il suppose être constant, que les Athéniens avoient bâti la ville de Sais dans la même Egypte avant le Déluge. Quoiqu'il en soit, cette opinion de la science des Egyptiens qu'ils communiquoient aux autres nations, a

été si généralement reçûë, que Saint Basile dans une Homelie, que j'ai déja citée, croit, que Moïse fut leur disciple aux études humaines, aussi bien que Daniel celui des Chaldéens, ce qui fut à tous deux comme une introduction aux Lettres divines. Je crois qu'il faut suivre ici, quoi qu'en une matiere différente, l'opinion de Galien, qui veut, qu'on se rapporte aux choses douteuses à ce que les Philosophes & les savans ont determiné, de même que les hommes qui ont la vûë courte croient les clairvoians touchant les objets éloignés. Or d'où nous peut venir la connoissance certaine des choses divines, que de ceux à qui le vrai Auteur de toute science les a revelées?

Hom. 24. de leg. lib. Gentil.

De opt. doc. genere.

Mais joignons de plus près le sujet que nous avons pris, & commençons par la Logique. Que les doutes de la Philosophie Sceptique soient bien fondés à l'égard d'une science, qui n'est proprement que l'art de rendre ce qui est faux, vraisemblable, peu de personnes équitables feront difficulté de se le persuader. En effet, c'est une des plus ordinaires occupations de la Dialectique, ou Logique, ne mettant point ici de différence entre elles, de faire ce que Ciceron appelle, *aucupia verborum, & literarum tendiculas struere.* C'est pourquoi

pro Cæcina.

dans l'oraiſon où il parle ainſi, il ſe plaint de celui, qui ſe ſervoit d'un ſi mauvais moïen contre lui, *me ex hoc vt ita dicam campo æquitatis, ad iſtas verborum anguſtias, & ad omnes literarum angulos revocas.* Ariſtophane a pris ſujet là deſſus de dire injurieuſement de Socrate, qu'il étoit λεπτοντάτων λήρων ἱερεὺς, *ſubtilium nugarum Sacerdos.* Et Origene dans une Homelie ſur l'Exode, compare pour cela cette Dialectique, à l'eſpece de vermine, qui fit une des ſept plaïes dont Dieu affligea les Egyptiens, *cum plaga cyniphum qua vexata fuerunt Ægyptii.* Cependant, il n'y a rien de plus contraire à la vraie Philoſophie, que cette façon captieuſe de déguiſer la vérité, qu'elle cherit ſur toutes choſes, & qu'elle reſpecte juſques dans la bouche de ſes adverſaires, auſſitôt qu'elle l'y peut appercevoir. Platon ne reconnoit dans le cinquiéme livre de ſa République pour Philoſophes, que ceux qu'il nomme τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας, *veritatis inſpiciendæ cupidos*, les autres qui ſe contentent des apparences trompeuſes de la vérité, il les appelle ſeulement *Philodoxes*, ou amateurs de leurs opinions, qu'ils defendent ordinairement par de mauvais moïens plus fortement que les bonnes. Et Seneque qui n'ignoroit pas, comme demi-Stoïcien, tous les

in Nebulis, act. 1. Sc. 4.

tours de souplesse dont sait user la Logique, s'en moque presque dans tous ses raisonnemens. *Ego non redigo ista*, dit-il dans une de ses Epitres, *ad legem dialecticam, & ad illos artificii veternosissimi nodos.* Il proteste ailleurs, que c'est degrader la Philosophie, & lui faire perdre tout ce qu'elle a de grand & de majestueux, de la reduire à ces artificieuses bagatelles, *Philosophiam in angustias ex sua majestate detrahere. Laterunculis ludimus*, dit-il, *in supervacuis subtilitas teritur. Quæ philosophia fuit, facta philologia est.* Ne vous amusés jamais à cela, continuë-t-il, que quand vous voudrés perdre le tems ridiculement, *hoc age cum voles nihil agere.* Ce que vous croiés qui fait vôtre esprit subtil, l'émousse, & le rend de nulle considération, *hæc ingenium minuunt & deprimunt, nec ut putas exacuunt, sed extenuant. Transcurramus solertissimas nugas.* Le malheur est, ajoûte-t-il encore, que ceux, qui s'accoutument aux subtilités Dialectiques, outre l'humeur contentieuse & disputative qu'ils acquierent, & qui les rend très importuns, s'y plaisent quelquefois de telle sorte, qu'ils abandonnent la bonne méthode de discourir, pour de telles sornettes & puerilités. *Adjice nunc quod assuescit animus delectare se potius, quam sanare; philosophiam oblectamentum facere, cum remedium sit.*

Ep. 82. 102. 106. 108. 117.

Et néanmoins cette Dialectique, toute Sophiſtique qu'elle eſt, ſe vante dans Martianus Capella d'être heureuſement paſſée du haut d'un rocher d'Egypte, dans les belles plaines de la Grèce, d'où Marc Varron la fit venir le premier en Italie, lui apprenant à parler Latin, *Marci Terentii primam me in Latinam vocem pellexit induſtria; ac fandi poſſibilitatem per ſcholas Auſonias comparavit.* Or la plus grande partie de ſes fineſſes, procede de ce que Chryſippe ſoutient contre Diodore dans Aulu Gelle, qu'il n'y a point de mots, qui ne ſoient ambigus, ce qui trouble l'eſprit, & rend nos diſcours trompeurs. L'Eſpagnol ſe rit de ces équivoques fallacieux, quand il dit proverbialement, *pato, y ganſo, y anſaron, tres coſas ſuenan, y una ſon.* Mais un peu de Logique naturelle nous peut aiſement tirer de toute la perplexité, que ces termes peuvent engendrer, auſſi bien que des ſurpriſes, qui viennent des argumens que l'Ecole nomme *Cornus*, ou de ceux que Plutarque appelle *Indiens.* Une petite pincée, un *pugile* de cette Logique naturelle vaut mieux, ſelon qu'on parle vers les Pyrenées, que les deux mains pleines de celle qui nous impoſe & nous trouble l'eſprit par ſes artifices. Je ne veux point me ſouvenir ici de toutes ces façons d'argu-

Liv. 11. c. 12.

tr. de ſa- nit. tuen- da.

menter, que la ſavante barbarie des Colleges debite ſous le nom de *Modales*, & qui ſont peine ſeulement à les prononcer; il me ſuffira de dire, qu'il en eſt comme de la mémoire artificielle, qui ruine fort ſouvent celle, dont la nature nous a pourvûs. Je diſois une fois à un de ces doctes, qui embaraſſent aſſez ſouvent les compagnies avec leur jargon ſcholaſtique, qu'il nous parlât un peu plus intelligiblement, lui ajoûtant ce mot ancien des Grecs, dont la langue ne lui étoit pas inconnuë, ni à ceux qui étoient préſens, *ἀμαθέστερον πῶς εἶπε, καὶ σαφέστερον*, *indoctius rudiuſque quodammodo loquere, ſed clarius.* Sa réponſe fut aſſez plaiſante, que chacun s'expliquoit à ſa mode, & qu'au ſurplus, ſi je le trouvois un peu obſcur, ce qui pouvoit venir auſſitôt de moi que de lui, que je me ſouvinſſe en tout cas, *damnatum eſſe Luciferi nomen*, & qu'il y a de trop grandes lumieres, qui ſont plûtôt nuiſibles qu'utiles à la vûë.

Que ſi nous tombons d'accord, que la Logique, comme nous l'avons écrit ailleurs, n'eſt pas inutile ſouvent à tirer de bonnes & juſtes conſequences, de certains antecedans dont l'on a convenu; cela n'empêche pas que les doutes de la Sceptique ne ſoient de très bon uſage, pour éviter les piéges qui nous ſont ſi

ſouvent tendus par les Dialecticiens. Ils ont à leur ſolde les Grammairiens, dont un ancien a dit, que toute la ſageſſe, ou plûtôt ſelon Ariſtote la faculté, δύναμις, conſiſtoit à ſe ſervir des mots avec adreſſe, *Grammatica ſapientia tota eſt in verborum aucupio poſita.* Car ſi nous n'uſons d'une exacte ſuſpenſion d'eſprit, il eſt preſque impoſſible de n'être pas attrapé par les plus grands parleurs, & ſouvent les moins véritables des hommes. Pline a dit des Oiſeaux, que les plus petits étoient ceux qui chantoient davantage, *avium loquaciores quæ minores;* il ſe trouve de même qu'entre les perſonnes dont nous traitons, celles qui ont le moins de raiſon, ont preſque toûjours le plus de babil & d'invincible opiniâtreté. Cela procede du même principe, qui a fait, que d'autres hommes qu'Ariſtote appelle groſſiers & ruſtiques, ſont encore les plus ſententieux, γνομοτύποι, & par là les plus ridicules & importuns de tous. Vous en verrés d'auſſi tranſportés pour ſe faire entendre, que l'étoit Themiſtocle, quand il dit à Eurybiade qui ne le vouloit pas écouter, *feri, ſed audi,* πάταξον μὲν, ἄκουσον δὲ, ne ſe ſouciant pas d'être batu, pourvû qu'il lui donnât audience. Mais faiſons ici une pauſe, *qui faciamo punto,* pour paſſer à ce qui régarde la Phyſique.

Liv. 11. c. 51.

L. 2. Rhetor c. 22.

Plutar. in vita Them.

La ſcience naturelle qui porte ce nom Grec, contemple toute la nature; de ſorte qu'on ne peut pas dire, que l'eſprit humain puiſſe prendre un plus digne objet, ſur tout y conſidérant l'auteur de cette même nature, ſans lequel on n'en peut prendre connoiſſance. C'eſt-pourquoi Seneque ſe propoſant de traiter de ſa plus baſſe partie au quatriéme chapitre du ſixiéme livre de ſes queſtions naturelles, il ſe demande ingenieuſement à lui même, quelle recompenſe il ſe peut promettre de ſon travail, & il s'aſſure qu'elle ſera la plus grande qu'on puiſſe recueillir en ce monde, de connoitre cette belle nature. *Quod, inquis, erit pretium operæ? quo nullum majus eſt, noſſe naturam.* Et exagerant cela au chapitre ſuivant à ſa mode & ſelon la réligion de ſon tems, il admire la grandeur du génie des premiers Philoſophes, qui ont pénetré juſqu' aux entrailles de la terre, pour y rechercher les cauſes de ſes tremblemens, *magni animi res fuit, rerum naturæ latebras dimovere, nec contentum exteriori ejus conſpectu, introſpicere, & in Deorum ſecreta deſcendere.* Car cette ſcience eſt ſi diffuſe, que non contente de s'élever juſqu' au Ciel, & de deſcendre juſqu' au centre de l'Univers, elle oblige l'eſprit qui s'en entretient, de ſe refléchir

ſur lui même, & d'acquerir par ce moïen la plus utile & la plus rare de toutes les connoiſſances, qui eſt celle de ſoi même. En effet la plûpart des hommes ont cela de commun avec leurs yeux, qu'ils croient voir & connoitre toutes choſes, quoiqu'ils ne ſe voient, ni ne ſe connoiſſent pas eux mêmes. La conſidération du grand monde nous découvre plus que toute autre choſe la nature du petit; comme celui-ci dont nous portons le nom, expoſe à nôtre entendement par rapport les parties qui compoſent le grand. Donnons-en ce ſeul petit exemple. Nous admirons ſur tout en ce dernier, l'attraction du fer par la pierre d'Aiman, que la force admirable a fait nommer *lapidem Herculeum*; l'attraction que font les parties de nôtre corps des alimens qui leur conviennent, n'eſt peut-être pas moins merveilleuſe dans nôtre microcoſme. *Nihil eſt aliud noſſe ſeipſum, quam totius mundi naturam noſſe*, dit l'extrait de la vie de Pythagore, dreſſé par le Patriarche Photius.

Mais que ſavons-nous, ſi Dieu agrée là-deſſus nôtre curioſité, lui qui nous cache lès cauſes, dont nous voions ſeulement les effets, & de qui nous tenons cette maxime, *gloria Dei eſt celare verbum.* Il eſt certain, qu'au jeu qui ſe voit de ces petites figures que nous

appellons Marionettes, le maitre, qui les fait remuer, s'offenſeroit, ſi on levoit le tapis, qui couvre les reſſors d'où viennent tous leurs mouvemens. Cette comparaiſon me fait ſouvenir de ce que Platon définit ainſi la Nature, *Natura nihil aliud eſt, quam infimum divinæ Providentiæ inſtrumentnm*, qu'elle eſt le plus bas inſtrument dont ſe ſert la Providence divine. Et une telle définition nous doit plaire d'autant plus qu'elle préſuppoſe que Dieu, comme auteur de la Nature, la fait agir ſelon ſa divine conduite. Car Democrite qui rioit de tout, nous permettra de rire à nôtre tour de ſes atomes, dont il vouloit, que la rencontre fortuite eût produit le Monde, & tout ce qu'il contient. Je croirois auſſi-tôt, que les lettres de l'Alphabet broüillées dans un ſac, & puis jettées ſur une table, auroient pû hazardeuſement compoſer l'Iliade d'Homere, ou la plus belle des Tragedies de Seneque. De ſemblables opinions ne méritent que la raillerie; & je trouve que l'Evêque Dionyſius a eu raiſon de s'en ſervir contre Epicure dans Euſebe, lui reprochant, qu'il n'avoit logé ſes Dieux que dans le Vuide, au lieu du Ciel & de l'Olympe des Poëtes, outre qu'il ne les y repait que d'une Ambroſie & d'un Nectar compoſés d'atomes. Le dilemme de

l. 1. de leg.

l. 14. præp. Eu ap. ult.

l. 1. de nat. Deor. Velleius dans Ciceron n'eſt pas plus à mon gout: Que ſi Dieu a fait le Monde pour nous, il faut que ç'ait été ou en faveur des Sages, qui ſont en trop petit nombre; ou en conſidération des fous, ce qui eſt abſurde des deux côtés. Nôtre témerité ſeule, pleine d'impieté, nous peut faire parler ainſi, comme encore prendre ſujet de médire à l'occaſion des monſtres, de Dieu, & de la Nature. Certes *l. 6. de civ. Dei. cap. 8.* Saint Auguſtin a très bien répondu à de telles inſtances, & à de ſi frivoles argumens: *Qui totum inſpicere non poteſt, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Notre courte vûë, qui ne voit & ne conſidére qu'une partie du total, jointe à nôtre ignorance, nous donnent de ſi folles penſées.

Il eſt plus difficile de ſe ſatisfaire ſur ce qui ſemble paſſer les forces de la Nature, & qui nous paroit contraire à toutes ſes regles. Car l'on eſt alors contraint de recourir à celui qui eſt au deſſus d'elle; & Pline dans les tenebres du Paganiſme, s'eſt vû réduit ſur un moindre ſujet à prononcer, qu'il ne faut jamais chercher les cauſes, ni les raiſons, de ce que fait la Nature, mais ſe contenter de reconnoitre ſa volonté: *Non eſt quærenda ulla in parte Naturæ ratio, ſed voluntas.* Or cette volonté

té ne ſauroit être bien interpretée que de celle de Dieu, qui eſt ſon Créateur, & celui qui dirige toutes ſes operations comme il lui plait. Cependant beaucoup de gens ſavans ont été perſuadés que c'étoit penſer plus hautement, & parler plus réligieuſement de la Divinité, de dire qu'elle ne renverſe jamais l'ordre naturel, qui vient d'elle, l'aiant une fois établi, & approuvé, *vidit Deus omnia quæ fecerat, & erant valde bona.* La Nature eſt l'ouvrage des mains de Dieu; & quelle apparence y a-t-il, de ſuppoſer qu'il agiſſe comme un vil artiſan, qui rompt le ſien, ou en change la diſpoſition quand il commence à lui déplaire? Lorſque Moïſe a écrit: *In principio Deus creavit cælum & terram*, l'ancienne interpretation Chaldaïque portoit, *cum ſapientia Deus creavit, &c.* Sur ce que le mot de ſageſſe & celui de principe ſignifient en Hebreu une même choſe; de même que la diction *In*, peut encore être traduite *cum*, ſelon que Leon Hébreu l'a curieuſement obſervé dans ſon troiſiéme Dialogue, où il me ſouvient qu'il fait une grande inſtance, pour conclure, que les choſes bonnes & ſagement établies ne ſont pas ſujettes au changement. Je laiſſe le maxime Péripatétique, qui veut, que la nouveauté des effets denote & infère quelque nouveauté en

leur cauſe, *novitas in effectu infert novitatem in cauſa*, ce qui pourroit être tourné contre Dieu, qu'on ne ſauroit ſans blaſphéme, & ſans s'impliquer en quelque contradiction, rendre ſujet au changement, ni à la moindre nouveauté, parce qu'il ſeroit, & ne ſeroit pas Dieu, s'il en étoit capable. Ce n'eſt donc que pour montrer par de tels diſcours, qu'humainement parlant tout eſt problematique dans la Phyſique, & que par conſequent tout y eſt expoſé aux doutes de la Philoſophie Sceptique, n'y aiant que la véritable ſcience du Ciel, qui nous eſt venuë par revelation divine, qui puiſſe donner à nos eſprits un ſolide contentement avec une ſatisfaction entiere.

Ce qui m'a fait ſoupçonner, que nous pouvions être trop curieux à rechercher les cauſes de tous les effets de la Nature, dont Dieu eſt le Directeur auſſi bien que le Créateur; c'eſt que la Sainte Ecriture nous apprend, qu'on doit reſpecter les Souverains de la Terre juſqu' à ce point, de ne vouloir jamais pénétrer dans leurs ſecrets, parce qu'auſſi bien leur cœur n'eſt pas reconnoiſſable non plus que la hauteur du Ciel, & la profondeur de la Terre. *Cælum ſurſum, & Terra deorſum, & cor Regum inſcrutabile.* Elle nous avertit de plus, qu'encore qu'on trouve quelque dou-

Prov. Salom. c. 25.

ceur d'abord, à prendre connoiſſance de leurs deſſeins, autant qu'il ſe peut faire; c'eſt un miel dangereux, & qui ruine à la fin celui qui en prend trop, *ſicut qui mel multum comedit, non eſt ei bonum; ſic qui ſcrutator eſt Majeſtatis, opprimetur à gloria.* Je ſai bien que l'Ange Raphaël, parlant aux deux Tobies, ſemble former cette diſtinction, qu'autant qu'on doit ſe taire du ſecret des Rois, autant doit-on publier les œuvres du Tout puiſſant? *Sacramentum Regis abſcondere bonum eſt, opera autem Dei revelare & confiteri honorificum eſt.* Mais pour les publier il faut qu'ils nous aient été revelés de bonne part, & cette revelation doit venir d'enhaut, puiſque c'eſt le propre des vrais Prophetes, de recevoir cet enthouſiaſme, & de nous inſtruire fidélement des choſes du Ciel, auſſi bien que des véritables effets de la Nature, dont tous les Philoſophes n'ont eu qu'une connoiſſance douteuſe & imparfaite.

Tob. c. 12.

C'eſt ce qui animoit contre eux le vieil Caton, ſoutenant que Socrate même n'étoit qu'un babillard, comme Plutarque nous l'apprend dans la vie de ce Romain. Et en vérité, il faut avouër, que la ſubtilité de la Nature dans toutes ſes operations, ſurpaſſe de beaucoup celle de l'eſprit humain; & que

nous ne commettons pas une petite faute, quand nous la voulons assujettir aux regles des Mathématiques, ou aux fines conclusions de la Logique, comme depuis peu l'on a tâché de faire inutilement. Toutes les sciences ont leurs racines, dit fort bien un Auteur moderne, si vous les en separés, il est impossible qu'elles produisent rien de bon. La Physique, aussi bien que l'homme considéré comme une plante humaine, a les siennes en haut, dans de certaines dispositions du Ciel qui nous sont presque toutes inconnuës, & la Nature dépend absolument de la nuë volonté de son Créateur, qui ne la manifeste, que quand il lui plait, & à ceux qu'il veut gratifier. Les autres, quelques habiles qu'ils soient, ressemblent ordinairement à ce Margites d'Homere, qui savoit beaucoup de choses sans en savoir bien aucune,

Verulamius.

Multa quidem noverat, sed male noverat omnia.

Comment serions-nous bons Physiciens, si nous nous assujettissions servilement aux maximes, soit d'Aristote, soit d'Euclide, dont l'on fait aujourd'hui si grande conscience de se départir? Et de quel front pourrons-nous dénier à l'auteur de la Nature, la faculté de la faire agir quelquefois contre ses regles or-

dinaires? *Solet quippe Natura hisce quasi digressionibus extra chorum saltare, ut extraordinaria varietate universi pulchritudinem augeat.* Mais c'est que, comme l'a fort bien pensé Ciceron au cinquiéme livre de ses questions Tusculanes, *Rerum naturam, quam errorem nostrum damnare malumus,* nous aimons mieux donner le tort à la Nature, & peut être à son auteur, que d'avouër nôtre ignorance. Que si nous tenons raisonnablement pour certain en Politique, qu'un Souverain qui a fait la loi, n'y est pas absolument soûmis, & la peut casser: Et si les Docteurs en Droit Canon, soutiennent hardiment, que jamais le Pape ne se lie les mains quelque Decret qu'il fasse; Dirons-nous que Dieu, dont la Souveraineté & la Puissance sont sans pareilles, ne puisse pas disposer quelquefois les causes secondes contre l'ordre ordinaire de la Nature, ce qui peut rendre excusables les doutes qui se forment sur beaucoup de maximes de la Physique. Cependant si l'on a tant soit peu recours dans des évenemens extraordinaires à la cause premiere, l'on dit incontinent, que c'est se jetter dans le commun azile des ignorans. Le grand dictateur Aristote, qui s'est rendu maitre de l'Ecole à l'Ottomane, en aiant chassé autant qu'il a pû tous ses competiteurs, n'a

jamais expliqué nettement ni fidélement ce qu'il pensoit de la Nature. Ses Interpretes Grecs l'ont nommé pour cela une Sphynge, qui ne proposoit, non plus que la Thebaine, que des énigmes indissolubles. Et Themistius l'un des plus estimés d'entre eux, témoigne, que ce Prince des Péripatétiques enseignoit toute autre chose en particulier à ses amis, que ce que contiennent ses livres *epoptiques* ou *acroamatiques*, ainsi c'est folie de penser, qu'on puisse recueillir ses véritables sentimens. Son esprit qui ne découvroit jamais toutes ses pensées, étoit taillé, comme beaucoup d'autres le sont, en forme de pyramide, qui cache toûjours un de ses côtés. Les sciences donc, & principalement la Naturelle, étant si incertaines, ce n'est pas sans sujet, que les Egyptiens, qui sacrifioient aux inventeurs des choses utiles à la vie, ont plus déifié d'animaux, que nous nommons déraisonnables, que d'hommes; parce que l'instinct naturel des premiers leur a fait trouver une infinité de choses très profitables; au lieu que tous nos discours raisonnés n'engendrent la plûpart du tems que de fausses doctrines, qui bien loin de nous servir, ne causent dans nôtre ame que des perplexités. Cela m'a toûjours fait approuver ce qu'Arrien dit si bien

à un, qui se croioit grand Philosophe. *Tu nihil aliud es, quam frigida & futilis opiniuncula, ex verborum sutelis contexta, è quibus tanquam tenuissimo pilo dependes.* Une telle définition peut passer pour aussi propre aux Sophistes de ce tems, qu'à ceux du sien. In Epict. l. 3. c. ult.

Que si descendant du général au particulier de la Physique, nous y considérons la varieté des opinions humaines sur toutes ses parties, nous serons sans doute encore plus confirmés à tenir la suspension de la Philosophie Sceptique absolument nécessaire. Les principes de cette science naturelle, ses Elemens, & tout ce qui en dépend, sont autrement envisagés par les uns que par les autres; & les Sectes différentes des Philosophes ont donné plus de combats, & avec plus de violence & plus d'opiniâtreté, sur tout ce qui concerne le Monde, & sa constitution; que tous les Conquerans n'ont fait pour s'en rendre les Maitres. Le feu, l'air, l'eau, & la terre, ont été diversement définis; tant à l'égard de leur situation, que de leurs qualités, jusqu' à soutenir que la terre étoit la plus legere de tous les Elemens, & que le Ciel d'aujourd'hui n'a plus que la lie de ses influences; ce que nous avons examiné ailleurs assez par le menu, pour n'en faire pas ici une ennuieu-

ſe repétition. Je laiſſe à part les animaux *amphibies*, dont la catégorie eſt ſi douteuſe; témoin le Boramets, qu'Olearius met à préſent proche de la Volga, & dont il me ſemble que Pauſanias a parlé il y a longtems dans ſes Laconiques, lorſqu'il a écrit, *Agnus vitex ex viminum genere in Laconia, per umbilicum adnectitur, & circa ſe herbam depaſcitur, cujus caro tenerrima eſt, & exquiſiti ſaporis.* Pourquoi n'en fera-t-on pas auſſitôt un animal, que de le ranger avec les plantes, puiſque le Loup n'en eſt pas moins friand que des Brebis, avec la même antipathie reciproque. L'homme, entre tous les corps animés, eſt celui, qui comme intereſſé en ſon propre fait, a excité ſur ſon ſujet les plus grandes noiſes. Ses ſens, tant externes qu'internes, n'ont pû recevoir de regle certaine, ſoit pour ce qui touche leur nombre, ſoit pour ce qui concerne leurs fonctions. Et l'ame incapable par ſes ſeules & propres forces de ſe reflèchir ſuffiſamment ſur elle même, eſt demeurée quelquefois miſerablement dans l'incertitude de ſon immortalité; puiſqu'Ariſtote ſuppoſant le Monde éternel, & niant qu'il y eût rien d'actuellement infini, a fait croire à quelques uns de ſes Interpretes, qu'il la tenoit mortelle, dont je me ſuis efforcé de mon-

trer l'abſurdité, & la vicieuſe conſequence, dans un Traité fait exprès.

Je laiſſe mille choſes douteuſes & conteſtées dans cette ſcience, parceque ce ne ſeroit jamais fait de les vouloir toutes rapporter. A-t-on jamais été d'accord ſur la nature des Vents? Les ouragans, dont le nom étoit inconnu avant la découverte du nouveau Monde, ſont admirables ſur tous les autres. On les peut nommer une conſpiration générale, mais periodique, de tous les vents, qui ſont le tour de la Bouſſole en vint quatre heures. Et eux ſeuls pouvoient faire dire avec raiſon aux Peres du Collège de Conimbre, qu'il n'y a rien de plus inconnu dans le Monde, *vt ingenue fateamur*, *hoc unum eſt ex iis quæ in Naturæ contemplatione magna ex parte latent*. Auſſi ont-ils interpreté ce mot de l'Ecriture, que Dieu tire les vents de ſes Tréſors, de ce qu'ils ſont produits par les cauſes les plus cachées de la nature, *Deus produxit Ventos de Theſauris ſuis*, *id eſt de occultis Naturæ cauſis*. Le flus & le reflus de la Mer agite encore tous les jours les eſprits. Elle étoit composée des larmes de Saturne ſelon la Théologie des Egyptiens, comme nous l'apprenons de Plutarque dans ſon Traité d'Iſis & Oſiris. Et nous liſons de même dans

Lib. 5. contra Celsum.

Origene, que Celsus citant un livre d'Enoch, attribuoit la chaleur de quelques fontaines aux pleurs des mauvais Anges. Ceux qui font le Monde un grand animal, ont mis son nez dans le profond de l'Ocean, voulant que sa respiration causât ce mouvement si précis & si bien reglé, qu'on peut nommer une *systole* & une *diastole*. La plus commune opinion porte, qu'il n'est fait que pour nous. Cependant les anciens se sont querellés sur cela, comme sur tout le reste. Seneque reconnoissant, que l'influence des Cieux nous est fort utile, se raille néanmoins de ceux qui pensent qu'ils ne roulent sur nos têtes, que pour nôtre avantage, *majus illis propositum est, majorque actus sui fructus, quam servare mortalia.* Sextus Empiricus ne peut souffrir en plusieurs lieux, que l'homme se croie le seul object de la Providence divine. Et les Epicuriens reprochent dans Origene aux Stoiciens cette folle pensée, que le Monde fût créé plûtôt en faveur de l'homme que du reste des animaux. Souvent on attribuë à dessein, ce qui n'est que contingent dans la nature. Ainsi les chats pourroient s'imaginer, s'ils en étoient capables, que les rats & les souris ne sont que pour les engraisser. Et ainsi Scaliger étoit persuadé, que la grosse

Salmas. de ann. Clim.

L. 6. de Benef. c. 23.

Adv. Math. p. 188. & 272.

Lib. 4. contra Celsum.

Exerc. 244. in Card.

queuë du Renard lui avoit été donnée par la Nature, pour cacher ce qui eſt deſſous, *Certe*, dit-il, *agnoſco naturæ pudorem*. En vérité il faut avoir bonne vuë, & l'imagination fort fine, pour s'en appercevoir. Bien eſt-il certain, que les Bêtes ſont conſidérées avantageuſement en beaucoup de lieux de la ſainte Ecriture. Dans l'Exode Dieu commande, qu'on laiſſe repoſer la Terre toutes les ſeptiémes années, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant beſtiæ agri*. Il défend au Levitique de faire accoupler des animaux de différente eſpéce. Au vint deuxiéme Chapitre du Deuteronome, il ne veut pas, qu'on prenne tout d'un coup la mere & les petits oiſeaux; ni qu'on faſſe labourer le Bœuf & l'Ane à un même joug, vraiſemblablement parce qu'il y auroit trop à travailler pour eux. Et dans le livre des Nombres un Ange reprend Balaam d'avoir frappé juſqu' à la troiſiéme fois ſon Aneſſe qui lui avoit ſauvé la vie. Auſſi voit-on que Mahomet, qui reſpectoit à ſa mode le vieil Teſtament, admet dans ſa Zuna des Moutons pour être habitans de ſon Paradis.

Parlons franchement: ſi l'on en jugeoit par les apparences, n'y a-t-il pas aſſez de fois plus de différence d'homme à homme, que

d'homme à bête; ce qui doit faire trouver moins étranges les obſervations, que nous venons de faire. Il y a des livres faits exprès pour montrer la ſpiritualité des animaux, & qu'ils ont quelque uſage de raiſon, ce qui m'empêche de m'y arréter. Je remarquerai ſeulement ce que Le Vaſſeur Beauplan a dit dans une rélation moderne, qu'il y a dans l'Ucraine, province de Pologne, où il a longtems ſéjourné, des animaux nommés Bobaques de la forme des Lapins de Barbarie, dont l'eſprit republiquain, porté à vivre en communauté, me paroit ſans comparaiſon plus conſidérable, que celui des abeilles & des fourmis. Il aſſure, que ces Bobaques logent ordinairement dix ou douze ménages enſemble, avec chacun leur demeure à part, qu'ils ſont tous hermaphrodites, & qu'ils ont leur magazins & leurs cimetieres, ce qui montre qu'ils obſervent une police exemplaire. Tant y a que les Muſulmans ſont mine d'avoir les animaux en telle eſtime, que leurs plus grandes avanies & injuſtices contre les Chrétiens, s'exercent ſur le prétexte de venger les cruautés, dont l'on uſe quelque fois en leur endroit. Un Bacha d'Alep fit paier à un marchand Chrétien quatre mille écus, pour avoir trop chargé un Ane, qu'on lui ſoutenoit en

être mort; parceque, disoit le Bacha, il devoit répondre en l'autre Monde de ce cruel traitement, s'il n'en faisoit une punition suffisante. Ceci fait voir, comme toutes les opinions de la Physique sont problematiques, puisque celle même de nôtre superiorité à l'égard des autres animaux reçoit tant d'exceptions, & est si fortement debatuë.

Toutes les connoissances subalternes à la Physique ne peuvent pas avoir plus de certitude qu'elle, qui leur fournit le fondement de ce qu'on y trouve de solide, & de considérable. La Médecine, qui est une des principales, nous peut servir d'exemple. Je ne sai, si c'est le peu d'emploi que je fais de ses remédes, qui m'empêche d'en concevoir toute la haute estime que d'autres en ont; mais pour moi, je ne lui puis donner d'autre rang, que celui qu'on doit accorder à un Art de pure conjecture, toûjours incertaine, & le plus souvent trompeuse. Hippocrate même a reconnu son malheur, en ce qu'on attribuë ses cures ou ses bons succès à Dieu, & que quand elle ne reüssit pas, celui qui en fait profession tombe dans le mépris. J'ai honoré le Médecin dans mes premieres années selon le précepte divin *propter necessitatem*, ma santé étoit alors fort vacillante, fort peu

Epist. ad Democr.

conſtante, &, pour uſer des termes du poëte Comique, *magis varia quam Panthera.* Depuis elle eſt devenuë toute autre, & je puis dire dans mon arriereſaiſon, que je ſuis

Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.

N'imputons pas à la Médecine d'être contraire à la ſanté. Ce bien, ſans lequel tous les autres biens ne ſont rien, porte le nom de *Hygie*, qui ſelon les Grecs étoit fille d'Eſculape, ſœur de Panacée, & par conſequent propre à combattre tous nos maux. Mais tant y a que ſans me comparer à un Empereur, j'ai crû avec Tibere qu'après la trentiéme année de nôtre âge, il étoit aucunement honteux d'avoir recours aux Médecins pour ſe maintenir en ſanté. L'on attribuë ſouvent à la Médecine ce qui vient d'ailleurs, & comme Quintilien le prononce *non medicina ſanat, ſed quicquid videtur ſanaſſe, medicina eſt.* Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas merveille de ne priſer que mediocrement une profeſſion, dont l'on croit ſe pouvoir paſſer;

Ovid. l. 3. el. 3.

Firma valent per ſe nullumque Machaona poſcunt,
Ad medicam dubius confugit æger opem.

Ni mes petites études, ni la conſtitution de mon eſprit médiocre, ne m'ont jamais alteré

la complexion; comme il arrive à ces beaux & grands Esprits, qui ſont des couteaux ſi trenchans, que la gaine, où ils ſe renferment, ne leur peut pas ſervir long tems.

Ce que la Médecine a de fort avantageux, c'eſt qu'encore qu'un Barbariſme diffame un Grammairien; que le ſoleciſme faſſe de même perdre le credit à un Orateur; & qu'une longue ſyllabe pour une breve ôte la reputation à un Poëte; un Médecin tuë ſon malade impunement, la terre couvrant ſes fautes, ſans qu'on les lui impute. Mais je m'empêcherai bien d'exagerer cela davantage, ni de me ſouvenir ici du mot de Diogene ſur la conteſtation ſurvenuë entre un Médecin & un Juriſconſulte, quand il rendit ce jugement que je ne veux pas traduire en François, *præcedat fur*, *ſequatur carnifex*. Il eſt certain qu'encore que l'exterieur des hommes ne ſoit pas ſi différent que le dedans qui ne ſe voit point, & qui dépend de la diverſe temperature des Elemens dont nous ſommes compoſés; le plus court, le plus ſûr, & le plus ordinaire eſt d'attribuer tous les évenemens de la Médecine, ou aux dereglemens d'un malade incorrigible, ou à ſa Deſtinée, qui avoit déterminé la durée de ſes jours, *&* *anguſtias ſive artis, ſive mentis humanæ, ad in-*

vidiam referre fatorum. Aussi les plus habiles de ce métier savent si bien aller au devant des plus facheux accidens d'une maladie, qu'ils établissent leur reputation sur leurs prédictions, qu'elle étoit incurable, *& maxima scientiæ pars esse cœpit*, disoit Quintilien de son tems, *sanare non posse.* L'on peut donc conclure avec lui, *Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur. Medicina, quid præstas, nisi ut juxta te nemo desperet?* Car quelque peril qu'il y ait pour un malade, ils ne portent jamais les choses au dernier desespoir, & feroient conscience, comme peut-être y en a-t-il sujet de procurer une douce mort à ceux qu'ils jugent ne la pouvoir éviter; selon l'avis du Chancelier Bacon dans son augmentation des sciences, *quod Medici deberent faciliorem & mitiorem exitum e vita procurare.* Au lieu de cela quelques uns ont eu recours à la superstition des paroles, comme Quintus Serenus Sammonicus le leur reproche. Après le *gramen*, ils emploient le *carmen*, pour user des termes de ce Marcellus, qui a écrit de la Médecine sous le vieux Theodose:

Declam. · *p. 222.*

Nam est res certa saluti
Carmen, ab occultis tribuens miracula verbis.

L'on s'en mocque & avec raison; mais il faut excepter les paroles qui se proférent en forme

de

de prieres, comme le terme ordinaire, *Dieu vous assiste*, qui se dit aux éternumens, & qui est venu, selon la remarque de Sigonius, & de Baronius, de ce qu' environ l'an cinq cens quatrevint dix, dans une grande Peste, dont fut affligée l'Italie, la plûpart des personnes mouroient en éternuant. Mais pour preuve des remedes ridicules, dont l'on s'est servi pour la santé, sans parler des *Abracadabra*, il ne faut que voir dans Plutarque, comme quand on brûloit les corps des hydropiques, & des personnes étiques, on faisoit tenir assis leurs enfans, les pieds en l'eau, croiant qu'on empêchoit par ce moien que de tels maux ne devinssent héréditaires dans leur famille. Certes nous pouvons bien finir ce propos par ce qui commence la premiere des satyres de Perse,

Sigon. l. 1. de reg. Ital. Baron ad ann. 590.

O curas hominum! o quantum est in rebus inane!

Que les pensées des hommes sont peu solides! que leurs raisonnemens ont de vuide! & que la plus grande partie de toutes leurs actions sont ridicules!

Il nous reste à parler de la troisiéme partie de la Philosophie qui considére & qui regle nos mœurs. Elle est pour cela nommée Ethique par les Grecs, qui pouvoient aussi

avoir égard aux différentes coutumes que ce mot designe encore, puisque ce sont elles, qui rendent toûjours nos mœurs bonnes ou mauvaises. *Vivimus enim ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur*, selon la remarque de Seneque, qui ajoûte fort bien, *recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est.* En effet le tems & le lieu, en sont ordinairement les maitres, une même action étant approuvée dans un pais, qui est condannée dans un autre; comme il arrive pareillement à l'égard du tems, qui fait trouver bon aujourd'hui, ce qui peut-être passera pour mauvais bientôt après. C'est en partie ce qui fait voir le peu de certitude, qu'il y a dans nôtre morale purement humaine, si sujette à changer, & qui n'a ni regle, ni précepte, qu'on ne voïe tomber en controverse parmi ceux, qui se mêlent de l'enseigner. Nous ne saurions nier, que les Chinois n'aient une morale bien différente de la nôtre, & non seulement de la nôtre, mais de celle même des Iaponois, & de leurs autres plus proches voisins. Examinés les façons de faire d'autant qu'il y a de peuples au Monde, vous les trouverés presque toutes diverses, ce qui ne devroit pas être, si elles étoient fondées sur une droite & juste raison,

Ep. 123.

dont nous ſommes obligés de préſuppoſer que les maximes ſont invariables.

Quels crimes y a-t-il parmi nous, qui ne paſſent ailleurs pour des vertus? & nos meilleures actions ne ſont-elles pas trouvées ridicules ou criminelles? je ne dirai pas ſimplement parmi des Nations que nous appellons barbares, mais chez celles même, qui ont fait profeſſion, ſoit en Grece, ſoit en Italie, ou en quelque autre region, de reſpecter la Philoſophie. Les uns ont ſoûtenu, que le larcin bien executé étoit honorable, comme à Sparte, où le ſeul defaut d'adreſſe à le commettre étoit repris. D'autres ont dit effrontement après Chryſippe & Zenon de Cittie, que l'inceſte devoit être permis, par ceque ſuivant la raiſon déteſtable du dernier il étoit également indifférent de baiſer de l'une ou de l'autre maniere ſes plus proches parens. Selon ce beau raiſonnement nous voions dans Dion Chryſoſtome, que Diogene ſe railloit *Orat. 10.* d'Oedippe qui s'étoit ſi fort affligé d'avoir *p. 150.* commis un crime que les coqs & aſſez d'autres animaux font tous les jours, outre que c'eſt une choſe permiſe par les loix de la Perſe. Julius Firmicus a donc reproché judicieuſement *De error.* là deſſus aux Gentils, que les Dieux *prof. rel.* mêmes du Paganiſme leur enſeignoient de

très mauvaiſes moralités. *Inceſtum deſiderantibus à Iove ſumuntur exempla, cum matre concubuit, ſororem duxit uxorem, & ut integrum facinus impleret, filiam quoque animo corruptoris aggreſſus eſt.* Si nous voulions examiner le reſte des Vices, vous pouvés juger par ceux là qu'ils trouveroient des protecteurs, & qu'on a eu ſujet de dire, *nulli vitio advocatum deſuiſſe.* Il y a bien plus, la Vertu même a été condannée comme une choſe vaine, & remplie ſeulement de promeſſes trompeuſes, témoin ce Romain qui dit en mourant:

Sen. 2. de Ira. c. 13.

Te colui, Virtus, ut rem, aſt tu nomen inane es.

Ses ſemblables prononcent inſolemment dans Seneque, *Virtus, & Philoſophia, & Iuſtitia verborum inanium crepitus ſunt.*

Mais n'en diſons pas davantage, & ſouvenons-nous toûjours, qu'il faut obſerver dans la Morale, la maxime de Galien touchant les poiſons, qu'on en doit peu parler, parce que les diſcours qu'on en peut faire ſont plus capables de nuire, que de profiter, *pravi eſſe hominis de venenis ſcribere, quia magis inſtruuntur mali, quorum infinitus eſt numerus, quam juventur probi.* Les narrations de certaines choſes deviennent quelque fois des inſtru-

Lib. 2. de Ant.

ctions, *qui narrat docet*, comme Pline l'a prononcé quelque part. Remarquons plûtôt, que les premiers Philoſophes ne s'occupoient guères ſur cette ſcience, qui donne les loix pour bien vivre, parce qu'ils lui préferoient la contemplation des choſes celeſtes, & celle qui conſidere les Elemens, avec les operations de toute la Nature; C'eſt ſur cela qu'Apollonius Thianeus dit injurieuſement *l. 1. c. 10.* dans Philoſtrate d'Anaxagore Clazomenien, qu'il avoit plus philoſophé pour les Bêtes que pour les hommes, parce qu'adonné à la vie champêtre, il avoit plus donné de préceptes Phyſiques qui la regardoient, que de regles Morales qui puſſent ſervir à la vie civile. Socrate fut le premier parmi les Grecs, comme preſque au même tems Confutius parmi les Chinois, qui s'appliqua principalement à la doctrine Morale; ce que fit dire ingenieuſement de lui, qu'il avoit fait deſcendre la Philoſophie du Ciel en Terre. A ſon exemple les autres Philoſophes, qui l'ont quaſi tous reconnu pour leur maitre en cette troiſiéme partie de leur profeſſion, l'ont cultivée avec beaucoup plus de ſoin, que n'avoient fait leurs devanciers. Cependant ils n'ont pû jamais s'accorder entr'eux, ni à l'égard des

Vertus, ni à celui des vices, non plus que des Passions. Ceux du Portique de Zenon rendoient ces dernieres toutes vicieuses, & Aristote avec ceux de sa famille Péripatétique, ont soûtenu qu'elles étoient indifférentes soit au bien, soit au mal, servant seulement de matiere à la Raison, qui les rend bonnes, si elles s'y soûmettent, comme elles deviennent vicieuses, si elles s'en écartent. Tant y a que si nous n'avions les loix du Ciel, pour regler tous les différens des Sectes diverses; & si le droit chemin que nous devons suivre ne nous avoit été revelé d'enhaut, nous ne trouverions rien dans la Morale qui ne fût problematique, & où l'Epoque ou la suspension Sceptique ne fût absolument necessaire.

Car encore que la véritable joie, que donne la vertu, soit préferable à toutes les flatteries & fausses illusions du Vice: Et quoi que cette joie soit telle, qu'elle peut passer pour un gage assuré, & pour une avance certaine de la félicité d'une seconde & meilleure vie. Si est-ce que comme la maladie se communique bien plûtôt que la santé: le Vice se fait suivre beaucoup plus aisement que la Vertu. De là vient que de tout tems ces

deux grands adverſaires ſe ſont trouvés mêlés par tout. Dès la naiſſance du Monde il parût de bons & de mauvais Anges, & Abel eût auſſi-tôt querelle avec Cain; l'Arche de Noé ne renferma pas moins Caïn ſon mauvais fils, que ſes freres remplis de pieté; Eſaü & Jacob ſortirent d'un même ventre, & demeurèrent enſemble dans la maiſon de leur pere Iſaac, & l'on vit depuis un faux Judas mêlé avec les véritables Apôtres; ce *Epiſt.* 137. que ſaint Auguſtin exagere encore plus par le menu dans une de ſes Epitres. C'eſt la loi commune de tout l'Univers, que le bien ſoit par tout broüillé avec le mal, & que, comme l'on y dit communément, la ſageſſe & la folie, le Vice & la Vertu y ſoient de tous païs, où ils ſe tiennent ordinairement compagnie. Ce mélange eſt ſi commun & ſi général, que les Aſtrologues ont remarqué dans le Ciel même, nonobſtant ſa perfection, des figures monſtrueuſes. La Terre, quelque bonne mere qu'elle ſoit, produit des venins, & engendre des Serpens. Et nous éprouvons tous les jours, que le Soleil, tout excellent & bienfaiſant qu'il eſt, noircit quelque fois, & nous cauſe aſſez ſouvent des douleurs de tête. Tant il demeure conſtant,

que de quelque façon que cela arrive, le bien & le mal, le Vice & la Vertu se rencontrent presque en même lieu les uns & les autres. Le malheur est qu'on ne les distingue pas aisément, & que ceux qui sont la plus apparente profession d'aimer & de suivre la vertu qu'ils ont toûjours en bouche, sont souvent les plus vicieux, & ceux, qui au fond & en cachette pratiquent la plus dangereuse Morale. C'est pourquoi les Grecs n'ont guéres pris qu'en mauvaise part le mot ἀρετάλογος, qui designe proprement un fourbe, lequel sous une apparence frauduleuse trompe le monde, & commet la plus grande de toutes les perfidies. *Nec enim ulla pernicies vitæ major inveniri potest*, selon le texte de Ciceron au troisiéme livre des offices ou devoirs de la vie, *quam in malitia simulatio probitatis & intelligentiæ.* Laberius a prononcé cette sentence d'une maniere abregée à sa mode, mais aussi excellente qu'il est possible,

Malus bonum ubi se simulat, tunc est pessimus.

Nous n'avons pas de peine à tomber d'accord de l'innocence de nos peres, quand l'occasion s'en présente; mais nous voulons vivre

à nôtre mode, c'est à dire, dans la licence du siécle présent,

Laudamus veteres, sed nostris vivimus annis. *Ovid. 1. Fast.*

Ce qui fait que les vices augmentent tous les jours, & qu'on peut prononcer véritablement après le vieillard du Poëte Comique:

- - Interim mores mali *Plaut. in Trin. act. 1. sc. 1.*
Quasi herba irrigua succreverunt ubervime,
Neque quicquam hîc vile nûnc est, nisi mores mali:
Eorum licet iam metere messem maxumam.

Comme cette plainte est fort ancienne, je tiens qu'elle sera perpetuelle, & qu'on aura de jour en jour plus de sujet de la renouveller.

Si nous nous portions à cette heure à considérer les disputes morales, qui se forment sur les principes internes de nos actions, qui sont l'Entendement, & la Volonté; sur les controverses qui se sont levées entre les premiers Philosophes, & qui recommenceront toûjours, pour accorder la liberté du Franc Arbitre avec la Prédestination; & sur toutes

les queſtions qui reſultent de là, comme de ſavoir, s'il y a des actions indifférentes, ou non; il n'y auroit point apparemment de fin à ce diſcours,

Ante diem clauſo componet Veſper Olympo,

Si nous n'entreprenions au deſſus de nos forces, pour le moins ſeroit ce beaucoup au delà de nôtre deſſein. Le nombre des paſſions controverſé ſeroit un grand achopement, & il n'y en auroit aucune dependante ſoit de l'appetit concupiſcible, ſoit de l'iraſcible, où nous ne trouvaſſions des difficultés preſque inextricables je veux dire, qu'on ne ſauroit développer ni ſurmonter. Il me ſouvient d'un paſſage de ſaint Auguſtin, pris du neuviéme livre de la Cité de Dieu, qui ſeul peut ſervir ici d'un ſuffiſant exemple: *Miſericordiam Cicero, locutor egregius, non dubitavit appellare virtutem, quam Stoicos inter vitia enumerare non pudet.* Où ne nous méneroient point les combats à outrance qui ſe donnent au ſujet des Vices ou pechés moraux, que les Stoïciens dont vient de parler ce Pere, faiſoient tous égaux? & d'autres conteſtations au ſujet des Vertus, pour faire bien le diſcernement néceſſaire du milieu de Géometrie, plûtôt que d'Arithmetique où elles con-

ſiſtent? Certainement il n'y a pas un, ni des uns ni des autres, où l'on ne fût obligé d'emploier un Chapitre fort étendu. Et la diſpute du ſouverain bien, que ſe propoſe pour derniere fin la Philoſophie Morale, ne pourroit être terminée qu'en rapportant & examinant les raiſons de toutes les familles Philoſophiques des anciens, qui ne ſe ſont jamais pû accorder là deſſus, non plus que les nôtres ſur les autres matieres difficiles de la ſcience dont nous parlons. Ce n'eſt pas que je ne reconnoiſſe ces derniers pour très habiles, & que je ne les appelle volontiers *Philoſophiſſimos,* emploiant en leur faveur ce mot dont s'eſt ſervi Juſtinien. Sous les premiers *philoſophia nondum erat barbata;* ceux-ci ont recueilli & rectifié les penſées de leurs dévanciers, qu'ils corrigent ingenieuſement tous les jours, s'il ne leur arrive quelque fois de les dépraver & corrompre. Mais tant y a qu'il n'eſt pas poſſible de voir bien clair aux choſes qu'il ſemble que Dieu ait voulu ſouſtraire à nôtre connoiſſance; & par conſequent l'on peut ſoûtenir qu'humainement parlant, le plus ſûr eſt d'avoir recours à cette ἀῤῥεψία ou neutralité de la Sceptique, & dire avec elle οὐ καταλαμβάνω, confeſſant l'in-

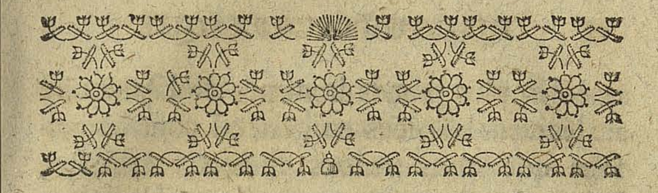
comprehenſibilité où l'o eſt, & dont elle fait profeſſion; que de s'opiniâtrer dogmatiquement à faire paſſer pour certaine une ſcience douteuſe, ou erronée, n'y en aiant point de véritable, & qu'on doive recevoir ſans conteſter, que celle, comme nous l'avons déja dit, qui nous eſt venuë du Ciel. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que nous avons maintenu dans ce petit diſcours, que les doutes de la Philoſophie Sceptique ſont de grand uſage dans les ſciences, puiſque l'inſtabilité & l'incertitude y ſont manifeſtes au point que nous avons dit. En effet le ſyſteme général compoſé de la Logique, de la Phyſique, & de la Morale, d'où toutes les connoiſſances humaines empruntent ce qu'elles ont de plus conſidérable, n'eſt rien qu'un ramas d'opinions conteſtées par ceux, qui ont le tems de les approfondir.



DISCOURS
SCEPTIQUE
SUR
LA MUSIQUE.

AU

R. P. MERSENNE.



DISCOURS SCEPTIQUE SUR LA MUSIQUE.

AU R. P. MERSENNE.

COMME la pureté & la certitude des Mathématiques les ont renduës de très grande considération envers plusieurs jusqu'à leur avoir acquis par privilège, & comme ils disent par antonomasie, le nom de Disciplines: beaucoup aussi les ont méprisées comme vaines, & quelques-uns même condannées comme de mauvais usage, témoin le titre des Jurisconsultes, qui conjoint les malfaiteurs avec les Mathématiciens. Or bien qu'on puisse en partie interpreter cela de la Judiciaire, & dire que l'espece a été prise pour le genre; si est-ce qu'on ne doit pas nier

que des plus grands hommes de l'Antiquité ne les aient blâmées en général pour les raisons que nous venons de dire. Aristippe, Prince des Cyrenaïques, se moque d'elles au troisiéme livre de la Métaphysique d'Aristote, comme de celles qui n'avoient nulle considération des choses bonnes ou mauvaises. Aristote lui-même parlant ailleurs contre les Pythagoriciens & les Platoniciens, se plaint qu'on avoit fait de son tems des Mathématiques une fort mauvaise Philosophie. Et quand en un autre endroit il avouë, que nous devons cet Art à l'oisiveté des Prêtres d'Egypte, bien qu'il ne le dise pas à son desavantage, on en peut tirer quelque argument de la fainéantise de ses Professeurs. Averroës soutient quelque part, que les Mathématiques ne contribuent rien à la félicité contemplative. Et Cardan, qui les avoit cultivées avec tant de soin, est contraint de reconnoitre au cinquiéme livre de la Sagesse, qu'il n'y a rien qui soit si contraire à la prudence que ces Disciplines; parce que d'une part la grande contention d'esprit qu'elles demandent, brûle le sang, & porte à l'humeur atrabilaire, & d'autre côté les demonstrations nuës & simples, dont elles se servent, rendent enfin ceux, qui s'y arrêtent aussi simples qu'elles, & par consequent

Cap. 2.

1. Metap. cap. ult.

Ibid. c. 1.

v. Niphum de solit. 88.

ſequent faciles à être trompés. Delà vient que comme les Mathématiciens mépriſant le reſte des hommes, qui ne ſavent pas uſer de leurs demonſtrations, ne tirent aucune inſtruction de la conſervation civile, auſſi paſſent-ils quaſi pour fous envers la plûpart, & qui plus eſt demeurent tous enfin miſerables, ſans que cette regle, dit-il, ait jamais reçû d'exception. C'eſt ainſi que toutes choſes ſont conſidérées diverſement ſelon la différence des eſprits, & qu'elles ſont autrement enviſagées par les uns que par les autres. Que ſi pour vous complaire, mon Reverend Pere, nous deſcendons de cette conſidération générale au particulier de la Muſique, ſur laquelle je reconnois que vous avés eu des penſées ſi relevées, que l'Antiquité ne nous en fournit point de pareilles, nous n'y trouverons néanmoins pas moins peut-être de ſujets de douter, & de matiere à faire valoir nos conſidérations Sceptiques, qui regardent l'incertitude de ce qui ſemble tomber par l'intervention des ſens ſous nôtre entendement. Car puiſque vos profondes réflexions ſur cette charmante partie des Mathématiques, ne laiſſent aucune eſperance d'y pouvoir rien ajoûter à l'avenir, comme elles ont ſurpaſſé de beaucoup tout ce que les ſiécles paſſés

nous en avoient donné, que pouvés-vous attendre de moi, & de ma façon de philosopher qui vous est assez connuë, que des doutes & des irrésolutions, dont le génie qui me possede ne fait pas moins d'état souvent, que des plus célébres axiomes, & des plus arrêtées maximes de l'Ecole ? Je sai bien que c'est témerité à moi de vous envoir si peu de chose, mais puisque les obligations, que vous avés acquises sur moi, m'ôtoient la liberté du refus, j'ai crû le crime bien plus grand de vous resister avec ingratitude, que d'être simplement trop hardi en vous obeïssant. On dedie tous les jours assez de choses petites dans vos Temples, que la bonne intention & la sainteté du lieu font estimer; je me promets que l'une & l'autre considération opéreront ici de même.

Chacun sait l'estime que faisoient les Anciens, & particulierement les Grecs de la Musique; ce que Ciceron remarque fort expressément en ces termes: *Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclare cecinisse dicitur; Themistoclesque aliquot ante annis, cum in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior.* Delà vient qu'ils appellèrent les hommes d'esprit rustique, ou stupide, ἀμούσοις, comme

1. Tusc. qu.

Arist. de Soph. El. cap. 17.

qui diroit immuſiciens; & qu'ils impoſèrent même le nom de ἦθος à la Mélodie, à cauſe du pouvoir qu'ils luï attribuoient ſur nos mœurs. Car ce n'a pas été ſeulement le Muſicien Ariſtoxenus qui a dit que nôtre Ame n'étoit rien qu'une harmonie, *ne ab artificio ſuo recederet*, comme en parle Ciceron. La plûpart des Philoſophes, ſelon l'obſervation d'Ariſtote au dernier livre de ſes Politiques, ont encore été d'opinion, à cauſe de ſa ſympathie avec les nombres, qu'elle n'étoit rien autre choſe qu'une harmonie, ou pour le moins qu'elle ne ſubſiſtoit que par l'harmonie. Et il remarque dans ſes Queſtions problematiques, qu'il n'y a de nos ſens que l'ouïe qui ſerve aux choſes morales, puiſque les couleurs, les ſaveurs, ni les odeurs, n'ont aucun pouvoir ſur nos mœurs, comme les ſons de la Muſique. C'eſt ce qui fit bannir aux Lacedemoniens le Muſicien Timothée pour avoir ajoûté une corde à ſon inſtrument, comme aiant par là rendu la Muſique trop molle, & de mâle & virile qu'elle étoit, chromatique & effeminée. Et Plutarque nous apprend, que les Argiens établirent une peine contre ceux qui offenſeroient la dignité de la Muſique: outre qu'ils condannèrent à l'amende celui qui uſa le premier de ſept cordes, & qui ſe

Sextus ad Math. l. 6.

1. Tuſc. qu.

Sect. 19. qu. 27. & 29.

Tr. de la Muſiq.

ſervit de ce mode qui fut nommé Mixolydien. C'eſt auſſi pourquoi Platon defendoit ſi expreſſément au ſeptiéme de ſes Loix de rien chanter que ce qu'elles avoient autoriſé, *nemo audeat præter publicos ſacroſque cantus aliquid canere;* parce que comme obſerve Ciceron, il ne croioit pas qu'on pût alterer la Muſique ſans qu'il ſe fit un notable changement dans l'Etat, *negabat mutari poſſe Muſicas leges, ſine mutatione legum publicarum.* Et à la vérité beaucoup de villes de la Grece, qu'on tenoit s'être ainſi depravées par l'oreille, faiſoient aſſez voir que ſon diſcours étoit en cela très raiſonnable. Ce qui me fait ſouvenir de ce que rapporte Athénée des Arcadiens, qu'il dit avoir été ſi amateurs de la Muſique, que les Cynethenſes, qui étoient de leur corps, pour l'avoir mépriſée, ſe rendirent par là abominables à tous, & furent enfin chaſſés de leur ville. Il l'avoit appris de Polybe, qui dit des Arcadiens en général, qu'ils avoient plus de beſoin que tous les autres Grecs de la douceur & des charmes de la Muſique, pour amollir la dureté de leur vie laborieuſe, dans l'air le plus froid & le plus triſte de toute la Grece, qui rendroit leurs mœurs naturellement auſſi rudes que leur climat. Mais que les Cynethenſes en particulier aiant abandon-

2. de leg.

Lib. 4. hiſt.

né l'uſage de la Mélodie, devinrent en peu de tems non ſeulement les plus ſauvages, mais encore les plus ſcelerats & les plus impies de tous les Grecs; à quoi peut-être le bon Eraſme ne penſoit pas, quand il interprétoit le proverbe *Arcadicum germen*. Auſſi liſons-nous que Pythagore, qui diſoit que Dieu même & toute la Nature n'étoit rien qu'une harmonie, ſe ſervoit des tons de la Muſique pour moderer les paſſions de l'Ame, & pour tenir encore le corps en bonne diſpoſition, juſqu'à concilier par ce moien le doux ſommeil à ſes diſciples, & leur procurer même, ſi nous en croions Jamblique, des ſonges agréables *Cap. 15.* & prophetiques tout enſemble. Je m'étonne, *29. & 31.* qu'il n'établiſſoit ſon Ecole dans la ville de Lyrneſſe, où l'on dit que perſonne n'entroit jamais qu'il ne ſe trouvât auſſi-tôt ſaiſi d'une ſecrette affection pour la Muſique; y aiant apparence que le génie d'un tel lieu eût beaucoup ſervi au temperament du corps & de l'Ame de ſes auditeurs, ſelon ſa Philoſophie. *L. 2. Icon.* Philoſtrate nous repréſente Chiron dans une *In Ach.* parfaite conſtitution d'eſprit, qu'il devoit principalement aux doux accords de ſa harpe. Socrate chante dans le Convive de Xenophon, il apprend à jouër des inſtrumens dans Dio- *Adu.* gene Laërce, & dans nôtre Sextus il n'a point *Mat. 16.*

de honte d'aller prendre des leçons, tout vieillard qu'il étoit, chez le Citharifte Lampon. Dès la plus grande antiquité du Paganifme les Philofophes & les Muficiens n'étoient qu'une même chofe. Orphée qui calmoit mélodieufement la mer au voiage des Argonautes; Amphion, Linus, & affez d'autres, en font de fuffifans témoignages: *Iidem Mufici & vates, & fapientes judicabantur*, dit Quintilien, qui cite Timagenes pour Auteur, que la Mufique eft la plus ancienne de toutes les fciences. C'eft pourquoi Socrate aiant été fouvent averti en fonge par les Dieux, qu'il fit & exerçât la Mufique, crût ne pouvoir mieux leur obeïr qu'en philofophant, ὡς φιλοσοφίας μὲν οὔσης μεγίστης μουσικῆς, *quafi Philofophia maxima Mufica foret*, comme il dit lui même dans le Phædon de Platon; bien que depuis fa condannation il fe mit à la Poëfie, pour pratiquer encore cette autre forte de Mufique. Et Strabon reconnoit au 10. livre de fa Géographie, que les vrais Sacrificateurs des Mufes étoient les Muficiens, & que la Philofophie & la Mufique ont été long tems une même chofe; ajoûtant que fi l'on avoit eu raifon de dire, qu'on imitoit Dieu en bienfaifant, c'étoit l'imiter beaucoup mieux en chantant. A la vérité, outre l'opinion de Pythagore que nous

Plut. tr. de la Mufique.

Lib. 1. Inft. c. 10.

venons de rapporter, ſelon laquelle il ſe vantoit d'entendre les ſons différens des ſept Planetes, celui du Ciel des Etoiles fixes, & encore un autre que faiſoit cette terre antichthrone oppoſée à la nôtre, de ſorte que le tout enſemble compoſoit une ſymphonie qu'il appelloit Mnemoſyne; nous voions que Platon appelle les Intelligences des Cieux des Sirenes. Et pour nous, qui ne formons guères de plus commune conception des Anges, qu'en nous les figurant chantans, ſi nous ne nous imaginons le même du Tout-Puiſſant, pour le moins croions nous qu'il a les Muſiques ſi agréables, que nous tâchons de l'appaiſer par nos Hymnes; & les fauſſes Réligions mêmes s'efforcent de le paier en chanſons. Surquoi il me ſouvient de ce que content Ovide & Tite Live de ces Flûteurs Romains, de l'art de qui les Sacrifices ne ſe pouvant paſſer, on fut contraint de les faire revenir de Tivoli par artifice, & de leur accorder beaucoup de privilèges pour les retenir à Rome. Ce n'eſt donc pas merveille, ſi les hommes de quelque âge, de quelque humeur, & de quelque condition qu'ils ſoient, ſe trouvent ſi puiſſamment touchés de la Muſique, puiſqu'elle agrée même aux eſſences immaterielles.

Malchus de vita Pyth.

6. Faſt. Dec. 1. l. 9.

Pour ce qui eſt de l'âge, les enfans qui ne ſont que de naitre ſe laiſſent charmer aux chanſons de leurs nourrices; ce qu'Ariſtote rapporte dans l'un de ſes Problemes à l'ordre & aux meſures que ces chanſons contiennent, & que la Nature cherit ſur toutes choſes. C'eſt pourquoi Platon ordonne de certains airs à ces mêmes nourrices, auſſi bien que Chryſippus, lequel, au rapport de Quintilien leur préſcrivoit une certaine façon de chanter, dont elles devoient entretenir leurs enfans en les élevant, *etiam nutricum, quæ adhibentur infantibus, allectationi, ſuum quoddam carmen aſſignat.* Et Cardan a depuis remarqué ſur ce ſujet, qu'il ſe ſouvenoit fort bien, d'avoir alors reſſenti dans le berceau la plus voluptueuſe ſatisfaction, qu'il eût depuis éprouvée au reſte de ſa vie.

Sect. 19. qu. 38.

Lib. Inſt. cap. 10.

De imm. anim.

Quant aux humeurs, la Muſique a ſes graces particulieres, & ſes modes différens, qui ſymboliſent avec toute ſorte de tempéramens, & uſent de complaiſance envers les plus bizarres & les plus auſteres. Elle entretient nôtre joie, & flatte nôtre triſteſſe également; elle s'accommode aux malades comme au plus ſains; & nous la ſentons qui captive doucement nôtre eſprit, de quelque paſſion qu'il ſoit prévenu. Les nôces, les feſtins, & tou-

tes autres telles réjouïssances ne se peuvent passer d'elle. D'autre côté les funerailles des Anciens avoient leurs flûtes mortuaires:

- - - Cornu grave mugit acuto Statius.
Tibia, cui teneros suetum producere manes.

Et nous en voions l'usage dans Saint Mathieu, Cap. 9. où les joüeurs de flûtes se trouvent à la sepulture de la fille du Prince de la Synagogue. Bref, comme l'a dit Ovide,

Cantabat fanis, cantabat tibia ludis,
Cantabat mœstis tibia funeribus.

De sorte que ce n'est pas sans sujet, que l'Espagnol use de ce proverbe, *qui en canta, sus males espanta.* Les esprits les plus échauffés par le vin se trouvent moderés par la mélodie, c'est pourquoi les Anciens s'en servoient après le repas dès le tems d'Homere, qui lui donne encore ce pouvoir d'appaiser la colere d'Achille, comme elle calma une grande sédition dans Lacedemone, si nous en croions Plutarque. La santé est si musicale, que la maladie n'est rien qu'une dissonance, qui est tellement adoucie ou même corrigée par la musique, qu'on dit d'Arion & de Terpandre, qu'ils guerirent un grand nombre d'Ioniens & de Lesbiens en chantant; aussi bien qu'Ismenias une infinité de Bœotiens travaillés de la sciatique, à qui il fit passer la douleur au son

Tr. de la Musique.

Boëtius lib. II. de Mus. c. I.

des flûtes. Théophraste ajoûte dans son Livre de l'Entousiasme cité par Athenée, que c'est l'harmonie Phrygienne qui a ce pouvoir sur la sciatique; & donne ce même son des flûtes pour remede assuré contre la morsure des viperes, comme il l'est aujourd'hui contre elle de la Tarentule. Asclepiade le fait valoir contre la frénesie, & Democrite contre beaucoup d'autres maladies, *tanta prorsus est affinitas corporibus hominum mentibusque, & propterea quoque vitiis aut medelis animorum & corporum*, selon le jugement qu'en fait A. Gellius. Delà vient vrai-semblablement qu'Ulysse arrète dans Homere le sang d'une plaie en chantant quelques vers; & qu'au rapport d'Apollonius, surnommé le Dyscole, les Thebains encore de son tems se servoient communément du son des instrumens pour remédier à beaucoup de maladies corporelles. Plutarque écrit sur la foi d'un certain Pratinas, que Thales le Candiot fit par le moien de la Musique cesser la peste dans Sparte; comme les Grecs, ajoûte-t-il, arrêtèrent le cours de la leur dans la divine Poësie, en chantant des vers en l'honneur de Phœbus. C'est chose certaine qu'en la plûpart de l'Amerique on n'use point d'autre recepte contre toute sorte de maladies, que d'une certaine Musique fort étrange à

Lib. 9.

Lib. 4. cap. 13.

Hist. com. cap. 49.

Champlain, Sagard &c.

nôtre égard, dont ils étourdiſſent & gueriſſent leurs malades.

En ce qui concerne les différentes conditions des hommes, il n'y en a point de ſi relevée, ni auſſi de ſi vile, à qui la mélodie ne plaiſe, & à qui elle ne ſoit ſouvent utile, & même néceſſaire. Elle a ſi bonne grace dans les plus grands Palais, que David au ſecond Livre des Rois ſe priſe lui même d'être un excellent chantre entre les Enfans d'Iſraël; & l'Eccleſiaſtique dit de ſon fils Salomon, qu'il ſe fit admirer par toute la terre entre autres choſes pour l'excellence de ſes chanſons. Elle eſt ſi bien venuë parmi les moindres hommes, que nous voions les Artiſans & les Villageois ſuër plus le Dimanche en danſant, qu'ils n'ont fait au travail de toute la ſemaine, & néanmoins ſe délaſſer en ce faiſant au ſon du violon ou de la muſette.

Cap. 13. *Cap.* 47.

Feſſus ut incubuit baculo, ſaxoque reſedit
Paſtor, arundineo carmine mulcet oves.
Cantantis pariter, pariter data penſa trahentis,
Fallitur ancillæ decipiturque labor.

Ovid. 4. *Triſt. el.* 1.

Les Galeriens mêmes enchantent ainſi le malheur de leur condition, & leurs voix nombreuſes, appellées κελεύσματα, ſervent d'adouciſſement à leur peine, comme celle de

Saül possedé ne recevoit point de soulagement que par la harpe de David, & comme on dit qu'Orphée fit cesser celle de tous les dannés.

Son utilité est telle, que la plûpart des métiers, de la paix & de la guerre ne s'en peuvent passer. Vitruve requiert même en son Architecte la science de la Musique; pour bander l'arbalête & les autres instrumens de corde, qui étoient lors en usage dans les armées. Et nous voions dans Athenée un cuisinier Epicurien, qui emploie dans son art exactement les loix de la Musique, mêlant les viandes tantôt selon la mesure du Diatessaron, & tantôt selon celle du Diapente, ou du Diapason. Les Hérauts d'armes faisoient jouër autrefois, dit le même Athenée, des flûtes & des harpes devant eux, au lieu des trompettes dont on se sert ajourd'hui. Comme au lieu d'elles, & des atabales, tymbales ou tambours, soit de peaux, soit d'airain, dont on use à présent pour exciter le courage des soldats, les Candiots se servoient de la harpe, les Spartiates de la flûte, les Lydiens du flageollet, les Amazones du haut-bois; & nous joüons encore du fiffre, & les Irlandois de la cornemuse à même effet. Aussi savons nous qu'il y a eu des nations entieres qui ont cherché leur reputation dans la science qui

Lib. 3.

Lib. 19.

ſait bien toucher quelques-uns de ces inſtrumens. Car nous liſons dans le Rhéteur Ménandre, que comme les Crotoniates ſe vantoient d'exceller dans la Médecine, les Athéniens dans la Sculpture & la Peinture, les Eginetes & les Hermopolitains dans l'art des Athlétes, les Alexandrins dans la Grammaire & la Géometrie; on éſtimoit de même les Thébains, de ce qu'ils étoient les nompareils au jeu de la flûte, & les Mityleniens à celui de la guittarre. C'eſt encore pourquoi les plus grands Philoſophes n'ont pas ſeulement fait gloire de bien manier le luth, ou la harpe, mais ils ont même pris la peine d'en écrire les préceptes, comme firent Archytas & Euphranor Pythagoriciens, qui compoſèrent chacun un livre du concert & de l'harmonie des flûtes. Combien voions-nous de perſonnes particulieres eſtimées de même que le Roſſignol par la ſeule conſidération de leur voix? Et combien en ſavons-nous à qui elle n'a pas moins valu qu'au Cygne d'Eſope, lequel pris pour l'Oye, & prêt d'être tué, fût reconnu chantant à ſa mode le proëme de ſa mort, qu'il évita par ce moïen? La beauté du viſage eſt une puiſſante recommandation, mais elle n'a rien de comparable à la voix; celle-là ne contente que le corps, celle-ci pénetre

Lib. 1. de gen. dem. cap. 16.
Athen. lib. 4.

jusqu' à l'Ame, lui faisant faire un essai de la félicité des bien-heureux.

Ovid. de arte am.

Res est blanda canor, discant cantare puellæ,
Pro facie multis vox sua lena fuit.

Hé quoi? les animaux mêmes ne sont-ils pas transportés aussi bien que les hommes par la mélodie; Le Laboureur charme ses Bœufs fatigués en chantant, témoin le Boucoliasme des Grecs, inventé par Diomus Bouvier de Sicile. Les Mulets & les autres bêtes de charge perdroient beaucoup de leur vigueur, si on leur ôtoit du cou les cloches ou cymbales qui les recréent. Antigonus Caristius dit que les Biches sont si ravies du son d'une belle voix, ou de celui d'une flûte, qu'elles se couchent pour l'entendre, & se laissent ainsi prendre facilement; ce qu'il dit avoir apris d'Aristote. Et Jean Leon assure au neuviéme livre de son Afrique, que quand on y veut faire faire aux Chameaux quelque plus grande journée que de coutume, leurs maitres se servent, au lieu du foüet ou du bâton, de certaines chansons, qui les font mieux aller, dit-il, que l'éperon ne fait nos montures. L'Histoire d'Arion témoigne que les poissons même sont touchés des sons harmonieux, & nôtre Philosophe Sextus assure, que les Dauphins sont particulierement sensibles au jeu de la flûte. Aussi

Athen. lib. 4.

Hist. mir. cap. 35.

Lib. 4.

y en a-t-il eu (dit Ariſtote) qui ont crû que de tous les animaux il n'y en avoit point qui euſſent l'ouïe plus exquiſe que les poiſſons. Finalement la Grece licentieuſe a voulu que les bois & les rochers ſuiviſſent les doux accens de la voix d'Orphée, parlant ainſi fabuleuſement de ce grand Philoſophe Muſicien, pour en quelque façon nous faire compendre la puiſſance de ſon art. *Lib 4. de par. anim. cap. 8.*

Voilà une partie de ce qui ſe dit à l'avantage de la Muſique; tournons ſceptiquement la médaille, & voions ce que nous repréſentera ſon revers, rapportant les penſées de ceux, qui ont voulu diffamer cette flatteuſe partie des Mathématiques.

Déja, ce n'eſt pas un ſi grand avantage qu'on pourroit bien penſer, d'avoir l'eſtime de l'Antiquité, & celle de la multitude. Il y a aſſez de choſes dans l'approbation commune dont les plus ſages ſe moquent, les conſidérant dans leur valeur eſſentielle. D'ailleurs, beaucoup d'autres nations que celles, dont nous avons tantôt parlé, ſe trouvent avoir condanné ou mépriſé la Muſique. Les Lacedemoniens, dont les moindres étoient eſtimés les premiers hommes de la Grece, ne la voulurent jamais apprendre. Et nous voions dans Diodore, que les Egyptiens la con- *Lib. 1. hiſt.*

dannoient non ſeulement comme inutile, mais même comme dangereuſe, étant capable d'efféminer les meilleurs naturels. C'eſt ſelon ce ſentiment qu'Ephore, au rapport de *Lib. 4. hiſt.* Polybe, avoit commencé l'Hiſtoire générale par une invective contre la Muſique, diſant qu'elle n'avoit été inventée que pour tromper & comme enſorceler l'eſprit des hommes. *Lib. 2. de vita ſua.* Marc Antonin, plus eſtimé comme Philoſophe que comme Empereur, la fait paſſer pour auſſi vile que la danſe & la lutte. Et avant lui le Roi Philippe demandoit à ſon fils Alexandre, s'il n'avoit point de honte de bien chanter; ſon Gouverneur Antigonus lui aiant auſſi une fois mis ſa harpe en piéces avec une ſevere reprimande. Ariſtote, Maitre de ce grand Prince, & qui n'eût oſé condanner tout à fait cette diſcipline, à cauſe de l'eſtime où elle *8. Polit. cap. 3.* étoit de ſon tems dans toutes les Ecoles de la Grece, avouë néanmoins qu'elle n'eſt ni utile ni néceſſaire, ſe contentant de la nommer *Ibid. c. 6.* honnête & liberale. Il ajoûte ailleurs, qu'au lieu d'en apprendre l'excellence & le fin, il ſe faut contenter d'être capables de juger de la mélodie un peu mieux que ne font les eſclaves, les enfans, & le reſte des animaux. Car quant à la guittare & aux flûtes, qu'on veut être ſi morales, il ſoutient au contraire que ce

ce ſont des inſtrumens non pas Ethiques, mais Orgiaſtiques, & furieux; Minerve n'en aiant pas quité l'uſage à cauſe de la mauvaiſe grace qu'elles font avoir à ceux qui s'en ſervent, comme porte la fable, mais bien, dit-il, pour n'y avoir rien trouvé qui convint aux bonnes mœurs. A quoi on peut bien rapporter le jugement que fit Antiſthene d'Iſmenias, qu'il devoit être un méchant homme, puiſqu'il étoit ſi bon joüeur de flûtes: Et ce qu'on dit d'un Roi Scythe, qu'il trouvoit beaucoup plus agréable le henniſſement de ſon cheval, que tous les airs mélodieux de cet Iſmenias. Mais revenant au général de la Muſique, tant s'en faut que Socrate en fit tant d'état, qu'on peut voir par la lettre de ſon diſciple Xenophon à Eſchines, qu'il en étoit fort ignorant. Et comment un ſi ſaint perſonnage l'eût-il ainſi cultivée, quand Epicure même, tout voluptueux qu'on le fait, ſe moque d'elle dans nôtre Sextus? C'eſt au même lieu où il ſe rit, à *Lib. 6.* mon avis, avec beaucoup de grace & de raiſon de Pythagore, & de tous ces Philoſophes Muſiciens, qui rendoient, comme il rémarque, une chanſon plus puiſſante que toute la Morale, & faiſoient un jouëur de flûtes plus perſuaſif au bien, que le plus grand Philoſophe du monde. Je ne veux pas ici me ſou-

venir de tous les moïens dont ſe ſert ce Prince des Sceptiques, pour détruire la diſcipline prétenduë dont nous traitons. Car il faudroit montrer après lui, comme il n'y a ni modes ni rythmes, ni nombres de Muſique, & par conſequent, qu'il ne peut y avoir cette ſcience des ſons nombreux. Vû même que par les conſequences de la doctrine d'Ariſtipe, de Democrite, & de Platon, il n'y a point de véritables ſons. Et que les Péripatétiques prouvant que la voix n'eſt pas corporelle, de même que les Stoïciens font voir qu'elle n'eſt pas incorporelle: il s'enſuit qu'elle n'eſt rien du tout. D'ailleurs il ſeroit beſoin de rapporter ce qu'il demontre dès ſon premier livre contre les Grammairiens, que les voix ne ſont ni longues, ni bréves ce qui en détruit la ſcience; & comme il s'eſt de plus ſervi, quoiqu'avec beaucoup d'impieté, de la negation de l'Ame, des ſens, & des choſes viſibles, & même du tems, pour convaincre de nullité la Muſique, qui ne peut être compriſe que par les ſens, & dans quelque eſpace de tems. Je ſai bien que vous n'ignorés pas juſqu' où porte la pointe des gentils Sophiſmes de ce grand perſonnage, & je vous ſerois importun auſſi bien qu'à moi-même, ſi j'en entreprenois ici la repetition. Mais ſuppoſons que la Muſique

ſoit une véritable ſcience, (abuſant de ce mot comme nous faiſons de beaucoup d'autres) pour le moins ne peut-on pas nier, que ſes profeſſeurs ne ſoient pour la plûpart des perſonnes viles & de petite conſidération, ou même vicieuſes & diffamées. L'Eſpagnol dit *ni barbero mudo, ni cantor ſeſudo*, à quoi ne convient pas mal un autre proverbe Latin, *Tibicines mente capti*, qui n'eſt pas démenti par cette hiſtoire que nous avons touchée des joüeurs de flûtes Romains, qui furent ramenés de Tivoli dans des charettes, ivres & ſans ſentiment juſqu' en plein marché de Rome, ne revenans de leur crapule qu'il ne fût le lendemain matin. La Muſique ſervit ſi peu à compoſer les mœurs d'Hercule, toute puiſſante qu'on l'ait tantôt repréſentée pour cela, qu'entre ſes autres manies on compte cella-là, d'avoir rompu la tête à ſon Précepteur Linus, d'un coup de la harpe ſur laquelle il lui faiſoit leçon. Et je ne m'étonne de rien tant, que de voir dans Homere Agamemnon qui laiſſe ſon Muſicien pour gardien de la pudicité de ſa femme Clytemneſtre, Egyſte n'aiant rien pû gagner ſur les affections de cette Princeſſe, qu'il n'eût tranſporté ce galant dans une Isle deſerte. Car il faut avoüer que nous ne voions point aujourd'hui une profeſſion d'hommes

Odyſſ. 9. Strab. l. 1. Athen. l. 1.

moins propre au dessein d'Agamemnon, & plus ennemie souvent de l'honneur des Dames, que l'est celle dont nous parlons. A propos dequoi il me souvient d'avoir lû dans l'Afrique de Jean Leon, que le Roi de Tunis ne souffroit jamais qu'on fit entrer, où il étoit avec ses femmes, les Musiciens de sa Cour, qu'on ne leur eût bandé les yeux premierement. L'ivrognerie semble aussi tellement attachée à ce métier, que je ne m'étonne pas, si les Poëtes ont fait Bacchus si grand ami de la Musique; & si Diodore lui donne pour compagnie en cette grande expedition des Indes, une troupe de Musiciens, de qui il se servoit même dans ses guerres, & à qui il attribua beaucoup d'immunités dont ils joüissent encore à présent. A cela se rapporte fort bien la réponse aiguë d'Anacharsis, telle que nous la voions dans Aristote. Car étant interrogé lorsqu'il étoit en Grece, s'il y avoit en son païs de Scythie des joüeurs de flûtes, qui passoient pour les premiers Musiciens de son tems, il répondit aussi-tôt, qu'il n'y avoit pas seulement des vignes en ce quartier là, notant gentiment le vice attaché à ceux de cette condition. L'orgueil en est de plus inseparable, nonobstant les punitions de Marsyas & de Thamyris; & il est toûjours accompagné d'u-

Lib. 4. hist.

ne marotte ſi univerſellement reconnuë, que pour la bien exprimer en quelqu'un, nous diſons qu'il eſt fantaſque comme un Muſicien. Et pour ne pas faire ici une ennuieuſe énumeration de tous les vices, on ſait que le plus paſſionné de tous les hommes pour la Muſique fut Neron, qu'on peut dire auſſi généralement le plus vicieux. Il n'omit jamais rien dans l'éminence de ſa condition, de ce que les moindres Artiſans de ce métier ont accoutumé de pratiquer pour conſerver leurs voix. *Et plumbeam chartam ſupinus pectore ſuſtinere, & clyſtere vomituque purgari, & abſtinere pomis cibiſque officientibus. Nihil quicquam ſerio jocove egit; niſi aſtante Phonaſco, qui moneret parceret arteriis, ac ſudarium ad os applicaret.* Il ne ſe contenta pas de chanter avec infamie ſur le théatre, il voulut que ſes ſtatuës le repréſentaſſent en habit de Muſicien joüant de la harpe; & la monnoie publique qu'il fit battre le figuroit encore de même. Finalement il eût une telle jalouſie de ſon chant, qu'un des principaux ſujets qui le fit réſoudre à l'empoiſonnement du pauvre Britannicus, fut la jalouſie de ce qu'il avoit la voix plus agréable que lui.

Or pour répondre à tous ces grands avantages qu'on donne à la Muſique, on peut dire

que si elle guerit de quelques maladies corporelles, elles doivent être fort legeres: ou que c'est plûtôt l'effet d'une forte imagination, suivant l'axiome de l'Ecole, *fortis imaginatio generat casum;* si on ne lui attribuë faussement une guerison periodique, & qui seroit venuë d'elle-même, le mal étant déja arrivé à son terme final. Le même jugement se doit faire des passions spirituelles. Et quant à ce qu'on l'emploie même aux plus grands déplaisirs & aux funerailles; j'oppose à cela le proverbe, *Musica in luctu importuna narratio;* & cet autre de Salomon, *Acetum in nitro qui cantat carmina cordi mœrenti.* Contre ce qu'on l'a fait regner jusques dans le Ciel, on peut répondre avec Aristote, que jamais les hommes sages n'ont pensé si bassement des Dieux immortels, que de les rendre Musiciens. *Non enim*, dit-il, *Iupiter ipse canit, & citharam pulsat apud Poëtas; quin etiam tales illiberales & sordidos artifices appellamus; & actio ipsa non est hominis ejus, qui non sit ebrius, aut qui non ludat.* Il n'est pas plus constant que les autres animaux soient touchés de la Musique comme nous. Platon au second livre de ses Loix, Marcile Ficin son commentateur, & assez d'autres, soutiennent qu'ils n'ont pas le moindre sentiment de l'har-

Cap. 25.

8. Polit. cap. 5.

monie. Et quand l'affirmative feroit véritable, il y auroit grande apparence de croire, que leurs confonances font bien différentes des nôtres, vû leur diverfe nature; puifque parmi nous mêmes la varieté des temperamens fait faire des jugemens du tout contraires d'une même Mufique. Peut-être que ce qui difcorde en nôtre oreille, eft une mélodie en celle du bœuf & du ferpent; comme felon cette ancienne parœmie, l'harmonie de la harpe n'eft d'aucune confidération à un âne, *afinus ad lyram*. Ce qui montre bien qu'on ne peut rien établir de certain en cette prétenduë fcience, par les regles du premier des dix moiens de l'Epoque; tant s'en faut qu'on en doive tirer quelque argument à fon avantage. D'ailleurs on pourroit repliquer, que ce n'eft pas grand honneur à la Mufique d'être le métier même des bêtes, à qui elle eft encore fouvent préjudiciable,

Fiftula dulce canit, volucrem dum decipit auceps. Cato.

Je ne veux point alleguer ici le chant magique dont parle le Poete, parce qu'on en pourroit attribuer l'effet aux feules paroles, quand il dit:

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis. Virgil. ecl. 8.

Lib. 9. Afr. Mais Iean Leon assure que cet animal sepulcral, que les Arabes nomment Dabuh, & les autres Afriquains Jesef, se prend (comme nous disons en riant des lievres) au son du tambourin, & au chant des chasseurs, qui lui lient cependant les pieds par derriere sans qu'il s'en apperçoive. En vérité ce n'est pas merveille que la Musique soit ainsi ruïneuse au reste des animaux, puisque les plus avisés des hommes y ont été pris aussi bien qu'eux, selon le sens de la fable d'Argus, lequel avec cent yeux se laissa endormir & couper la tête au son d'une flûte. Au surplus on n'avance rien à la recommandation de la Musique, qui soit plus ridicule, il me semble, que cette étenduë qu'on lui donne par tous les ordres de la Nature. Témoin la mélodie celeste qu'on veut avoir été entenduë par Pythagore, qui en faisoit après leçon à ses disciples. En ce cas on pourroit esperer, que comme on a inventé depuis peu les telescopes, ou lunettes à longue vuë, qui nous ont fait voir dans le Ciel de nouvelles Etoiles qui seroient autrement invisibles: on pourroit aussi trouver la fabrique de quelque instrument Otacouste, propre à entendre cette harmonie resultante du mouvement reglé des Astres & de leurs Globes. Sur cette imagination on a voulu

Iam. a. 15. & Porph. de vita Pyth.

que la Lyre heptacorde d'Orphée, ou plûtôt de Terpandre, si nous en croions Strabon, *Lib.* 15. *Geogr.* n'ait été inventée que sur le mouvement des sept Planetes; *Saturnum Dorio moveri phthongo, Iovem Phrygio, & in reliquis similia, jucunda magis quam necessaria subtilitate*, comme en parle très judicieusement Pline. C'est lui qui veut aussi que les tons de cette Musique ne fussent autre chose que la distance de ces Astres errans, qui se trouve entre eux, ou aiant égard à la terre, & au Zodiaque; dans lequel d'autres ont remarqué le Diapason, le Diapente, & le Diatessaron, selon les divers regards de ses maisons. Car quand la harpe n'avoit que trois cordes, Diodore dit que *Lib.* 1. *Hist.* Mercure avoit considéré les trois saisons de l'année, qu'il rapporta aux trois tons de la Musique, *acutum ab æstate, gravem ab hyeme, medium a vere desumens.* On n'y eût pas plûtôt ajoûté le quatriéme, qu'on en fit le Tetracorde des Elemens, la Basse aiant son rapport à la terre, le Tenor à l'eau, la Haute contre ou Contratenor à l'air, le Dessus au feu. Et lorsque les Pythagoriciens passèrent jusqu' à la huitiéme, qu'ils nommèrent le *proslambanomenos* de la terre à la Lune, ils trouvèrent leur compte & leurs mysteres dans ce nombre comme les autres. C'est ainsi que

tout ſe rencontre par tout ſelon le dire de Parmenide, *omnia ſunt in omnibus*. On fait dire aux Cieux, aux Elemens, aux nombres, & à tout ce que vous voudrés, comme aux cloches ce que l'on veut. Il n'y a choſe pour grande ou petite qu'elle ſoit, où l'on ne puiſſe trouver de telles conſonances, & des harmonies ſemblables à celles du Monochorde mondain de Flud, dans lequel la matiere eſt la corde, & la lumiere ou la forme l'archet qui la produit: laiſſant à nôtre cher Gaſſendi & à vous l'examen de ſes diſtances. On rencontre même des proportions muſicales au corps humain, que vous avés ſi curieuſement expliquées au quatriéme theoreme de vôtre ſecond livre. Et ceux qui ſe ſont aſſez donné de licence, ont bâti le Temple de Salomon ſi harmonieuſement, que le *Sancta Sanctorum* y faiſoit l'uniſſon, les portes l'octave, & ainſi du reſte, ſelon vôtre explication au theoreme ſuivant. Or qui ne voit qu'il n'y a rien de ſolide en toutes ces Muſiques imaginaires, qui ſont des effets d'une liberté peut-être trop dereglée de nôtre eſprit, lequel ne concevant rien qu'à ſa mode, *(quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur)* ſe va figurant les choſes comme il peut, ou comme il l'eſtime pour le mieux, bien qu'il

n'y ait souvent nul rapport entre l'être de ces choses, & sa conception? Cependant on peut soutenir, autant qu'on est amateur de la Vérité, qu'il vaudroit peut-être mieux ne reconnoitre du tout point d'harmonie mondaine, que de se l'imaginer ainsi toute autre qu'elle n'est. Non seulement parce que le mensonge est honteux par tout, lors même qu'on se jouë en des matieres importantes, comme sont toutes celles de la Philosophie: mais encore à cause du peril qu'il y a, que ces fausses imaginations ne passent pour bonnes à la longue dans nôtre esprit, & que nous ne devenions enfin idolatres de nos fantaisies. Ce sont celles que Verulamius appelle si à propos *idola specus*, & qui exercent souvent de si cruelles tyrannies sur nous, quand nous nous y sommes une fois abandonnés. Cela se fait par la raison qu'en rend Aristote au dernier chapitre du second livre de sa Metaphysique, où il dit, que *rationes discendi secundum consuetudines accidunt*, entant qu'ici comme ailleurs l'habitude se rend maitresse, & la coutume peut tout. Ainsi les Chymistes trouvent toutes les proportions de la Musique dans leurs fourneaux comme vous l'avés remarqué. Ainsi Ptolomée a rempli son troisiéme livre de la même Musique de sem-

blables conceptions, comparant l'octave à l'Ame raisonnable, la quinte à l'Ame sensitive, & la quarte à la vegetative; en suite dequoi il veut que toute la Philosophie, & les vertus qu'elle nous explique composent une parfaite harmonie. Ainsi les plus opiniâtres se sont persuadés, que cette Musique universelle des Cieux n'étoit pas perceptible à nos sens, ou pour en être le son trop grand & accoutumé, comme il arrive de celui du Nil aux voisins de ses *Cataractes;* ou pour être trop petit à raison de leur matiere, non plus que nous n'entendons pas le cheminer d'une fourmi, ou le saut d'une puce. Mais si les Cieux sont composés d'une quinte-essence Péripatétique, ou d'une matiere exemte de contradiction, comme parle l'Ecole, comment pourra resulter cette mélodie? Certainement il faut tomber dans des absurdités ridicules à le prendre à la Pythagorique. Et si l'on veut que toute cette Musique ne soit que par analogie seulement, *(si non è vero, è ben trovato)* encore n'est-ce pas une chose mal plaisante d'en considérer la vanité par la raison des divers systemes. Car Kepler se moque de toutes les consonances mondaines des planetes, à les considérer de la terre, & ne peut concevoir leur harmonie qu'en les re-

gardant du dedans du Soleil, c'eſt à dire, ſelon ſa doctrine, du véritable centre de l'Univers. Cette contrarieté d'opinions, qui ont ſi peu d'apparence de raiſon, les unes à l'égard des autres, a fait que beaucoup de perſonnes ſe ſont perſuadées avec Agrippa, que toute cette penſée d'une Muſique ſi inconnuë, devoit être premierement venuë du ſonge de quelque extravagant Muſicien, ou pour le moins de quelque autre, qui s'imagina après avoir bien bû, que le ſon des pots, & des verres étoit celui des Cieux. *De vanit. ſcient.*

Ce ſont là les contradictions de ceux qui font le procès à la Muſique en général. Formons en ſuite quelques inſtances particulieres, qui ſervent à nôtre premier deſſein.

En premier lieu, il y en a qui ſuivent en cela le Muſicien Ariſtoxenus, qu'ils permettent tout au jugement de l'oreille; & ſi la doctrine d'Epicure étoit bonne, que les ſens fuſſent véritables par tout, leur opinion ſembleroit fort raiſonnable. Pythagore & Archytas tiennent le contraire, voulans que l'entendement ſeul prononce de la Muſique, à cauſe de la deception ordinaire de tous les ſens; & ils diſent qu'il le peut fort bien faire, par la raiſon des nombres & des intervales certains. Ptolomée comme amiable com- *Boët. l. 3. cap. 1.* *Idem l. 5. c. 2.*

positeur, *& tanquam arbiter honorarius*, reprend les extrémités des uns & des autres, & veut que tant le sens que la raison donnent ici conjointement leur suffrage.

Idem l. 1. c. 30. & 31. Platon met la consonance en la ressemblance; & les Chinois la doivent avoir compris de même, le Pere Trigault nous assurant qu'ils n'ont qu'un seul ton de voix, & qu'ils ignorent tout-à-fait l'accord discordant des voix diverses. Nicomachus leur donne le démenti là-dessus, & la constituë dans la dissemblance; Aristote étant de ce dernier avis, quand en l'un de ses problemes il préfere les *Sect. 19. qu. 16.* Antiphonies aux Symphonies, *διὰ τί ἥδιον τὸν ἀντίφωνων τȣ͂ συμφώνȣ.*

Boët. l. 2. c. 32. Arist. Sect. 9. qu. 35. Les mêmes Nicomachus & Aristote croient la consonance du Diapason la plus excellente de toutes, Ptolomée n'est pas de leur avis. Quelques-uns mettent la quinte pour la plus agréable après l'octave; les autres n'en tombent pas d'accord. Il y en a qui font la quarte plus excellente que la tierce majeure, d'autres au contraire.

Lib. 2. c. 18. & 25. Eubulides & Hippasus disposoient les consonances d'une façon; les Pythagoriciens d'une autre toute diverse, selon l'exposition de Boëce.

La gravité & la pointe du ſon, ou la différence des ſons ſelon le grave & l'aigu, eſt miſe par les Pythagoriciens en la quantité; & Ptolomée adhere à ce ſentiment. Ariſtoxenus la fait dépendre d'un autre categorie, & dit, qu'elle vient de la qualité. Les trois modes premiers & principaux, le Lydien, le Phrygien, & le Dorien, avec les autres qui ſont venus en ſuite, montrent en leur ſeule denomination, qu'il n'y en a aucun qui n'ait été tenu pour le plus excellent, par chaque nation de qui il a tiré ſon appellation. Et le même ſe peut dire des trois genres de Muſique, le Diatonique, le Chromatique, & l'Enharmonique, chacun d'eux aiant eu ſes amateurs, & ſes adverſaires. La dureté du premier a plû à quelques naturels auſteres; les plus delicats ont agréé le ſecond; & le troiſiéme a eu ſes charmes vers ceux qui l'ont conſidéré, comme moien entre les extrémités des deux autres. *Idem l. 5. cap. 3.*

On dit en général qu'il faut croire un chacun en ſon art. Sur ce fondement beaucoup veulent que les Muſiciens ſoient ſeuls capables de bien juger de la mélodie, & que le reſte des hommes doive par raiſon acquieſcer à ce qu'ils en prononcent. *Quam multa,* dit Ciceron ſelon ce ſentiment, *vident picto-* *4. Acad. qu.*

res in umbris, & in eminentia, quæ nos non videmus? quam multa, quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in eo genere exercitati? qui primo inflatu tibicinis Antiopam esse aiunt, aut Andromacham, cum id nos ne suspicemur quidem. Aristote observe au contraire, que les Lacedemoniens qui n'apprenoient jamais la Musique, ne laissoient pas d'y fort bien opiner. Et il considére dans un autre endroit, que souvent les Artisans ne sont pas les meilleurs juges de leurs ouvrages. Ainsi ceux qui sont à table, & qui ignorent l'apprêt & l'assaisonnement des viandes, font un meilleur jugement de la bonté des mets, & de leurs sauses, que le cuisinier qui les a faites, & qui a préparé le festin. Le Pilote connoit mieux la bonté du gouvernail, que le Charpentier qui l'a fabriqué. Le Tailleur & le Cordonnier se doivent rapporter de la commodité & de la façon de l'habit, ou du soulier, à celui qui les porte. Pourquoi n'arriveroit-il pas le même au sujet dont nous traitons? vû même que comme la fin de l'Orateur est de persuader ses auditeurs, celle du Musicien est de plaire à la multitude. Chacun suit sa passion, & a son gout particulier en ceci comme en toute autre chose. Les Chinois mettent à leurs Epinettes, clavecins & au-

8. Polit. cap. 5.

3. Polit. cap. 11.

Trigault lib. 1.

& autres tels instrumens, des cordes de soie crue retorte, qu'ils préferent aux nôtres de boïau, ou de métail; surquoi il faut observer que le Pere la Croix, & Mendoça soutiennent contre Trigault, que les Chinois ont de tout tems l'usage des Clavecins. Les navigations des Anglois portent, qu'ils virent en Java quantité d'instrumens de Musique que l'Europe ne connoît point. Nous avons trouvé le Monde nouveau avec les siens particuliers qu'il estimoit les meilleurs de tous. Et parmi nous on s'affectionne au Luth, à la Viole, ou à l'Orgue, selon que l'humeur le porte, chacun croiant encore sa game la plus excellente; comme on se persuade, que les airs modernes du Bailly ou de quelqu'autre valent bien mieux que ceux de Phemius & de Demodocus dans Homere.

L. Apol. de Herr. pour Mendez Pinto. Ind. Orien. par. 12.

Lib. 9.

Il y en a qui croient la Musique capable des effets que lui attribuent les livres des Anciens, non seulement quand ils font qu'Achille en joüant de la Harpe reprime le boüillon de sa colere, & quand Athenée dit, qu'on ne s'en servoit aux festins que pour en bannir la trop grande licence; mais lors même qu'ils veulent que Timothée avec un air Dorien, ou Xenophante, comme l'appelle Seneque, ait émû Alexandre jusqu' à lui faire prendre

Liv. 1. de la chol.

les armes en main. Que Pythagore vacant à la contemplation des Astres, & trouvant la nuit un jeune homme Taurominitain desesperé à la porte de sa maitresse, de ce que son rival la possedoit, l'ait remis en son bon sens, faisant changer au joüeur de flûtes, qui donnoit la serenade, le son Phrygien en un autre Spondaïque ou sacrifical. Qu'Empedocle chantant un vers d'Homere, ait empêché le meurtre qu'alloit commettre son hôte Anchitus, qui couroit l'épée au poing, après un jeune homme pour venger la mort de son pere. Bref, ils prennent au pied de la lettre tout ce qui se conte de semblable, que les autres font passer pour des discours hyperboliques, & qui ne demandent pas plus de foi que les rélations des Argonautes, d'Abaris Æthrobate, ou du siége de Troie. Me souvenant que c'est à peu près vôtre sentiment; comme vous vous étonnés quelque part, que Macrobe, Jamblique, Boëce, & Zarlin même avec Cerone, se soient laissés persuader que Pythagore eût pris la premiere connoissance du Diapason, du Diapente, & du Diatessaron, en se promenant devant la boutique d'un serrurier, lorsque divers marteaux y frapoient sur l'enclume. Surquoi néanmoins j'ai à vous dire, que nôtre Roi Henri

Iambli. cap. 25. & Boët. l. 1. cap. 1.

Thuan. hist. l. 58.

Troiſiéme paſſant à ſon retour de Pologne, par cette miraculeuſe ville de Veniſe, admira entre autres merveilles qu'il remarqua dans ſon Arſenal, la Muſique très douce & charmante de quatre Forgerons qui travailloient ſur l'enclume un habillement de tête, avec une telle proportion, & une ſi juſte & ſi nombreuſe cadence de leurs quatre marteaux, que ſa Majeſté en demeura toute ravie; Un des Procurateurs de Saint Marc qui l'accompagnoient prénant là deſſus occaſion de lui rapporter ce qui eſt écrit de Pythagore ſur ce ſujet.

Encore que les Grecs & les Latins ſe ſoient proverbialement moqués de la Muſique, qui ne ſe faiſoit pas entendre, τῆς λανθανέσης μεσικῆς ἐδεὶς ὁ λόγος, *occultæ Muſicæ nullus eſt reſpectus;* ſi eſt-ce qu'il y en a beaucoup qui en préferent la théorie à la pratique; & Ariſtote propoſe ce probleme au huitiéme livre de ſes Politiques, *utra Muſica ſit optabilior, ea quæ in cantu conſiſtit, an quæ in numeris,* qu'il appelle, τὴν εὐ μελλῇ μεσικὴν, καὶ τὴν εὐ ῥυθμὸν. *cap. 7.*

Les uns eſtiment plus les chanſons gaies que les triſtes, les autres au contraire; quelques-uns penſent qu'elles n'ont rien d'elles-mêmes de préferable, & qu'elles n'agréent

davantage que ſelon l'humeur en laquelle ſe trouve celui qui les écoute, à cauſe de la ſympathie, qui fait que naturellement on aime ce qui eſt ſemblable. C'eſt la même raiſon que je voudrois donner à cet autre probleme d'Ariſtote; où il demande pourquoi une chanſon, dont on ſait la lettre, donne bien plus de ſatisfaction que quand elle eſt ignorée, *cognitum enim quaſi cognatum cognoſcenti.* Or pource que la condition de cette vie, & peut-être le déreglement de nôtre eſprit, font qu'il y a bien plus de perſonnes mécontentes, que de ſatisfaites, il ſemble qu'on pourroit tirer cette induction de là, qu'à parler généralement, la Muſique triſte devroit être la mieux reçûë.

Sect. 19. qu. 5. & 41.

Beaucoup ont écrit que Mercure inventa la harpe ſur le ſquelette d'une Tortuë; & j'ai remarqué à propos de cela, que nous avons trouvé au nouveau Monde les Canadins, les Hurons, & aſſez d'autres peuples danſans au ſon d'une Tortuë deſſechée, comme ſi cette opinion étoit paſſée d'Europe en l'Amerique, ou ſelon le Timée de Platon, de l'Ile Athlantide aux Athenes Grecques. Pan eſt crû par d'autres l'auteur du Flageolet, Apollon de la Lyre, & Pallas, ou Zephyre ſelon Lucrece, des Flûtes, quoi qu'Athenée attribuë cet

Lib. 4.
Lib. 5.

honneur à un Seïrites Nomade Lybien. Et ainſi l'on peut dire que l'invention de la Muſique, & de tous ſes inſtrumens n'eſt pas moins incertaine, que la ſcience même. Tout ce que nous avons où l'on puiſſe acquieſcer, c'eſt qu'au quatriéme chapitre de la Geneſe Jubal eſt nommé *pater canentium cithara*, *&* *organo*, d'où pourroit bien être venu le mot de jubilation. Et on peut ajoûter negativement, que les Negres ne doivent pas avoir été les inventeurs de la Cornemuſe, puiſque n'en aiant jamais vû, ni ouï, ils la prenoient il y a peu de tems pour quelque animal étrange & inconnu. Tout le reſte n'a pas plus de vrai-ſemblance que ce qu'a dit Ariſtote dn Polype, c'eſt à ſavoir qu'il nous a *9. de hiſt.* enſeigné l'uſage des voiles, & des avirons, *anim. 37.* l'appellant pour cela Pilote naturel. Et Pline, *10. hiſt.* que le Milan nous a donné celui du gouver- *nat. c. 10.* nail des vaiſſeaux: *In cœlo monſtrante natura* *Epiſt. 91.* *quid opus eſſet in profundo*, quoique Seneque le rapporte à la queuë des poiſſons. Nous voulons avec la même abſurdité, que les Gruës nous aient appris l'art des ordonances militaires; les Araignées celui des Tiſſerans; l'Hirondelle & la Mouche l'Architecture; les Hippopotames la Phlebotomie; comme les Ibis l'application de la Syringue & l'uſage du

clyſtere. Ce qui me fait penſer, mon Reverend Pere, que comme vous avés fort bien obſervé, que Guidon Aretin fut le premier qui nous donna les ſix voix de nôtre Muſique, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, priſes de l'hymne de S. Jean Baptiſte, *Vt queant laxis*, *&c.* on pourroit auſſi préſumer que le ton de ces ſix voix auroit été enſeigné aux hommes par cet animal que les Americains nomment *Vnau*, nous autres le Pareſſeux, & quelques-uns par antiphraſe *cagnuol leggiero*. Car l'Hiſtoire du Monde nouveau, qui a peut-être autrefois été joint, ou l'eſt encore quelquepart à celui-ci, nous apprend, que le chant ordinaire de cette bête eſt de repeter ſix fois cette particule, *ha*, *ha*, *ha*, *ha*, *ha*, *ha*, du même air dont nous entonnons nôtre, *la*, *ſol*, *fa*, *mi*, *re*, *ut*. Qu'y a-t-il en cette conjecture de plus extravagant qu'aux précedentes? Vû mêmement qu'Athenée rapporte l'opinion de Camæleon Ponticus, que la Muſique avoit été inventée par les premiers hommes pour imiter le ramage des oiſeaux; & vû que la Philoſophie des Epicuriens enſeignoit la même choſe, témoin ce qu'en dit Lucrece,

Oviedo ſomm. c. 23.

Lib. 9.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo, quam levia carmina cantu
Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare.

Et parce que la Sceptique n'eſt pas ennemie des railleries, je veux avant que de finir vous ajoûter, que comme l'ordinaire eſt de ſe moquer autant d'un mauvais Muſicien, qu'on fais grand état d'un bon; il s'eſt trouvé des perſonnes, qui tout au rebours ont donné les plus grandes loüanges à ceux qui ſe mêloient de cette profeſſion, bien qu'ils en fuſſent ignorans. Diogene voiant tout le monde, qui ſe gauſſoit d'un miſerable joüeur de harpe, ſe mit à l'eſtimer grandement, ajoûtant à ceux qui s'en étonnoient, qu'il étoit en cela fort à priſer, qu'entendant ſi mal ſa profeſſion, il ne s'étoit point mis à celle de voleur. Auſſi a-t-on accoutumé de dire de beaucoup, qu'ils ſont habiles hommes, de vivre des métiers qu'ils ne ſavent pas. Le même Philoſophe remarquant un jour, que chacun abandonnoit au théatre un mauvais Muſicien, il lui donna cette loüange, qu'il étoit le Coq de ceux de ſa profeſſion, ce qu'il entendoit de ce qu'auſſi-tôt qu'il chantoit un chacun ſe levoit. Et il me ſouvient de quelques malheureux donneurs d'aubade, qui troubloient un bon repos par d'aſſez mauvaiſe Muſique, de ſorte qu'on fut contraint de leur jetter des pierres pour les faire taire; à qui l'on donna en ſuite cette conſolation, qu'ils étoient de

Diogen. Laërt. in eius vita.

véritables Orphées, & d'autres Amphions, d'attirer ainsi les Rochers à eux.

Vous n'aurés autre chose de moi sur ce sujet, mon Reverend Pere, ce peu suffisant, à mon avis, pour satisfaire sceptiquement à mon premier dessein, puisque la belle & rare façon dont vous avés traité la Musique, ne me laisse que ce seul moien d'en dire quelque chose après vous. Je n'ai pas fait difficulté de me joüer avec vous des façons de discourir, par les moïens de l'Epoque, sachant bien que vous ne les avés jamais improuvés dans les limites des sciences humaines, & que vous n'avés nulle part blâmé la Sceptique, lorsque respectueuse vers le Ciel, & captivant son raisonnement sous l'obeïssance de la Foi, elle s'est contentée d'attaquer l'orgueil des Dogmatiques par l'incertitude de leurs disciplines. Une même épée peut servir à un méchant pour commettre un infame homicide, & être l'instrument d'une action heroïque dans la main d'un homme vertueux. Celui qui met les choses divines à l'examen du Pyrronisme est aussi condannable, qu'un autre peut être estimé, de se former des notions qui lui représentent la plus grande sagesse mondaine, une espece de folie devant Dieu, & toute la science humaine dépendant du songe d'une

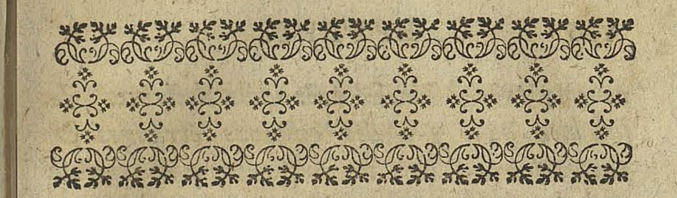
nuit, *somnus noctis immutat scientiam hominis*. *Eccl. c. 3.*
Mais quoi, assez de personnes ne peuvent souffrir l'éclat d'une grande lumiere, & nous en voions, à qui le Soleil même déplait, à cause de la foiblesse de leur vuë. Si vous prenés garde au génie de la plûpart de ceux qui médisent de la Sceptique, vous rirés avec moi de leur voir accuser de crudité une viande qu'ils rejettent, ne la pouvant pas digerer, au lieu de reconnoitre la debilité de leur estomac. Pour moi j'estime que, comme il n'est pas permis, sans pècher, d'avoir les moindres doutes aux choses de la Foi, on ne peut être aussi trop dans l'irrésolution Sceptique à l'égard du reste; préferant en mille façons les doutes de cette secte à toutes les résolutions des autres familles Philosophiques. Tout ce qui semble le plus constant, n'est pas toûjours pour cela le plus à estimer; les principales Etoiles du Ciel sont dites Planetes, ou errantes; & l'eau des rivieres qui court & change incessamment, est plus prisée que celle qui croupit dans les marais. Vous savés que Salomon n'a pas mis la Sagesse dans une fermeté inébranlable, mais tout au contraire dans le changement, quand il a dit, qu'entre toutes les choses mobiles elle étoit celle qui avoit le plus de mobilité, &

que nous devions tenir pour la plus variable: *omnibus rebus mobilibus mobilior eſt ſapientia.*
Sap. c. 7. En vérité, ſi nous faiſions de bonne ſorte la moindre réflexion Sceptique ſur la foibleſſe de nôtre eſprit, & ſur l'inconſtante nature de toutes les choſes, qui ſont ſoûmiſes à ſa connoiſſance, nous quiterions facilement cette ſotte & pedanteſque préſomption, de ſavoir toutes choſes avec certitude, & nous aurions pour l'un des plus importans préceptes de nôtre vie, celui que nous donne le Poëte Comique des Latins en ces Vers ſi Sceptiques,

Nunquam ita quiſquam bene ſubducta ratione ad vitam fuit,
Quin res, ætas, uſus, ſemper aliquid apportet novi,
Aliquid moneat, ut illa, quæ te ſcire credas, neſcias,
Et quæ tibi putaris prima, in experiundo repudies.



PETIT
TRAITÉ
SCEPTIQUE
SUR
CETTE COMMUNE FAÇON
DE PARLER,
N'AVOIR PAS LE SENS
COMMUN.



A MONSIEUR

DE LIONNE

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS,

ET

SECRETAIRE DES COMMANDEMENS DE LA REINE.

MONSIEUR,

Ceux-là ne ſe trompent pas qui conſidérent ces anciens Philoſophes Grecs & Latins, comme des originaux de Sageſſe & de Vertu. La Vérité éternelle eſt la ſource où ils ont puiſé tant de beaux préceptes qu'ils nous donnent; & c'eſt ce qui fait dire à Clement Alexandrin qu'aiant tous reçû quelque participation du Verbe Divin, ſi l'on prend la peine d'unir ce qu'ils ont eu de bon de ce côté-là, rien n'empêche qu'on n'en ti-

re une très ſolide & très utile doctrine. Ie ſai bien qu'il y a des opinions étranges & particuliéres, qui ne ſouffrent pas que la moindre lumiere du Ciel ait éclairé les tenebres du Paganiſme. Mais vous n'ignorés pas auſſi, MONSIEUR, *de combien d'inconveniens ſont ſuivis de tels ſentimens nouveaux dans l'Ecole; & c'eſt ce qui me donne la hardieſſe de vous dedier l'Opuſcule Sceptique que je vous préſente, rempli des doutes ingenieux, & de la docte ignorance, s'il faut ainſi dire, des plus ſavans hommes d'entre les Gentils. Car puiſque la Philoſophie Chrétienne ſait faire ſon profit de toutes celles qui ont eu cours dans le Monde en les ſoûmettant à la Foi, pourquoi ferions-nous difficulté de voir ce que portoit un ſyſteme philoſophique, qui a par préference cela de commun avec l'Evangile, qu'il condanne le ſavoir préſomptueux des Dogmatiques, & toutes ces vaines Sciences dont l'Apôtre nous a fait tant de peur? Les Paradoxes que la Sceptique examine ſans s'étonner d'aucun, ſont d'autant plus tolerables, que n'étant pas plus pour l'affirmative que pour la négative de ce qu'ils contiennent, l'on ne ſauroit dire qu'elle les autoriſe. Et il en revient au moins ce bien apparent, qu'elle diſpoſe l'eſprit inſenſi-*

blement à ne plus acquiescer qu'aux maximes du Ciel, & à ne plus faire état que des vérités revelées, dont il n'est pas permis de douter sans impieté. Si vous y prenés garde, MONSIEUR, *& je ne doute point que vous ne le fassiés, il vous sera aisé d'observer que les plus grands Docteurs sont encore ordinairement les plus grands douteurs, & qu'il n'y a point d'hommes qui sachent les choses avec moins de solidité, que ceux qui établissent leurs maximes le plus hardiment; qui prononcent des arrêts sur chaque difficulté qui se propose, & qui se croient infaillibles en tout ce qu'ils déterminent. Mais il est tems que je m'excuse de l'interruption que je puis donner aux importantes occupations de vôtre Esprit, en l'obligeant à la lecture de ce petit Ouvrage. Ce n'est pas seulement le favorable jugement dont vous avés voulu honorer jusqu' ici ce peu qui est venu de moi, qui m'y oblige. J'ai crû que le divertissement étant nécessaire à toute sorte d'actions, puisque l'ame se fortifie dans son opération par ce qu'elle prend de relâche, vous n'auriés pas desagréable de jetter les yeux sur des réveries qui peuvent plaire & profiter tout ensemble. Ie parle ainsi des pensées de beaucoup de Grands Hommes, à cause de l'application que je leur donne, & de la façon dont je les dé-*

bite, qui s'éloigne fort souvent ici du serieux. Le plus puissant motif néanmoins que j'aie eu de vous dédier cet Ecrit, l'un des jeux de mes premiéres années, c'est l'avantage qu'il peut recevoir de la protection qu'il vous demande. Car à moins que d'être soûtenu par l'agrément d'une personne de vôtre vertu, dont la Sagesse & le bon sens se sont fait connoitre par toute l'Europe, quel accueil y pouvoit-il esperer, traitant si mal en apparence le sens commun, & prenant même quelquefois, comme il fait en raillant, le parti de la Folie? En effet, j'avouë qu'il a besoin d'une aussi puissante approbation que la vôtre; & pour l'obtenir, de toutes ces Graces qui vous sont si naturelles, & qui vous feront excuser, s'il vous plait, les fautes, dont je n'ai pû le garentir. Si vous les trouvés grandes en un si petit Livret, comme je ne nie pas qu'elles ne vous doivent paroitre telles, vous grossirés, en leur pardonnant, le volume des obligations que je vous ai, & je demeurerai pour toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très
obeïssant serviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.



PETIT TRAITÉ SCEPTIQUE

SUR CETTE COMMUNE FAÇON DE PARLER,

N'AVOIR PAS LE SENS COMMUN.

COMME il n'y a rien qui ſoit plus aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, quand on veut taxer quelqu'un de peu d'eſprit, que de dire de lui qu'il n'a pas le Sens commun: Auſſi eſt-ce peut-être la façon de parler la moins entenduë que nous aions, par ceux qui s'en ſervent, & la plus mal priſe par une infinité de perſonnes qui s'en trouvent fort injuriés. A mon avis on n'en feroit que rire, ſi l'on avoit fait là-deſſus les réflexions, qui m'ont ſouvent ſervi d'entretien dans mes promenades ſolitaires, &

que je veux ici renouveller, en couchant par écrit ce que je méditois pour lors ſur un ſi plaiſant ſujet.

Je ne dirai rien de l'intention d'offenſer que peut avoir celui, qui uſe de ces termes, quoique ce ſoit principalement ſur ſon mauvais deſſein que beaucoup de perſonnes ſe fondent pour rendre legitime leur reſſentiment: Car on ſait bien qu'à prendre les choſes de cette façon, toute ſorte de paroles, & mêmes les plus obligeantes, peuvent être priſes en mauvaiſe part. Nous avons vû des hommes mettre la main à l'épée, parce qu'on les avoit nommés Beauxfils: & il y en a qui ſe battent aſſez ſouvent pour des termes auſſi innocens dans leur ſignification. Il me ſuffit de rémarquer, comme en paſſant, que la condition de ceux-là me ſemble fort peu heureuſe, de qui le repos d'eſprit a ſi peu de fondement, qu'ils peuvent être troublés par le premier venu, à qui il prendra fantaiſie de les piquer, & de les mettre aux champs, en leur diſant quelque injure. Les Stoïciens raiſonnoient bien autrement, lors qu'ils poſoient pour une maxime très certaine, que perſonne ne pouvoit être offenſé que par ſoi-même. Auſſi eſt-ce pourquoi leur Sage étoit invulnerable, parce que ne conſentant jamais à l'in-

jure, il étoit impoſſible qu'elle pût le pénétrer. *Invulnerabile eſt non quod non feritur, ſed quod non læditur.* N'eſt-ce pas lui donner une aſſiette pareille à celle du Tout-puiſſant (pour parler comme ces Philoſophes) qui laiſſe blasphemer impunément l'impie, & qui fait du bien à ceux mêmes qui renverſent ſes Autels? Si nôtre ennemi, ou quelque autre malhabile homme a l'intention de nous offenſer, pourquoi ſeconderons-nous ſon deſſein? Puiſqu'il a beſoin de nous pour l'exécuter, pourquoi ſerons-nous ſi lâches que de lui complaire? Dequoi lui ſommes-nous redévables, pour obeïr ſi ponctuellement à ſes volontés? Mais ſans porter plus avant de ſemblables conſidérations, examinons ſeulement de quelle importance peuvent être ces paroles, *N'avoir pas le Sens commun*, & puis nous jugerons de la grandeur de l'injure, s'il y en a, & par conſequent du reſſentiment que nous en devons avoir; ſuppoſant même que nous ſoions obligés de repouſſer cette ſorte d'outrage.

Sen. 1. de tranq. c. 3.

Pour bien comprendre quel eſt le Sens commun, il faut connoître toutes les facultés de l'ame dont il eſt une, & ſavoir de quelle façon par leur moïen, l'eſprit procéde en ſes diverſes operations. Or parce que l'opinion

des Philoſophes eſt ici différente, comme par tout ailleurs, prenons la plus reçûë dans les Ecoles pour la plus vrai-ſemblable, puiſque cela ſuffit à nôtre deſſein.

La doctrine la plus commune enſeigne conformément au texte d'Ariſtote, qu'après que les ſens exterieurs ont reçû l'eſpece des objets, ils portent leur ſenſation au Sens commun qui eſt interne. Celui-ci en fait part à la fantaiſie; & elle la préſente à l'entendement, ſous le nom de Phantôme, pour en juger. C'eſt en ſuite de ces fonctions différentes que l'entendement, dont la charge eſt de prononcer ſimplement ſur le vrai ou le faux, émeut finalement la volonté; qui ſe rend maitreſſe de toute l'operation, fuïant, ou ſuivant, ainſi que bon lui ſemble, les apparences du bien ou du mal. En quoi elle eſt comparée à un maitre aveugle, lequel, bien que conduit par ſon ſerviteur clairvoiant, ne laiſſe pas de lui commander. Voilà en peu de mots ce qui ſe dit dans les Colleges à cet égard, ſinon qu'on fait tenir regitre de tout ce procedé à la mémoire, qui n'eſt pas de nôtre conſidération pour le préſent.

Or c'eſt une choſe toute évidente, que quand nous imputons à quelqu'un de n'avoir pas le Sens commun, nous ne ſongeons à

rien moins qu'à lui disputer la participation de ce sens interieur, qui connoit des cinq exterieurs seulement, que les Philosophes accordent même au reste des animaux, donnant aux plus imparfaits, & aux moindres insectes, quelque chose qui lui est analogue ou proportionnée: Et quand on le voudroit prendre de la sorte, l'hyperbole paroit si extravagante, qu'elle seroit plus propre à faire rire, qu'à fâcher serieusément une personne.

Si nous avons donc égard à l'usage de ce Proverbe, comme il le faut faire pour en reconnoitre la signification, nous nous appercevrons aisément que par le manquément de Sens commun, il marque quelque autre defaut de connoissance plus noble, & qui nous est plus propre. Et parce qu'il n'y en a point d'évidente, comme celle des premiers principes, d'où vient qu'ils sont indémonstrables dautant que n'y aiant rien de plus clair qu'eux ils ne peuvent être illustrés d'ailleurs; on pourroit penser, que ce seroit de cette privation de lumiere spirituelle qu'il faudroit entendre nôtre commun dire. A la vérité, les Mathématiciens nomment leurs Principes des Notions communes, comme, que le Tout est plus grand que sa partie; qu'ôtant des portions égales de choses égales, elles confer-

vent en ce qui reste leur égalité entre elles, *ab æqualibus æqualia si demas, relinquuntur æqualia;* & que si deux choses ont un rapport parfait à une troisiéme, elles auront encore la même conformité entre elles deux, *quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.* Certes ce doivent être des propositions bien manifestes, puisque l'évidence de toutes leurs conclusions en dépend, par la regle de cet autre Principe, *propter quod unumquodque tale, & illud magis.* Mais outre que ce n'est nullement là où nous appliquons ordinairement nôtre Proverbe, il faut encore considérer, que les premiers Principes se reduisent à fort peu, en chaque Art, ou en chaque Science, & que nous nous servons de cette façon de parler proverbiale, dont nous traitons, quasi à tout moment, & sur une infinité de sujets. De sorte que quand on voudroit tomber d'accord, qu'elle prendroit son origine d'une certaine pésanteur d'esprit, qui le rend quelquefois inhabile à comprendre ces Principes, il faudroit en même tems reconnoitre, que nous lui avons donné une bien plus grande étenduë, & par consequent porter beaucoup plus loin nôtre considération.

Il se trouve des personnes de si grosse pâte, & qui sont naturellement si stupides,

Vervecum in patria crassoque sub aëre nati, *Iuven. sat. 10.*
que pour ne rien dissimuler, on pourroit bien leur appliquer nôtre proverbe, sans leur faire injure. Ce sont ceux que les Italiens nomment *poc' in testa*, & *Zucche sensa sale*; à qui l'on fait voir *lucciole per lanterne*, & comme ils disent encore, la Lune dans un puits. Tel fut un Meletides, lequel, quelque peine qu'il se donnât, ne pût jamais apprendre à compter jusqu' à cinq. Les Anciens ont mêmes imputé cette lourderie d'esprit à des peuples entiers, comme aux Phrygiens, aux Abderites, aux Bataves ou Hollandois qui ont bien changé depuis, & à ceux de Cumes, que Strabon dit avoir été raillés fort *13. Geog.* plaisamment, de ce qu'il les faloit avertir quand la pluïe venoit, par un cri public, qu'ils eussent à prendre le couvert de leurs portiques. Mais telle sorte de gens qui n'ont l'ame au corps, que comme un grain de sel pour les préserver de pourriture, & que l'on dit en riant pouvoir mourir sans rendre l'esprit, puisqu'ils n'en ont point, ne méritent pas qu'on pense à eux, ni qu'on soit plus sensible qu'eux en ce qui les touche. Aussi ne leur réproche-t-on pas simplement, qu'ils manquent de Sens commun, mais bien qu'ils ne possedent ni sens, ni jugement quelconque.

En effet, le plus ordinaire emploi de nôtre Proverbe est à l'égard de ceux que nous croions avoir des opinions extravagantes, quand elles ne s'accordent pas aux nôtres; parce que cet Amour de nous mêmes est si puissant, que nous ne considérons nos pensées que comme une partie de nôtre être, sans les examiner davantage; comme une folle mere qui ne trouve rien de si beau que son enfant, quelques défauts qu'il ait, parce qu'il est le sien. De là vient cette animosité ordinaire contre ceux qui nous contrarient, & qu'aussi-tôt que quelqu'un s'écarte de nôtre sens, pris pour nôtre jugement, nous disons qu'il a perdu le Sens commun, c'est à dire qu'il ne raisonne ni ne juge plus comme le reste des hommes raisonnables. C'est ainsi que Juvenal l'a pris, lors qu'il a dit, en parlant des hommes de condition rélévée, qu'ils étoient presque tous dépourvûs de Sens commun,

Rarus enim ferme sensus communis in illa Fortuna.

Ceci présupposé de la sorte, je considére premiérement combien ceux-là se peuvent tromper, qui prennent le Sens commun pour le bon, & les plus vulgaires opinions pour les meilleures de toutes. Comme s'il y avoit

rien de plus commun que d'errer? Comme s'il étoit rien de plus ſot que la multitude? Et comme ſi le grand chemin n'étoit pas celui des bêtes? Ah que ceux-là ſont encore dans un grand aveuglement ſpirituel, qui croient ne pouvoir pas mieux cheminer, qu'en ſuivant la proceſſion, ſi l'on peut ſans profanation uſer de cette métaphore, ni aller plus ſûrement que dans la preſſe. Si nous obtenons une fois de nôtre eſprit qu'il s'affranchiſſe jusqu' à ce point, d'examiner les choſes ſans ſes préventions accoûtumées, il s'appercevra bien-tôt qu'il n'y a guères d'opinions plus aſſûrément fauſſes, que les plus univerſellement reçûës. C'eſt ce qui obligea Pythagore à defendre ſur toutes choſes à ſes diſciples le commerce populaire, comme capable de ruïner entierement ſa diſcipline.

Malchus de vita Pyth.

Namque a turbando nomen ſibi turba recepit.

Marcellus Paling. in Cancro.

Et c'eſt ce qui a fait que tant de grands hommes ont préferé la ſolitude à la converſation civile, pour n'être plus infectés de l'halene du peuple. Car ſoit que ſa brutale ignorance, ſoit que ſa perverſe doctrine donne juſqu' à vous, vous en étes inſenſiblement touché: Que le Plâtrier vous blanchiſſe, ou que le Charbonnier vous noirciſſe, la tâche y demeure également.

On a rémarqué qu'aux combats publics des hommes & des autres animaux, dont on contentoit la vûë du peuple Romain, les voix du Théatre étoient la plûpart du tems plus favorables aux bêtes qu'aux hommes, tant la multitude eſt toûjours impertinente, & tant elle eſt naturellement portée au pis. Ne voions-nous pas au contraire, que tout ce qui eſt excellent, ne ſe trouve qu'en fort petit nombre; que les rubis & les diamans ſont rares; & que les perles ſont nommées *Unions* par les Latins, parce qu'on n'en rencontre jamais qu'une belle à la fois? O que ce Flûteur Antigenide avoit bonne grace, quand il crioit tout haut à ſon ſavant diſciple, mais peu goûté par le peuple, *Mihi cane & Muſis:* Sans te ſoucier d'une ignorante populace, contente toi, que ton chant me plaiſe, & aux Muſes! Ce n'eſt pas là faire état du Sens commun; ce n'eſt pas chercher ſon gain de cauſe dans les ſuffrages du peuple.

Nous avons une autre notable hiſtoire ſur ce ſujet. Le Corps de Ville des Abderites manda en grande hâte le divin vieillard Hippocrate (car c'eſt ainſi que tous ceux qui le ſuivent, ont accoûtumé de le qualifier) l'invitant à la cure de Démocrite, qu'ils tenoient pour un inſenſé & pour un fou parfait, à cauſe juſte-

ment qu'il n'avoit pas le Sens commun, & ſelon que leur lettre le porte, dautant qu'il parloit des Enfers; des Idoles ou Images qui ſont en l'air; du langage des Oiſeaux; de l'infinité des Mondes, & d'autres choſes ſemblables, autrement qu'ils ne faiſoient. Hippocrate qui étoit venu, comme l'on voit par ſa réponſe, avec cette penſée, que ceux qui l'avoient mandé, ſe pouvoient bien tromper, & qu'il n'auroit peut-être pas grand beſoin d'emploier ſon Ellebore pour cette fois; n'eût pas plûtôt entré en conférence avec ce prétendu atrabilaire, qu'il reconnût facilement la ſottiſe des Abderites, & le mérite de Démocrite. C'eſt ce qui lui fit dire en riant, que ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient à ſon avis les plus malades, & ce qui l'obligea à leur déclarer librement, qu'aiant fait un ſi mauvais jugement d'un ſi grand homme, ils méritoient mieux une priſe de veratre (*) que lui. Qui ſe pourroit fâcher après cela, de ſe voir accuſé de n'avoir pas le Sens commun? Et qui eſt celui qui n'aimeroit pas mieux raiſonner comme faiſoient Hippocrate & Démocrite, qu'à la mode des Abderites & de leurs ſemblables, dût-il être tenu par eux pour un fou?

(*) Veratrum, quod mentem vertat. Hellebore blanc, qui purge le cerveau & aiguiſe l'eſprit.

Il faut que je dise ici en faveur de Démocrite, que non seulement les plus grands Philosophes de l'Antiquité ont passé pour fous de leur tems: mais qu'au siécle même où nous sommes, j'ai vû fort peu de grands esprits, & d'hommes de mérite extraordinaire, qui ne soient tombés dans cette diffamation, à l'égard du vulgaire, qui tient toûjours pour insensés tous ceux qui s'éloignent de son Sens commun, & qui même n'a point de plus ordinaire invective contre des personnes de qui il ne sait que dire, si non que ce sont des fous, ou qu'ils n'ont pas le Sens commun. Cardan devoit avoir observé la même chose de son tems, puisqu'il pronoce dans sa Prudence Civile, qu'il n'y en a point au monde de si solide, ni de si bien établie, qu'elle soit à l'épreuve de cette calomnie, *nihil tam firmum esse in humanis, quod a stultitiæ opinione sit tutum.* Pour moi j'estime ce réproche plus propre à émouvoir la rate que la bile d'un honnête homme; & j'ai toûjours crû qu'il y avoit du mystere caché dans ce texte divin, *qui dixerit fratri suo racha,* (c'est à dire homme vain & badin) *reus erit concilio; qui vero dixerit fatue, reus erit gehennæ ignis.* Car c'est peut-être la moindre de toutes les offenses, d'être appellé fou, selon que nous venons de le dire; & vû que,

Cap. 26.

Math. c. 5.

comme porte le proverbe Eſpagnol, nous le ſommes tous les uns envers les autres. Il faut interpreter de même l'action du Prophete Eliſée, lequel arrivant dans la ville de Bethel, ſe vit injurié par des petits enfans qui l'appelloient tête chauve, *Aſcende calve*, & qui le mirent dans une telle colere, qu'après les avoir tous maudits, il en fit manger quarante-deux par des Ours. Ce ſont des transports bilieux & divins tout enſemble, plus à reſpecter qu'à imiter, & qui ne nous doivent pas empêcher de mépriſer les injures, & les ſots jugemens d'un peuple ignorant, lequel ſe trouve par tout où eſt la multitude; qui ſe pare de ſoïe auſſi bien que de bure; qui porte la ſoutane auſſi bien que les crochets, & qui hante les cabinets dorés, auſſi bien que les foires, puiſque toute ſorte de profeſſions compoſent le peuple dont nous parlons.

4. Reg. cap. 2.

De cette conſidération j'entre dans une autre, qui me donne lieu d'admirer l'arrogance & la témerité de l'eſprit humain, lors qu'elles lui font condanner, pour être irregulier, tout ce qui lui eſt nouveau, comme s'il pouvoit être la regle de toutes choſes qui les lui font eſtimer moins communes, quand il n'en a jamais ouï parler, comme ſi la Nature n'avoit point d'autre étenduë

que ſa connoiſſance; & qui ſont cauſe qu'il croit qu'on n'a pas le Sens commun, auſſitôt qu'on s'écarte de ſa façon de concevoir, comme ſi ſa ſphere d'activité n'avoit point d'autres limites que celles du globe intellectuel, & qu'il eût tenu regitre de toutes les opinions humaines, dont il ne ſait pas la milliéme partie. Car s'il ne poſſede qu'à grande peine quelque légere connoiſſance de la façon dont raiſonnent les hommes de nôtre Europe, ceux de l'Aſie, ceux de l'Afrique, & ceux de l'Amerique; que ſera-ce, quand on lui fera voir qu'il reſte plus de Terres à découvrir, que tous les Géographes n'en ont encore repréſenté? Que ſeroit-ce, s'il y avoit d'autres Mondes que celui-ci? Que ſeroit-ce, ſi ſelon l'opinion de beaucoup de Philoſophes, ils étoient infinis? A-t-il ſupputé les penſées de tant de Peuples & de Coſmopolites, comme il le faudroit avoir fait, pour déterminer quel eſt le Sens commun? Mais ſi l'on pouvoit ſuppoſer ſans impieté le Monde éternel, ſelon la Doctrine Péripatetique, ne ſeroit-il pas vrai, comme l'a rémarqué Ariſtote au premier livre des Méteores, qu'il n'y auroit point de penſée, ni d'opinion, pour nouvelle & Paradoxique qu'elle parût, qui n'eût été déja propoſée une infinité de fois, & qui ne le fût

Chap. 30.

encore autant à l'avenir? d'où il s'ensuit qu'aucune ne seroit nouvelle ni particuliére. C'est donc une arrogance insupportable de s'attribuer la connoissance du Sens commun, quand à peine l'on sait quels sont les sentimens de ses plus proches voisins. Et c'est sans doute une extréme ignorance de condanner, comme nouvelle, quelque opinion que ce soit, puisque rien n'est nouveau à l'agréable lumiere du Soleil, *nihil novum sub Sole*, puisqu'on ne peut rien dire qui n'ait déja été dit, & puisque ce qui est nouveau à nôtre égard, est vieil dans le grand Monde, & au respect de l'Eternité

De dire que sans avoir une si parfaite & si étenduë connoissance de toutes les fantaisies des hommes, on ne laisse pas de rémarquer aisément le bon sens, qui est ce sens dont il est question, par le consentement du plus grand nombre de ceux que nous connoissons; outre que la chose est fausse en soi, & que l'argumentation est vicieuse, encore est-il aisé de montrer par induction & par quelques exemples appropriés à ce sujet, combien cette supposition est erronée, & combien de choses passent universellement pour bonnes & vertueuses dans un lieu, qui sont reputées aussi généralement méchantes & vicieuses dans un autre. Commençons par la compa-

raiſon du vieil au nouveau Monde, & puis nous formerons des antitheſes ſur ce qui eſt crû & pratiqué en des lieux de moindre diſtance, ou pour le moins qui ſont beaucoup plus de nôtre connoiſſance.

Les premiéres découvertes de l'Amerique y firent voir une ſi grande différence de mœurs comparées aux nôtres, qu'il ſembloit qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre, & que ce fût une nouvelle Nature. Or parce que cette conſidération iroit à l'infini, & que j'ai mis ailleurs par écrit les obſervations principales qui en réſultent, je me bornerai ici à ce que nous apprenons tous les jours de nôtre nouvelle France; me contentant de dire en général de cet autre Hémiſphere, que comme le plus ſage de ceux qui l'habitoient, paſſoit pour un fou parmi nos Européens, & le plus ſaint pour un profane, les Ameriquains ne formoient guères de leur côté de meilleurs jugemens de nous; de ſorte que nous fuſſions bien démeurés à deux de jeu à cet égard, ſi la force n'eût été entre nos mains.

Nous diſons proverbialement que les ſonges ne ſont que menſonges, & nous tenons que c'eſt une choſe fort vaine que de s'y arréter. Tous les peuples de Canada les croient très véritables; & l'on écrit des merveilles de

Lettre des PP. Ieſ.

de leurs prédictions par le sommeil. Aussi répondent-ils encore tous les jours à nos gens qui leur veulent donner une nouvelle doctrine là dessus, que chaque Nation a quelque chose de particulier, & que la leur a cela de propre, d'avoir des songes prophétiques. Ce qui me fait souvenir de ce que Pline a dit des peuples Atlantes d'Afrique, qu'ils ont des songes du tout différens de ceux des autres hommes.

de l'an 1633.

5. hist. 8.

Nous nous agenouïllons par deçà devant les choses saintes en grande vénération. En Canada ils ne savent ce que c'est que cette posture, au lieu de laquelle ils s'acroupissent pour témoigner leur culte divin & leur adoration.

Nous lavons ici & nettéïons soigneusement les visages que nous voulons rendre aimables. En cette nouvelle France les plus barbouïllés, soit d'ancre, ou de quelque autre ordure, sont les plus agréables; & ce n'est pas avoir là le Sens commun que d'en juger autrement.

Nous mettons les parfums entre nos voluptés, & nous avons un très grand dégoût des puanteurs. Ces Sauvages trouvent le musc de si mauvaise odeur, qu'ils ne la peuvent supporter, & ont fort agréable celle de quelque vieille graisse; de sorte qu'ils recréent leur odorat des mêmes choses que le nôtre ne sauroit souffrir.

raiſon du vieil au nouveau Monde, & puis nous formerons des antitheſes ſur ce qui eſt crû & pratiqué en des lieux de moindre diſtance, ou pour le moins qui ſont beaucoup plus de nôtre connoiſſance.

Les premiéres découvertes de l'Amerique y firent voir une ſi grande différence de mœurs comparées aux nôtres, qu'il ſembloit qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre, & que ce fût une nouvelle Nature. Or parce que cette conſidération iroit à l'infini, & que j'ai mis ailleurs par écrit les obſervations principales qui en réſultent, je me bornerai ici à ce que nous apprenons tous les jours de nôtre nouvelle France; me contentant de dire en général de cet autre Hémiſphere, que comme le plus ſage de ceux qui l'habitoient, paſſoit pour un fou parmi nos Européens, & le plus ſaint pour un profane, les Ameriquains ne formoient guères de leur côté de meilleurs jugemens de nous; de ſorte que nous fuſſions bien démeurés à deux de jeu à cet égard, ſi la force n'eût été entre nos mains.

Nous diſons proverbialement que les ſonges ne ſont que menſonges, & nous tenons que c'eſt une choſe fort vaine que de s'y arréter. Tous les peuples de Canada les croient très véritables; & l'on écrit des merveilles de

Lettre des PP. Ieſ.

de leurs prédictions par le ſommeil. Auſſi répondent-ils encore tous les jours à nos gens qui leur veulent donner une nouvelle doctrine là deſſus, que chaque Nation a quelque choſe de particulier, & que la leur a cela de propre, d'avoir des ſonges prophétiques. Ce qui me fait ſouvenir de ce que Pline a dit des peuples Atlantes d'Afrique, qu'ils ont des ſonges du tout différens de ceux des autres hommes. *de l'an 1633.* *5. hiſt. 8.*

Nous nous agenouïllons par deça devant les choſes ſaintes en grande vénération. En Canada ils ne ſavent ce que c'eſt que cette poſture, au lieu de laquelle ils s'acroupiſſent pour témoigner leur culte divin & leur adoration.

Nous lavons ici & nettéïons ſoigneuſement les viſages que nous voulons rendre aimables. En cette nouvelle France les plus barbouïllés, ſoit d'ancre, ou de quelque autre ordure, ſont les plus agréables ; & ce n'eſt pas avoir là le Sens commun que d'en juger autrement.

Nous mettons les parfums entre nos voluptés, & nous avons un très grand dégoût des puanteurs. Ces Sauvages trouvent le muſc de ſi mauvaiſe odeur, qu'ils ne la peuvent ſupporter, & ont fort agréable celle de quelque vieille graiſſe ; de ſorte qu'ils recréent leur odorat des mêmes choſes que le nôtre ne ſauroit ſouffrir.

Leurs habits qui ne distinguent point le sexe; leur aversion à voir de la barbe au menton des hommes, & toutes leurs façons de faire, opposées quasi diamétralement aux nôtres, se pourroient ici rapporter: Mais c'est assez que je les désigne comme du bout du doigt, en aiant déja fait les principales rémarques dans quelques Discours qui ont précédé celui-ci. La doctrine qui s'en peut tirer, c'est qu'on n'a pas introduit depuis peu sans cause cette façon de parler, être Antipode à quelqu'autre; pour dire avoir des inclinations & des mœurs du tout contraires, puisque celles des Ameriquains, qui ne sont guères moins éloignés de nous que s'ils nous étoient parfaitement Antipodes, différoient si essentiellement des nôtres.

Rétournons à nôtre ancien Monde, & voions si nous y trouverons le Sens commun plus uniforme; ou s'il ne nous donnera pas sujet plûtôt d'approuver le beau raisonnement, dont la Philosophie tâche elle-même de fortifier l'esprit affligé de Boëce, en ces termes: Que puisque les mœurs des hommes sont si différentes, & que ce qui est tenu pour vertueux en un endroit passe pour un vice ailleurs, la gloire des belles actions ne peut pas être fort étenduë, vû que ce qui l'ac-

2. de consol. Prosa 7.

quiert en un lieu, la détruit si facilement dans un autre.

L'Historien Nicolas Damascene observe, que les peuples Pisides n'ont rien de plus réligieusement entretenu parmi eux, que la foi du Depôt: de sorte qu'il y a peine de mort établie irrémissiblement contre ceux qui sont convaincus de l'avoir violée. Les Indiens, dit le même Auteur, se mocquent par un sens tout contraire, de celui qui se plaint qu'on lui dénie ce qu'il a prêté; & les Loix ne lui donnent aucune action pour le répéter ou redémander au dépositaire, ne pouvant faire autre chose que d'imputer sa perte à sa simplicité & à sa trop grande confiance. *Exc. Const.*

Nos batailles se donnent ordinairement de jour, & c'est pour cela que nous les nommons des Journées, n'y aiant guères que la néceffité, & les surprises, qui nous fassent combatre pendant les ténebres. Les Massyliens de Libye, dit ce bon ami d'Auguste, que nous venons de citer, n'en venoient jamais au sort des armes que la nuit: de telle façon, qu'il y avoit toûjours trêve le jour, pendant le plus fort de leurs guerres.

Ciceron rémarque sur la fin de sa seconde Tusculane, & Valere Maxime de même, que les Cimbres & les Celtiberes chantent en

guerre, ſans y craindre la mort; encore qu'ils ſe lamentent dans le lit, & qu'ils craignent d'y mourir honteuſement de maladie. Les Grecs tout au rebours, ſelon l'obſervation des mêmes Auteurs, fuient les dangers de la guerre, & meurent conſtamment au grabat, y philoſophant juſqu' au bout; qui eſt auſſi ce que nous appellons mourir de la belle mort, quand on la trouve entre deux draps.

Nos plus ſerieuſes actions ſemblent ridicules aux Tartares, qui réputent de leur côté criminelles, celles que nous avons pour indifférentes. Et parce que j'ai déja dreſſé quelques Antitheſes des unes aux autres, en des traités ſceptiques differens de celui-ci, j'ajoûterai ſeulement, comme pour Corollaire, ces deux ou trois Obſervations de choſes ſi abſurdes, que c'eſt aſſez de les rapporter, pour reconnoitre combien elles ſont hors de nôtre pratique, & de nôtre raiſonnement. Fendre du bois auprès du feu avec une cognée: Tirer avec le coûteau la chair du pot encore bouïllant: S'appuier contre le fouët, dont on fait aller les chevaux: (car les Tartares n'uſent point d'éperons) Toucher des fléches avec ce fouët-là: Prendre ou tuer de jeunes oiſeaux: Piſſer dans l'enclos de ſon logement: ce ſont tous crimes ſelon leur Juriſprudence,

Voiage de Carpin, c. 3. & Bergeron, tr. des Tartares.

à faire perdre la vie. Cela me fait ſouvenir de ce que j'ai lû des Indiens de la Côte Malabare, qui ne connoiſſent point de plus grande injure que de rompre un pot ſur la porte de quelqu'un. *Ramuſ. com. 1.*

Car comme il y a des hommes qui ſont tellement dans l'uſage de la raiſon, qu'ils ne ſe laiſſent preſque jamais tranſporter de colere pour quoi que ce ſoit, non plus que Socrate: l'on en voit d'autres qui s'offenſent de rien, & que la fougue prend ſur les moindres ſujets qui ſe préſentent. Vne feuïlle de roſe rendoublée empêche un Sybarite de répoſer: Et il ſe trouve des eſprits ſi délicats, qu'ils ſe troublent & s'irritent pour des choſes dont d'autres qu'eux ne feroient que rire. Tel fût cet Hortenſius, qui eût volontiers fait perdre la vie à ſon Collgeue, à cauſe qu'en paſſant il lui avoit tant ſoit peu changé le plis de ſa robe, qu'il s'étoit donné beaucoup de peine à bien mettre & ajuſter devant que de ſortir du logis. *Macrob. 3. Saturn. chap. 13.*

Nous lavons l'une & l'autre main auparavant que de nous mettre à la table. Les Arabes ne ſe lavent que la droite, ſelon les loix de leur civilité. *Pierre Dam. hiſt. de. Barb.*

Nous croions que le pain chaud eſt mal ſain en beaucoup de façons. Ils ne

mangent le leur ordinairement que tout boüillant.

Nous entre-mêlons nôtre pain avec la viande, en prenant nos repas: ils mangent l'un & l'autre séparément & sans mélange, cessant de prendre l'un, quand ils commencent à goûter de l'autre.

Nous faisons prendre à nos chevaux le foin au ratelier, qui est fort haut au dessus de leur tête. Les Maures disent que cela est contre nature; & prétendent qu'en faisant manger les leurs à terre, ils les rendent plus propres au travail.

Hist. de Cherifs.

Nous visitons nos malades avec un grand soin; les mêmes Tartares, dont nous venons de parler ci-dessus, mettent un signal au logis des infirmes, afin que personne n'y aille que celui qui les sert.

Nous aimons la netteté du service de la table; ils ne lavent jamais leurs écuelles qu'avec le potage même qu'on doit manger.

Nous faisons grand état de pucelles. Ils n'estiment point les femmes qu'elles n'aient eu des enfans; & presque par tout le Levant la Virginité est un defaut.

Surquoi je veux bien débiter en ce lieu un paradoxe qui m'a quelquefois passé par la fantaisie, & qui n'est pas peut-être moins raison-

nable pour s'éloigner un peu, il me ſemble, du Sens commun. C'eſt que contre la penſée ordinaire & l'opinion générale de la beauté, qu'on tient pour la plus puiſſante de toutes les tyrannies, comme celle qui ſe fait aimer par force de tout le monde, je crois, quant à moi, que ces grandes & raviſſantes beautés du ſexe feminin excitent autant & plus de haine, que d'amour. Déja, que tout ce qui eſt beau ne ſoit pas pour cela toûjours aimé, je m'en rapporte à celui qui avoit pris pour ſa deviſe une Comete, avec ce mot Eſpagnol, *Hermoſo, y no querido.* Mais ce n'eſt nullement par là que je le veux prendre, non plus que par cette autre conſidération, qu'il y a de l'antipathie entre ces rares beautés, & la plus grande des vertus de la femme, qui eſt la chaſteté,

- - - *Rara eſt concordia formæ,* *Iuvenal.*
Atque pudicitiæ. *ſat. 10.*

Car bien que ce ſoit en partie ſur ce fondement que Platon au cinquiéme Livre de ſes Loix, ne priſe pas tant les corps d'une beauté extréme ni même les plus robuſtes, ou les plus ſains, que ceux qui poſſedent ces bonnes conditions avec quelque médiocrité? Et quoiqu'on puiſſe conclure là-deſſus, que ſi la beauté fait ſon ſujet vicieux, elle le rend

plus haïſſable qu'autrement. Je tirerai néanmoins mon ſondement d'ailleurs, après avoir préſuppoſé qu'on ne voit point de ces beautés extraordinaires, qui n'excitent des paſſions extrémes, comme proportionnées à leur cauſe, en beaucoup de perſonnes. Ainſi il s'en trouva pluſieurs qui païèrent librement de leur mort le plaiſir d'une nuit que leur accordoit Cleopatre. Or non ſeulement celles qui ſont belles à un ſi haut point, ſont encore naturellement glorieuſes, & par conſequent rébutantes, & pleines de mépris. Mais ce que j'y conſidére le plus, c'eſt qu'étant obligées par leur propre interêt de ne complaire qu'à un ſeul, ou à peu d'amants, il faut par néceſſité qu'elles en deſobligent une infinité d'autres, qui ne manquent guères de dépit & de jalouſie, à tourner leur amour en rage, contre celles dont ils ſe croient dédaignés. Et c'eſt de là qu'il s'enſuit que ces beautés exquiſes ſe ſont plus univerſellement haïr, qu'aimer, puiſque pour un ou deux qui perſiſtent dans leur affection elles ſe ſont quantité d'ennemis. L'Hiſtoire tragique de la belle Ecoſſoiſe Duglas nous peut donner un exemple de ceci, autant illuſtre qu'il y en ait eu dans pas un Siécle, bien que le nôtre, & ceux qui l'ont précedé, en puiſſent fournir ſans nombre. Cette An-

Aurel. Victor.

gelique, quoiqu'infortunée beauté, ſe vit calomnieuſement perſecutée par Guillaume Leout, parent de ſon premier mari, qui fit ſuccomber ſon innocence ſous le péſant crime de leze-Majeſté, pour un refus d'amour qu'il ne pût ſouffrir, comme il le confeſſa lui-même depuis.

S'il eſt paradoxique de dire que la beauté ſe faſſe haïr, il ne le ſera pas moins de ſoûtenir qu'il ſe trouve des perſonnes, qui n'ont de l'affection que pour leurs ennemis. Et d'autant que les narrations du tems qui court, ſont toûjours trop pleines d'envie, contentons-nous du riche exemple que nous en donne Valere Maxime, en la perſonne de *Lib.* 7. L. Valerius, ſurnommé Heptacorde. Celui- *c.* 9. ci inſtituant ſon héritier Cornelius Balbus, avec lequel il exerçoit des inimitiés capitales, fit bien voir que l'eſprit humain étoit capable de cherir le peril même, & l'infamie, avec ſes ennemis. En effet, la loi Chrêtienne, qui veut que nous les aimions, n'empêche pas que nous ne leur préferions nos amis. Mais voici un Paien qui paſſe bien plus outre, en s'égarant, *Amavit enim*, dit le texte, *ſordes ſuas, & dilexit pericula, & damnationem votis expetivit, autorem harum rerum benevolentia, propulſatores odio inſecutus.* Je ſai

bien que ce dernier exemple doit paroitre à beaucoup de gens, tout-à-fait hors du Sens commun; & néanmoins encore qu'il m'en semble peut-être autant qu'à eux, je ne laisserai pas de me servir de ma suspension sceptique, puisque j'ai été trompé si souvent ailleurs au discernement de ce même Sens.

Y a-t-il rien de plus crû, & de plus senti, déférant aux apparences, que la légereté de l'air? Il s'est trouvé pourtant des Philosophes qui l'ont maintenu pesant, & le Docteur en Medecine Reyd, démontre qu'il ne l'est pas moins que la Terre.

La blancheur & la froideur de la neige semblent-elles révocables en doute? Si est-ce qu'Anaxagore, qui la disoit noire, a eu ses Sectateurs; & Thelesius, qui la tient chaude, a encore les siens.

Qu'avons-nous de plus sensible, & de plus reçû dans les Ecoles, que le nombre des cinq Sens de Nature? Je vois des Philosophes pourtant, qui en reconnoissent un sixiéme, servant à la Volupté: Et d'autres, comme Campanellá, n'en admettent qu'un, savoir le toucher; qu'ils font plus subtil dans l'œil, & plus grossier ailleurs, avec une certaine proportion.

Toute la Logique eſt établie ſur ce principe, qu'elle emprunte de la Métaphyſique; que deux propoſitions contradictoires ne peuvent être véritables en même tems. Democrite & quelques autres ont ſoûtenu le contraire.

Le fondement de la Phyſique des plus renommés Paiens, eſt qu'on ne peut rien faire de rien. C'eſt pourquoi ils rejettoient preſque tous la création du monde, & embraſſoient la plûpart ſon Eternité

Ægroti veteris meditantes ſomnia, gigni Perſ. ſ. 3.
De nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Il s'eſt trouvé d'autres ſavans, qui ont mis le Néant pour le principe de toutes choſes; & nos Rélations modernes de la Chine portent, que les plus grands Docteurs de ce païs-là diſcourent philoſophiquement de toute la Nature ſur cette préſuppoſition.

La Médecine a-t-elle une ſeule regle, ou un ſeul aphoriſme, qui ne ſoient en controverſe? Je m'en rapporte aux Dictyaques de ce Denis Ægée, dont parle Photius en deux Cod. 185. & 211. ſections différentes, qui contenoient cent Chapitres de matieres médecinales, où le premier étoit toûjours pour la propoſition affirmative, & le ſuivant pour la négative.

Mais examinons un peu plus particuliérement par les ſeules lumieres naturelles ce qui touche la Morale, & nous ne tarderons guéres à reconnoitre qu'il vaut bien mieux, comme l'a dit S. Auguſtin, tenir des Loix divines, qui ſont certaines & immuables, la regle de nôtre vie en ce qui touche le vice & la vertu, le bien & le mal, que d'une ſcience qui paroit preſque coniecturale, à cauſe qu'elle varie inceſſamment, au grè du tems, du lieu, & des perſonnes.

On ne convient dans toute l'Ethique de rien davantage que du reſpect envers les parens, de l'amour de la Patrie, & du but certain que chacun ſe doit propoſer dans le cours de la vie. Ces trois points examinés ſceptiquement, nous peuvent faire juger de tout le reſte.

Pour le premier, il ſemble avoir ſon fondement dans la Nature, qui nous inſpire tacitement dans les cœurs, que nous devons tenir pour Dieux en terre ceux qui nous les y repréſentent par tant de bienfaits, & en tant de façons différentes, ſur tout en ce que toute paternité procede de Dieu, qui eſt nôtre Pere commun. De là vient que les Anciens puniſſoient de même genre de mort l'impieté envers les Peres, que celle qui regardoit les

Val. Max. l. 11.

Dieux immortels, ſelon leur façon de parler, jettant ceux qui ſe trouvoient coupables de tels crimes, autant les uns que les autres, à la merci des vagues de la Mer, après les avoir couſus dans un ſac. Le différent qu'eûrent les villes de Catane & de Syracuſe, pour la naiſſance de ces fils qui ſauvèrent leurs peres des flammes extraordinaires d'Etna, dont chacune s'attribuoit l'honneur; montre la grande eſtime où ont été de tout tems les enfans que l'amour paternel a portés à quelque belle action. L'on veut qu'Antilochus ſe ſoit fait tuër devant Troie, pour ſauver la vie à ſon pere Neſtor. Et Pindare aſſure que Chiron ne faiſoit point de plus expreſſe leçon à ſon diſciple, que d'honorer, après le grand Jupiter, Peleus & Thetis qui l'avoient mis au monde, comme ſes Dieux viſibles. Mais abſtenons-nous de tant d'exemples qui pourroient être rapportés là-deſſus, pour faire cette ſeule réflexion après Valere Maxime, au ſujet d'une fille Grecque, & d'une Romaine, qui avoient nourri de leurs mammelles dans la priſon celle-ci ſa mere, & la premiére ſon pere; *Putaret aliquis, hoc contra rerum naturam factum, niſi diligere parentes prima naturæ lex eſſet:* On pourroit croire, dit-il, qu'il y auroit quelque choſe en cela, qui choqueroit

Solin. chap. 5.

Ode 6. Pyth.

Lib. 5. c. 4.

l'ordre de la Nature, de voir allaitter des peres & des meres par leurs enfans; si l'amour paternel & maternel ne dépendoit pas comme il fait, de la premiére loi de cette même Nature. Et certes toutes les constitutions divines & humaines, sont si expresses là-dessus, qu'on ne sauroit régarder sans horreur ceux qui se dispensent tant soit peu de leur observation. Les Histoires néanmoins font voir que beaucoup de Nations (très condannables en cela) se sont dispensées de ce respect; & les Rélations du nouveau Monde nous content que les peuples errans de Canada tuënt librement leurs peres & leurs meres, quand ils les voient dans une extréme vieillesse. C'est un trait de pieté à quelques Indiens, d'en user de même, & de les manger ensuite, si nous en croions Solin. Les Tribales, dit Aristote, ont pour une action fort honnête & fort legitime, d'immoler les leurs. Et les Scythes, au rapport de Sextus l'Empirique, les étranglent aussi-tôt qu'ils sont sexagenaires: de quoi, ajoûte-t-il comme Paien, il ne faut pas beaucoup s'étonner, puisque nous croions que dans le Ciel même Saturne mutila son Pere; que Jupiter précipita le sien dans le Tartare; & que Minerve, assistée de Junon & de Neptune, tâcha une fois d'en-

Le Pere l'Alleman & Sagard, c. 20.

Cap. 52.

1. Topic. chap. 11.

3. Pyrrh. hypot. cap. 14.

chainer le même Jupiter, dont elle étoit fille. D'ailleurs Ariſtophane, qui a commis un autre genre de parricide à l'endroit du pere commun de tous les Philoſophes, fait que Socrate enſeigne les enfans à battre leurs parens par raiſon. Car puiſque, dit-il, les peres châtient leurs fils par amour, comme ils proteſtent, pourquoi ceux-ci leur cederoient-ils en cette affection, qui les oblige à les traiter de même? Auſſi que les fautes des peres leur doivent bien moins être pardonnées, puiſqu'ils ſont plus inſtruits au bien, & par conſequent plus puniſſables, s'ils s'en écartent. Que ſi la loi ne permet pas qu'on donne le fouët à d'autres qu'à ceux qui ont le nom d'enfans, les peres ne tombent-ils pas en enfance, ſelon le proverbe, *bis pueri ſenes*, & par conſequent dans le cas de la loi? Il n'y a rien, pourſuit-il, qui ſoit plus ſelon la Nature, que ce procedé, comme le témoignent ſuffiſamment les Coqs, & aſſez d'autres animaux, qui gourmandent & excedent tous les jours devant nous ceux qui leur ont donné l'être: ſans qu'il ſoit beſoin d'avoir récours là-deſſus à ce que font les Viperes, les Scorpions, les Phalanges, & ces autres Araignées, qui font perdre la vie en naiſſant à ceux de qui ils la tiennent. En vérité je crois que ce Roi de

In Neb. act. 5. ſect. 2.

Ariſt. 5. de hiſt. anim. c. 26. & 27. & ult.

Plin. l. 11. c. 24. & 25.

Mariana

l. 16. hist. cap. 21. Castille, Pierre le Cruel, devoit avoir étudié cette belle leçon, puisque contre tous les exemples de l'Histoire Grecque & Romaine, il fit si peu d'état de la pieté d'un fils de dix-huit ans seulement, qui s'offroit de mourir pour un Orfevre de Tolede son pere, âgé de plus de quatre-vingts; que le prenant au mot, & se mocquant de lui, il le fit impitoiablement exécuter à mort. Tant y a que selon ce sentiment, tout impie qu'il est, nous *Lib. 2. c. 7.* voions des Sophistes, qui soûtiennent dans Aulu Gelle, que nous ne devons en aucune façons obeïr à nos parens; ce qu'ils prouvent par ce ridicule dilemme. Les choses qui nous sont commandées par eux, doivent être raisonnables, ou déraisonnables: Si elles sont raisonnables, il les faut faire comme telles, & non pas en vertu de quelque ordre que ce puisse être: Que si elles sont autres, il n'est pas juste d'obeïr à un mauvais commandement: d'où il s'ensuit qu'il n'y a pas lieu de rendre jamais aucune obeïssance à nos peres ou à nos meres. Il est certain qu'il s'est trou- *Plotin.* vé des Platoniciens si spirituels, je veux dire si amoureux de l'esprit, qu'ils faisoient profession ouvertement d'une très grande aversion de leurs parens, à cause du corps qu'ils avoient reçû d'eux, dans lequel, comme

dans

dans une priſon, leur ame ſe trouvoit renfermée. Voilà aſſez de Sophiſteries pour le premier article.

Venons au ſecond, qui régarde l'amour de la Patrie. C'eſt celui qu'on dit qui comprend, & même qui ſurpaſſe toutes les autres affections de femme, d'enfans, & d'amis; d'où vient que nous uſons du mot de rapatrier en toute ſorte de reconciliations. Les Arabes, qui n'ont qu'un ſtérile déſert pour Patrie, reſſentent les mêmes tendreſſes pour elle, que les autres peuples, & combatent pour leurs infertiles ſablons juſqu' à l'extrémité, tant cet amour eſt naturel. Auſſi peut-on dire que les exemples de ceux qui ſe ſont dévoués pour leur païs, comme les Décies Romains, allans à bras ouverts récevoir une mort certaine, pour faire vivre leur Patrie, ſe voient avec adoration dans toutes les Hiſtoires. Je me contenterai de rémarquer dans l'ancienne, que la mere de Braſidas y eſt eſtimée, d'avoir préféré l'honneur de Sparte à celui de ſon fils: Celle de Pauſanias, d'avoir porté la premiére pierre pour murer la porte de l'Aſyle, où ſon fils, traitre à l'Etat, s'étoit retiré: Et ce grand Capitaine Timoleon, d'avoir tué ſon frere, pour ſauver ſa ville de Corinthe, qu'il vouloit aſſervir. Nôtre Hiſtoire

Diod. Sic. l. 12. 13. & 16.

Thuan. 7. hiſt.

moderne n'étant pas moins riche en ſemblables exemples, qui nous méneroient trop loin, contentons-nous d'y voir l'action du Corſaire Dragut. Ce Turc faiſant tuer Hebraïm, qui lui venoit de livrer la ville de Aphrodiſium, ou Africa, que les Maures nomment Mahadia, prononça ce bel apophthegme, Que perſonne n'étoit obligé de tenir ſa parole à celui qui avoit été traitre à ſa Patrie; ſans que peut-être il eût jamais ouï parler d'une action toute pareille de l'Empe-*Fl. Vop. n Aurel.* reur Aurelien, à l'endroit de ce mauvais Citoien Heraclammon, qui lui avoit fait prendre ſa Ville de Thyane. Tournons maintenant la médaille, & nous y verrons une bien différente empreinte. L'amour de la Patrie, diſent quelques Philoſophes, eſt une erreur utile, & une fraude néceſſaire, ſans laquelle nul Empire ne ſubſiſteroit. Le Sage, ſe conſidérant comme Citoien du Monde, & ſans aucune dépendance, ſera trop amateur de ſa liberté, pour ſe laiſſer attacher à une piece de terre, de même que l'étoient anciennement ces ſerviteurs ruſtiques, qu'on nommoit *glebæ addictos*. N'eſt-ce pas le ſujet de ces deux vers d'Ovide?

1. Faſt. *Omne ſolum Forti patria eſt, ut piſcibus æquor,*
Vt volucri vacuo quidquid in orbe patet.

C'eſt encore ce qui faiſoit dire à Ariſtippe en raillant, ſelon ſa coûtume, que la Prudence étoit de trop haut prix, pour ſouffrir qu'un honnête homme l'allât mal à propos hazarder en faveur des Fous, ſous ce prétexte de combatre pour ſon païs. Et véritablement s'il y avoit lieu d'en venir là, il ſemble qu'il faudroit que ce fût pour une Republique de Platon, ou du moins pour un Empire auſſi juſte que le nôtre, plûtôt que pour tant d'autres Etats que nous voions, dont un homme de bien ne reſſent guéres la ſouveraineté que par l'oppreſſion, & fort peu par le ſoulagement. Ne voilà pas des raiſons qui ont le goût du Lotos, & qui font bien-tôt oublier la Patrie. Pour ne rien dire de ceux qui l'ont euë en ſi grande averſion, qu'on a écrit de Neron, qu'après avoir mis le feu dans la ville de Rome, qui étoit le lieu de ſa naiſſance, & après s'être contenté l'eſprit avec des transports de joie nompareils, dans la contemplation de cet embraſement, qui lui repréſentoit celui d'Ilium; il envioit encore le bonheur de Priam, d'avoir vû perir ſon Etat & ſa Patrie avec lui, les cendres de Troye lui aiant ſervi de tombeau.

Diog. Laërt. in eius vita.

Plin. 13. hiſt. c. 17.

Quant au troiſiéme point, nous l'expédierons ſommairement, en diſant, que com-

me il eſt néceſſaire à l'Archer d'avoir un but arrêté, devant que de tirer ſa fléche, étant impoſſible qu'il viſe bien à deux différens objets tout à la fois; Il ne ſemble pas qu'on puiſſe ſoûtenir non plus, que la Morale admette deux fins diverſes de nos actions, *Cor ingrediens duas vias non habebit ſucceſſus*, dit l'Eccleſiaſtique. Car les fins ſubordonnées, bien que pluſieurs en nombre, conviennent toûjours en quelque unité. Les Anniceriens pourtant, Auteurs d'une des branches de la Secte Cyrenaïque, donnoient bien la volupté pour but de chaque action particuliére; mais quant à la vie conſidérée en gros, ils nioient abſolument, qu'on lui pût aſſigner aucune fin certaine ni determinée, ſi nous en croions Clement Alexandrin. Et d'autres qui ont pris garde combien la Fortune eſt ennemie des conſeils reglés, & de toutes les conduites de la prudence humaine, ſoûtiennent qu'on ne ſauroit pis faire dans le cours de la vie, que de ſe propoſer un ſeul but ferme & arrêté. Jamais cette Déeſſe aveugle, ne favoriſe les deſſeins formés des hommes ſages, par la propre confeſſion d'Ariſtote, qui reconnoit dans ſon Ethique, qu'ordinairement où il y a beaucoup d'eſprit, d'adreſſe, & de raiſon, il ne ſe rencontre guères de ſuccès, ni

Cap. 3.

Lib. 2. Strom.

Lib. 2. magn. Mor. c. 8.

de ce qu'on nomme Fortune, parce que c'eſt le partage des plus inconſidérés; ce qui paſſe encore pour une Sentence d'Epicure. Auſſi ceux qui repréſentèrent autrefois cette même Fortune aſſiſe ſur un ſerpent, ne vouloient dire autre choſe par cet embléme, ſi non qu'il n'y a point d'ordre ſi bien ajuſté, ni ſi raiſonnable, dont le hazard ne ſe mocque, & qu'il ne maitriſe à la fin. Il n'eſt donc pas à propos de prendre des méſures ſi certaines, ſi nous voulons qu'il nous reüſſiſſe; & le meilleur eſt, ſelon le proverbe, d'avoir plus d'une corde en ſon arc, ou plus d'un deſſein, & d'une visée dans ſon intention, pour tourner la voile ſelon le vent, & tirer profit de toute ſorte d'accidens. C'eſt pourquoi Plutarque obſerve dans ſon Traité des Communes Conceptions contre les Stoïques, que Chryſippe étoit d'avis, qu'au lieu de rapporter tout ce que nous faiſons à un ſeul point, l'on pouvoit avoir deux fins, ou deux buts de la vie différens, lui réprochant d'avoir en cela parlé entiérement contre le Sens commun. C'eſt au même lieu où il le réprimande encore, de ce qu'il avoit ſoûtenu, que le vice étoit aucunement vice ſelon ſa Nature, & qu'il ne pouvoit pas être dit du tout inutile, à l'égard de l'Univers, vû qu'autrement le bien ne s'y ren-

contreroit pas. Cela se prend de la raison des contraires, qui ne sauroient subsister l'un sans l'autre: Ou de ce que comme les excrémens & les mauvaises humeurs ne servent pas moins à l'entretien du corps humain que les bonnes; on voit aussi que les hommes vicieux ne laissent pas de servir au public, & que le mal particulier qu'ils font, se tourne en bien dans l'ordre général du monde. Mais ne sait-on pas que Carneade passa bien plus outre encore, quand il eût la hardiesse de soûtenir qu'il valoit mieux être méchant que vertueux.

Or il s'en faut tant, que je trouve étrange, de voir, qu'il n'y ait nul accord sur toutes les parties de la Philosophie, entre ceux qui font profession de les examiner; que je m'étonnerois bien plus, s'ils s'unissoient là-dessus. Car comment connoitroient-ils le reste, s'ils ne se connoissent pas eux-mêmes? Je ne sai pas bien, disoit Socrate, si je suis un homme, ou si je ne suis point quelque autre animal divers, & plus étrange que Typhon ne nous est représenté. Comment verroient-ils clair au surplus, si le Soleil, qui est la chose la plus manifeste de toute la Nature, leur est inconnu? Comme enseigneroient-ils aux autres la vérité, s'ils n'ont pû encore détermi-

Plato in Phædro.

ner ce que c'eſt? Si elle eſt dans les choſes, ou dans l'entendement: Si elle eſt réelle, ou ſi c'eſt ſeulement une rélation & une conformité de la choſe avec nôtre intellect, pour uſer du terme de l'Ecole: Si elle eſt viſible & réconnoiſſable, & ſi elle eſt cachée au fonds du puits de Démocrite: Si elle reçoit le plus & le moins, aiant quelque latitude, ſelon certains Péripatéticiens, ou ſi elle en eſt incapable conformément à la doctrine de Saint Thomas: Bref, ſi nous poſſedons ce *criterium* des Dogmatiques pour la diſcerner, ou ſi nôtre plus haute faculté de juger ne s'étend pas plus loin que le vraiſemblable des Sceptiques, de telle ſorte que nous aions bien les inſtrumens pour la chercher, mais non pas ceux qui ſeroient néceſſaires pour la réconnoitre. Ah que les plus ſuperbes d'entre nous avoueront franchement, que l'eſprit humain eſt un vrai aveugle-né, autant de fois qu'il leur reſtera quelque ingénuité! Tant s'en faut, que ce ſoit le fait de nôtre humanité, de réconnoitre cette vérité, qu'étant bien loin au deſſus de nôtre Nature, il la faut tenir pour le propre de Dieu ſeul. C'eſt pourquoi je ne doute point que nous ne ſoions bien plus ridicules aux Eſſences divines dans la plûpart de nos actions, que les Singes ne

le ſont à nôtre égard en tout ce qu'ils font, lors qu'ils tâchent de nous imiter: Et que ces mêmes eſprits, dépouïllés de toute matiere, ne ſe rient encore davantage de nous, quand nous voulons connoitre la vérité, qui n'eſt pas de nôtre portée; que nous ne nous mocquons de ces petits animaux dans l'exercice de leurs plus plaiſantes entrepriſes.

Avoüons-le librement; Cette raiſon que nous nommons divine, qui nous rend ſi glorieux, & avec laquelle nous prétendons de pouvoir diſcerner le vrai du faux, eſt un jouët à toutes mains, que le menſonge manie comme il veut, & dont il s'aide auſſi bien, & ſouvent avec plus de grace que ne fait la vérité. Nous croions que nôtre entendement poſſede cette belle raiſon, comme une épouſe legitime; & c'eſt une Courtiſanne effrontée, qui voilée du maſque d'apparence, s'abandonne honteuſement à toute ſorte de partis. Avec la petite lumiere qu'elle nous fournit, nous prétendons de percer facilement les Spheres Celeſtes, de controller hardiment les ouvrages ſoit de Dieu, ſoit de la Nature, & pour le dire en un mot, d'être clair-voians par tout. Cependant non ſeulement les eſprits vulgaires, mais ceux mêmes qui ont le plus de pointe d'eſprit, ou de cette ſplendeur ſe-

che d'Héraclite, ſe trouvent environnés de certaines ténebres ſi épaiſſes & ſi invincibles, qu'on peut bien dire ici comme au jour de la Paſſion, *tenebræ factæ ſunt ſuper univerſam terram*, l'obſcurité qui eſt, au ſens que nous le diſons, en toutes choſes, nous empêchant de rien diſcerner comme il faut. Auſſi voions-nous que ceux mêmes qui philoſophent le plus altiérement, ſont enfin contraints d'avouër qu'ils vivent dans une profonde ignorance, autant de fois, qu'ils ont recours à leurs qualités occultes, & qu'ils alléguent la cauſe premiere au defaut des cauſes ſecondes, qui ſont les pierres fondamentales de toute leur ſcience: que ſi le mot d'Antiſthene rapporté par Plutarque, étoit une loi parmi eux, qu'il falût faire proviſion de ſens pour entendre, ou d'un licou pour ſe pendre, à mon avis que le nombre en reſteroit très petit: Mais il n'eſt pas beſoin qu'ils prennent tous les matieres ſi fort à cœur que le faiſoit ce Cynique, & il leur ſera bien plus expedient de s'accommoder doucement à leurs deſtinées, c'eſt à dire à la volonté de Dieu; de reconnoitre modeſtement la foibleſſe de l'eſprit humain; & de ſe contenter du vrai-ſemblable que le Ciel leur donne en partage, laiſſant embraſſer les vérités pures & toutes nuës

aux Intelligences délivrées de tout empêchement.

Pour nous qui ne pouvons rien connoitre que par le ministere des Sens, qu'on dit être les portes de nôtre ame, où rien n'entre que par leur moien, ne devons-nous pas être dans une merveilleuse défiance de tout nôtre savoir, vû la débilité naturelle de ces mêmes Sens, leur dépravation ordinaire, & leur fausseté si souvent apparente? La limeure des cornes de Chevre leur semble blanche, comme celle d'argent leur paroit noire; & néanmoins l'argent est blanc à leur avis, & la corne de Chevre noire. Ils trouvent de même, que des grains de sable séparés sont durs, cependant quand ils sont en un monceau, ils les jugent très mous. Enfin il y a mille instances semblables à faire, si l'on se veut servir de l'un des dix moiens de l'Epoque Sceptique.

Mais ce qui suit la sensation est encore de plus difficile caution, jusques-là que la partie de nôtre esprit, qui doit rectifier toutes les autres facultés est souvent celle qui les déprave. Et comme les Sens imposent la plûpart du tems à l'entendement, il ne leur est pas à son tour plus fidele, leur faisant trouver beau & bien formé le matin, par une prévention

d'amour, ce que l'aprèsdinée peut-être il leur repréſentera laid & difforme par une paſſion contraire. C'eſt ſurquoi ſe fondent ces Philoſophes, qui ont librement avoüé que l'homme étoit le pire de tous les animaux. Leur raiſon qu'on peut voir dans le dix-ſeptiéme livre de l'Hiſtoire de Polybe, eſt, que les bêtes brutes ne pèchent que par le tranſport de leurs paſſions. Là où l'homme qui n'y eſt pas moins ſujet qu'elles, a de plus ſon mauvais raiſonnement, ſes fauſſes opinions, & ſon imprudence, qui le font faillir à toutes heures. Et c'eſt encore ce qui fait ſoûtenir dans Ciceron, à ce ſavant Pontife Cotta, que la raiſon humaine n'eſt pas un préſent du Ciel, comme beaucoup de perſonnes ſe le font accroire. Car, dit-il, quand les Dieux euſſent voulu nuire aux hommes, & les bien incommoder, que leur pouvoient-ils donner de plus approprié à ce mauvais deſſein qu'une telle raiſon? C'eſt encore ſur ce déréglement de l'une & de l'autre partie de nôtre ame, qu'étoit fondé le ris de Démocrite, dont il ne pouvoit retenir le cours autant de fois qu'il conſidéroit, qu'un animal ſi foible de corps & d'eſprit, comme eſt l'homme, ſe trouvoit néanmoins rempli d'une ſi ſotte vanité. Tout l'homme, diſoit-il, n'eſt qu'une maladie con-

Et in Exc. Conſt. p. 96.

Cic. 3. de nat. Deo.

tinuée depuis sa naissance jusqu' à sa fin, ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενέτης νοῦσος ἐστὶν: Ses actions déréglées, & son mauvais discours, sont assés voir qu'il est toute sa vie dans les réveries d'une fiévre chaude. Et cependant il se persuade qu'il est le plus sain du monde. Qui ne riroit avec Démocrite d'un tel délire, & d'un tel aveuglement? Si nous voulions tenir un fidele regitre de tous les mauvais tours que nous a fait cette partie superieure dont nous parlons, peut-être n'y trouverions nous pas dequoi faire tant les glorieux, ni dequoi prendre un si grand avantage que nous faisons sur le reste des animaux, quand nous définissons l'homme un animal raisonnable, pour le bien & avantageusement distinguer de tous les autres. Ils ne sont peut-être point si éloignés de nous du côté du raisonnement, selon le plus & le moins, ou autrement (je laisse à part la considération de l'immortalité) que la parole & la main ne puissent être dites des parties autant & plus essentielles, pour nous faire différer des bêtes brutes, que cette belle raison telle qu'elle paroit en beaucoup de personnes. En effet, quiconque se figurera des hommes nés & nourris dans les bois, sans mains & sans langue intelligible, qui les habitent de la même

façon que le reſte des animaux, il s'appercevra aiſément, que la reconnoiſſance intellectuelle, ni la raiſon que pourroient avoir les premiers, ne leur donneroit pas un grand avantage ſur les autres. Vraiement cette penſée conduite par le diſcours mental juſqu' où elle doit aller, vous les laiſſera tous avec ſi peu de différence entre eux, (j'excepte toûjours l'immortalité) que peut-être les hommes vous paroitront plus bêtes en beaucoup de choſes que les bêtes mêmes.

Il faut que je m'explique encore ici ſur une autre penſée qui regarde nôtre raiſon. Ne croit-on pas univerſellement, que ſi tous les hommes la poſſedoient à un tel point de perfection que chacun fût bien ſage, le monde en récevroit un grand avantage, & que tout en iroit beaucoup mieux? Cependant, ſi l'on y veut prendre garde un peu de plus près, on réconnoitra bien-tôt le contraire; & que tant s'en faut, c'eſt la folie qui fait ſubſiſter le Monde, lequel apparemment periroit ſans ſon entremiſe.

Humani generis mater nutrixque profecto
Stultitia eſt, ſine qua mortalia cuncta perirent,
Nilque agerent homines in terris.

Marc. Paling. in Virg.

Car la plûpart des Arts dont les hommes font profeſſion, ne doivent-ils pas leur établiſſement à la folie? Combien les jeux; les danſes; les feſtins ſuperflûs; les délices, qui vont à l'infini; les parures & les ornemens de ſi diverſes façons, avec mille autres telles galanteries, font-elles vivre de monde? N'eſt-ce pas la folie, qui fait combatre tant de Nations? & néanmoins les perſonnes qui vivent des divers métiers de la guerre, ne ſe peuvent compter. Que feroient, je vous prie, tant d'Officiers ſuperflus de Judicature, ſans la manie de ce nombre innombrable de gens qui les emploient, & ſans la leur propre, qui fait qu'ils préférent ce mercenaire exercice à leur ineſtimable liberté? A quoi s'occuperoit cette grande multitude de Financiers, qui ne ſavent la plûpart rien faire que dérober aujourd'hui dequoi ſe faire pendre demain; ou s'ils ſont plus heureux que ſages, dequoi augmenter dans peu de jours le luxe d'un impertinent héritier? Et quelle contenance tiendroient tant de ſots Courtiſans, (les autres m'excuſeront s'il leur plait) qu'une vaine eſperance tient ſouvent attachés à la plus lâche de toutes les ſervitudes? Chaſſés la folie de la porte du Grand Seigneur, vous la rendés comme déſerte.

Mais puiſque Démocrite, faiſant la deſcription & le dénombrement à Hippocrate des diverſes démences ou folies des hommes, qui l'obligeoient à un ris perpétuel, ne s'eſt pas voulu épargner lui-même; avoüant franchement que l'occupation où il l'avoit trouvé, n'étoit pas moins riſible que celle de tous les autres: Je veux confeſſer librement ici à ſon imitation, *Vt vineta egomet cædam mea*, que ſi j'étois bien ſage, je ne m'amuſerois peut-être pas à coucher par écrit, comme je fais préſentement, mes petites réveries, quoiqu'elles me fourniſſent un ſi doux divertiſſement. Car pour une perſonne ou deux qui m'en pourront ſavoir quelque grè, n'eſt-il pas certain que cent autres m'en voudront vrai-ſemblablement du mal? Surquoi il faut que j'ajoûte, qu'entre les folles occupations des hommes on peut bien mettre, ce me ſemble, celle de compoſer tant de Livres qui s'impriment tous les jours; à l'égard ſur tout de ceux qui les font, ſoit bons, ſoit mauvais, ſous de mauvaiſes chauſſes, puiſqu'ils devoient les faire rhabiller auparavant ſelon l'avis de Montagne. On ne ſauroit néanmoins retrancher ce malheureux exercice, ſans faire perdre l'occupation & la ſubſiſtence à une infinité de perſonnes, qui ſont em-

Ep. Hipp. ad Damag.

Horat. l. 2. Ep. 1.

ploiées dans les impreſſions, & dans les autres divers métiers de la Librairie.

Ainſi il eſt aiſé de conclure que la folie, conſidérée de ce côté, eſt auſſi utile au monde, que la ſageſſe y mettroit de confuſions irréparables. Si l'on dit que les hommes étant ſages, ſe donneroient aiſément d'autres meilleures occupations: On répond, qu'ôtant les guerres, les meurtres, les voluptés de toutes les mauvaiſes actions que la ſageſſe ne peut ſouffrir: la terre n'auroit pas à demi dequoi nourrir le genre humain, à cauſe de ſa trop grande multitude, vû qu'en l'état qu'il vit, & nonobſtant qu'il s'extermine lui-même en tant de manieres, on ne laiſſe pas de s'entrebatre tous les jours pour s'ôter le pain de la main, & pour s'enlever par violence ou par artifice les néceſſités de la vie. Car les peſtes, qui viennent ſouvent du déréglement des hommes, ceſſeroient; & pour celles qui ſont envoiées du Ciel, auſſi bien que les déluges, & les embraſemens périodiques, puiſque ce ſont nos péchés ſeuls qui les attirent d'enhaut, le monde étant ſage, il en devroit être exemt. Et par conſequent le voilà au plus calamiteux état qu'on ſe puiſſe imaginer, réduit apparemment à mourir de faim, ſi la folie n'y remettroit la main. Mais graces à

Dieu, nous n'avons pas beaucoup à craindre cet inconvenient. Pendant qu'il y aura de l'humanité dans le monde, la folie n'y manquera pas pour lui fournir d'entretien.

Mundus ſtultorum cavea, errorumque taberna.

Quoi que les Sages y puiſſent propoſer, il ne ſera jamais que les fous n'y diſpoſent de la plûpart des choſes, auſſi bien que dans Athenes, ſelon le dire d'Anacharſis. Et la penſée de cet Empereur Alleman s'y fera toûjours réconnoitre pour moins étrange que beaucoup ne l'eſtiment, lors qu'il maintenoit que ſans parler de l'enfance des hommes, il n'y en avoit point qui ne fuſſent fous pour le moins ſept ans de ſuite, avec cette condition importante, que s'il leur arrivoit de faire durant ce tems-là quelque action rémarquable de ſageſſe, ils étoient obligés de recommencer tout de nouveau leur ſeptenaire de folie.

Le bon eſt que perſonne ne ſe plaint de ce côté-là, & que non ſeulement chacun ſe plait à joüer de ſa marotte, *Stultitia gaudium ſtulto*, dit Salomon quelque part, & dans un autre endroit, *Sapientior ſibi ſtultus videtur, ſeptem viris loquentibus ſententias:* mais même qu'on canoniſe la folie d'autrui. Ainſi *Prov. c. 15. & 26.*

Faunus, fils de Picus, & qui étoit estropié de la cervelle (d'où vient peut-être le nom de nos fous) fut deïfié par les Anciens; *Curari eum magis quam consecrare decebat*, dit là-dessus Tertullien. Ainsi les Turcs encore aujourd'hui respectent comme saints ceux qu'ils voient courir les ruës; *quasi qui humanos sensus amiserint, divinos protinus attigerint*. C'est aussi pourquoi il se trouve des hommes si badins, qu'ils imitent les fous par vanité, & font mine de ne savoir pas bien ce qu'ils font; d'où vient ce beau mot de Seneque, *Nimis humilis & contemti hominis esse videtur, scire quid faciat*. Et l'on peut se souvenir sur ce propos de certains peuples du Pérou, dont parle Garcilasso de la Vega, qui faisoient gloire de n'être pas raisonnables, & que ces grands Monarques les Incas eûrent bien de la peine à guerir d'une extravagance d'esprit qui leur plaisoit plus, que toute la sagesse, dont on leur vouloit faire leçon.

Lib. 2. ad Nat.

De Brev. vitæ c. 12.

Car il y a des folies de toutes façons, & elles n'ont pas toutes le même visage. Il y en a d'étudiées, comme de naturelles. Il y en a d'austeres & de sérieuses, comme de gaies & d'enjoüées; *ci sono dei matti savi, & dei savi matti*, dit le proverbe Italien. Et ce qui est d'une assez plaisante considération, c'est

qu'il n'y en a point de plus fous, que ceux qui veulent faire les Médecins dans ce grand Hôpital des Incurables, dont les quatre principaux départemens sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique, avec un cinquiéme vers la terre Australe, qui n'est pas encore ouvert. En effet, comme le premier degré de folie est de s'estimer sage, le second est de faire profession de sagesse, & le troisiéme de vouloir en consequence réformer le Monde, & guérir la folie des autres. La raison de cela se prend de ce que, comme a fort bien rencontré l'Espagnol, dans une allusion de sa langue, que la nôtre ne peut exprimer, *el mal que no tiene cura, es locura,* la folie est une maladie dont on ne guerit jamais. Ainsi la témerité de ceux, qui osent entreprendre de rendre sages leurs voisins en dépit qu'ils en aient, a fait dire aux Italiens, que pour guérir un fou, il en faloit un & demi, *à guarir vn pazzo, ce ne vuol vno e mezzo.* Il semble donc bien à propos de laisser le monde comme il est, & un chacun dans la libre possession de sa marotte, que souvent il ne changeroit pas pour un Sceptre.

Que si nôtre raison est si peu de chose, si elle nous est plûtôt préjudiciable qu'autrement: & si la folie que nous croions être sa

partie adverſe, eſt ſa compagne inſéparable, & ce que les Cieux ont voulu donner pour appanage à nôtre humanité, puiſque la plus haute ſageſſe des hommes eſt une pure démence devant Dieu: Pourquoi nous étonnerons-nous des opinions des autres, quelques étranges qu'elles nous paroiſſent? Pourquoi leur imputerons-nous de n'avoir pas le Sens commun, nous qui ſommes peut-être plus éloignés que perſonne du bon, s'il y en a? Et pourquoi tiendrons nous à injure ce même réproche, ſi quelqu'un nous le fait, puiſqu'en quelque façon qu'on le prenne, il n'a rien qu'un ſon vain, & ne poſſede en effet nulle ſignification qui doive ſcandaliſer un honnête homme?

Chere Sceptique, douce pâture de mon ame, & l'unique port de ſalut à un eſprit qui aime le repos, c'eſt ici que tu jouës admirablement bien ton perſonnage. Je te demande encore quelques inſtances, de celles dont tu charmes ſi plaiſamment ma ſolitude.

N'eſt-ce pas une choſe étrange de voir la diverſité, ou même la contrarieté des jugemens, à l'égard de l'operation des Sens tant internes, qu'externes, & de conſidérer comme chacun démeure ſi ſatisfait du ſien, qu'il le préfere toûjours à tout autre? Horace

n'avoit que trois perſonnes qu'il avoit priées de prendre leurs repas à ſa table, & il les trouva toutes trois qui vouloient des ſauſes différentes. Lib. 2. ep. 2.

Tres mihi convivæ prope diſſentire videntur,
Poſcentes vario multum diverſa palato.

L'ouïe, l'odorat, la vuë, & l'attouchement n'ont rien de plus reglé que le goût. Leurs operations varient non ſeulement ſelon les ſujets, mais même ſelon les momens; qui nous feront à préſent trouver un air mélodieux ſi nous ſommes gais, que nous ne pourrons ſouffrir dans une demie-heure, ſi la mélancolie nous vient ſaiſir. Je ne puis manier du parchemin ſans grincer les dents; & je connois des perſonnes qui ſouffrent le même déplaiſir pour de la baſane, que je touche, quant à moi fort volontiers. Demandés à un Hongrois, pourquoi il porte tellement les éperons au deſſous du talon, que quand il marche à pied, on les voit preſque à fleur de terre; il vous dira, qu'outre la commodité qu'il y trouve, rien ne lui ſemble ſi laid que la façon dont nous les mettons. Quand le Chinois laiſſe croitre les ongles de ſa main gauche, rognant curieuſement ceux de la droite, il croit avoir pipé, comme on Ind. Ori. p. 12.

dit, ou des mieux rencontré en ce qui eſt de leur uſage, & de la bienſéance tout enſemble. Les Allemans qui s'entre-ſaluënt, hommes & femmes, en frapant dans la main, & en ſecoüant bien fort le bras, ſe rient de nos génuflexions, & de nos baiſers, qui ſcandaliſent ſi fort d'autres Nations. Ainſi tout le monde a ſon compte, chacun s'imaginant être le plus fin, & l'entendre bien mieux que ſon voiſin.

Plutar. contr. des Sto.

Que ſi nous avions ce beau livre de Chryſippe de l'incertitude des ſentimens, ce chef-d'œuvre que les Stoïciens eſtimoient juſques-là, qu'ils diſoient, que toutes les compoſitions des Academiques miſes enſemble n'étoient pas dignes de lui être comparées; certainement outre que ce Traité que nous dreſſons préſentement en pourroit tirer beaucoup d'avantage, il faut croire que nous recevrions une merveilleuſe ſatisfaction de ſa lecture. Car c'eſt le livre où il s'étoit ſurmonté lui-même, & ſur lequel Carneades eût le plus de ſujet de lui dire que ſa force l'avoit perdu, n'aiant jamais pû ſatisfaire aux fortes objections qu'il s'y étoit formées, & qui alloient contre la certitude des Sciences, dont il vouloit puis après établir la réalité.

Tant y a, que cette merveilleuſe diverſité de nos ſens tant interieurs qu'exterieurs, a porté beaucoup de perſonnes à ſe perſuader, qu'on pourroit utilement avoir recours à ceux des autres animaux, pour établir une nouvelle & plus certaine Philoſophie, puiſqu'ils ſemblent moins ſujets à la dépravation dont nous nous plaignons. Le chien d'Ulyſſe Argus en peut ſervir de bon témoin, puiſqu'il fut le ſeul des domeſtiques de cet Héros, qui d'abord le réconnut. Auſſi étoit-ce ſans doute le ſujet ſur lequel Epicure nommoit les bêtes des miroirs de la Nature. Mais quoi! outre la difficulté de bien aſſeoir cette beſtiale Philoſophie ſur des principes étrangers, encore eſt-il vrai-ſemblable que les bêtes brutes ne ſont pas du tout exemtes des tromperies ſenſuelles, pour parler ainſi; étant fort à préſumer que ce qui paroit une montagne à un Fourmi, n'eſt pas ſeulement apperçû par l'Elephant; & que ſuivant le premier des dix moïens de nôtre Epoque, leur temperament étant différent, ſelon qu'ils ſont plus chauds ou plus froids, plus ſecs ou plus humides, ils ont leurs organes divers, & par conſequent leurs ſenſations différentes.

Hom. Ody. 17.

Cic. 2. de Fin.

Entrons maintenant un peu plus au dedans, & y conſidérons d'un œil ſceptique les diver-

ses opérations des sens internes, & de l'entendement. Les inclinations si dissemblables des hommes, & leurs occupations si contraires, montrent bien qu'ils jugent tout autrement les uns que les autres des choses du Monde.

Horat. l. 2. Sat. 1.

Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis: quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia.

Nic. Dam. Exc. Const.

C'est ce que signifioit cette pluralité des Muses qu'avoit introduit la Théologie des Païens, pour marque de ce génie différent qui nous porte tantôt à une étude, tantôt à l'autre.

Et parce que les actions des Grands personnages sont de toute autre autorité que celles des hommes ordinaires, à cause que nous croions, quoique peut-être à tort, qu'elles sont bien plus concertées, & par conséquent plus instructives que celles des particuliers, attachons-nous aux premiéres, & y faisons nos principales réflexions. Nous suivrons en cela l'avis de Xenophon, qui dit au commencement de son Convive, que les jeux mêmes, & les moindres divertissemens des personnes rares & de mérite extraordinaire, doivent être observés commes les plus étu-

diées & plus éclatantes œuvres, qu'ils puissent faire.

Mais dautant que dans un travail bien plus serieux que celui-ci, j'ai déja traité ce point fort au long, & fait un dénombrement très particulier des caprices d'une infinité de Princes & de Monarques, tant anciens que modernes, qui se sont plûs à des exercices tout à fait ridicules; je m'abstiendrai d'en faire ici une ennuieuse répétition. Il suffira pour mon dessein d'ajoûter à ce que j'ai dit au même lieu des passe-tems pueriles de Scipion & de Lelius sur le rivage de la mer; comme Socrate avec toute sa Philosophie ne s'est pas donné souvent moins de licence que les autres, ni n'a fait des actions moins folles en apparence, que les font ceux qui passent pour être les plus éloignés du Sens commun. Ne fut-il pas surpris par Alcibiade tenant entre ses jambes un bâton qu'il nommoit son cheval, & sur lequel il couroit la bague avec ses enfans? Si est-ce qu'il n'en faut pas faire davantage au jugement d'Horace, pour mériter l'Ellebore, ou, comme parle l'Italien, *per pizzicare del Pazzo*, en bon François pour être condanné aux neuvaines de St. Mathurin.

De l'Inst. de M. le Dauphin p. 242.

Val. Max. l. 8. c. 8. Ael. Var. l. 12. c. 15.

Lib. 2. Satyr. 3.

Ædificare casas, plostello adjungere mures,
Ludere par impar, equitare in arundine longa,
Si quem delectet barbatum, amentia verset.

Cependant tous ceux qui ont pris connoissance du génie de Socrate dans les Rélations de ses Disciples, & des autres qui ont parlé de lui, s'empêcheront bien d'avoir la moindre pensée là dessus capable de blesser cette grande réputation de Sagesse où il a toûjours été. Ah! qu'il se fût ri agréablement de ceux qui l'eussent pris pour un fou, à cause de cette action d'un Pere? Et que l'injure de n'avoir pas le sens commun eût été la bien-venuë auprès de lui?

Venons de ces jugemens particuliers & de passe-tems, à d'autres généraux, beaucoup plus importans, & que nous verrons avoir partagé l'esprit des hommes de toutes professions, qui se sont opiniâtrés pour l'affirmative ou pour la négative, sans que pas un ait jamais voulu céder.

Les Péripatéticiens établissent pour constant, suivant la doctrine de leur Legislateur, que Dieu & la nature opérent toûjours par la voie la plus courte; & quelques Philosophes encore se servent de ce principe, pour prouver la mobilité de la Terre. D'autres disent

que ſi Dieu tant en la création du monde, qu'en ſa Rédemtion, n'a pas ſuivi le chemin le plus court de tous les poſſibles, vû qu'il pouvoit faire ces choſes-là d'un ſeul acte de volonté; il n'y a pas lieu de conclure qu'il aille toûjours par le plus court ſentier au reſte de la Nature. L'on n'avance point de propoſition dans toute la Philoſophie, qui n'ait reçû le même partage, & qui ne ſoit encore à décider.

Une partie du Sénat Romain ſuivoit l'avis de Marc Caton, qui ne ſe laſſoit point de crier en toutes rencontres, qu'on devoit détruire Carthage, ſi l'on vouloit garantir Rome de déſolation à l'avenir. L'autre partie portoit le bon Publius Naſica, qui reſiſtoit perpetuellement à Caton, maintenant qu'il étoit plus glorieux de commander aux grandes villes que de les détruire, & prévoiant d'ailleurs les deſordres de Rome qui ſuivirent ſelon ſes Propheties, quand elle eût perdu la crainte de Carthage, qui la tenoit en quelque reſpect, & qui l'empêchoit de s'écarter trop de ſon devoir. Toutes les maximes de la Politique ſont auſſi problematiques que celle-là, & les raiſons que les Italiens nomment de bon gouvernement; ont toûjours deux viſages différens. Ceux qui ſuivent l'avis de Pline le

Jeune, soûtiennent qu'il n'y a point de meilleur Maitre, que celui qui a été serviteur, & qu'on n'a jamais éprouvé de si bons Princes, que l'ont été ceux qui avoient obeï en qualité de sujets. Salomon prononce tout le contraire dans ses proverbes, où il établit cette maxime, que la domination d'un serviteur devenu Maitre, est la chose du monde la plus insupportable.

Beaucoup de grands Capitaines assurent qu'une bataille a du desavantage si elle est dressée en pointe, & qu'il la faut tenir fort étenduë de front. Louïs d'Avila qui étoit de ce sentiment le prouvoit par les exemples de la Journée de Sittart, & par celle que gagna Charles Quint contre le Duc de Saxe, près de Mulberg. Monsieur de la Nouë tient le contraire, & allegue en faveur de son opinion les batailles de Coutras, & d'Yvri. Homere fait attendre de pied-ferme le choc des ennemis, & les Lacédémoniens le pratiquoient ainsi. César en usa tout autrement dans la bataille de Pharsale, & s'en trouva très bien. Les conseils de guerre sont pleins de semblables contestations, soit au fait de la Castrametation, soit en ce qui régarde les combats, & les autres fonctions militaires.

Il y a des Théologiens qui se figurent le Paradis d'une façon; les autres nous le représentent d'une autre en ce que l'Eglise n'a pas déterminé. Aux uns l'Enfer n'est rien que la privation de Dieu; aux autres il est ardent de feux & de flammes, ce qui doit être crû; les Chinois dans leur Idolatrie superstitieuse se l'imaginent fumeux seulement. Les Chrétiens font leurs jours gras qu'ils passent dans la bonne chere, devant les abstinences du Carême. Les Turcs festinent après le leur, qu'ils appellent le Ramasan, & croient avoir en cela beaucoup plus de raison que nous. Hors ce qui est de la Foi, qui ne doit jamais être disputée, la vraie Réligion même n'a prêsque rien qui ne soit en controverse dans ses Ecoles. L'Evêque Barthelemi de las Casas condanne les cruautés des Espagnols ses compatriotes, qu'ils avoient exercées contre ces pauvres Indiens du nouveau Monde, au délà de toutes les inhumanités imaginables, Sepulveda les soûtient comme justes, & faites selon le droit des Victorieux. Les uns disent des miserables, que Dieu les punit, & qu'il leur distribuë des afflictions à proportion de leurs crimes, les autres, que Dieu est avec eux, & les aime, voulant par là exercer leur vertu, & les faire mériter. Les

Thuan. hist. 52. François pleurent au ſeul ſouvenir des Matines Pariſiennes, & déteſtent les maſſacres de la Saint Barthelemi; on en fait des feux de joie dans Rome, & le Château Saint Ange en tire tout ſon canon d'allegreſſe: C'eſt ainſi que chacun rend le Ciel partiſan de ſes interêts, & que l'homme ne pouvant connoitre quels ſont les ſentimens de Dieu (je m'explique ainſi, puiſque nous ne pouvons parler qu'improprement de lui) aime mieux lui attribuer les ſiens propres, que d'avouër ſon ignorance.

O précieuſe Epoque! O ſûre & agréable retraite d'eſprit! O ineſtimable antidote contre le préſomtueux ſavoir des Pédans! que tu es de grand uſage dans tout le cours de la vie, & parmi le commerce ou la converſation des hommes, ordinairement ſi amateurs de leur ſens particulier, que tout ce qui s'en éloigne tant ſoit peu, n'eſt plus à leur
Polyb. 17. *hiſt.* dire le Sens commun? Le mot d'Epicharme repréſente excellemment le mérite de cette belle ſuſpenſion, *νᾶφε, καὶ μέμνασο ἀπιςεῖν: ἄρθρα σαῦτα τῶν φρένων ſobrius eſto, & nemini credere memento: hi ſunt articuli prudentiæ:* ou comme Ciceron a traduit cette im-
De petit. Conſul. portante ſentence, *Nervi atque artus ſunt ſapientiæ, non temere credere.* Car puiſque

toutes choſes ſont ſi bien colorées, & qu'il n'y a point d'opinion pour extravagante qu'elle paroiſſe, qui n'ait quelque grand protecteur; pourquoi me hazarderois-je de prendre parti, & de rien déterminer, ſinon autant que le vraiſemblable peut permettre, & ſous cette importante réſerve, de me pouvoir rétracter autant de fois, que quelque nouvelle lumiere me fera voir qu'il ſera expedient de le faire,

Malum conſilium eſt, qnod mutari non poteſt.

diſoit ſententieuſement le Comédien Publius. Je veux en tous mes jugemens me réſerver une voix d'appel de moi, Juge mal informé, à moi-même mieux informé, s'il arrive que je le puiſſe être.

Certes la Théologie des Payens, s'il eſt permis de l'appeller ainſi, leur faiſoit une belle leçon pour ne ſe point étonner de voir avec combien d'animoſité chacun defend ce qu'il a une fois entrepris de ſoûtenir; quand elle leur repréſentoit les Dieux mêmes combattant à toute outrance, chacun pour le parti qu'il affectionnoit.

Mulciber in Troïam, pro Troia ſtabat Apollo, Ovid. 1. Triſt. el. 2.
Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit.

Mais comme elle enſeignoit auſſi, que Jupiter le plus grand de tous demeuroit indifférent parmi tant de conteſtations, ſans ſe montrer plus favorable aux uns qu'aux autres, & en les écoutant tous également: On peut dire de même, que ce grand nombre de Philoſophes Dogmatiques, qui ſont les Dieux des Savans, ont beau conteſter entre eux, comme il leur arrive journellement: & ſe faire une guerre mortelle; Le Sceptique les regardera toûjours d'un étage ſuperieur, ſans prendre parti, & ſans s'émouvoir, *Rex Iupiter omnibus idem.*

Ce n'eſt pas à dire pour cela, que cette *aphaſie* Pyrrhonienne nous rende par ſon indifférence inſenſibles à tout, ni qu'elle prive nôtre ame de ſes fonctions ordinaires, comme quelques-uns ont voulu dire. Car bien que nous n'admettions jamais cette certitude magiſtrale des autres Sectes, nous ne laiſſons pas d'acquieſcer au vrai-ſemblable, & de ſuivre l'apparence des choſes autant de tems qu'elle dure. Ainſi nous ne tombons pas dans la *Miſologie*, qui eſt un mépris du raiſonnement, ou une certaine averſion du bon diſcours, que Socrate trouve ſi vicieuſe dans le Phedon de Platon, qu'il la fait aller du pair avec cette haine du genre humain, qu'on nomme

nomme *Misanthropie*, Mais à la vérité comme celui qui a été trompé une infinité de fois par ceux-là mêmes qu'il estimoit les plus hommes de bien, & de l'amitié desquels il s'assuroit davantage: encore qu'il ne doive pas contracter là-dessus une mauvaise volonté contre tout ce qui porte le caractere de nôtre humanité, fait bien pourtant de se défier ensuite, & selon le précepte moral, d'user de ses amis, comme de ceux qui peuvent devenir ses ennemis. Aussi après avoir éprouvé tant de fois la fausseté des raisons que nous avions reçûës pour les plus vraies, quoiqu'il ne soit pas à propos que nous haïssions ou méprisions pour cela toute sorte de raisons, ni que nous devenions *Misologues*, pour nous servir des termes de Socrate: Il est bien de la prudence toutefois, d'user de nôtre défiance Sceptique, & de ne recevoir plus dorénavant ces raisons que comme vrai-semblables, & telles que nous les puissions desavouër sans rougir quand nous le jugerons de saison. En vérité, comme Thucydide le rémarque fort bien, il n'y a que la superbe ignorance des Pedans, si l'on prend ce mot dans sa signification morale, qui leur fasse soûtenir insolemment tout ce qu'ils croient d'abord raisonna-

ble. Ceux qui ont le discours meilleur; par une plus grande connoissance de l'incertitude de toutes choses, sont beaucoup plus rétenus & plus modestes dans leurs opinions. Les termes de ce grand Historien sont trop considérables pour les omettre, ἀμαθία μὲν θράσος, dit-il, λογισμὸς δὲ ὄκνον φέρει, *inscitia quidem audaciam, consideratio autem timiditatem affert.*

Nous ne laissons donc pas de vivre en effet, & de parler comme les autres; quoique nous le fassions toûjours avec plus de rétenuë qu'eux, pour éviter les inconveniens où tombent à toutes heures les Dogmatiques. Par exemple, quand je viens d'écrire mon avis sur cette façon de parler, qui a passé en Proverbe, *N'avoir pas le Sens commun*, & que selon ma coûtume j'ai suivi mon caprice là où il m'a voulu porter, je n'ai pas laissé de prononcer que ce Sens commun n'étoit vraisemblablement connu de Personne; que quand il le seroit, ce n'étoit pas à dire pourtant qu'il fût le meilleur; & enfin que je ne pensois pas qu'un homme de jugement dût prendre ces termes pour fort injurieux. Mais je ne prétens pas néanmoins avoir rien écrit sur tout cela affirmativement ni irrévocable-

ment d'un ſtyle d'airain. Que les autres faſſent gloire tant qu'ils voudront d'avoir le leur inflexible, pour moi je réſerve toûjours la faculté aux penſées de la nuit, de corriger celles du jour, ſi elles le jugent à propos: & je veux, que ma plume reſſemble à celle du Paon, qu'elle ſoit ſuſceptible de toutes couleurs, & qu'elle change comme elle, ſi le cas y échet auſſi ſouvent qu'elle remuëra.

Si celui qui lira ce que je viens d'écrire ſe ſouvient qu'il eſt homme comme moi, il ſe devra contenter du vrai-ſemblable comme je fais, & ne rien déſirer au delà, ſelon que Timée nous en a donné de ſi belles leçons dans Platon. Non content de cette déclaration, je reïtere ici ma profeſſion d'ignorance, dont la Sceptique m'a fait faire le premier vœu, & me jettant doucement entre ſes bras, comme entre ceux de ma mere nourrice, je m'y promets le repos qu'elle donne à tous ſes Sectateurs, & de trouver dans ſon giron le plus doux chevet que puiſſe choiſir pour ſe repoſer une tête amie de la tranquillité. Sur quoi auparavant que de finir, je veux bien reciter encore ici en faveur d'une ſi noble ignorance le ſens allegorique & moral, que

In Tim.

j'ai toûjours crû qu'on pouvoit fort bien tirer de l'hiſtoire de Samſon, puiſque la plûpart des Peres ſe ſont donné la même licence de l'interpreter miſtiquement, & de chercher ingenieuſement des allégories dans les plus ſacrés textes de nôtre créance, ce qui ne bleſſe jamais le ſens litéral.

Déja chacun ſait que tous ces Héros des Anciens, qu'ils nous ont repréſentés avec des forces extraordinaires, tels que ſont des Atlas, & des Hercules, paſſent dans l'explication de la fable pour de grands Philoſophes; d'où vient qu'on leur fait porter le Ciel ſur les épaules, comme aiant très bien diſcouru des choſes métaphyſiques & divines. La peinture de nôtre Hercule Gaulois rend encore un grand témoignage de cela, ſi l'on en croit Lucien, qui ne l'explique point autrement qu'au ſens que nous venons de dire. Ce n'eſt donc pas mal à propos qu'on peut prendre de même les forces corporelles de Samſon pour celles de l'eſprit, quoique dans un ſujet auſſi ſaint, que les précedens ſont profanes: & il me ſemble qu'on en peut faire la figure parfaite d'un Philoſophe Sceptique.

Son premier exploit fut de tuer ce Lion dans la bouche duquel il trouva le miel qui

lui ſervit de très plaiſante nourriture. Cela ne repréſente pas mal l'avantage qu'a le Sceptique ſur le Dogmatique, qu'on voit fier comme un Lion, & qui croit bien en avoir les forces. De ſes argumens & de ſes propres concluſions, comme de ſa bouche, le Sceptique tire ſa nourriture, & montre évidemment l'incertitude de toutes choſes; ce qui lui eſt d'une ſi agréable contemplation, qu'elle peut être comparée à la douceur du miel.

Depuis, Samſon par le moien de ſes Rénards, brûla les bleds des Philiſtins, emporta les portes de leur ville; & finalement ſe voiant pris par eux, fit un tel effort, qu'il renverſa la maiſon où ils étoient, & les écraſa tous avec lui.

Les dix moiens de l'Epoque ſont ces Rénards ſubtils, qui portent l'incendie & la déſolation dans les bleds des Philiſtins, c'eſt à dire, dans toutes les Diſciplines des Savans, qu'il leur eſt impoſſible de garantir, tant ce feu Sceptique eſt actif.

Les portes qu'il leur enleve, ſont ou leurs principes qu'ils poſent à l'entrée de chaque

ſcience, & dont il fait voir l'abus joint à la futilité, ou bien le rapport prétendu véritable des ſens, que nous avons déja nommés les portes de nôtre ame, pource que rien ne peut parvenir juſqu' à l'entendement, qui n'ait paſſé par là, *nihil in intellectu, quod non fuerit prius in ſenſu.* Car ce Samſon Sceptique montre ſi viſiblement les tromperies ordinaires des Sens, qu'il ne laiſſe aucune regle certaine pour connoitre la vérité, ſe moquant de cet imaginaire inſtrument rationel que les Ecoles nomment κριτήριον τῆς ἀληθείας, puiſqu'il n'y a que la fantaiſie qui juge des apparences comme bon lui ſemble, & vû que les vérités certaines ou indubitables ne ſe connoiſſent que dans le Ciel.

Or parce que ces Savans Philiſtins, prirent un jour nôtre Heros Philoſophique, & le lièrent de cet argument, qu'ils croioient indiſſoluble; que s'il n'y a rien de certain, il s'enſuit que cette propoſition fondamentale de toute la Sceptique n'eſt pas certaine, qu'il n'y ait rien de certain, & par conſequent ce qui lui eſt oppoſée ſe trouvera véritable, qu'il y a quelque choſe de certain: Il ſe reſolut à ce dernier effort de détruire ſa propoſition

par elle-même, la comprenant & l'enveloppant dans les propres ruines qu'elle fait de toutes ſortes d'axiomes; de telle façon qu'au même tems qu'elle dit qu'il n'y a rien de certain, elle étend la ſignification ſur elle-même, & perit avec le reſte des propoſitions dogmatiques, plûtôt que de laiſſer ſubſiſter quelque choſe de certain. C'eſt ainſi que le feu qui devore toutes choſes ſe conſume lui-même avec elles; & que les purgatifs de la Médecine ſe jettent eux-mêmes dehors par la même faculté dont ils chaſſent les mauvaiſes humeurs du corps humain.

Voilà la ruïne dans laquelle Samſon voulut glorieuſement finir avec les Philiſtins, qui avoient auparavant découvert que toute ſa force conſiſtoit en ſes cheveux: c'eſt à dire que toute la Philoſophie de ce grand Perſonnage étoit fondée ſur la foibleſſe de nôtre connoiſſance, & ſur l'incertitude de toutes choſes, ce qui leur avoit donné le moien de lui préparer les liens que nous venons de dire.

Mais il n'y a rien dans toute cette Hiſtoire de ſi approprié à notre ſujet, que la grande défaite que fit Samſon de ſes ennemis avec la

machoire d'un Ane; excellent Hieroglyphique de l'ignorance Sceptique, avec laquelle ce brave Philoſophe, qui ne parloit que de nôtre ânerie ou ignorance naturelle, confondit tous les aſſerteurs de dogmes, & tous les ſuperbes Sophiſtes qui ſe préſentèrent devant lui. Auſſi but-il enſuite avec un extréme plaiſir des eaux qui ſortirent de cette machoire: Ce qui eſt ſans doute une riche figure des contentemens extrémes que reçoit un eſprit bien fait de la connoiſſance de ſa foibleſſe, n'entreprenant plus rien au délà de ſes forces, & n'étant plus trompé, comme les autres dans ſes operations, dont il ne ſe promet rien qui paſſe le vraiſemblable, puiſque ſes Deſtinées n'ont pas voulu que ſa ſphere d'activité s'étendit plus loin.

Cette allegorie me donne envie d'en tirer une autre du Bœuf & de l'Ane, entre leſquels celui-là voulût naitre, qui a dit que toute la prudence du Monde, & que toute la Sageſſe des hommes n'étoient que folie devant lui, *nonne ſtultam fecit Deus ſapientiam huius mundi?* comme dit Saint Paul après avoir rapporté cette Prophetie de l'eſprit de Dieu qui eſt dans Eſaïe, *Perdam ſapientiam ſapientium, & intelligen-*

Ep. 1. ad Cor. c. 1.

Eſa. c. 29.

tiam intelligentium reprobabo. Car comme l'un de ces animaux ſuivant nôtre précédente explication, repréſente ſi bien l'ignorance humaine, que nous avons fait paſſer dans nôtre langage ordinaire le mot d'ânerie pour elle, en faiſant deux ſynonymes: Il n'y a rien auſſi qui nous puiſſe mieux figurer la ſuſpenſion Sceptique, que la péſante tardivité du Bœuf.

Ce fut donc, dans nôtre ſens allegorique, pour nous faire leçon & de l'humble ignorance, & de la modeſte rétenuë des Sceptiques, qu'il choiſit l'étable & la compagnie de ces deux animaux plûtôt que de tous autres au jour de ſa naiſſance. Il l'a bien fait voir depuis dans le cours de ſa vie, toute occupée à la confuſion des Savans, & où il ne nous a rien plus ſouvent ni plus ſoigneuſement récommandé, que de prendre bien garde que nous ne fuſſions jamais ſeduits par les élemens d'une vaine & bouffiſſante Philoſophie; au lieu de laquelle nous nous devions contenter d'un ſavoir accompagné de ſobrieté, qui eſt celui de l'Epoque, φρονεῖν εἰς τὸ σωφρονεῖν, *ſapere ad ſobrietatem*, ſelon les termes de l'Apôtre. C'eſt ce dont nous nous ſommes expliqués aſſez au long en divers au- *Paulus ep. 2. ad Rom. c. 12.*

tres traités que celui-ci, où nous pensons avoir rendu fort apparent, que de toutes les familles Philosophiques des Anciens, il n'y en a aucune qui s'accommode si facilement avec le Christianisme, que la Sceptique respectueuse vers le Ciel, & soûmise à la Foi, ce qui me dispensera d'en dire ici davantage.

Je me doute bien que je ne me suis que trop étendu dans cet Opuscule au grè de plusieurs, qui diront peut-être qu'en traitant du Sens commun, j'ai fait voir que je n'en avois pas grande provision. Il s'en faut tant, que je sois pour prendre leur jugement en mauvaise part, qu'en vérité il ne me donnera pas une petite satisfaction, à l'égard de ceux vers qui je serois bien fâché d'être en meilleure estime, ne pensant pas pouvoir être bien avec eux & avec moi-même en même tems: Les autres se peuvent assurer aussi, que je ne suis pas non plus pour me piquer beaucoup contre eux de cette injure, vû ce que j'en ai dit dans tout ce discours. Et ils considéreront, s'il leur plait, que c'est le propre de l'Epoque de traiter des paradoxes, & de rendre douteuses les propositions qu'on reçoit ordinairement pour constantes. Comme quand el-

le nie que le tout soit plus grand que sa partie; surquoi nous nous sommes aussi joués quelquefois aprés les autres. Ou lors qu'elle ne peut souffrir qu'on dise qu'un & un fasse deux, dequoi Platon même avoit douté dans son livre de l'ame, auparavant que nôtre Sextus l'Empirique se fût servi de la négative de cette même proposition contre les Arithmeticiens. Ces doutes & ces opinions paradoxiques sont utiles aux Sceptiques, comme aux maitres de Musique de prendre un peu plus haut, ou plus bas que le juste ton, pour y raméner ceux qui ont discordé; leurs sentimens nouveaux & étranges aiant le même effet pour nous tirer du courant de la multitude, dont nous ne pouvons trop nous écarter. D'ailleurs je soûtiens que le Paradoxe n'a rien en soi de mauvais, pourvû qu'il ne soit pas Paralogue, comme disoit un Ancien; & j'ai même quelque soupçon que les plus saines opinions (si tant est que nous possedions quelque santé à cet égard) sont peut-être les plus paradoxiques, bien que la plûpart de nous ne les puissent souffrir; non plus que les vuës basses une trop éclatante lumiere.

In Phæd.

l. 4. adv. Math. & 3. Pyr. hyp. c. 18.

Ceux qui ont les yeux de l'eſprit foibles juſqu' à ce point-là, me ſauront bien du mauvais grè ſans doute, de ce que dans la grande étenduë que je donnois tantôt à la Folie, je n'ai pas aſſez reſpecté la Sageſſe qu'ils croient poſſeder. Mais ils ſeront bien injuſtes, s'ils s'en prennent plûtôt à moi qui n'ai parlé qu'en riant, & ſans rien déterminer, qu'à tant d'autres qui ont dreſſé avec grand ſoin des paranymphes à cette même Folie. Varron & le plus ſerieux & le plus ſavant Ecrivain de tous les Latins, fit une Satyre qui portoit le titre des Eumenides, où ſon principal deſſein étoit de prouver que tous les hommes n'étoient que des Fous, *Omnes inſanire*. Et le dernier ſiécle permit à Eraſme de publier ſon Eloge de la Folie, qu'il oſe placer juſques dans le Ciel par le moien des Ecſtatiques; ſous ce prétexte que l'Ecſtaſe n'eſt rien qu'un tranſport ou une alienation d'eſprit. Je ſerois bien fâché d'avoir pris autant de liberté; & ce m'eſt aſſez dans une récréation innocente de faire voir comme les plus ſages des hommes ont réconnu, qu'il n'y en a point au Monde qui n'aient toû-

jours, comme on dit, quelque grain de Folie, ou je ne ſai quoi de diſcordant à l'égard des autres.

Certes j'ai toûjours admiré ſur ce propos la prudence & le grand ſens des Anciens Romains, quand ils donnèrent le nom de *Fatua* à la Déeſſe qui préſidoit au premier langage des enfans. Leur but étoit ſans doute de nous faire ſavoir qu'en apprenant à parler, nous apprenons à dire des ſottiſes qui nous ſont ſi naturelles, que nous ne prononçons guéres autre choſe le reſte de nos jours; la plûpart de nos meilleurs diſcours, & de nos plus fins raiſonnemens, n'étant ſouvent, à le bien prendre, que de pures folies. *Macrob. l. 2. Saturn. c. 12.*

Je prie auſſi ceux qui m'imputeront d'aimer trop la Fable dans des matieres importantes, comme ſont celles de la Philoſophie: de ſe ſouvenir que le Fils de Dieu même ne parloit guéres en ce monde ſans parabole, & qu'il ne s'entretenoit jamais avec ſes Apôtres ſans mêler dans ſes plus ſerieux diſcours quelque narration fabuleuſe, *ſine parabola non loqueba-*

tur eis. Car pour le ſurplus on peut dire de la Sceptique comme quelques-uns ont fait de la Sainte Ecriture, qu'elle eſt un glaive à deux trenchans. Elle n'avance guéres de propoſition, ſans nous expoſer avec beaucoup de probabilité celle qui lui eſt contraire. Pourquoi lui imputeriés-vous donc injuſtement de vous vouloir faire prendre l'une plûtôt que l'autre, & d'être plus pour l'oui que pour le non, puiſqu'elle ſe tient dans l'indifférence aux choſes qui la ſouffrent, & qu'elle s'accommode à tout le reſte avec le reſpect qui eſt dû aux Autels, aux loix, & aux coûtumes. Le Sceptique n'étant pas ennemi de la raillerie, ni fâché qu'on lui reproche ſon ânerie, ſouffrira bien que je le compare ici à l'Ane de Buridan, dont parle un de nos proverbes, lequel mis entre deux bottes de foin, ne ſavoit ſur laquelle ſe ruer. Car il lui en arrive de même dans l'égalité des raiſons qu'il voit & examine ſans prévention, ſon eſprit demeurant dans un tel équilibre qu'il ne panche pas plus d'un côté que de l'autre. Et c'eſt ainſi qu'il s'acquiert par habitude cette *Aphaſie*, & cette heureuſe ſuſpenſion,

qui le porte au dernier point de la felicité. Enfin s'il n'eſt pas juſte de perdre beaucoup où l'on s'eſt porté ſans intention de faire de grands profits, je ne dois pas être fort blâmé de ce que j'ai écrit ſans aucune prétention de gloire, n'aiant eu autre but que ma propre ſatisfaction, & celle poſſible de deux ou trois perſonnes auſſi bizarres que je puis être, mais qui ne ſe feront pas donné le loiſir de rêver ſi profondement que moi ſur toutes ces bagatelles. J'ai voulu faire en cela mon profit de ce que je liſois il n'y a pas long-tems dans un Auteur Perſan, que celui qui a acquis quelque ſorte de connoiſſance ſans qu'elle ſoit utile à perſonne, reſſemble à ceux qui prennent la peine de labourer leur champ ſans y rien ſemer. Ce n'eſt pas merveille que des perſonnes qui combattent pour obtenir de grandes victoires, tombent quelquefois auſſi dans l'infortune des vaincus. Mais il ne ſemble pas raiſonnable qu'un Sceptique coure tant de hazard, puiſque ſuivant le conſeil que donnoit Pythagore à ſon grand ami l'Athlete Eurymene, s'il combat, c'eſt ſans vouloir vaincre, tant pour ne ſe pas char-

Guliſtan.

Porphyr. de vita Pyth.

ger de l'envie qui accompagne toûjours les victoires, que parce qu'il ne ſait pas bien lequel vaut le mieux dans cette ſorte de combat, d'être vainqueur ou vaincu, vû qu'entre autres choſes tout le profit demeure au dernier.

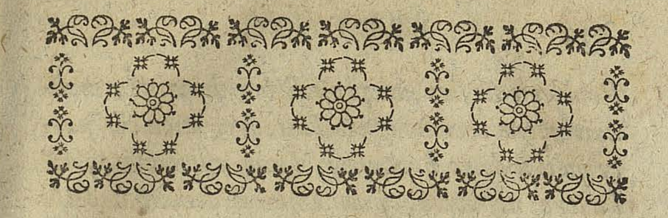
Plinius ep. 17. l. 9.

Demus alienis oblectationibus veniam, ut noſtris impetremus.



PRO-

PROBLEMES
SCEPTIQUES.



PREFACE,

SUR LES PROBLEMES SCEPTIQUES.

SI Platon a pû dire sans offenser la Divinité, que ce Monde étoit un ouvrage, que Dieu avoit fait en se joüant; l'on ne doit pas trouver mauvais, & le Lecteur ne se scandalisera pas, à ce que je crois, si je lui avouë franchement, qu'encore que je le respecte, autant qu'il se peut, je lui présente ici des jeux de mon loisir, plûtôt que des travaux où j'aie apporté beaucoup de circonspection. Ce sont des ébattemens innocens d'une Sceptique, qui, sans rien determiner, m'a fait imaginer ce que contiennent ces Problemes, d'autant plus courts, que j'ai congedié tout ce que j'ai pû me souvenir d'avoir dit ailleurs. Personne n'ignore, qu'un

Probleme ne ſoit une propoſition douteuſe, ordinairement accompagnée d'interrogation, & parce qu'il a deux branches, l'une affirmative, & l'autre negative, j'ai donné le devant à cette derniere, & fait marcher le Non devant l'Oüi, ſur la ſouvenance qui j'ai euë du Génie de Socrate, qu'on veut, que ne l'ait guères inſtruit que negativement & prohibitivement; ce qui paroit dans les interrogations, que lui font faire tous ſes diſciples, qui vont plûtôt à détruire les fauſſes opinions, qu'à rien établir de certain, ſi l'on en excepte l'incertitude. Varron tenoit de lui cette façon de philoſopher, quand il écrivoit au ſeiziéme livre des choſes divines, Hominis eſt hæc opinari, Dei ſcire. *Si tous ceux, qui mettent la main à la plume aujourd'hui, uſoient d'une pareille moderation, nous ne verrions pas tant de conteſtations ſcandaleuſement opiniâtrées, où perſonne jamais ne ſe départ d'une fantaiſie mal priſe, & où les plus témeraires & les plus précipités,* homines πρόδοξοι, *comme les nomment les Grecs, ſont toûjours ceux, qui débitent leurs mauvais ſentimens le plus magiſtralement & avec le plus d'animoſité. J'en veux propoſer un exemple au ſujet de la Critique, qui ſe vante d'être, ſelon la ſignification de ſon nom, la plus judicieuſe de toutes les connoiſſances humaines. Ariſtote entre les Anciens, a établi*

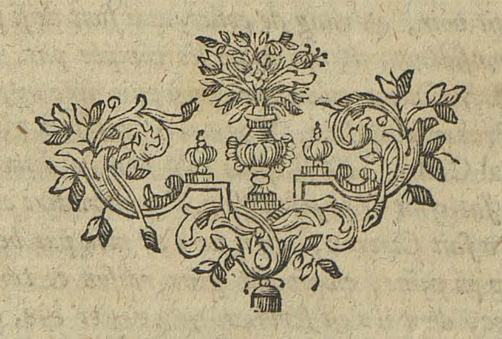
critiquement une opinion toute contraire à celle de Platon, quand il a préferé la Tragedie au Poëme Epique, ou à l'Epopée, ce qui donne lieu à Fortunius Licetus d'en examiner les raisons. tom. 2. qu. per ep. *Mais pour me taire des Critiques vivans, afin de n'irriter personne, & pour être bref sur un sujet si diffus, parlons seulement de Lipse & de Scaliger, qui ont été des plus considérés de ces derniers tems dans cette sorte d'étude. Cependant le premier a pronocé, que la Troade de Seneque étoit indigne de lui, & qu'on avoit grand tort de la lui attribuer, étant sans doute de quelque autre Auteur beaucoup inferieur en mérite.* ep. 257. & 414. *Scaliger au contraire fait ses plaintes à Gruter & à Saumaise, dans des Lettres diverses qu'il leur écrit, de ce jugement de Lipse, le nommant puerile, avec protestation, qu'il n'y a que des ignorans, qui puissent l'approuver. Il ne soûtient pas seulement, que la Troade est de Seneque, mais il veut, qu'elle soit la plus accomplie de toutes ses Tragedies; de sorte, qu'il n'y a rien de plus opposé que le jugement de ces deux hommes sur un point qui est de pure Critique. Il y a bien plus, le pere & l'enfant, Iules Scaliger & Iosephe son fils, n'ont pû s'accorder au sujet de deux Poëtes Grecs, Homere & Musée. Iules a préferé Musée au premier, Iosephe proteste, qu'il ne peut être de l'avis de son Pere, &*

qu'il a fait grand tort à Homere, de ne lui avoir pas attribué la préſuance. N'eſt-il pas vraiſemblable, que ſi des hommes ſavans comme étoient ceux-là, euſſent donné leur avis moins magiſtralement, outre que leurs conteſtations ſeroient plus agréables, & ne cauſeroient pas de ces ſcandales, que nous voions avec déplaiſir arriver ſi ſouvent; ils y trouveroient encore cet avantage, de ne pas faire connoitre ſi viſiblement qu'ils ſont, le peu de certitude, qu'il y a en tout ce qu'ils veulent faire paſſer pour conſtant. L'on ne verra rien de tel dans ces Problemes Sceptiques, où tout eſt debité ſans affirmation, quoi 3. Meta. ph. c. 1. *qu'on s'y ſoit conformé aux préceptes du Prince des Dogmatiques, qui enſeigne, que pour bien penſer des choſes, il faut bien douter auparavant,* aliquid facultatis habere volentibus, bene dubitare operæ pretium eſt. *L'on ne doit pas trouver étrange ce procedé de la Sceptique, qui fait profeſſion de s'enquerir plûtôt, que d'inſtruire, & qui eſt beaucoup plus* ἐρωτηματική, percontatrix, *que la Logique à qui la même Philoſophe a donné ce ſurnom. Il ajoûte ex-* c. 11. de Soph. elen. *cellemment au même lieu, qu'un doute eſt comme un nœud à l'eſprit, qui le lie avec peine juſqu' à ce qu'il ſe ſoit mis en liberté. Mais il ne s'eſt pas aviſé, que ce nœud étant véritablement Gordien, qui en contient une infinité d'au-*

tres indiſſolubles, l'on perd le tems à chercher un dénouëment qui eſt abſolument impoſſible. Il n'y a eu que le Sceptique qui en a été l'Alexandre, prononçant & comme trenchant ce mot tout d'un coup, que Dieu s'étoit reſervé la connoiſſance certaine des choſes, & qu'à l'égard des hommes, il n'y avoit rien de certain que l'incertitude. Ie penſe aſſez que ceci ne ſera pas au goût d'une infinité de perſonnes; mais en tout cas, l'Auteur de ce petit Ouvrage ne trouvera pas mauvais, qu'on mette les opinions qu'il y a fait voir, au rang de celles, qui ſont de ſi peu de conſidération, qu'on ne les compte pas. Il ſouffrira même qu'on leur approprie avec mépris le Proverbe Italien, Voce d'Aſino non giunge al Cielo. *Et ſi après cela l'on ne demeure pas ſatisfait de ſa ſoûmiſſion, il pourra dire comme a fait Ciceron, qu'il ne s'en met pas beaucoup en peine, emploiant pour raiſon ce terme Grec, dont il s'eſt ſervi,* τὸ γὰρ εὖ μετ' ἐμȣ̃, *que le droit eſt de ſon côté. L'on trouvera peut être, qu'il y a dans ces Problemes des argumens faciles à refuter, ce qui eſt très veritable. Mais la raiſon veut, qu'on excuſe, ſi l'on s'eſt ſervi du précepte d'Ariſtote, de ne ſe contenter pas toûjours des Demonſtrations apodictiques, & de les accompagner librement de raiſonnemens ſeulement probables; parce que les Eſprits n'étant*

epiſt. 1. l. 6.

pas tous d'une trempe, il y en a qui se rendent plûtôt à ces derniers, qu'aux autres qui sont plus convaincans. Or s'il y a lieu d'en user ainsi dans toute sorte de Philosophie, à plus forte raison le doit-on faire dans celle qui fait profession de s'informer seulement des choses en doutant de toutes, comme fait la Sceptique, dont l'incertitude regne à dessein du commencement jusqu'à la fin de cette composition.





TABLE

DES PROBLEMES SCEPTIQUES.

I. PROBLEME.

XVI. *Tout Larcin eſt-il condannable?*

XVII. *Une Loüange médiocre eſt-elle à eſtimer?*

XVIII. *Peut-on dire, qu'il y ait de bons Magiciens?*

XIX. *Le Mariage eſt-il à fuïr, comme quelques-uns ſe le perſuadent?*

XX. *Faut-il déferer aux invectives, dont uſent beaucoup de perſonnes, à l'exemple du vieil Caton, contre la Médecine?*

XXI. *Doit-on s'abandonner, comme aſſez de gens le font, à la Fortune, ou à la Deſtinée?*

XXII. *La préſéance qui ſe donne à la Nobleſſe, eſt-elle bien fondée?*

XXIII. *Eſt-il honteux de changer d'avis?*

XXIV. *Peut-on éviter toutes les mauvaiſes penſées?*

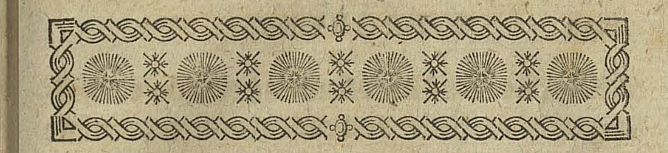
XXV. *Peut-on être trop prudent?*

XXVI. *Y a-t-il des prieres deſ-agréables à Dieu?*

XXVII. *Les Richeſſes méritent-elles la grande eſtime qu'on en fait?*

XXVIII. *Faut-il déferer aux Songes?*





PROBLÊMES SCEPTIQUES.

PREMIER PROBLEME.

Eſt-il à propos de mettre ſouvent la main à la plume, & de donner ſon tems à la compoſition de pluſieurs Livres.

NON: car la multitude n'en eſt déja que trop grande, ſe trouvant plus propre à égarer les eſprits, qu'à les bien guider; comme divers chemins empêchent le voiageur de ſe bien conduire: *Fallit ſæpe viarum multiplicitas viatorem, & qui uno calle certus ibat, hæſit in biuio; multoque major eſt triuii error, aut quadriuii.* Petra. L'on peut conſidérer auſſi, que ce qui ſe donne au public, s'expoſe à une pluralité de perſonnes ſouvent ignorantes, dont les jugemens ne peuvent être avantageux aux Ecrivains de mérite. Comme le peuple court plus ardemment à voir des monſtres, ou des bagatelles, que de

belles chofes; l'on a fouvent plus de curiofité pour la lecture d'un méchant livre, qui ne devroit être mis en lumiére qu'en le jettant au feu; que pour les meilleures compofitions; *imperito nonnunquam concha videtur margarita*, felon qu'a parlé Varron dans une de fes Satyres. Ajoûtés qu'en tout cas les plus courtes folies font les meilleures; & qu'on ne fauroit trop reprimer cet ardent defir de beaucoup écrire, dont l'on a fait fort à propos une dangereufe maladie. Un grand Capitaine acquiert de la reputation dans une judicieufe retraite. Et Apelle prit de l'avantage fur Protogene, lui reprochant, qu'il ne favoit pas quiter fon Ouvrage ni laiffer le Pinceau quand il en étoit tems.

Oui: Car l'ingratitude étant un des plus grands vices, ce feroit en commettre une envers le genre humain, de ne pas rendre à ceux qui viendront après nous le même fecours, fi nous en fommes capables, que nous avons reçû de nos prédeceffeurs par leurs compofitions. Sans cette confidération même, y a-t-il une action plus eftimable que d'éclairer, le pouvant faire, tant de perfonnes qui n'ont pas les lumiéres néceffaires pour furmonter les obfcurités de cette vie, ni pour éviter les perils fans nombre, dont elle eft

remplie. C'eſt ſe mocquer de dire, que trop de gens ont entrepris cette conduite, où nous ne pouvons plus rien contribuer. Un Nain monté ſur les épaules d'un Géant, peut voir ſans doute plus loin que lui; & un dernier Auteur, qui a fait ſon profit des Anciens, peut ajoûter aux connoiſſances des plus célébres Ecrivains. La crainte d'un Lecteur malin, ni celle d'un ignorant, ne nous doit pas non plus arrêter là deſſus. Il y en a toûjours eu aſſez, qui n'ont pas fait quiter la plume à ceux, dont nous admirons les Ouvrages; & l'on doit mépriſer le croaſſement de ces grenoüilles, comme faiſoit le vieux Caton dans un de ſes Traités. *Scio ego*, diſoit-il, *quæ ſcripta ſunt ſi palam proferantur, multos fore qui vitilitigent; ſed ii potiſſimum, qui veræ laudis expertes ſunt; eorum ego orationes ſino præterfluere.* Un tel mépris doit accompagner les ames généreuſes, qui ſont gloire de ce que la malice ou l'ignorance d'une infinité de fainéans leur peut objecter. Pourquoi abandonner ſes travaux ſtudieux, quand l'on a du génie aſſez pour les continuer? Marc Varron avoit quatre-vints qautre ans, quand il écrivit ſon Livre des Images, où il prononce ces termes, *ego quoque jam duodecimam annorum hebdomadam ſum ingreſſus, & ad hunc diem*

fragm. de re militari.

ſeptuaginta hebdomadas librorum conſcripſi. Je ne veux parler ni de Democrite, ni d'Iſocrate, ni de tant d'autres, à qui l'âge n'ôta jamais la faculté d'écrire. Je ſoûtiens ſeulement, que depuis Adam, à qui Genebrard attribuë après les Hebreux la compoſition du Pſalme nonante deuxiéme: ou depuis Moïſe, qui a écrit juſqu' à la mort, puiſqu'il recite la ſienne dans une vallée du Mont Abaris proche de Iericho, de crainte, dit Joſephe, qu'elle ne fût ignorée; Je ſoûtiens, dis-je, que depuis eux il s'eſt toûjours trouvé des perſonnes, qui ne ſe ſont point laſſées de communiquer charitablement à leur poſterité les lumieres qui lui pouvoient être profitables.

in notis chron.

Antiqu. Iudai. l. 4. c. 8.

II. PROBLEME.

Mais ne doit-on jamais prendre la plume, qu'elle ne ſoit parfaitement bien taillée, & qu'on n'y puiſſe en nulle façon trouver à redire?

NON: autant que la choſe eſt poſſible; quoi qu'il faille donner beaucoup de choſes à nôtre humanité, qui n'arrive jamais à la perfection. L'on doit imiter les Dames, qui ne ſe laiſſent voir, qu'après qu'elles ont achevées de s'habiller, & que rien ne manque à leur ajuſtement. Quand on devroit garder un Ouvra-

Ouvrage les neuf ans, qu'ordonne Horace, & autant que Cinna en mit à mitonner ſa Smyrne, il faut le tenir tout ce tems-là, s'il en eſt beſoin, ſous la clef du cabinet. Virgile fut trois ans à polir ſes Bucoliques; il en mit ſept à retoucher ſes Géorgiques; & onze ſe paſſèrent ſur ſon Eneide, qui ne reçût pas néanmoins le dernier coup de pinceau. Depuis peu l'on aſſure que Baptiſte Guarin n'emploia pas moins de vint & une années à mettre ſon *Paſtor Fido* au point où nous le voions. Malherbe, qui a ſi heureuſement embelli nôtre Poëſie Françoiſe, s'eſt plaint ſouvent, qu'on l'avoit trop preſſé; & ſa Proſe beaucoup plus negligée, que ſes Vers, l'a fait comparer à l'Irondelle, qui marche mal encore qu'elle vole très bien. Enfin nous liſons dans Quintilien ſon repentir d'avoir précipitamment laiſſé partir de ſa main une de ſes actions oratoires, *quod meipſum feciſſe*, avoüe-t-il, *ſeductum juvenili cupiditate gloriæ fateor*.

Donatus in ejus vita.

l. 7. Inſtit. c. 2.

Oui: L'on peut ſe diſpenſer d'être ſi exact, puiſqu'à obſerver ponctuellement cette regle, & avec toute ſorte d'auſterité, l'on ſe verroit reduit à garder un perpetuel ſilence. Qui eſt l'Auteur, ſoit ancien, ſoit moderne, qui ne ſe ſoit jamais mépris? Homere, dont

les veilles ſont ſi reverées, eſt accuſé de s'être quelque fois endormi dans ſon travail. Et Ariſtote, de qui le credit eſt ſi bien établi dans l'Ecole, a fait des bevuës & des inadvertances, dont je me contenterai pour conclure, qu'on ne doit pas être trop ſevere contre ceux qui écrivent. Il attribuë dans ſes Ethiques des paroles à Calypſo, qu'Homere fait proferer à Uliſſe dans ſon Odyſſée. Il fait dire de même à Hector celles qu'Agamemnon prononce dans le ſecond livre de l'Iliade. Dans ceux de la Rhétorique, ce, qu'il conte d'Amaſis, eſt rapporté par Herodote comme appartenant à Pſammenitus. Et le Grammairien Aſclepiades obſerva beaucoup de lieux ſemblables, qu'il corrigea dans ſes Oeuvres. Eſt-ce à dire qu'il faille condanner, ou ſeulement mépriſer ſur cela, & ſur quelques autres inſtances pareilles, un ſi grand perſonnage qu'étoit Ariſtote? qui a eu ſes Zoiles & ſes Critiques, comme chacun a les ſiens. Pourvû qu'on ne s'amuſe point à ces vaines parades de langage, deſtitué de bon ſens, & de toute érudition, l'humanité veut, que nous faſſions cas du travail de ceux, qui prennent la peine de nous communiquer leurs bonnes penſées, bien qu'on y trouve quelque fois quelque choſe à redire. Mais l'on re-

marque aussi d'ailleurs des compositions, dont toutes les paroles choisies avec grande peine, rendent les périodes fort rondes à la vérité, mais fort creuses pareillement, n'étant remplies que d'ignorance & de badineries. Ce sont des pieces, qui ont leur rapport aux Pouppées, qu'on habille de drap d'or, quoi que leur corps ne soit que de carte. Certes l'on ne sauroit trop s'éloigner de leur ressemblance, & bien qu'un beau langage soit aussi agréable, que l'ombre d'un Orme spacieux & d'heureuse venuë, je voudrois que le premier fût accompagné d'utiles pensées, comme les Anciens marioient ordinairement l'ombrage de l'Orme aux fruits précieux de la Vigne. J'avoüe pourtant, que l'excès de ces mêmes pensées, & le trop d'érudition, peuvent porter à un discours le même préjudice, que donne à un arbre l'abondance de fruits si elle est demesurée; parce qu'elle les empêche de venir à maturité, & fait qu'ils ne sont jamais de considération. Je serois tenté de faire ici une petite digression sur quelque éloquence moderne, mais je craindrois de tomber dans un extravagante transgression.

III. PROBLEME.

Eſt-on obligé de ſuivre toûjours dans la Philoſophie les ſentimens de cet Ariſtote dont nous venons de parler?

NON: parce que ce ſeroit captiver nos eſprits, qui doivent être libres; & faire tort non ſeulement à Platon, mais encore à une infinité d'autres Philoſophes qui ont eu leurs opinions fondées ſur des raiſons probables, & néanmoins contraires aux ſiennes. Il étoit homme, & par conſequent ſujet à ſe méprendre, n'y aiant que les Anges, qui puiſſent diſcourir ſûrement & lumineuſement des vérités qui nous ſont inconnuës. Pourquoi renoncer à nôtre franc arbitre, & l'aſſujettir à la tyrannie de qui que ce ſoit?

Oui: A cauſe qu'il eſt abſolument neceſſaire d'obſerver quelque ordre dans nos études, qui ſeroient trop confuſes ſans cela. Outre qu'Averroës a prononcé que la doctrine de ce Prince du Lycée étoit la ſouveraine
deſtr. disp. 3. in ſolut. dub. 3. vérité, *Ariſtotelis doctrinam eſſe ſummam veritatem, quoniam ejus intellectus finis fuit humani intellectus:* la Providence Divine l'aiant créé exprès pour nous faire remarquer tout ce qui peut être ſçû, *creatus & datus nobis divina providentia, ut non ignoraremus poſſibi-*

lia sciri, Ainsi dans toute la Chine, où le nom d'Aristote est inconnu, il n'y a que la doctrine du grand Confutius qui soit suivie, tous les Loytias & Mandarins n'étant examinés que sur sa doctrine. Et nous apprenons du Pere Martini, que l'Empereur de ce vaste Roiaume a ordonné par Edict exprès, que dans toutes les Universités les Ecrits de Confutius fussent expliqués suivant les sentimens du seul Docteur Chuvencungus, dont les Commentaires sont préferés à tous les autres.

IV. PROBLEME.

La Science est-elle de si haut prix qu'il faille tout quitter pour l'acquerir?

NON: Puisque nous voions des personnes, qui pour la posseder n'ont pas des chausses, pour parler avec Montagne, c'est à dire les choses necessaires à la vie. Ils font provision de je ne sai quelles Lettres, semblables à celles du plain chant d'un Lutrin, comme étant fort grossieres & en petit nombre, outre qu'elles leur sont ordinairement inutiles. En effet la plûpart des Savans sont comme les Frelons, qui ont besoin, qu'il y ait des Abeilles pour leur faire du miel. Et je crois

que c'eſt le fondement de la Fable des Anciens, qui porte, que Jupiter ſe trouva ſi importuné, & tout enſemble ſi entêté de la Savante Minerve, qu'il ſe vit reduit à la faire ſortir de ſa tête avec une violence extrême. Auſſi remarque-t-on preſque toûjours, que les hommes qui ne poſſedent rien au delà de leur ſens commun, reüſſiſſent mieux dans la plûpart de leurs entrepriſes, que les plus renommés dans toutes les diſciplines. Cela fait ſoûtenir à Hippolyte dans un Poëte Grec, que ceux, dont les Savans ne font nul conte, à cauſe qu'ils n'ont pas toutes leurs connoiſſances, ſont les plus propres à perſuader ce qu'ils veulent qu'on croie,

Eutip. in Hippol.

- - - qui inter ſapientes
Nullius ſunt pretii, illi ſunt aptiores ad loquendum apud turbam.

Prenés y garde de près, vous trouverés, que ſouvent toute l'érudition des plus habiles hommes, & qui ont donné le plus de tems à feüilleter leurs livres, n'eſt, à le bien prendre, qu'une ignorance étudiée. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi les plus puiſſans de la Terre font cas des Ordres de Chevalerie, dont ils portent volontiers les marques, & ſe mocquent des chaperons & des bonnets du Doctorat. Ce Siécle pourtant a vû avec

étonnement un Souverain ſe faire paſſer Docteur dans la plus conſidérable de ſes Univerſités, mais qui fut aſſez malheureux enſuite, & aſſez décredité auprès de ſes peuples rebelles, pour laiſſer ſa tête ſur un échaffaut.

Oui: Car le dire d'un Roi de Naples eſt fort approuvé, que ſi la Science étoit à vendre, il n'y a point de Monarque qui ne dût plûtôt s'appauvrir; quelques biens qu'il poſſedât, que de manquer à faire une ſi importante acquiſition. Il eſt aiſé de juger par cette ſentence Roiale, de la maniere dont les particuliers ſe doivent gouverner là deſſus. Et ſans mentir, ſi l'homme en général a reçû ſon nom Grec de la contemplation ſtudieuſe où il doit être toute ſa vie des choſes du Monde, *ἄνθρωπος παρὰ τὸ ἀναθεωρεῖν ἃ ὄπωπε*, *quod contempletur ea quæ viderit*, ſelon l'étymologie, qu'Euſebe rapporte, comme étant de Platon; ne faut-il pas avoüer, qu'il n'y a rien qui lui ſoit plus propre, que de vaquer toute ſa vie, de quelque condition qu'il ſoit, à la connoiſſance de toutes choſes autant qu'il eſt capable de la poſſeder. Je fais donc grand état des paroles de Varron, qui nous reſtent dans une de ſes Satyres, où il dit, qu'il envoie ſon eſprit ſe promener par toute la terre, pour apprendre le raiſonnement des

præp. Evang. l. 11. c. 6.

hommes, qui y sont, & pour savoir ce qu'ils y sont; *animum mitto speculatum toto orbe, ut quid facerent aut sentirent homines cum experrecti sunt, me faceret certiorem.* Mais je tombe d'accord qu'aussi bien qu'on ne doit pas priser les fleurs, à cause de leur beauté ou de leur odeur seulement; & que nous sommes obligés, pour en bien user, d'imiter les Abeilles, qui en font du miel pour les hommes, & de la cire pour les Dieux, selon la pensée d'un Ancien: L'on ne doit pas non plus caresser les Muses pour en faire vanité seulement, & se contenter de ce qu'elles ont de plaisant & de recréatif. Il faut rendre nôtre étude, autant qu'il est possible, utile à la vie, de sorte, que nous en profitions, &, si faire se peut, ceux, qui viendront après nous. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Sigismond eût grande raison de se mocquer d'un Docteur, qu'il avoit fait Chevalier, sur ce qu'il sçût, que méprisant sa premiere qualité de Docteur, il ne signoit plus qu'en se disant simplement Chevalier: Vous usés fort mal, lui dit Sigismond, de la grace que je vous ai faite; sachés, que je puis faire cent Chevaliers comme vous en un jour, & qu'en cent ans je ne ferois pas un Docteur.

V. PROBLEME.

Le desir de la gloire, de quelque nature qu'elle soit, peut-il legitimer toutes nos actions?

NON: Puisqu'outre les mauvaises gloires, & les vicieuses ambitions, il y en a peu ou point, qui méritent les soins excessifs, & les peines souvent ridicules où necessairement elles nous obligent,

Magnus enim labor est magnæ custodia famæ.

De sorte qu'encore que l'acquisition d'une haute reputation soit quasi toûjours bien laborieuse, sa conservation est encore plus difficile, & de plus grand travail.

Summum ad gradum cum claritatis veneris, Laberius.
Consistes ægre, & citius quam ascendas decidas.

C'est peut-être ce qui a fait dire allegoriquement à Salomon, *qui altam facit domum suam, quærit ruinam.* Nôtre vûë se trouble, & fait perdre le jugement aux lieux les plus hauts, où la gloire aspire toûjours, ce qui en rend les chûtes aussi fréquentes que dangereuses. La plus belle reputation ressemble en cela au verre, que plus elle est éclatante, plus elle est fragile. Et néanmoins, comme dit Pline, l. 11. c. 37.

Prov. c. 17.

la vanité, compagne ordinaire de la gloire, lui a fait choiſir pour ſe placer le plus haut lieu de l'homme, qui eſt le ſourcil; *nihil altius ſimul abruptiuſque inuenit in corpore, ubi ſolitaria eſſet.* Cela oblige Demetrius Phalereus à dire dans Diogene Laërce, que ce ſourcil eſt une des plus importantes parties de nôtre corps, comme celle, qui nous peut infiniment préjudicier ſi nous la tenons trop élevée. Diſons avec Horace là deſſus,

l. 1. ep. 18. *Deme ſupercilio nubem.*

Et en effet nous voions, que ce Demetrius avec toute ſa gloire, qui lui acquit trois cens ſtatuës dans Athenes, les vit toutes abatuës de ſon vivant. En vérité ce violent deſir d'être eſtimé, & de faire parler de ſoi, eſt bien plus mal fondé, que ceux, qui en ſont épris ne le croient. Le vice rend quelque fois nôtre nom auſſi célébre que la Vertu. Et l'on ne ſauroit nier, que la grande renommée n'ait cauſé à pluſieurs perſonnes mille déplaiſirs, auſſi bien qu'à Ciceron, à Socrate, à Demoſthene, & à pluſieurs autres, leur ruïne entiere. Au fond, qu'eſt la plûpart du tems une reputation ſi difficile à garentir, & qui ne reſſemble que trop ſouvent à de certaines herbes rampantes aſſez loin, mais ſans avoir de racine aſſurée? Ne dit-on pas,

que la présence des hommes, dont on fait grand cas, en diminuë ordinairement l'estime, pareils en cela à ces vers luisans, dont l'éclat paroit beaucoup moindre, quand on les approche. Après tout, il faut demeurer d'accord, que cette belle renommée, si elle est grande, nous accable indubitablement de mille soins & de mille devoirs, dont l'on ne peut se dispenser pour la conserver. Ajoûtés à tout cela, qu'afin de l'acquerir, on est souvent contraint de mépriser les autres biens de fortune, de sorte que celui-ci devient incommode & méprisable dans la necessité, & l'indigence qui l'accompagnent, selon l'allusion du Poëte Palingenius

- - *cognatæ fami dulcissima famæ.* in Scorp.

Cela s'appelle, qu'on perd le solide pour du vent. Car y a-t-il rien de plus foible & de plus labile que la mémoire des hommes, sur qui repose cette charmante reputation, après une vie de si peu de durée, qu'est la nôtre? *Vita enim mortuorum in memoria vivorum est posita:* Cic. Philipp. 9. Et le tems, qui vient à bout de toutes choses, anneantit encore la plus glorieuse renommée. Cependant, les esprits prévenus d'une violente passion de l'obtenir, la recherchent avec un transport, que je ne puis mieux exprimer, qu'avec les termes, dont

in fragm. ſe ſervoit autrefois Varron, *Tanta invaſit cupiditas honorum pleroſque, ut vel cælum ruere, dummodo magiſtratum adipiſcantur, exoptent.* De là vient cette haine mortelle, que nous portons à ceux, qui nous mépriſent. Ah! que je trouve belle la moderation de celui qui ne reçevant pas le ſalut d'un autre, ne s'en fit que rire, en diſant, Ce n'eſt pas que cet homme ne me connoiſſe, mais c'eſt qu'il ne ſe connoit plus; Il eſt ſans doute plus malade qu'il ne croit, il ne reconnoit plus perſonne.

Oui: La bonne Morale nous enſeignant, que l'honneur, qu'on rend au mérite, eſt la plus précieuſe choſe, que nous puiſſions poſſeder, & qu'il n'y a que les vicieux, qui ne

Cic. l. 1. de Offic. ſe ſoucient pas de leur réputation, *nam negligere quid de ſe quiſque ſentiat, non ſolum arrogantis eſt, ſed etiam omnino diſſoluti.* Quiconque mépriſe ſa renommée, ne fait pas grand état de la Vertu; *contemtu famæ contemnuntur virtutes.* Les éloges & les applaudiſſemens qu'on donne aux hommes de grande conſidération, ne ſont pris pour de ſimples & ridicules fumées, que par ceux, qui pour être trop corporels, ne priſent que ce qui eſt materiel comme eux. Mais à le bien prendre, ces fumées, dont ils parlent, ſont les

vraies pâtures de nôtre ame, qui lui conviennent d'autant mieux, qu'elles ſont incorporelles comme elle. Toutes les autres choſes, qu'on range au nombre des biens, changent de nature, ſi elles ne ſont accompagnées de la bonne réputation, qui les doit perfectionner & comme aſſaiſonner.

Malum appellandum eſt cum mala fama lucrum. Laberius.

Et tous les Docteurs ont convenu de cette maxime générale, *Cauſa honoris potior eſt quam emolumenti.* L'honneur eſt une choſe ſi ſplendide & ſi éclatante, qu'il porte ſa lumiere juſqu' aux Siécles les plus éloignés, & par les tems les plus tenebreux. C'eſt pourquoi les Anciens lui ſacrifioient, & à Saturne, aiant la tête nuë, pour dire, que ces Divinités ne pouvoient jamais être obſcurcies. Certes il faut que cet honneur ſoit d'un grand prix, puiſque ſelon l'obſervation d'Ariſtote, l. 7. Eudem. c. 10. pour tous les bienfaits, dont nous ſommes rédévables à Dieu, nous n'avons que l'honneur à lui rendre, qui ſeul tient lieu de reconnoiſſance. De dire, que le deſir de le poſſeder nous faſſe perdre quelquefois l'acquiſition & l'uſage des autres biens, cela ſe trouve ſi peu vrai, qu'on voit qu'il n'y a guéres que les hommes heureux, qui vivent dans

la gloire & dans l'eſtime; ce qui a fait prononcer hardiment à Pindare, ἔϛι δὲ εὐτυχία πᾶν δοξίας ἄκρον, *eſt autem in felicitate omnis gloriæ ſummum.* Il n'y a donc rien qu'on ne doive faire, pour acquerir ce qui par raiſon nous doit être plus cher, que les biens qui ſe diſſipent, ou qui nous abandonnent, & que la vie même, qui ſe perd tôt ou tard: Puiſque le vrai honneur & la gloire, qui ſont la bonne renommée, durent encore après la mort; *exiguum nobis vitæ curriculum Natura circumſcripſit, immenſum gloriæ.* Tous les Héros de l'Antiquité que nous reſpectons, en rendent un témoignage immémorial, & les Rélations de la Chine nous apprennent, qu'on donne même aux particuliers après leur trépas de nouveaux titres d'honneur, ſi leur poſterité fait des actions dignes de recommandation. Auſſi eſt-ce poſſible une des plus avantageuſes preuves, qu'il y ait de l'immortalité de nos ames, que ce ſoin, qu'elles prennent naturellement de ſe perpetuer par la reputation, & d'acquerir pendant qu'elles ſont icy bas un nom, qui ne meure jamais. *Certe ſi nihil animus præſentiret in poſterum, & ſi quibus regionibus vitæ ſpatium circumſcriptum eſt, eiſdem omnes cogitationes terminaret ſuas, nec tantis ſe laboribus frangeret,*

Ode 1. Nemeo.

Cic. pro Rabir.

orat. pro Archia.

neque tot curis vigiliisque angeretur. Ciceron de qui j'emprunte cette penſée, la porte bien plus loin, que ce Probleme ne le ſouffre.

VI. PROBLEME.

L'Amour doit-il être tenu pour une paſſion, dont l'un ni l'autre ſexe ne ſe puiſſe garentir?

NON: Car ſans parler de ce qui ſe remarque dans la Loi de Grace, nous apprenons, que dans celle de la pure Nature, il ſe trouve à la Chine beaucoup d'hommes anachoretes, qui s'aveuglent encore préſentement comme autrefois Démocrite, pour fermer, diſent-ils, deux portes à l'amour, & en ouvrir mille à la Sageſſe. L'autre ſexe a de même une infinité d'exemples de celles, qui ont préferé leur chaſteté à toutes les ſollicitations amoureuſes. Et la Fable ſeule enſeigne, que leur pudicité a été honorée de ceux, qui l'avoient le plus âprement perſecutée. Apollon y eſt repréſenté ſe faiſant couronner de branches de laurier, nonobſtant que ſa cruelle Daphné l'eût toûjours fui juſqu' à la metamorphoſe en cette plante, qui devint l'honneur de ſon Parnaſſe. L'on y voit au rebours, que Jupiter change en une

Vache, animal groſſier & ſi peu agréable, cette Jo, qui avoit conſenti à ſes deſirs. Tant il eſt vrai, que l'un & l'autre ſexe trouve de grands avantages dans l'exemtion de cette paſſion amoureuſe.

Oui: Puiſque le Ciel l'inſpire dans tous les ordres de la Nature, & que nous avons un Sacrement expreſſément inſtitué par la Réligion en faveur de cette paſſion, avec le précepte, qu'il vaut mieux la contenter par le mariage, que de brûler en y renonçant. Il s'en faut tant, que la liaiſon conjugale ne doive pas être bien fort eſtimée, & tenuë pour un Sacrement, que quelqu'un ſe vantoit d'y en avoir trouvé deux, le Mariage, & la Pénitence, tout enſemble.

VII. PROBLEME.

Un homme d'eſprit doit-il préferer la ſolitude à la converſation?

NON: Si l'on demeure d'accord, que de tous les animaux nous ſoions les plus nés à la ſocieté; & ſi Ulyſſe doit être loüé comme un exemplaire de prudence, de ne s'être jamais voulu arrêter dans la Solitude, où Circé lui promettoit l'immortalité, aiant mieux aimé courir le monde & converſer

avec

avec les hommes de ſon tems, pour les inſtruire ou pour être inſtruit d'eux.

Oui: Parce que quand nous avoüerions, que la ſocieté fût auſſi naturelle à l'homme, que la plûpart des Philoſophes l'ont préſupposé, ce qui oblige, ce ſemble, à la rechercher préferablement aux choſes, qui lui ſont contraires; il faut toûjours entendre cela d'une nature pure & non corrompuë comme celle, qui nous anime. Qui eſt-ce qui ſe peut promettre de reſiſter à l'air contagieux, qu'on reſpire dans la converſation des hommes de ce Siécle? Seneque avoüant du ſien, qu'il croioit la choſe impoſſible. *Facile tranſitur ad plures*, dit-il dans la ſettiéme de ſes Epitres à Lucilius, *Socrati, Catoni, & Lælio, excutere mentem ſuam diſſimilis multitudo potuiſſet, adeo nemo noſtrum qui maxime concinnamus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium poteſt.*



VIII. PROBLEME.

Se doit-on abſtenir des voyages, ſur ce prétexte, qu'ils préſentent plus de vices que de vertus à imiter?

NON: Puiſque les plus grands hommes de l'Antiquité, & particulierement de la Grece, ſe ſont rendus recommandables par les voyages, qu'ils entreprenoient & continüoient fort avancés dans l'âge. L'on eſtime partout ceux, qui s'y ſont adonnés, & l'on peut dire tout de bon, auſſi bien qu'en raillant, qu'un homme doit bien ſavoir ſon monde, quand il n'a fait toute ſa vie, que le courir.

Oui: Généralement parlant, & ſur tout à l'égard des jeunes gens, qui ſont bien plus ſuſceptibles du mal que du bien. Le Proverbe, *Ne temere Abydum*, donnoit autrefois ce conſeil. Les plus utiles promenades ſont celles de l'eſprit, ψυχῆς περίπατος φροντὶς ἀνθρώποισιν. Et l'on peut répondre à l'exemple propoſé des Philoſophes Grecs, que nos corps aiant été nommés par eux des plantes humaines, il n'y a point d'apparence de les tranſplanter ſi tard, qu'ils faiſoient. Nous ne ſommes pas moins terreſtres en cela que les arbres, qu'on ne ſauroit changer de ter-

roir ſans un peril preſque inévitable, quand ils ſont avancés dans leur retour. Certes on peut dire hardiment, que nos ames ont trop d'interêt à la conſervation de cette partie inférieure, pour la tant hazarder.

IX. PROBLEME.

Faut-il refuſer les préſens, que vous fait une main ſuſpecte? pour ne pas dire ennemie.

NON: Il y a trop d'inhumanité dans ce refus, qui ferme la porte à toute reconciliation. Souvent un petit préſent a noüé inopinément de grandes amitiés. Et ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'Optatus Evêque de Milevi reproche à l'Hérétique Donatus, Chef des Donatiſtes, d'avoir inſolemment rejetté les préſens de l'Empereur Conſtans, ſe croiant plus ſage que Daniel, qui ne refuſa pas ceux du Roi Balthaſar.

Oui: Les ennemis, & les perſonnes ſuſpectes ſont à craindre, même lors qu'ils vous font des préſens, *Timeo Danaos & dona ferentes*. Les plus ſages, dit Pindare, y ſont quelque fois attrapés, ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται, *verum, lucro etiam ſapientia irretitur*. Et Sophocle a judicieuſement obſervé, qu'Hector fut attaché avec le baudrier

in Ajace flagell. qu'Ajax lui avoit donné, comme Ajax fut tué avec l'épée, dont Hector lui avoit fait présent. Tant le sort même vérifie, que le don d'un ennemi est souvent préjudiciable.

X. PROBLEME.

Ne sauroit-on être trop heureux? & une fortune mediocre doit-elle être preferée à toute autre?

NON: L'extension du bien ne peut changer sa nature; & plus il est grand, plus il est à priser. S'il en étoit autrement, nous ne pourrions concevoir la beatitude, que nous attribuons à Dieu, qu'avec quelque mélange d'imperfection. Quand l'excès du bonheur semble nous inquieter, ce n'est pas sa faute, c'est celle du sujet où il est attaché, qui ne sait pas s'en prévaloir. Mais l'on reconnoit journellement, que la bonne fortune n'éblouït pas sans exception tous ceux, qu'elle éleve; & qu'il se trouve tel estomac, qui profite de ses plus grandes douceurs, sans les rejetter & sans en être incommodé. L'appetit naturel du bien que tout le monde souhaite, justifie, qu'on auroit tort de s'en défier; n'y aiant point d'apparence, qu'il pût devenir un mal, & qu'il fût si universel & il-

lusoire tout ensemble. Tant d'autels dressés par tout l'univers à la bonne fortune, montrent aussi qu'on n'a pas toûjours eu si mauvaise opinion d'elle.

Oui: La felicité de ce siécle est quelquefois embarassante, comme ces habits de parade, qui peinent pour être trop chargés d'or & de pierreries; *probo fortunam velut tunicam, magis concinnam quam longam*; la veste ou le manteau qui trainent, ne sont bons qu'à faire broncher,

Fortuna magna, magna domino est servitus. Laber.

Ce Romain, que ceux de son païs ont préferé à trois cens Socrates,

Quippe malim unum Catonem, quam trecentum Socratas. Florid.

Ce grand homme, dis-je, faisoit difficulté d'opiner pendant la joie des prosperités, parce qu'elles nous troublent le jugement autant que les adversités ont accoutumé de le rectifier. *Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto: secundæ res lætitia transversum trudere solent a recte consulendo, atque intelligendo. Quo majore opere dico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus.* Il s'est expliqué ailleurs de la même pensée en ces Cato l. 5. Orig.

fragm. Orat. termes, *Scio fortunas secundas negligentiam prehendere solere*, soutenant, qu'entre autres mauvais effets, les bons évènemens nous jettent dans une dangereuse negligence. Il y relat. Martini. a un oiseau à la Chine, qui ne chante jamais, si ce n'est lors qu'il doit pleuvoir. Vous diriés, que le bonheur extrème, dont nous parlons, ait quelque chose de semblable, il ne nous visite guéres qu'à la veille de quelque signalé déplaisir, qui le suit. Nous avons vû de nos jours tels hommes, qui pouvoient dire avec un Cæcilianus dans Ciceron, l. 2. de fin. *omnibus se lætitiis lætos esse*, dont la condition passée d'une extrémité à l'autre, vérifie suffisamment ce que nous disons. A peine se trouvera-t-il une personne, qui n'éprouve quelque chose de semblable dans sa vie pour particuliere qu'elle soit; mais cela ne paroit guéres qu'en celle des hommes élevés au dessus du commun, comme l'on n'observe que les eclipses des grands Astres, tels que la Lune & le Soleil. Ce n'est donc pas sans sujet qu'Aristote a prononcé, que ce n'est nullement le fait de tout le monde de digerer une l. 5. polit. c. 8. bonne fortune, Φέρειν οὐ παντὸς ἀνδρὸς εὐτυχίαν, *non esse cujusvis ferre prosperam fortunam;* d'où il resulte, qu'une médiocre est plus souhaitable, puisqu'ordinairement la premiere nous accable.

XI. PROBLEME.

Eſt-on obligé d'obſerver toûjours ce qu'on a promis, & la Foi donnée doit-elle être tenuë inviolable?

NON: Si vous ne pouvés executer vôtre promeſſe ſans offenſer Dieu. Hérode fit très mal de garder celle, qu'il avoit faite à Herodias pour la mort de Saint Iean Baptiſte. Mais l'on doit condanner ſur cette matiere toutes évaſions mentales, ſemblables à celle d'Hippolyte dans Euripide, quand il proteſte, qu'il n'y a eu que ſa langue ſeule, qui ait juré, ſon eſprit aiant été fort éloigné de ſon ferment,

Quæ jurat mens eſt, nihil juravimus illa.

dit auſſi Cydippe dans Ovide à ſon Acontius. Ce que prononça un Roi de la grande Java, eſt encore plus condannable, lors qu'il crût bien répondre au reproche qu'on lui faiſoit de ne garder pas ſa parole, parce que ſa langue, diſoit-il, n'étoit pas faite d'os pour demeurer inflexible, mais qu'il la vouloit ploier à ſa volonté, & n'être jamais contraint par elle en ſes actions. Ce ſont deux crimes de promettre une choſe injuſte, & puis de l'executer. Hors de cette conſidération, c'en

ſeroit une ridicule de dire, qu'on ne veut pas être eſclave de ſa parole.

Oui: Alexandre le Grand pour avoir manqué de parole à quelques Indiens, ternit le luſtre de ſes plus beaux exploits. Et Plutarque qui fait ce jugement, quoique favoriſant toûjours ailleurs ceux de ſa nation, remarque dans ſes Queſtions Romaines, qu'Hercule ne jura jamais qu'une fois, ſans dire qu'il ſe ſoit parjuré. La Morale du Grand Seigneur eſt fort à reprouver, quand ſur le prétexte, que tous ſes ſujets ſont ſes Eſclaves, il croit n'être point obligé à tenir les ſermens, qu'il leur peut faire, proteſtant, qu'un Souverain ne ſauroit s'engager valablement envers ſon Eſclave. Le mot de nôtre Roi Jean eſt bien plus à eſtimer, que ſi la Foi étoit perduë dans le Monde, elle devroit ſe retrouver dans la bouche des Rois. Ajoûtons-y dans celles des Philoſophes, qui ne le peuvent être ſans être gens de bien, puiſque Xenocrate, comme tel, étoit diſpenſé par les Magiſtrats d'Athenes, de jurer, ſelon la forme ordinaire, que ſes dépoſitions étoient véritables; donnant à ſa ſincerité, dit Valere Maxime, ce qu'ils n'euſſent pas voulu donner à leur Magiſtrature.

Val. Max. l. 2. c. vlt.

XII. PROBLEME.

Faut-il s'abſtenir des Ieux de hazard, & où l'on s'affectionne à cauſe du gain qu'on y prétend faire?

NON: Parce que la vie humaine eſt accompagnée de tant de chagrins, que chacun a beſoin de la recréer un peu, & de délaſſer ſon eſprit dans le divertiſſement, qui ſe prend au jeu. Le Soleil même, dit plaiſamment l'Eſpagnol dans un de ſes Proverbes, ſe joüe avant que de commencer ſa carriere, *juega el Sol antes que naſca;* & il ſemble, qu'il ſe repoſe, quand il finit ſa courſe. Quoi qu'il en ſoit, il y a plus d'apparence d'excuſer le jeu ſur ce relâchement neceſſaire aux ames les plus agiſſantes, que de s'imaginer en faveur des trois dez, le plus décrié de tous les jeux, qu'ils ont quelque choſe de philoſophique, n'aiant été inventés, comme quelques-uns l'ont écrit, qu'en conſidération des trois tems, le préſent, le paſſé, & le futur. Il n'y auroit point de Jeux, qu'on ne pût aiſément excuſer, ſi l'on vouloit donner la même liberté à ſa fantaiſie. (Buleng. de Iud. vet. c. 59.)

Oui: L'on doit éviter comme des écueils ces jeux, où l'on ne s'applique, que pour profiter de la perte des perſonnes, qui s'y

exercent avec nous. C'eſt une honte, que des Payens & des Idolâtres pratiquent une Morale plus auſtere, que la nôtre, ſur ce ſujet. Les Rélations du Japon nous apprennent, que c'eſt un crime capital, que d'y joüer de l'argent. Tous ceux, qui ont demeuré parmi les Turcs vous aſſureront, qu'à la reſerve de quelques Rénégats, les vrais Muſulmans ne s'adonnent point aux Jeux, où le vainqueur puiſſe s'attribuer plus d'avantage, que d'avoir remporté la victoire. Voiés comme Ciceron traite mal Antoine dans ſa ſeconde Philippique, ſur ce que *Licinium Lenticulum de alea condemnatum colluſorem ſuum reſtituit.* Il lui ſoutient qu'un autre qu'un brélandier n'auroit pas violé les Loix Romaines, établies contre les joüeurs, en faiſant abſoudre & rétablir celui, qu'elles avoient condanné comme tel; *hominem omnium nequiſſimum, qui non dubitaret vel in foro alea ludere, hunc lege quæ eſt de alea condemnatum qui in integrum reſtituit, is non aperte ſtudium ſuum profitetur?* En vérité, la licence n'a pas été toûjours telle, que nous la voions aujourd'hui, ſur tout à l'égard des Eccleſiaſtiques, Saint Bernard aiant prononcé autrefois, que les jeux des Séculiers devenoient des crimes en la perſonne de ceux-là.

Entre une infinité d'exemples, qui ſe peuvent rapporter, pour faire comprendre les malheurs, que peut cauſer le Jeu, de quelque nature qu'il ſoit, j'en veux rapporter deux ſeulement, aſſez authentiques il me ſemble. Nôtre Hiſtoire nous fait voir, que Robert & Henri, enfans de Guillaume le Conquerant, étant venus viſiter le Roi Philippe Premier à Conflans ſur Oiſe, & s'étant mis à joüer à l'Echiquier avec Louïs le Gros fils du même Philippe, ils s'échauffèrent tellement à ce jeu, que ſe querellant ils en vinrent aux mains. Nôtre Louïs nomma Henri fils de bâtard, celui-ci le frapa de l'Echiquier, & l'eût peut-être tué, ſi Robert ſon frere ne l'en eût empèché. Les Normans ſe ſauvèrent après cela chez eux, mais ce fut l'origine de quatre cens ans de guerres, qui continüèrent depuis entre eux & nous. Le ſecond exemple ſera étranger, & d'un païs, qu'on peut nommer l'autre Monde. L'Inca Manco joüant aux quilles avec des Eſpagnols qui s'étoient refugiés vers lui, l'un d'eux nommé Gomez Perez prit querelle avec ce Prince, & le tua d'un coup de quille ſur la tête; ce qui porta les Indiens à faire perdre la vie à tous ces Eſpagnols. De ſi funeſtes évenemens doivent donner de l'horreur des jeux, qui les

Hiſt. des Incas 2. part. l. 4. c. 7.

produisent. Ne vous étonnés pas de ce que nous venons de dire de celui des Quilles, la
2. part. l. 3. c. 9. même Histoire témoigne, que François Pizarre, ce grand Conquerant du Perou, se plaisoit sur tout à y joüer.

XIII. PROBLEME.

Une extrème vieillesse est-elle souhaitable?

NON: Parce que les beaux jours de nôtre vie, sont apparamment ceux de nôtre Jeunesse, comme les premieres liqueurs, qui sortent d'un vaisseau, sont les plus pures & les plus estimables, ce qui suit n'aiant rien que de grossier, à cause qu'il se ressent de la lie qui est au fond.

Virg. *Optima quæque dies miseris mortalibus ævi*
Prima fugit.

La prudence & le bon sens, qui font tant priser le grand âge, ne l'accompagnent pas toûjours, souvent il nous fait radoter, & les Vertus le quitent, lors que nous en aurions le plus de besoin. *Non canitudini comes Virtus*, comme parloit Varron, & l'on ne voit pas moins de vieux fous, que de jeunes évaporés. D'ailleurs le bien général s'oppose à ces desirs inconsidérés de vieillir, qui mettroient

la famine dans le Monde s'ils étoient exaucés & satisfaits, *humani generis incrementum terra non caperet, si omnes senescerent qui nascuntur.* Tant y a que dans le vieil Testament, David à l'âge de soixante & dix ans où il mourut, étant nommé *senex & plenus dierum*, lui, que Dieu avoit choisi selon son cœur, il semble qu'on doit être ridicule aujourd'hui, d'aspirer à une derniere caducité.

Petrar.

1. Paral. c. 23.

Oui: Puisqu'il n'y a point de souhait plus ordinaire à tous les hommes, que celui de vivre longtems; ce qui montre qu'il est naturel, & par consequent raisonnable. Je sai bien, qu'Euripide dans son Hercule Furieux rend la vieillesse plus difficile à supporter, que tout le Mont Ætna; ce qui a fait écrire à Saint Gregoire de Nazianze

- - - premor ipse senecta,
Quæ gravior Siculis dicitur esse jugis.

carm. in morbum.

Mais ce sont des exaggerations poëtiques, qui n'empêchent point, qu'on ne voie de fort heureuses & souhaitables vieillesses. Peut-on dire, que ce ne soit pas un très grand avantage de se voir délivré de la tyrannie de tant de passions inséparables de la jeunesse, & qui ne nous abandonnent souvent qu'à l'extrémité? N'est-ce pas aussi un merveilleux contentement de connoitre cent choses, que

l'âge avancé nous découvre, qui font le bonheur de nôtre vie, & dont à peine les jeunes gens conçoivent la moindre idée? puisqu'enfin selon le Proverbe Espagnol, *un Asno viejo sabe mas que un potro.*

XIV. PROBLEME.

Peut-on trop respecter les Loix, & être trop rigoureux Justicier?

NON: Car le bon Juge doit ressembler à la Mer, qui ne change jamais la qualité de ses eaux par la douceur de celles qui entrent dedans; ni celui dont nous parlons, la rigueur des Loix, ou ce qu'elles ont de précis, par quelque considération que ce soit. En effet l'ordonnance de Dieu défend expres-
cap. 23. sément dans l'Exode, d'avoir pitié du pauvre en jugement, qui est le plus grand sujet qu'on puisse avoir, pour rabattre quelque
cap. 19. chose de la severité du Droit. Et dans le Levitique l'on voit mises en parallele ces deux fautes, d'avoir égard à la personne d'un pauvre miserable, & de faire quelque réflexion sur l'autorité des gens puissans; *non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis.* C'est pourquoi le nouveau Testament est plein de passages, qui assûrent, que Dieu

regarde également toutes les personnes, *Deus non est acceptor personarum.* Et certes, celui qui veut interposer son jugement sur ce qu'a écrit le Legislateur, en augmentant ou diminuant ses peines ou ses recompenses, court grande fortune de s'éloigner de ses bonnes intentions, & de commettre sans y penser de grandes injustices. Aristote demande dans sect. 29.
un de ses Problemes, pourquoi l'homme est qu. 7.
le plus injuste de tous les animaux. Sa solution est, qu'étant le plus ingenieux de tous, la pointe de son esprit fait, que par de certaines vuës, trop subtiles, il s'écarte plus souvent, que les autres, de la droite raison. L'on ne peut donc se tenir trop attaché à ce que préscrivent les Loix, qui doivent être invariables à nôtre égard. Il semble quelquefois qu'il y a de la rigueur à les suivre exactement, mais à le bien prendre, il se trouve toûjours qu'elles sont très justes, parce que dans la Politique, aussi bien que dans la Médecine, ce qui est le plus utile est encore le plus juste. Dans celle-ci l'on coupe un membre pour en sauver un autre, ou l'on seigne le bras pour guerir la tête. Et dans le cours de la Justice, des personnes innocentes peuvent souffrir pour un bien général, & par là plus important que le leur particulier, dont

l'on pourroit produire une infinité d'exemples. Ainſi chez les Romains un ſerviteur aiant tué ſon Maitre, tous les autres étoient condannés à mourir. Ainſi le Général, qui decimoit ſon armée, puniſſoit le dixiéme, que le ſort préſentoit, bien qu'il n'eût pas fui volontairement, & qu'il fût peut-être le moins coupable de tous.

Oui: Parce qu'en bonne Théologie, il n'appartient qu'à Dieu ſeul de chatier pour l'iniquité d'autrui. Qui eſt le Juge temporel, qui dût punir l'enfant pour le pere, comme le fut le fils d'Achab à cauſe de la mort de Naboth, ſelon la declaration d'Elie au troiſiéme livre des Rois. Et Sylla n'eſt-il pas juſtement diffamé par Salluſte, d'avoir le premier étendu les peines de ſes proſcriptions juſques ſur ceux, qui étoient à naitre, *Sulla ſolus omnium poſt memoriam hominum, ſupplicia in poſt futuros compoſuit, queis prius injuria quam vita certa eſſet.* Je ſai bien, qu'il y a des Juges, que les Anciens nommoient *Casſianos*, qui ſont d'une humeur ſi rigoureuſe, qu'ils font gloire de porter toûjours les choſes, *etiam ſputatilia crimina*, comme les nommoit L. Siſenna, dans la derniere ſévérité. Mais il y en a d'autres, qu'on doit apparamment plus priſer, encore qu'on les puiſſe

c. 21. & Ioſ. ant. Iudaic. l. 8. c. 7.

Cic. in Bruto.

nommer leurs Antipodes. Tel étoit ce grand Empereur Marc Antonin le Philosophe, qui punissoit tous les crimes, selon le témoignage de Jules Capitolin, par des supplices beaucoup moindres, que ceux, qui leur étoient ordonnés par les Loix. Les Negres du païs de Senega ne font jamais souffrir la mort à leurs coupables, par cette raison, qu'il n'y a que Dieu, qui, comme auteur de la vie, ait le droit de l'ôter. Et la remarque de Thucydide, qu'autrefois les peines, dont l'on se servoit, n'étoient pas si grandes, qu'elles ont été depuis, montre bien qu'étant arbitraires, les plus humaines doivent être tenuës les meilleures, puisque, comme il dit, il n'y en a point qui puissent empêcher de pècher. Ceux de cette opinion font grande distinction entre l'Equité, qui est selon la Loi de Nature, & la Justice ou le Droit, qui se conforme à la Loi écrite. Ce sont peut-être ces deux Divinités, Dicé, & Themis, que les Grecs vouloient n'abandonner point les côtés de Jupiter. Mais on a toûjours reconnu, que si ce dernier Droit n'étoit temperé ou moderé par l'Equité, il dégénereroit souvent en une pure injustice, *summum jus, summa injuria.* C'est pourquoi Origene dans son settiéme Livre contre Celsus, interpréte

l. 3. hist.

ſelon cela le *jus non bonum & præcepta non bona* d'Ezechiel, de ceux, qui ſont ſelon la lettre, ſoutenant, que les autres appellés par le Prophete *præcepta recta & jus bonum*, doivent être *ſecundum intellectum*, & que le jugement avec l'équité en ſont les maitres. De là vient le précepte de l'Eccleſiaſte, *noli eſſe nimis juſtus*, & la maxime Apoſtolique, que la lettre ſeule tuë, mais que l'eſprit vivifie. En effet, quoi qu'on confonde ſouvent la Juſtice & l'Equité, dont nous parlons, parce qu'elles ſont compriſes ſous un même genre, qui eſt celui de la Vertu; elles ne laiſſent pas de différer, comme l'homme & le cheval ſe diſtinguent, qui ont l'animal pour genre commun. Tant y a, que les ſentences les plus douces ont pour elles le
Prov. c. précepte de Salomon: *Erue eos, qui ducun-*
24. *tur ad mortem, & qui trahuntur ad interitum liberare ne ceſſes.* Mais il y a des perſonnes, qui ſur le prétexte, de ne donner jamais rien à la faveur, penchent toûjours du côté de la rigueur, & comme le leur reproche Pline le
l. 9. ep. 5. Jeune, *dum verentur ne gratiæ potentium nimium impertiri videantur, ſiniſteritatis atque etiam malignitatis famam conſequuntur.* Tout cela n'empêche pas, que le mot ne doive être pris pour un Oracle, que ceux, qui cor-

rompent les Loix, ſont pires que les faux Monnoyeurs, qu'on a vû aſſez d'Etats & de Communautés, qui ſe ſont maintenuës, emploiant de la monnoye d'argent mêlé avec du plomb ou du cuivre; & que de celles, qui ont mépriſé ou falſifié leurs Loix, il ne s'en eſt jamais ſauvé une, au dire de l'Orateur Grec, qui ne ſoit miſerablement perie. Demoſ. orat. contr. Thim.

XV. PROBLEME.

Faut-il apprendre les Langues comme une choſe abſolument néceſſaire?

NON: Puiſque leur connoiſſance ne peut être qu'improprement honorée du titre de Science, & qu'elles ne ſont qu'un moien propre pour l'acquerir, duquel néanmoins on ſe peut paſſer. A la vérité le langage des Savans primitifs, qui ont été les Grecs, donne un merveilleux avantage pour l'acquiſition de ces mêmes ſciences, à cauſe que les ſimples termes, dont ils ſe ſont ſervis, font entendre ſouvent de telle ſorte la nature des choſes, qu'on les comprend preſque auſſi clairement, que par de longues definitions, que les autres Langues ſont obligées d'en donner. C'eſt pourquoi Ciceron, qui a porté la Latine au plus haut point de perfection,

qu'elle pouvoit aller, n'a pas fait difficulté d'avoüer, que les ouvrages spirituels des Grecs étoient bien plus connus & plus estimés par tout le Monde, que ceux des Latins, *Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina suis finibus, exiguis sane, continentur.* Cela procedoit de ce que toutes les Nations ont été passionées pour apprendre les Sciences que les Grecs semblent avoir cultivées les premiers, les communiquant en suite à toute la Terre. Mais suivant le cours des choses sublunaires, qui varient incessamment, le Latin a tellement étendu ses limites, que le plus grand de ses Orateurs faisoit si étroites, qu'aujourd'hui il a presque pris la place du Grec, de façon, que Lipse n'a pas fait difficulté d'appeller la Langue Latine, *vinculum Gentium.* Et il se trouve aussi qu'à present il y a peu de peuples de reputation, qui ne possedent dans leur Langue toutes les belles connoissances Grecques & Latines. L'importance est que chacun d'eux s'en fait accroire là dessus, & tient sa Langue maternelle préferable à toutes les autres, qu'il méprise. Ainsi les Turcs soutiennent, qu'il n'y a que la leur seule qui soit de bon usage en ce Monde, qu'en Paradis on parlera Arabe, & que le jargon des Persans, leurs mortels en-

orat. pro Archia.

Relat. de

nemis est reservé pour l'Enfer. Cela me fait souvenir, que *Pietro della Valle* dans sa quatriéme Lettre, veut, que la Langue Persane soit une des plus pauvres de toutes celles, qui se parlent. Mais je défere peu aux jugemens d'un étranger, qui n'avoit pas toutes les lumieres nécessaires pour determiner ce qu'est un idiome, dont il connoissoit à peine les premiers élemens. Tant y a que comme nous venons de dire, chacun met le bon de son côté; témoin l'Empereur Michel, qui rescrivant en colere au Pape Nicolas, lui reprochoit, que sa Langue Romaine ou Latine, étoit barbare & Scythique; témoin encore cet Espagnol, qui assûroit, que sa Langue étoit tellement propre pour le commandement, que Dieu s'en servit, lors qu'il fit défense à Adam de manger d'un des fruits du Paradis Terrestre, que le serpent séduisit Eve en Italien, le plus persuasif de tous les langages; & que nôtre premier Pere s'excusa en François, qui lui fournit les termes les plus propres, dont il pouvoit former une excuse. Si cela semble ridicule, l'opinion de Beccan ne l'est pas moins, quand il a soutenu, que le Brabançon ou Flamand étoit cette Langue originale que Dieu avoit alors inspiré au premier des hommes. Je laisse aux Rabins la

Theu. le Ieune.

Baron. tom. 10.

défenſe de leur Hebreu, mais outre qu'il n'eſt pas conſtant, que celui qui reſte ſoit le langage d'Adam, ni s'il étoit Syriaque ou Chaldéen, encore peut-on dire, que ſuppoſé qu'il le fût, cela ne prouveroit pas bien, qu'il dût paſſer pour le plus excellent de tous, non plus que ſon premier habit ne ſeroit pas vraiſemblablement pris pour le plus riche & pour le plus à eſtimer, dont l'on ſe pût parer. En effet la Langue Hebraïque, toute abondante qu'elle eſt en expreſſions ſublimes, ſe trouve fort ſterile d'ailleurs, & manque des termes néceſſaires pour ſignifier les choſes communes. Cela fait, qu'on l'a agréablement comparée à un hôte curieux en peintures, & en mille autres galanteries, mais qui manque de draps, de ſerviettes, dont un ménage ne ſe peut paſſer ſans une grande incommodité. Les Maſſorets en diront ce qu'il leur plaira; mais tant y a, qu'il n'y a guéres de Langues, qui ne ſe croient préſentement plus capables d'enſeigner les Sciences, que celle-là; outre que les plus communes, qui ſont de quelque mérite, ou pour mieux dire d'une richeſſe connuë, penſent, qu'elles ſe peuvent aiſément paſſer de toutes les autres.

Oui: Parce qu'il y a des Langues ſavantes, qui tiennent l'érudition comme enfer-

mée, de telle façon, qu'on ne ſauroit ſans elles ſe promettre de la bien poſſeder. En effet, qui peut ſans le Grec eſperer quelque rang parmi les hommes de lettres? L'Arabe ne donne-t-il pas des lumieres dans la Philoſophie Péripatétique par le moien d'Averroës, & dans la Médecine par ce qu'en a écrit Avicenne, qui rendent les hommes fort recommandables dans ces deux profeſſions? Pour le Latin, chacun ſait, que ſans lui on ne peut faire la moindre figure, ni être tant ſoit peu conſidérable entre les perſonnes ſavantes. Mais qui peut nier, que l'homme, le plus né à la ſocieté de tous les animaux, ne deſire naturellement d'entendre & d'être entendu de ſes ſemblables? ce qu'il ne peut obtenir que par la connoiſſance des Langues. Cette conſidération a été ſi puiſſante ſur les eſprits de Kekerman & de Voſſius, que fondés ſur la maxime d'Ariſtote au premier Livre de ſes Ethiques chapitre premier, que nul deſir purement naturel n'eſt illuſoire ni vain, ils ont été perſuadés, qu'originellement les hommes étoient nés pour une langue univerſelle, qui devoit être commune à tout le genre humain. Plutarque nous apprend dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, que parmi les Egyptiens leurs Mages tenoient auſſi, qu'à la fin

ſyſt. ph. l. 4. c. 8. de theol. Gent. l. 3. c. 44.

tous les hommes ne parleroient plus qu'une langue. Je vous citerois volontiers là dessus un passage d'Arnobe, qui feroit beaucoup pour montrer la nécessité d'une seule langue parmi les hommes, puisqu'il porte, que le Fils de Dieu étant en terre se faisoit entendre avec un seul idiome qu'il proferoit, par autant de personnes, qui l'écoutoient, & qui étant de différentes nations, pensoient toutes, qu'il leur avoit parlé en leur langue mater-
lib. 1. nelle, *cum unam emitteret vocem, ab diversis populis, & dissona oratione loquentibus; familiaribus verborum sonis, & suo cuique utens existimabatur eloquio.* Mais ses Evangelistes n'aiant rien prononcé de si précis, je ne défere que pieusement au texte d'Arnobe, & je me contente d'observer, qu'on ne peut remedier aucunement à cette diversité de langage, si ennemie de la societé des hommes, que par l'étude des Langues différentes, dont la connoissance se peut dire par consequent nécessaire.



XVI. PROBLEME.

Tout Larcin est-il condannable?

NON: Vû que des Nations entieres, fort estimées d'ailleurs, ont permis & même prisé le Larcin. Aulu Gelle prouve par l'autorité d'un Ariston, célébre jurisconsulte, que les premiers Egyptiens, qui furent très-ingenieux dans les arts & dans les sciences, permirent toute sorte de vol, *apud veteres Ægyptios, quod genus homines constat & in artibus reperiendis solertes extitisse, & cognitione indaganda sagaces, furta omnia fuisse licita & impunita.* Il ajoûte la même chose des Lacedemoniens, & que tous ceux, qui avoient couché par écrit leurs Loix & leurs Coutumes, *qui de moribus legibusque eorum memorias condiderant*, demeuroient d'accord, que le Larcin étoit licite, & d'un usage commun parmi eux, comme très utile à la jeunesse, *quod & furandi solertia & adsuetudo acueret firmaretque animos adolescentium, & ad insidiarum astus, & ad vigilandi tolerantiam, & obrependi celeritatem.* Isocrate confirme tellement cela dans son Panathenaïque, qu'il assure, que c'étoit par prétexte seulement, que les Spartiates envoioient leurs enfans au sortir du lit à la chasse, mais qu'en effet c'é-

l. 11. c. ult.

toit pour dérober aux champs tout ce qu'ils pourroient. Je sai bien que d'autres païs ont été & sont encore fort rigoureux aux Larrons; mais cette diversité ne sert-elle point à rendre la chose problematique? aussi bien que la différence des peines établies par les Legislateurs. Quoi qu'il en soit, s'il y a eu de tout tems de bons Larrons, tels que l'Autolicus d'Homere, l'on ne doit pas, il me semble, les condanner tous. L'on dit, que le Roiaume des Cieux veut être pris de force; & les Athéniens en condannant en l'amende leur Roi Agesilas, pour avoir dérobé le cœur de ses sujets, lui rendirent sans doute le plus grand honneur, qu'ils lui pouvoient faire. Il y a donc des larcins glorieux, & l'on ne doit pas les mettre tous à une même censure.

Oui: Attendu que ces Loix, qui paroissent avoir toleré le Larcin, ne sont rien au prix de tant d'autres, & sur tout des divines, qui en font un crime Capital. Des vols équivoques ou métaphoriques, tels que celui d'Agesilas, ne peuvent être allegués en faveur de ceux, contre qui les bonnes Loix fulminent avec toute sorte de sévérité. Le grand Legislateur de la Chine Confutius témoigna la grande aversion, qu'il avoit contre les Voleurs, quand il ne voulut jamais boire, quel-

que alteré qu'il fût, de l'eau d'une fontaine, qu'il rencontra, par cette ſeule raiſon, qu'elle ſe nommoit *Tao*, c'eſt à dire du Brigand. L'on veut que ce mot de Brigand vienne de Brabançon, qui lui a été autrefois ſynonyme, *prædones vulgo dicti Brabantiones*, dit la Vie de Louïs ſettiéme, fils de Louïs le Gros. Ainſi Κυμβρὸς, *Cimber*, ou *Danus*, paſſe dans Suidas pour un Voleur; de même que les mots *Iſauricus* & *Argivus*, ont été autrefois proverbialement emploiés avec diffamation pour déſigner de dangereux Larrons. L'adage *Lydus oſtium clauſit*, n'étoit pas plus favorable aux habitans de Lydie; ce qui ſert à montrer que par tout le Monde les Larrons ont été en abomination. C'eſt une choſe conſidérable, que nous trouvons appuié de l'autorité du Juriſconſulte Sabinus dans la même chapitre d'Aulu Gelle, qui vient d'être cité, que la ſeule volonté peut rendre une perſonne coupable de larcin, *furtum ſine ulla quoque adtrectatione fieri poſſe, ſola mente atque animo, ut furtum fiat, annitente;* de ſorte que comme par le droit des Romains *pœna manifeſti furti, quadrupli erat, nec manifeſti dupli; furti concepti pœna tripli erat.* Ce qui a grand rapport à la défenſe portée par le Droit Divin, dans la ſeconde table du Decalogue, de

ſouhaiter ſeulement ce que les autres poſſedent legitiment.

XVII. PROBLEME.

Une loüange médiocre eſt-elle à eſtimer.

NON: A cauſe qu'il y a ſouvent de la malignité à loüer baſſement ce que le mérite a élevé. Beaucoup de perſonnes en uſent ainſi dans l'opinion où ils vivent, qu'il eſt des loüanges comme de l'argent, de façon qu'ils apprehendent d'en donner trop, de peur de s'en faire faute. Cependant c'eſt en quelque ſorte faire tort à un grand homme de bien, de le priſer de n'avoir pas commis les actions d'un vicieux,

Laberius. *Non eſt bonitas eſſe meliorem peſſimo.*

Il en eſt de même ſur beaucoup de ſujets, où de chetives loüanges font le même effet, que de certains miroirs, qui repréſentent infidelement les figures beaucoup plus petites qu'elles ne ſont. Et je trouve le mot de Valere
l. 2. c. 7. Maxime fort conſidérable, lors qu'il craint de n'avoir pas aſſez dignement parlé d'une action de Paul Emilie, *ſi tamen*, dit-il, *acta excellentiſſimorum virorum humiliter æſtimare, ſine inſolentiæ reprehenſione permittitur.* En effet Marc Antonin a judicieuſement obſervé

que jusqu' aux pierres précieuses, elles perdent quelque chose de leur prix, si elles ne sont hautement loüées. Aussi voions-nous, que ceux qui paroissent si chiches dans la distribution de leurs loüanges, n'en donnent guéres qu'avec quelque intention de déprimer ceux, qu'ils font mine de vouloir exalter. L'on endort le membre qu'on veut couper; & l'on fait souvent comme le Scorpion, qui embrasse avant que de lancer son aiguillon, ou au même tems qu'il pique de la queuë;

Fistula dulce canit volucrem dum decipit auceps.

Ceux, qui en usent ainsi, peuvent encore être comparés à une espece de Crocodiles, qui se trouvent en Cananor aux Indes Orientales, Maffeus qui pour avoir l'haleine agréable & attraiante, l. 2. hist. ne laissent pas de devorer très cruellement. Dieu nous garde de ceux qui paranymphent de cette maniere; & tenons aussi pour bonne maxime, qu'une loüange médiocre, qui paroit ordiniarement presque forcée, ne s'applique guères à des sujets, qui en méritent de plus relevée, qu'avec fort peu de bonne intention.

Oui: Dautant qu'il n'y a rien de plus préjudiciable aux bonnes mœurs, que ces loüan-

ges hyperboliques, qui partent de lieux communs, & qui se distribuent presque indifférement à toute sorte de personnes. Seneque s'en est plaint avant moi, particulierement au sujet de l'Eloquence, *Nihil æque & eloquentiam, & omne aliud studium auribus deditum vitiavit, quam popularis assensio*, ou plûtôt selon moi *assentatio*. Il distingue pour cela *laudem*, qui doit être reglée, *à laudatione*, qui est presque toûjours exorbitante; d'où vient, ajoûte-t-il, qu'on ne dit pas *laus funebris*, mais *laudatio funebris*; parce qu'en cette derniere l'on passe d'ordinaire jusqu' à l'excès. Certes une loüange modérée est préferable à toute autre. Elle est comme une pluie légere, qui pénetre mieux, & moüille plus heureusement qu'une grande, qui tombe avec trop d'impetuosité. Et il me semble, que Lysippe étoit fondé en bonne raison, de soutenir, qu'il avoit plus obligé Alexandre, le représentant une pique à la main, qu'Apelles qui lui faisoit tenir comme à Iupiter la foudre prête à lancer. C'est pourquoi Macrobe remarque fort bien, que les plus amples loüanges d'Homere se prennent plus de l'exemtion des vices, que de la possession des vertus, dequoi il fournit divers exemples; *Homerus non virtutibus appellandis, sed vitiis*

ep. 102.

Plutar. de l. fide.

l. 6. Saturn. c. 7.

detrahendis laudare ampliter solet. Aussi ne peut-on trop estimer le mot de ce Spartiate, qui sur des éloges excessifs que donnoit un étranger à un joüeur de harpe, lui demanda de quels titres d'honneur on usoit en son païs, pour bien loüer les hommes de vertu & d'un grand mérite, puisqu'il emploioit des termes si magnifiques à l'avantage d'un joüeur d'instrument. Mais quoi, si c'étoit un vice autrefois d'être excessif en loüanges, c'est aujourd'hui pratique si ordinaire, qu'on peut dire plus à propos encore, qu'autrefois disoit Laberius,

Vitium fuit, nunc mos est adsentatio.

Cette flaterie de propos obligeans est une glu, où les plus modestes se laissent assez souvent attraper; semblables à cet oiseau, que nous nommons Duc, les Latins *Asio*, & les Grecs *Nycticorax* ou *Otus*, à cause de ses oreilles. Ad vocem ὦτος.
Suidas avec d'autres, assurent, qu'il saute & est si sot que de se laisser prendre quand on le loüé. O que Caton me paroit illustre, quand il se glorifie de ce qu'on ne voioit point de ses Statuës; & que Clodius me semble infame, lors qu'il est contraint de rougir dans la honte qu'il a d'en voir une de lui qu'il avoit si peu méritée!

XVIII. PROBLEME.

Peut-on dire qu'il y ait de bons Magiciens?

NON: Puiſque généralement parlant ils on été condannés par toute ſorte de Nations, & dans toutes les Réligions. Auſſi ne voit-on que des impoſteurs, qui ſe mêlent d'un art encore plus vain, qu'il n'eſt reprouvé, dequoi nous nous ſommes expliqués en pluſieurs endroits, & particulierement dans l'Inſtruction du Dauphin. Le Poëte Accius s'en moquoit ſous le nom des Augures, lors qu'il diſoit dans ſon Aſtyanax, *Nihil credo Auguribus qui aureis verbis ditant alienas, ſuas ut auro locupletent domos.* Si la Magie étoit véritable, & qu'elle eût le pouvoir, qu'on lui attribuë, ceux, qui en ſont profeſſion, ſeroient-ils ſi miſerables que nous les voions? Et comme argumentoit autrefois Origene, ſi les Oiſeaux étoient ſi ſavans, que de pouvoir apprendre les choſes futures, ne prévoiroient-ils pas les embuches, qu'on leur dreſſe? comme la Magie apprendroit ſans doute à ceux, qui s'y appliquent, les moïens d'éviter tant de peines, dont à bon droit on les punit tous les jours. Mais quoi, l'on prend plaiſir à faire valoir le métier de Magicien, par des interprétations favorables ſur beaucoup d'évene-

Nonius Marcellus.

d'évenemens, que le ſeul hazard produit. Ainſi ſur ce qu'on avoit prédit à Robert le Normand, qu'il mourroit en allant en Ieruſalem, Anne Comnene nous apprend au ſixiéme Livre de ſon Alexiade, qu'aprés ſon trépas, l'on dit, que la Prophètie ne regardoit pas la Ieruſalem Paleſtine, mais celle de Cephalonie ou d'Ithaque. I'ai rapporté ailleurs une grande multitude d'interprétations ſemblables, dont l'on pipe une infinité de perſonnes, qui ſont ſi ſimples que d'y déferer. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe, de voir dans *Pietro della Valle*, ce grand Roi de Perſe Xa Abas, qui demeure trois jours aux portes d'Iſpahan ſans y entrer, à cauſe qu'un Géomante avec ſes régles ridicules le lui defendoit. Le même Auteur, quoi qu'aſſez judicieux en d'autres choſes, fait ailleurs un autre conte indigne d'être raporté, de certaines Sorcieres, qui en regardant ſeulement, mangent le cœur des hommes, & quelquefois le dedans des Concombres. Que toutes les conjurations des Magiciens puiſſent d'elles-mêmes operer quelque choſe, c'eſt une grande erreur, *& non ſolum antiqua, ſed antiquata opinio.* Si leurs paroles ſont conſidérables, ce n'eſt qu'autant qu'elles agiſſent, non pas formellement, mais matériellement, en

lettre 6.

lettre 17.

troublant l'imagination de ceux, à qui ces impoſteurs les addreſſent. Et de penſer, ſelon que quelques-uns l'ont écrit, que comme la Nature produit des animaux venimeux, elle faſſe naitre des hommes Sorciers & d'eux-mêmes malfaiſans, c'eſt ſe plaire à ſe tromper ſoi-même. Si vous croiés ceux qui ſont prévenus de ſemblables opinions, les perſonnes qui naiſſent le jour du Vendredi Saint, auquel la Terre s'ouvrit, voient juſqu'au profond de la terre tout ce qui s'y rencontre. Et une Mouche, miſe ſur la porte de la Boucherie de Tolede, empêche toutes les autres d'y entrer. En vérité l'homme eſt un crédule animal.

Oui: Parce que ſans parler de la Magie blanche, qui paſſe pour permiſe, comme opposée à la Noire; il y a eu de tout tems de très grands perſonnages, qui ont été nommés Magiciens, à cauſe de leurs connoiſſances extraordinaires. Ainſi ni les Statuës de Phidias, ni les Tableaux de Zeuxis, n'étoient pas leurs ouvrages, au dire de certains envieux, mais du Demon, qui conduiſoit leur main. Et Suidas qui dit cela au ſujet du Médecin Jacob, ajoûte, que ceux de ſon tems vouloient, qu'il ne fût qu'un ignorant, quoi qu'une main ſuperieure guerit tous ſes mala-

des. Il eſt certain, que Saint Athanaſe fit mine d'entendre le croaſſement d'un Corbeau, ce qui eſt au delà de la portée de nôtre humanité, pour faire prendre garde au lendemain à ſes auditeurs, choſe qui lui reüſſit par ſon interprétation du terme *cras*. Petrarque ne fût-il accuſé de Magie, à cauſe, dit-il lui-même, qu'il liſoit le Poëte Virgile? Et ſa vie ne nous apprend-elle pas, qu'il eût bien de la peine à ſe tirer des mains de l'Inquiſiteur *Marcus Picenus de Solipodio*, le grand ſavoir de Petrarque le lui aiant rendu ſuſpect de Magie? Or quoi qu'on faſſe cent contes là deſſus plus dignes de mépris que de condannation,

Baron. tom. 3.

l. 1. rerum ſenil. ep. 3.

- - - - - *ære minuto*

Qualiacunque voles Iudæi ſomnia vendunt;

ce n'eſt pas à dire, que la vanité ni le crime ſoient ſemblables par tout. Il faut ſe moquer de Solin, quand il aſſure que *lapis hyenium qui in pupulis hyenæ invenitur, hominis linguæ ſubditus, facit ut prædicet futura.* Mais Ciceron, qui ſe railloit ſi bien des Haruſpices & des autres devineurs de ſon tems, ne laiſſe pas d'avoüer aprés Démocrite, que l'inſpection des entrailles de quelques animaux avoit été très ſagement introduite, pour avoir par ce moien des ſignes évidens de la bonté

c. 27.

des terres, & de la ſalubrité de l'air; parce que ſi l'on y reconnoit le contraire, la prédiction eſt aiſée des peſtes & des famines futures, qu'on tâche enſuite d'éviter. Cette ſorte de Magie, ſi elle ſe peut ainſi nommer, n'étoit donc pas condannable par ſa fin. Je ne veux pas dire comme fait l'Eſpagnol en ſon Proverbe, *hagaſe el milagre, y hagalo el Diablo*; & je ſai bien, qu'il n'eſt pas permis d'uſer de mauvais moiens pour parvenir à une bonne fin. Mais il me ſemble, qu'il y a beaucoup de tours de paſſe-paſſe, *vel facta vel ficta*, qui ne doivent pas être mis au rang des plus criminelles actions de Magie. Nicetas
in Iſacio Angelo l. 3. Choniate parle d'un Baſilicius, qui faiſoit ſi bien le Prophete, qu'il paſſoit pour Magicien, en conſidérant & maniant aux femmes la gorge, & même les talons. Voudrions-nous dire qu'il fût auſſi coupable, que cette Sorciere, qui évoquoit l'ame de Samuel, ou qu'un Negromante, qui tâcheroit de reduire en pratique tout ce qu'enſeigne la Clavicule de Salomon? Certes il y a grande différence entre eux; & quoi que le nom de Magicien ſoit toûjours pris en mauvaiſe part, il y en a, qu'on peut en quelque façon nommer bons, s'ils ſont comparés aux plus coupables. En tout cas ſouvenons-nous de ce que decla-

roit autrefois un Musicien d'Egypte, grand ami de Celsus, contre qui Origene a si bien écrit, que la Magie n'a nul pouvoir sur les gens de bien, ni sur les Philosophes, à cause de leur vie bien reglée; mais seulement sur les ignorans, & sur les malvivans. Une telle Sentence bien interpretée, doit être reçûë de quelque lieu qu'elle vienne; le mauvais Demon n'a pas laissé de proferer quelquefois d'essencielles vérités. Orig. contra Celſ. l. 6.

XIX. PROBLEME.

Le Mariage est-il à fuir, comme quelques-uns se le persuadent?

NON: Car les plus sages Legislateurs n'ont rien trouvé ni de plus raisonnable, ni de plus propre à donner le contentement de la vie, que l'union matrimoniale. Le Celibat a ses incommodités aussi bien qu'elle; & jamais il n'a été honoré par la seule considération de ce dont il se prive, plus que le mariage. Je sai bien, que selon la condition des choses de ce Monde, il y a des liaisons d'homme à femme, qui ne satisfont guéres ni l'un ni l'autre. Les Americains étendent ces disgraces jusqu' aux mariages du Ciel, où ils croient que la Lune, comme femme du So- Petrus Martyr

dec. 8. c. 8. leil, a été bleſſée par lui lors de ſon éclipſe, la plaie qu'il lui a faite ne ſe conſolidant que quand cette éclipſe eſt paſſée. Mais elle ne dure guéres, & il en eſt preſque toûjours de même aux mariages de la Terre. Leurs riottes paſſent bientôt entre des perſonnes raiſonnables, & ces riottes ne font aſſez de fois que lier plus étroitement l'amitié, qui doit être entre elles. En effet, quand les Anciens plaçoient Venus & Mercure dans un Temple commun à tous deux; ils vouloient dire ſans doute, que des paroles proférées à propos, & un doux entretien entre les deux ſexes, ſuffiſoient pour remedier aux petites meſintelligences, qui peuvent y ſurvenir. Nous avons accoutumé d'en donner le tort à celui de ces deux ſexes, que la Nature ſemble avoir créé le plus foible; & c'eſt peut être pourquoi on le devroit au contraire juſtement excuſer. Quoi qu'il en ſoit, s'il ſe trouve des femmes imperieuſes, & par là inſupportables à leurs maris; & ſi les Japonois, ſur la crainte d'en rencontrer de telles, ont raiſon de ne prendre jamais rien de leurs épouſées, quand ils ſe marient, afin, diſent-ils, qu'elles ne puiſſent pas leur reprocher ce qu'ils auroient reçû; combien en voions-nous d'autres mieux conditionnées, ſi reſpectueuſes, & ſi pleines de

modeſtie, qu'à l'exemple de la femme de Phocion, elles tiennent pour leurs plus grands ornemens le mérite & la vertu de leurs maris, où elles établiſſent leur principale gloire. Si la mauvaiſe deſtinée de quelques hommes porte, qu'ils ne rencontrent pas dans le mariage tout ce qu'ils s'en promettoient, que leur bonne Morale ſupplée au reſte; &, pour uſer de cet exemple, qu'ils ſe conſolent comme faiſoit Ariſtippe, s'ils ne ſont pas aimés autant qu'ils voudroient; les bons morçeaux que je mange, diſoit-il, ne m'aiment pas non plus, & néanmoins je ne laiſſe pas de les avaler agréablement.

Plutar. de la Muſique.

Oui: S'il eſt vrai, que les hommes, ſelon le mot de Socrate, reſſemblent en ceci aux Poiſſons, qui tâchent d'entrer dans le filet, quand ils ne ſont pas encore dedans, quoi que, quand ils s'y voient pris, ils ne cherchent qu'à en ſortir. Je n'ai nul ſujet de mal parler des femmes, ni du Mariage, mais pour ne pas abandonner tout à fait la plus foible branche de ce Probleme, je veux ſeulement me ſouvenir du choix, que fit celui à qui deux filles étoient offertes en mariage. L'une avoit peu de bien, mais aſſez de ſageſſe; l'autre poſſedoit beaucoup d'écus, mais elle étoit extraordinairement évaporée. L'on aſſure

qu'il prit cette derniere, proteſtant, qu'il trouvoit ſi peu de différence entre une femme ſage & une folle, qu'il ne ſe pouvoit reſoudre à perdre de grandes richeſſes pour ſi peu de choſe. Cette petite hiſtoriette ne doit pas irriter les Fées, que je me contenterai de faire ſouvenir de la maxime établie par Plutarque, que les Dieux mêmes n'ont jamais agréables les ſacrifices faits par une femme en cachette & à l'inſçû de ſon mari. Et qui peut ſe vanter d'avoir remarqué un Siécle dans l'Hiſtoire, où cette doctrine, ſi pleine de conſequences, ait été ſuivie?

XX. PROBLEME.

Faut-il déferer aux invectives, dont uſent beaucoup de perſonnes, à l'exemple de Caton, contre la Médecine?

NON: Ne fut-ce qu'en conſidération de ce, qu'encore que ce vieux Romain ait uſé de mille termes injurieux contre la Médecine, porté d'une averſion extrème contre les Grecs, qui ſeuls l'exerçoient de ſon tems avec reputation, *autoritas non erat*, par la
l. 29. c. 1. confeſſion de Pline, *aliter quam Græce eam tractantibus;* ſi eſt-ce que Pline ajoûte une choſe, qu'on peut voir auſſi dans la vie de ce

même Caton, écrite par Plutarque, quil avoit un Livre de recettes, dont il se servoit à médicamenter tous ceux de sa famille, qui tomboient dans quelque infirmité. On doit conclure là dessus avec ces deux Auteurs, que ni Caton, ni ses semblables, n'ont jamais condanné absolument la Médecine, encore qu'ils aient fort declamé contre la méthode de ses Professeurs; *non rem antiqui damnabant, sed artem.* Ils on peut-être eu raison de trouver à redire en un art de pure conjecture, & si sujet à changement que celui, dont nous parlons. Mais n'est-ce pas une chose étrange, que nonobstant ses defauts, il n'y en ait point de plus utile à la vie humaine? *nullam artium inconstantiorem fuisse, & etiamnum sæpius mutari, cum sit fructuosior nulla.* Car on ne peut pas dire, qu'il y ait moins de sujet aujourd'hui de faire cette réflexion de Pline, qu'il n'en avoit de son tems. Les hommes sont toûjours les mêmes, qui ne déferent pas aux remedes le plus souvent, s'ils les connoissent, *minus credunt, quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt.* Les Arabes depuis ont encore rendu le métier plus obscur qu'il n'étoit, ce qui contribuë beaucoup à le faire plus respecter. Tant y a, que les fautes & les charlataneries des Médecins, s'ils en commettent,

ne doivent pas être imputées à la Médecine; & que si l'on remarque diverses Nations, qui se sont passées de Médecins, l'on ne sauroit dire, qu'il y en ait jamais eu, qui fussent absolument sans aucun exercice de Médecine, *millia Gentium sine Medicis degunt, nec tamen sine medicina.* En vérite nous lisons dans Strabon, que les Indiens, qui en étoient fort curieux, l'exerçoient plus par l'usage de certains alimens, que par celui des médicamens, *medicinam maxime per cibos perficiebant, non per medicamenta;* c'est à dire, comme je crois, qu'ils usoient plus de la Diete, qui considére la quantité & la qualité des vivres, que de fâcheuses & violentes purgations. Mais tout cela établit plûtôt, qu'il ne détruit la Médecine, pourvu qu'elle soit bien pratiquée, & qu'on la fasse selon cette maxime, qu'établit Scaliger au sujet de Léodicenus, *homines qui sine bonis literis medicinam tractant, esse similes iis, qui in alieno foro litigant.* Si vous m'opposés le jugement d'Aristophane, qui nomme grossiers & impertinens les Livres d'Hippocrate, je vous répondrai qu'il ne parle pas de ceux du Prince des Médecins, mais de ceux d'un Hippocrate Athenien, qui méritoient d'être traités de la sorte. Après tout, l'infirmité du corps humain étant telle, que

Plin. l. 29. c. 1.

chacun la ressent, ne doit-on pas faire grand état d'une science, qui nous apprend tout ce qui se peut naturellement pratiquer, pour y remédier. Car il n'y a point de maladies, qui n'aient des secours propres à les surmonter; *non est fateri rerum Natura largius mala, an remedia genuerit.* Dans toute l'Antiquité l'on ne remarque qu'un seul homme, qui arriva sans aucune incommodité à l'âge de cent cinq ans, ce qui passe pour un miracle, *pro miraculo & id solitarium reperitur exemplum, Xenophilum Musicum centum & quinque annis vixisse, sine ullo corporis incommodo.* Pour l'ordinaire il n'y a que la Médecine, qui recompense ses auditeurs du beau présent de la Santé, à peu près, dit Plutarque, comme il y avoit dans Athénes des représentations, où l'on donnoit de l'argent à chaque spectateur. Et qu'y a-t-il de plus estimable que cette Santé sans laquelle tous les autres biens ne sont rien? La Santé de Crotone, que choisit son fondateur Myscelus, est selon moi beaucoup plus à priser, que les richesses de Syracuse, que vous apprendrés dans Suidas, qu'un Archias lui préfera. Car pour cette πλȣτυγία qui ajoûte les richesses à la santé, le mot & la chose sont de l'invention d'Aristophane, & n'eûrent peut être jamais d'autre réalité, que dans

Plin. l. 8. c. 23.

Plin. l. 7. c. 50.

tom. 1. p. 450. & tom. 2. p. 197.

ſon imagination. J'ai de la peine à m'empêcher de dire, que ces deux choſes ſont presque incompatibles.

Oui : Eu égard à la quantité de gens qu'on voit perir entre les mains de ceux de cette profeſſion, fort bien nommée par les Grecs ἰατρικὴ des poiſons dont elle remplit le corps humain, *ab ἰοῖς id eſt venenis*, plûtôt que de la ſanté, qu'elle procure ſelon une autre étymologie. La Pharmacie, qui fait une partie de l'art, compoſe dans une de ſes ſignifications, dit Suidas, des venins, qui lui ont auſſi donné le nom. Mais il y a long-tems qu'on a prononcé, que le Soleil éclairoit leurs bonnes œuvres, & qu'heureuſement pour eux, la Terre couvre les mauvaiſes. Un Grec a écrit de même, qu'il n'eſt permis qu'aux Juges & aux Médecins de faire mourir les hommes impunement. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit nier, que ſi un Médecin doit être eſtimé, pluſieurs enſemble le ſeroient encore davantage, parce que la nature du bien porte que ſa multiplication le rend encore meilleur, *bonum bono additum fit majus*. Cependant perſonne n'ignore le mot de l'Empereur Adrien, qu'il prononça en mourant, *Turba Medicorum interfecit Regem.* Les aſſemblées que ces Galeniſtes appellent des

tom. 2. p. 1030.

Dio Caſſius l. 69.

consultations, produisent tous les jours de semblables effets; & un passage de Seneque témoigne que c'étoit la même chose de son tems, *multorum Medicorum consilia devita, qui parum docti, & multum seduli multos officiosissime occidunt.* En vérité, je doute fort que cet Empereur du Catay se trouvât bien d'une si étrange multitude de Médecins, que la Rélation de Beato Odorico assure, qu'il entretenoit dans Cambalu. Il lui en donne quatre mille, qui étoient Idolâtres, huit de créance Chrétienne, & un seul Sarrasin ou Mahometan. Il en faut bien moins dans une bonne ville, pour se pouvoir vanter qu'aussi bien, que l'Achille d'Homere & ses autres Héros, ils envoient au Roiaume de Pluton une infinité d'ames tous les jours. Cela me fait souvenir de la raillerie de celui, qui disoit depuis à l'enterrement d'un Médecin, qu'il étoit mort comme le bon Dieu pour le salut des hommes. Et parce que Caton accusoit les Médecins Grecs de son tems, de se venger des Romains dans l'exercice de leur art, je ne puis m'empêcher de rapporter ce qu'on a écrit des Ecossois, qu'ils envoient leurs jeunes Médecins faire leur apprentissage en Angleterre, dont ils n'aiment pas fort les habitans, *ut discant periculis eorum, & experimen-*

Ramusio tom. 2.

ta per mortes agant. Enfin si l'on en croit le Poëte Philemon, un Médecin se porte mal, quand il ne voit personne, qui se porte mal,

- - - - - - - - κακῶς ἔχει
Ἅπας ἰατρὸς, αἴ κακῶς μηδεὶς ἔχῃ,
male Medicus habet,
Cum neminem male sese habere contigit.

Au fond, que sont souvent leurs plus belles cures, qu'un changement de mal; s'ils guérissent la pleuresie, c'est souvent en jettant leurs malades dans une peripnevmonie; une autre fois *removent phrenitidem, inducunt lethargum,* comme le leur reproche Sextus Empiricus. (adv. Math. p. 461.) Aussi se vantent-ils de provoquer utilement la fiévre, pour remédier à quelque facheux rhumatisme. Et il se trouve presque toûjours, qu'en suivant toutes les belles ordonnances, dont ils accablent le monde, l'on agit contre le plus beau de leurs préceptes, rapporté par Celsus en ces termes, *cavendum ne in secunda valetudine, adversæ præsidia consumantur.* Cet Auteur, qu'ils estiment plus pour sa belle Latinité, que pour sa doctrine, soutient une autre maxime qui ne cede à pas une autre, *Nil in arte Medica adeo certum esse, quam nil certum.* N'ajoûtons rien à cela.

XXI. PROBLEME.

Doit-on s'abandonner, comme assez de gens le font, à la Fortune ou à la Destinée?

NON: Parceque selon le mot de Ptolomée, le Sage commande aux astres, qu'il reduit à suivre sa volonté, & il est aussi l'artisan de sa propre fortune. En effet, quand ce Diogene disoit, qu'une goutte de bonne fortune valoit mieux qu'un plein muid de sagesse; il lui fut fort bien répondu, qu'une petite larme de sagesse devoit être préferée à tout un ocean de cette prétenduë fortune. Sylla est un mauvais exemple à suivre, quand il donnoit tant à la même Déesse, qu'à son dire tout lui succedoit mieux, lorsqu'il agissoit par hazard, que s'il se conduisoit par discours, & qu'il fit intervenir sa raison. Aussi est-ce une pure rêverie de croire, que le Général Timothée ne fit plus rien de considérable, depuis qu'il eût irrité cette fausse Divinité, en prononçant après sa derniere victoire, qu'on ne pouvoit pas dire que la Fortune y eût eu quelque part. Tant y a que la Fatalité des Anciens n'est pas mieux fondée en ce qui concerne les actions humaines, que ce qu'ils ont adjugé de pouvoir au sort des choses fortuites. Et quand Platon s'est plû à soutenir en

Stobæus serm. 148.

Plutar. in ejus vita.

ſaveur des trois Parques, qu'Atropos étoit le Ciel des étoiles fixes, que Clothon repréſentoit ceux des Planetes, & que Lacheſis avoit ſon rapport aux quatre Elemens; il a plus parlé en homme prévenu de la fauſſe Théologie de ſon tems, qu'en véritable & ſincere philoſophe. Ceux auſſi, qui ont établi la maxime, *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt*, n'ont rien dit, qui aſſure une néceſſité invincible. Car cet entrainement ne veut rien ſignifier qu'une certaine violence, qui n'empêche pas, qu'on ne lui puiſſe reſiſter, & même la ſurmonter en ce qui dépend du franc-arbitre, par une repugnance opiniâtrée.

Oui: Puiſque toutes les hiſtoires ſont pleines de tant d'évenemens, qui montrent, que perſonne ne peut éviter ſon ſort, ni éluder ſa Deſtinée. Ce n'eſt pas ſans ſujet, que Virgile fait prononcer ce vers à la Sibylle,

6. Æn. *Deſine fata Deûm flecti ſperare precando.*

Et ce jeune Turc Eliezes, qui fit un ſi célé-
Chalcon. l. 7. bre duel devant Amurath, eût bonne grace de lui dire, qu'un Liévre lui avoit appris d'eſtre vaillant & ne rien craindre, ne l'ayant pû tuër de quarante coups de fléches, quoiqu'il fût endormi, ni le faire prendre à ſes chiens; ce qui le perſuada de la force inévitable

table du Destin. Pour ce qui regarde la Fortune, aions tant que nous voudrons la résolution de ne lui rien donner, elle prendra toûjours assez sur nous, pour nous faire avoüer son pouvoir, quand nous y penserons le moins, car c'est alors, qu'elle se plait à faire des siennes, ἄσκοπος γὰρ ἡ τύχη, *improvisa enim est fortuna*, selon qu'en parloit Théophraste. D'où nous serons contraints de souscrire à cette sentence Grecque, Plutar. de consol. p. 104.

Τύχης τὰ θνητῶν πράγματ' οὐκ εὐβουλίας,
Fortuna mortalium res, non consilium moderatur.

Et à ce proverbe Italien, *assai ben balla a chi fortuna suona*, joint à cet autre, *dammi fortuna, ti darò bel giuoco.*

XXII. PROBLEME.

La préséance, qui se donne à la Noblesse, est-elle bien fondée?

NON: Puisque comme le Diacre Agapet le représente fort bien à l'Empereur Iustinien, nôtre vraie origine vient indifféremment à tous d'un peu de terre détrempée dont fut formé le premier des hommes. *Majorum nobilitate ne quis delicietur; limum enim habent omnes generis auctorem. Ne igitur lu-* Bacon. tom. 7.

tulentum jactemus genus, sed morum integritate gloriemur. D'ailleurs, qu'eſt-ce que la Nobleſſe ſelon Iſidore, que je ne ſai quelle marque, qui vous diſtingue des Roturiers; *Nobilitas quaſi non vilitas*, & ſi l'on en croit Tiraquellus, *Nobilis quaſi noſcibilis*. C'eſt pourquoi l'on a fort bien dit, qu'il valoit beaucoup mieux être homme gentil & bien conditionné, que ſimplement gentilhomme: & l'Eſpagnol, tout glorieux qu'il eſt, s'écrie dans un de ſes proverbes, *Dexemos padres y abuelos, y por noſotros ſeamos buenos*. Véritablement il a raiſon d'en parler ainſi, ſi ſes *hidalgos* ou Nobles ne ſont que *hy os di algo*, fils de quelque choſe, ce qui ne veut pas dire grande choſe en effet: ou ſi le mot veut ſignifier fils de Gots: qu'étoient ces Gots uſurpateurs de l'Eſpagne, que de miſerables Scythes, qui quittèrent leurs terres ſteriles, & leur ciel rigoureux, pour habiter un meilleur païs? Certes une Nobleſſe tirée delà, ne ſemble pas mériter des reſpects extraordinaires. Mais l'incertitude d'où elle ſe tire, ne montre-t-elle pas ſon peu de réalité. Les Lyciens dans Herodote la faiſoient dépendre de la Mere, *Lycii præter cæteros homines nomen & familiam a Matre repetebant*. Nous avons des provinces en France, qui gardent

le même usage; conforme à celui de la vieille Italie du tems d'Evandre, puisque le Poëte dit de ce beau parleur Drances qui étoit de sa Cour,

- - genus huic materna superbum
Nobilitas dabat; incertum de patre ferebat. Virg. 11. Æneid.

Les Alemans appellent se mes-allier, si un homme prend une femme de moindre extraction que lui, & leur noblesse se tire des deux côtés si scrupuleusement, qu'il ne faut pas moins de quatre quartiers de chacun, selon le jargon armorial, pour la bien établir. La nôtre ordinairement dépend toute du Pere, nos plus grands Seigneurs ne faisant pas grande difficulté d'épouser une femme roturiere pourvû qu'elle soit riche. Et les plus puissans états de la Terre suivent cette coutume, de sorte que l'Empereur même des Turcs, & la plûpart des autres Souverains de religion Musulmane, ne seroient ni Nobles, ni Gentils-hommes presque jamais, si l'on considéroit leur Mere. Une si grande varieté fait bien voir le mauvais fondement de la chose, dont nous parlons. En tout cas, une noblesse acquise par la vertu des prédecesseurs, ne perd-elle pas son lustre & ses droits dans l'obscurité & le peu de mé-

rite d'une lignée fainéante & vicieuſe? Nous avons vû de ce ſiécle des perſonnes venuës des plus illuſtres Maiſons de l'Europe, ſi mépriſables, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que tout le monde en rougiſſoit. Certes l'on parle mieux qu'on ne penſe, quand on demande de quelle Maiſon eſt un homme pour s'informer de ſa Nobleſſe: Elle eſt ſujette à déperir auſſi bien que les Palais les mieux bâtis, & que les plus ſuperbes édifices. Tout dégénere avec le tems, & je vois dans Varron, que la Théologie de ſon tems rendoit leurs Dieux mêmes ſujets à ce changement, *Diis quibuſdam patribus, & Deabus matribus, ſicut hominibus, ignobilitas accidit*, ce ſont ſes termes. Le ſage Perſan Sadi conſidére là deſſus dans ſon Roſaire, que le Feu, qui eſt ſi noble & ſi excellent, engendre la cendre, qui n'eſt bonne à rien. Cela étant, doit-on rendre les mêmes honneurs à une Nobleſſe éteinte, qui lui étoient deferés dans ſon éclatante origine?

l. 16. rerum divinarum.

Oui: A cauſe que la raiſon veut qu'on recompenſe la vertu de ceux, qui ont bien mérité du public en la perſonne de leurs deſcendans. Pourquoi non? puiſqu'on punit aſſez ſouvent la poſterité, ſur les crimes & ſur le démérite des Dévanciers? Auſſi ſemble-t-il,

que toutes les Nations aient convenu en ce point, d'honorer les enfans par la considération de leurs peres nobles & vertueux. N'est-il pas vraisemblable, que ces Enfans seront tout autrement excités aux belles & grandes actions sur des exemples domestiques, que d'autres personnes, qui ne voient rien dans toute leur famille, qui les y puisse animer? Le sang qu'on a tiré des aieuls, s'il est illustre, bout dans les veines, & porte à de glorieux exploits, que n'entreprenent guéres des ames basses & roturieres. En vérité, cela se voit si clairement dans toute l'étenduë de notre humanité, & hors d'elle encore dans les différentes races de tous les animaux, qu'il n'y auroit point d'apparence de nous y arrêter davantage.

XXIII. PROBLEME.

Est-il honteux de changer d'avis?

NON: Car c'est une opiniâtreté vicieuse d'abonder tellement en son sens, qu'on ne s'en départe jamais, quelque raison qu'il y ait de le faire. Une infinité de personnes sont de cette humeur, & croiroient se faire grand tort, s'ils abandonnoient la moindre de leurs opinions, faisant gloire de s'y tenir

inſeparablement attachés, *Polypi more ſaxis adhæreſcentes*, pour en parler comme fait Ciceron. Cela vient de ce que leur vanité les leur repréſente toutes bonnes, de même que nos Ganadois penſent, que toutes leurs révéries contiennent un ſuccès néceſſaire, & que tout ce qu'ils s'imaginent en dormant doit arriver. Ainſi, diſoit Varron dans une de ſes Satyres, ceux, qui ont la jauniſſe ſe perſuadent, que tous les objets ſont de la couleur, dont ils les enviſagent, *ut arquatis & veternoſis lutea quæ non ſunt æque ut lutea videntur.* En effet la même choſe, que nous voions arriver par ce vice corporel, arrive encore & plus dangereuſement par un autre vice ſpirituel, que les Grecs nommoient δοκησισοφίαν. Il cauſe les mêmes bevuës interieures, étant le grand ennemi de la ſageſſe, s'il y en a quelqu'une parmi nous, & il ſe peut mieux nommer en Latin que *inſaniens ſapientia.* Si l'on priſe tant la conſtance, n'eſt-ce pas en uſer de ſuivre toûjours ce qui nous paroit le plus raiſonnable, en quittant ce qui lui eſt oppoſé? Ce n'eſt pas une force à priſer d'être inébranlable dans une mauvaiſe aſſiette. Il y a des changemens avantageux. Ariſtote les appelle honorables & ſtudieux, au lieu de ſes Morales où il louë Neoptoleme, qui dans le Phi-

l. 7. Eth. Nic. c. 2. & 9.

loctete de Sophocle, ne persiste pas au mensonge auquel l'éloquence subtile d'Ulysse l'avoit engagé. L'eau courante des rivieres est plus estimée, que l'eau morte & croupissante des marais. Et après tout, le Soleil même qui est la regle des choses les plus reglées & les plus uniformes, semble biaiser quelque fois, soit par un mouvement de trépidation au cas qu'on lui en puisse attribuer, soit par quelque autre cause, qui satisfasse aux apparences.

Oui: Si nous voulons imiter celui qui est le plus parfait de tous les exemplaires, & qui a prononcé de soi, *ego sum Deus & non mutor.* Il faut acquerir de sa ressemblance, autant que faire se peut, & se souvenir qu'encore que comme premier Moteur il produise toutes les diversités, qui se voient dans la Nature, il ne laisse pas quant à lui d'être toûjours invariable & immobile. Le changement d'avis, & cette ὀστράκου περιστροφὴ *testulæ conversio* des Grecs, est propre à un Epiméthée, mais elle est indigne tout à fait de Prométhée (*), & de tout homme ferme en ses resolutions, qui doit selon la façon de parler

(*) Les Poëtes ont feint, qu'Epiméthée avoit formé les hommes imprudens & stupides & que Prométhée avoit fait les prudens & ingenieux.

in Alex. pseud. de Lucien, ἀδαμαντίνην τὴν γνώμην ἔχειν avoir la fermeté du Diamant dans ses opinions. Quelle honte de ploier à tous vents comme ces Isles fabuleuses.

Sen. in Troa. *Quolibet vento faciles Echidnæ?*

Quoi! parce que le peuple ne croit pas le Soleil plus grand que la gueule d'un Four, & qu'Epicure a eu ses raisons pour être de ce même sentiment; je m'y laisserai aussi emporter, tout prêt d'en suivre un autre, & d'en changer encore par complaisance ou autrement. *Ouejas bobas por do va vna vantodas.* En vérité, la constance, & si je l'ose dire l'inflexibilité, a de grands avantages sur des temperamens si variables, & qui ont si peu de solidité que ceux du premier avis.

XXIV. PROBLEME.

Peut-on éviter toutes les mauvaises pensées?

NON: Parce qu'elles ont leur fondement dans la Nature, & que d'ailleurs, parlant avec les anciens, elles gagnent le cœur comme des ennemis domestiques, où elles font quelquefois de grands ravages avant qu'on se soit mis en défense contre elles. Et qui peut les aller combattre dans un lieu de si difficile abord, & si malaisé à être pénétré?

Car encore qu'on ait trouvé le moien de prendre la hauteur des plus ſourcilleuſes montagnes; bien qu'on ait pû pénétrer juſqu' au centre de la terre, puiſqu'on en a pris connoiſſance par celle de ſon Demidiametre; & quoi qu'enfin on ait reconnu la ſource & l'origine des eaux du Nil, qui ont ſi long tems arrêté tant d'eſprits curieux; le cœur de l'homme eſt demeuré imperſcrutable, & ſans pouvoir être ſuffiſamment decouvert dans ſa profondeur. Auſſi comme il n'y a que Dieu, qui ſoit *Cardiagnoſte* ou ſcrutateur des cœurs, il n'y a que lui, qui puiſſe préſerver cette partie, & remedier aux bleſſures, que lui font ces dangereuſes ennemies les paſſions. Selon la plus importante partie de la philoſophie, qui eſt la Morale, perſonne n'en eſt exemt. Chacun a ſon temperament, & comme elles en dépendent preſque abſolument, non ſeulement les particuliers en ſont touchés diverſement, mais les villes mêmes, les païs, & les nations, différent notablement en cela. Ainſi les Atheniens prenoient autrefois leurs réſolutions ſubitement, ſe laiſſant emporter à la colere; & les Lacedemoniens au rebours avoient de la peine à ſe determiner dans leurs plus grands reſſentimens, ſelon l'obſervation, qu'en a fait Tite-Live au

cinquiéme livre de sa cinquiéme Decade. Combien pourrions-nous tirer de paralleles semblables entre nous & nos voisins! Il vaut mieux en recueillir cette consequence, que tous les hommes sont égaux en ce point, qu'ils sont dominés par les passions, encore qu'il y ait quelque dissemblance à l'égard du plus & du moins. Une personne singuliere ne peut prétendre de privilège là dessus, sans changer de nature, *dishumanarsi*, ἐξανθρωπίζειν, ou renoncer entiérement à l'humanité. *Homo ex humo, sine humanitate non est homo.* Moquons nous du Sage des Stoïciens sans passions, & tenons pour un Oracle le mot de Pindare, qu'il n'y a point de sagesse, que la passion ne maitrise souvent, *animi perturbationes vel sapientibus non raro imposuerunt.*

ode 7. Olymp.

Oui: Si nous considérons avec Origene, qu'il n'est pas des maladies de l'esprit comme de celles du corps. Ces dernieres sont quelquefois incurables dans l'art des Médecins.

Ovid. l. 1. de Ponto, el. 4.

Non est in Medico semper relevetur ut æger,
Interdum docta plus valet arte malum.

Mais il n'y a point de maladies spirituelles, telles que sont les passions, dont nous parlons, que la bonne Morale ne puisse guerir. Ces passions sont fort impetueuses, & très

difficiles à ſurmonter, j'en tombe d'accord; il ne faut pas croire pourtant, qu'elles ſoient tout-à-fait irremédiables. Seneque le montre au ſujet de la colere, où il prononce cette belle & générale ſentence, *ſanabilibus ægrotamus malis, ipſaque nos in rectum genitos Natura, ſi emendari velimus, juvat.* C'eſt nôtre foibleſſe, que nous devons accuſer, ſi reſſentant la premiere tentation des paſſions, nous n'empêchons nôtre volonté d'y conſentir. La Théologie des anciens faiſoit regner ces Paſſions juſques dans le Ciel. l. 2. de ira, c. 13.

Tangit & Ira Deos; Ovid. 8. Metam.

Mais c'étoit en ſorte, que, ſelon nôtre façon de parler, elles y étoient miſes à la raiſon. Sur ce fondement Pindare exhorte le Roi de Cyrene Arceſilaus, de pardonner à Demophile qu'il avoit banni; & pour le bien porter à cela, il lui repréſente, que Jupiter même pardonna aux Tirans, & délia ceux, qui l'avoient voulu dethrôner. Si l'on trouve, qu'il y ait trop peu de rapport entre ce qui ſe paſſe en des lieux auſſi éloignés l'un de l'autre, que l'eſt le Ciel de la Terre; il ne faut que jetter les yeux ſur les animaux, qui nous environnent, ils nous feront la même leçon. L'on y verra juſqu' aux Tigres & aux Lions domter leur fureur, & ſouffrir le bâ- Ode 4. Pyth.

ton de celui, qui prend le ſoin de leur nourriture. N'eſt-ce pas faire honte aux perſonnes, qui ne peuvent reſiſter à la moindre de leurs paſſions? En vérité par l'exemple des bêtes, que nous nommons ſans raiſon, nous pouvons ſouvent être inſtruits à devenir hommes raiſonnables.

XXV. PROBLEME.

Peut-on être trop prudent?

NON: Puiſque comme une Vertu, qui eſt l'aſſaiſonnement de toutes les autres, elle ne ſauroit être trop diffuſe. Il la faut conſidérer de même qu'on fait ces fleuves, qui ne ſont jamais ſi utiles, que quand ils débordent, portant la fertilité ſur tout ce qu'ils inondent. Et certes ſi la Prudence a été bien cap. 2. definie l'art de bien vivre, & ſi Ariſtote a eu raiſon de dire dans ſa Politique, qu'elle avoit été donnée à l'homme par la Nature, pour lui tenir lieu d'armes propres à combattre toute ſorte d'évenemens; peut-on poſſeder trop tôt, ou mettre trop en uſage une choſe, qui fait tout le bien de la vie humaine, & ſans qui nos jours ne ſont qu'une continuation de miſere? Je vois pourtant deux penſées, qui paroiſſent différentes là deſſus.

L'une eſt de Sophocle, quand il dit dans ſon Oedipe, *ſubito qui ſapit, non tuto ſapit*, ce qui ſemble déſapprouver une prudence trop avancée. L'autre a pour auteur un Ecrivain moderne, qui n'a pas feint de prononcer dans ſon Zodiaque, in Oed. tyr.

Qui ſapit is ſapiat cito, nam ſapientia ſera
Proxima ſtultitiæ eſt. Marc. Paling. in ſagit.

Ces diverſités néanmoins peuvent être accommodées & conciliées par la prudence même, qui n'eſt ni tardive, ni précipitée, puiſqu'elle n'agit jamais qu'en lieu propre, & en tems convenable.

Oui: Car nous apprenons de celui qui ne trompe perſonne, qu'il ne faut être ſage ou prudent, qu'avec ſobrieté & retenuë, & par conſequent qu'on peut l'être trop en certaine façon. D. Paulus. Auſſi a-t-on crû, que quand les Grecs ont nommé la Temperance σωφροσύνην ſur ce qu'elle étoit σωτηρία φρονήσεως, *prudentiæ incolumitas*; ils ont voulu faire comprendre, que cette Prudence devoit avoir des limites, être temperante, & ne ſe produire pas légerement en toute rencontre, parce qu'en ce cas, elle dégénere en intemperance, & n'eſt plus cette Vertu, que Bion diſoit être entre les autres, ce qu'eſt la Vuë entre les ſens. Diog. Laert. D'ailleurs, ſi les Stoïciens l'ont bien nommée

une ſcience, qui connoit les choſes bonnes, les mauvaiſes, & celles qui ſont entre deux; l'homme prudent ne doit-il pas être modeſte & retenu, afin que dans cette ſcience du bien & du mal, il ne ſe porte & ne ſe plaiſe jamais qu'au premier, étant dans une perpetuelle défiance de l'autre. Car les plus fins y ſont pris, & il arrive quelque fois, que la trop grande prudence dont l'on ſe veut ſervir, nous écarte du bon chemin, & nous fait lourdement broncher.

Iuven. *Fallit enim vitium ſpecie virtutis & umbra,*
Cum ſit triſte habitu, vultuque, & veſte ſeverum.

l. 6. Eth. Nic. c. 31. Ariſtote ſoutient, que quand cela arrive, la chute eſt d'autant plus grande, que l'eſprit, qui fait cette bevuë eſt grand, de même qu'un corps puiſſant s'offenſe bien davantage s'il tombe, qu'un autre plus petit & plus leger. L'on peut donc conclure, que la Prudence veut elle-même, qu'on uſe d'elle fort ſobrement, ſelon le mot de l'Apôtre, parce qu'elle court fortune de devenir blâmable, &, s'il faut ainſi dire, imprudente, ſi on la pouſſe trop avant.

✤ ✤

XXVI. PROBLEME.

Y a-t-il des Prieres désagréables à Dieu?

NON: N'y aiant point d'apparence, qu'il en rebute comme faisoit le peuple Romain celles des Gladiateurs, qui n'étoient souvent bonnes, qu'à les faire haïr, si nous en croions Ciceron dans son oraison pour Milon. La Théologie Payenne donnoit le pouvoir aux Prieres, de desarmer souvent le bras de Jupiter dans sa plus grande colere. Ovide le dit, après avoir prononcé, que la priere, qui suit la faute, rendoit quelque fois les Dieux coupables, sur le pardon, qu'ils accordoient à des criminels.

Sæpe Deos aliquis peccando fecit iniquos, Ovid. l. 5. Fast.
Et pro delictis hostia blanda fuit.

Il y a bien plus, le texte aussi sacré, que celui de ce Poëte est profane, nous apprend, qu'à quelque heure qu'un pécheur pénitent adresse sa priere au vrai Dieu, il est axaucé. C'est pourquoi l'on tient communément, que les Saints, qu'on invoque, accordent quelque fois aux impies mêmes ce, dont ils sont requis; *Nec impiorum preces interdum despiciunt invocati Sancti, præmio saltem aliquo temporali, ut Deus Solem suum oriri facit super bonos & super malos*, selon le texte & l'exem-

Tom. 8. ann. p. 331. de nugis Curial. l. 5. c. 8.

Voyage de l'Eu. de Beryre.

ple qu'en donne Baronius. Que ne pût point la priere de Saint Gregoire Pape pour Trajan tout infidele qu'il étoit, si ce qu'en écrit Joannes Sarisberiensis dans son Policrate est vrai? Ceux du Roiaume de Siam considérent le Ciel encore aujourd'hui, comme un grand Palais, où plusieurs chemins aboutissent, qui conduisent tous à la Felicité: Ne peut-on pas dire avec plus de pieté qu'eux, que diverses prieres y sont adressées, les unes plus considérables que les autres, sans que pas une soit rejettée, si un cœur tel, qu'il doit être, les présente. Il ne faut pas néanmoins attribuer trop aux prieres, ni tomber par un zéle indiscret dans le defaut de ces Origenistes, qu'on nomma les Misericordieux, & qui furent condannés par un Concile de Valence, à cause que, ne se contentans pas de faire tirer à Nôtre Seigneur ses Elus des Enfers, ils vouloient, qu'il n'y eût pas laissé un seul coupable.

Oui: Puisque rien d'impur ne sauroit être agréable à Dieu, & qu'il peut être requis de choses injustes, témoin, sans parler des enfans de Zebedée, ce faux devot du poete satyrique, qui prononce effrontément dans le Temple - - *O si*

Satyr.

Ebullet patrui præclarum funus, &c.

L'orai-

L'oraiſon même Dominicale, toute excellente qu'elle eſt, ſera beaucoup moins efficace, ſi on ne la profere, que, comme faiſoient d'abord nos Hurons affamés du Canada, à cauſe du pain quotidien, dont elle parle. Car comme l'on diſoit des Atheniens, qu'ils ne parloient jamais de la paix, qu'en habit de deüil, & preſſés de la derniere néceſſité; il y a des gens, qui ne ſongent jamais à invoquer ce qu'ils croient de plus ſaint dans le Ciel, que quand ils ſe penſent malheureux ſur la Terre. Certes nous devons en tout tems lui offrir nos vœux & nos prieres, les accompagnant toûjours, autant qu'il nous eſt poſſible, de bonnes actions. Car le vieux Caton diſoit fort bien, nonobſtant ſon infidelité, que ſans elles les Graces d'enhaut ne s'obtenoient pas aiſément; *Non votis, neque ſupplicis muliebribus, auxilia Deorum parantur: Vigilando, agendo, bene conſulendo, proſpere omnia cedunt.* Il ajoûtoit, que ſans ces bonnes œuvres, les Dieux, au lieu d'entendre favorablement nos prieres, ſe courouçoient contre nous, & devenoient nos adverſaires; *Vbi ſocordiæ atque ignaviæ te tradideris, nequicquam Deos implores, irati infeſtique ſunt.* Mais comment les Gentils euſſent-ils pû faire de bonnes prieres, eux, qui dans

Sall. in bello Catil.

leur aveuglement ne ſavoient à qui elles devoient s'adreſſer, les commençant toûjours
l. 3. adv. Gentes. par ces termes, *Sive tu Deus es*, *ſive Dea*, ſelon qu'Arnobe le leur reproche bien à propos? Ces mêmes tenebres ſpirituelles ſont, qu'encore aujourd'hui les premiers philoſophes de la Chine, quoiqu'ils reconnoiſſent un Etre Souverain, ſont profeſſion de ne le point ſervir du tout, croiant mieux faire ainſi, que s'ils lui rendoient un culte defectueux; comme d'autres ſoutiennent qu'il eſt ridicule, de prier celui qui ſait bien mieux que nous, ce qui nous eſt néceſſaire, outre, qu'étant tout bon, il eſt aſſez porté de lui même à nous le donner. Il n'y a que la vraie Réligion, qui nous puiſſe tirer de ces erreurs, & nous bien conduire là deſſus. Ce n'eſt pas que les Payens mêmes n'y aient eu quelque fois de bonnes maximes. Le précepte, ſoit de Pythagore, ſoit de Numa, καθῆσθαι προσκυνήσοντας, *adoraturi ſedeant*, a ſon rapport à ce que Pybrac enſeigne pieuſement aux jeunes enfans,

Adore aſſis comme le Grec ordonne.

Après tout néanmoins, nos prieres n'obtiendront jamais du Ciel, ce qu'elles lui peuvent demander, ſi elles ne ſe conforment à celles de l'Egliſe.

XXVII. PROBLEME.

Les Richesses méritent-elles la grande estime qu'on en fait?

NON: Je soutiens, que ces Richesses ont plus fait perir de personnes, que la Pauvreté. Combien d'Etats ont-ils été renversés comme celui des Lacedemoniens, dont Lysandre causa la ruine selon la prédiction de l'Oracle, par le seul desir des Richesses. N'avons nous pas vû dans nos jours l'infortune d'une infinité de particuliers, semblables à ces animaux pris à l'appas, qui après s'être gorgés de biens, se sont vûs reduits à rendre gorge, aussi bien que le Rénard de l'Apologue à qui la Belette dit si à propos,

Pausanias l. 9.

Macra cavum repetes arctum quem macra subisti.

Horat. l. 1. ep. 7.

Ah, qu'une telle privation est beaucoup plus fâcheuse, que l'acquisition ni même la possession n'en peut avoir été agréable. L'Espagnol appelle cela *comer en plata morir en grillos*. En vérité l'on éprouvera toûjours, qu'il est des richesses comme de tout ce que nous emploions à nous vétir, qui importune, s'il excede la bonne mésure. *Probo Fortunam velut tunicam, magis concinnam quam longam.* Une soutane vaut mieux un peu plus courte,

que trop longue, & par consequent embarassante. Et nous avoüerons, si nous sommes tant soit peu raisonnables, que dans le chemin, que nous devons faire en ce monde, qui n'est pas un voiage de long cours, moins l'on est chargé, mieux on va & avec plus de gaieté, parce qu'on n'apprehende presque rien. Cependant nôtre plus grand soin est d'accumuler ce qu'on nomme du bien, & qui fait souvent nôtre plus grand mal, puisque plus on en a, plus l'envie croit d'en posseder davantage, de même qu'un feu s'embraze d'autant plus, qu'on y jette de bois. Cela va jusqu' à un tel excès, que nous pouvons dire avec plus de sujet que Varron ne faisoit de son tems, *Perspicuum est majorem curam nos habere marsupii, quam vitæ nostræ.* Rien ne nous est cher comme la bourse, & cette monnoie, qu'elle enferme, occupe tellement nos esprits, que les Latins la nommèrent fort à propos *Monetam*, à cause du souvenir qu'elle nous donne de ses interêts, n'y aiant rien dont nous perdions moins la mémoire, *vbi thesaurus, ibi animus.* Nous faisons nôtre Dieu de ce qui compose les menotes des criminels en quelques païs, & que la Nature semble avoir mis sous nos pieds pour nous en donner du mépris; *Nec erubescimus summa apud nos*

Sen. ep. 94.

haberi, quæ fuerunt ima terrarum. En un mot nôtre felicité, telle que nous la faiſons par une imagination depravée, eſt la felicité d'un eſcargot, comme l'appelloit Diogene, d'un Gryphon, d'une Fourmi d'Inde, & d'un miſerable Choucas, qui met dans ſon trou tout ce qu'il peut attraper de metal. Mais quand l'opulence auroit quelque choſe auſſi eſtimable, qu'on ſe le figure ordinairement, ce qu'elle cauſe preſque toûjours ne devroit-il pas nous la rendre ſuſpecte. N'eſt-ce pas elle, qui nous rend ſuperbes & intolerables le plus ſouvent? dont la conſequence eſt ſi bien exprimée par cette rouë des Italiens *Richezza fa ſuperbia, ſuperbia fa povertà, povertà fa humilta, humilta fa richezza, richezza fa ſuperbia*, ce qui continuëra d'une répétition pourſuivie, & auſſi long tems, que les Cieux rouleront circulairement ſur nos têtes. Bon Dieu! qu'une honnête pauvreté a de merveilleux avantages ſur une telle richeſſe; & que je dis volontiers avec cet ancien dans Tacite, *Satis habeo ſi tenues res meæ nec mihi pudori, nec cuiquam oneri fuerint.* Pourvû que j'aie aſſez de viatique pour couler ce peu de jours qui me reſtent,

- - *Quo ſit mihi tuta ſenectus* Iuven.
A tegete, & baculo. ſat. 9.

je m'eſtimerai plus heureux mille fois, que de me voir accablé de biens qui obligent à mille ſoucis pour les conſerver. *Longe gratior læta & otioſa paupertas, quam triſtes & occupatæ divitiæ.* Rien ne me plait tant dans la vie de Tycho Brahé, que ſa Parodie ordinaire.

Caſſendus in ejus vita l. 6.

Haud facile emergunt quorum virtutibus obſtat
Res numeroſa domi.

C'eſt une merveille, que des perſonnes nées dans l'opulence, cultivent tant ſoit peu leur eſprit; & quand je fais ſérieuſement réflexion ſur l'emploi de leurs biens, je ne puis condanner cette penſée, qu'il devroit être permis de jetter un devolu ſur les richeſſes de ceux, qui n'en ſavent pas uſer. La fin tranquille d'un néceſſiteux eſt plus à priſer que la leur, au jugement du Sage Sadi dans ſon Roſaire, *Mendicus cujus extrema ſunt felicia, præſtare diviti cujus extrema ſunt infelicia.* Et la conſidération de ce Perſan me plait ailleurs, quand il admire que dix gueux dorment paiſiblement enſemble ſur une natte, & que deux puiſſans Souverains ne ſe puiſſent ſouffrir dans les plus grands roiaumes de la Terre. Ne donnons donc pas tant d'avantage aux Richeſſes, que nous mépriſions abſolument toute

pauvreté, y en aiant quelqu'une ſans doute, qui leur eſt préférable. Celui, qui l'a deteſtée, parce qu'elle lui avoit fait perdre ſes amis, en avoit fait indubitablement un mauvais choix; & au lieu de s'en plaindre, il feroit mieux de reputer à gain cette perte. Arrien dit, que ceux de Gadare (elle ſera Antioche ou Seleucie comme vous voudrés) avoient dedié un autel commun à cette Pauvreté, & aux Arts que nous cultivons ſi utilement; pour marque, que c'étoit elle, qui avoit aiguiſé l'eſprit humain, le rendant capable de les inventer.

Oui: Car les Richeſſes n'ôtent pas à tous les hommes l'eſprit également; & comme biens de fortune, ſelon qu'on les nomme ordinairement, elles n'éblouïſſent pas ſans exception tous ceux, qu'elles élevent pardeſſus les autres. Si quelques-uns ſe laiſſent poſſeder par elles pour n'en ſavoir pas le bel uſage, les plus aviſés les poſſedent utilement & agréablement, ſans jamais ſouffrir leur tyrannique domination. Mais en bonne conſcience, qui ſe peut paſſer d'une choſe ſans laquelle un homme demeure dans une perpetuelle ſouffrance, & dans un mépris tel, qu'il paſſe pour n'avoir pas le ſens commun? Car

pour le premier point, Laberius le remarquoit autrefois,

Hominem experiri multa paupertas jubet.

Et pour l'autre, une ancienne Epigramme l'a prononcé hardiment,

Nullus inops ſapiens, vbi res, ibi copia ſenſus.

Certes un Arſabandus des plus ſavans, & tout enſemble des plus pauvres Arabes de ſon tems, exprima plaiſamment ſa ſouffrance avec cette indignation propre à ſa langue & au génie de ſa nation; Les plus nobles & les plus généreux de tous les animaux, qui ſont les Lions, ſe voient contraints de perir de faim dans les bois, au même tems, que des Chiens de cuiſine, & de vilains matins ſe crévent de manger & ſont dans l'abondance de toute ſorte de vivres. Or, outre l'averſion, qu'on doit avoir du miſerable état, où nous met le Pauvreté, il ſe faut toûjours ſouvenir, qu'on compte entre les héréſies de Pelagius, celle, d'avoir ſoutenu, qu'une perſonne riche ne ſe pouvoit ſauver, ſi elle ne donnoit tout aux pauvres. J'avouë, que les Richeſſes ne rendent pas d'elles-mêmes un homme ſage & vertueux; mais je ſoûtiens, que celui, qui eſt tel, peut bien mieux faire des actions dignes de lui, & exercer ſa ſageſſe & ſa vertu dans

In ſemita Sapient.

l'opulence, que dans la néceſſité, & que pour m'expliquer aux termes de Seneque, *Major ei materia animum explicandi ſuum in divitiis; quam in paupertate.* Sans mentir des biens ne ſont jamais de vrais biens, que lorſqu'ils tombent dans de ſi dignes mains; & quand la Fortune verroit auſſi clair, qu'on la dit aveugle, elle ne pourroit jamais les mieux placer, qu'en ſi bon lieu, où elles ſont ſi bien adminiſtrées, & d'où elle peut toûjours les retirer ſans faire crier perſonne: *Divitias quidem ubi tutius fortuna deponet, quam ibi, unde ſine querela reddentis receptura eſt.* Je ſai bien, qu'Ariſtote met la felicité non pas dans la grande abondance, mais dans une médiocrité de biens, parce qu'à ſon dire cet état heureux, qu'il nomme *Eudemonie*, conſiſte dans un certain milieu également diſtant des extrémités; d'où il conclud, que *ſummæ felicitatis eſt rem familiarem mediocrem habere.* Mais encore que je n'approuve pas une trop grande convoitiſe, ne fût-ce qu'à cauſe du proverbe, *qui en un anno quiere ſerrico, al medio le ahorcam;* & bien que j'aie horreur de la maxime preſque inconcevable de Craſſus, qu'un homme ſoit pauvre s'il ne peut de ſon revenu entretenir une armée, je ne laiſſe pas de dire, qu'il eſt plus avantageux, d'avoir ſur ce ſujet

Sen. de vita bea. c. 21.

l. 4. Politic. c. 11.

un peu les coudés franches, que d'être reduit à une trop grande lesine; & qu'en ceci, aussi bien qu'en quelques vertus, le milieu philosophique doit être plus voisin de l'opulence, que de la Pauvreté. Les Turcs ont une parœmie, qui porte que celui, qui a quantité de poivre, en met jusques sur ces choux. Chacun en peut faire l'application à sa mode. Quant à moi j'improuve le luxe, qui n'est bon à rien qu'à paroitre vain; mais je ne saurois condanner une vie aisée, dont il est impossible de joüir dans une trop exacte frugalité.

XXVIII. PROBLEME.

Faut-il deferer aux Songes?

NON: Les Songes ne sont, généralement parlant, que mensonges, & leur interprétation est ou frivole, ou douteuse. Il n'y a rien de plus vain, que ce qu'ont écrit les Onerocritiques, témoin Artemidore, qui étoit du tems des Antonins dans un siécle lettré; & ce que nous avons des Arabes à cet égard, le travail d'un desquels a été mis depuis peu en nôtre langue, qui témoigne autant que tout autre, qu'il n'y a point de païs, où l'esprit des hommes ne se repaisse souvent de viandes creuses, faute de meilleure nourriture.

Le ſonge, que fit Pompée avant le combat de Pharſale, qu'il alloit orner le Temple de Venus Victorieuſe de beaucoup de dépoüilles, ne ſervit qu'à lui partager l'eſprit, à cauſe qu'il le laiſſoit en doute, ſi la Victoire le regardoit, ou Céſar ſon adverſaire, qui ſe diſoit venu des deſcendans d'Enée, que cette Déeſſe favoriſoit. Il n'y a ſorte d'extravagances, ni de malheureuſes actions, que les Songes ne faſſent faire, non ſeulement à ceux, qui ſe promenent tout endormis, que les Latins ont nommés *ſomnambules*, & les Grecs, *hypnobates*, mais ſur tout aux crédules, qui les interprétent à leur mode, & qui reçoivent d'eux des tranſports d'eſprit furieux. Un avare dans l'Anthologie aiant rêvé, qu'il avoit fait une dépenſe exceſſive, ſe pendit à ſon réveil, deſeſperé d'une ſi grande perte, que lui repréſentoit ſon imagination bleſſée. Et un Portugais, déferant à un ſonge, qui lui avoit fait voir ſa femme commettant adultere, la poignarda cruellement le matin, toute innocente qu'elle étoit. L'ainé des Denys, que leur tyrannie rend ſi célébres, fit maſſacrer un Marſias pour avoir ſçû, qu'endormant il avoit ſongé, qu'il tuoit ce Tyran, croiant qu'un tel ſonge pouvoit être venu des penſées du jour. Et l'Empereur Tibere troiſiéme exila un Phi-

Plutar. in Dione.

lippe, fils du Patrice Nicephore, qui avoit grandement aidé à le faire Empereur, à cause d'un conte, que ce jeune homme fit à ses amis, qu'en révant endormi, il lui avoit semblé, qu'un Aigle lui couvroit la tête de ses ailes; ce que Tibere prit pour un présage de sa promotion à l'Empire. Mais l'esprit humain se peut-il rien figurer de plus contraire à la raison, que de donner aux représentations de la nuit les plus criminelles, des interprétations, qui promettent toute sorte de bonheur. Dion Cassius fait rêver César étant aux Gades d'Espagne, qu'il avoit affaire à sa Mere, & Plutarque lui attribuë le même songe avant son passage du Rubicon en Italie, l'un & l'autre voulant qu'il ait conçû de là l'esperance, d'obtenir la Monarchie de tout le monde. Pausanias représente un certain Comon à qui un pareil inceste, commis avec sa Mere, morte il y avoit long tems, par une semblable illusion nocturne, fut un augure aux Messeniens de la restitution de leur ville. Et Vincent de Beauvais observe dans son Miroir historial, qu'un Hugues Evêque d'Auxerre, eût la nuit avant son élection un songe approchant de ceux-là: *In nocte quidem electionem suam præcedente, vidit in somnis quod Mater sua sibi esset copulanda nuptiali fœdere.* Enfin si les Songes méri-

Platina in Sergio I.

l. 41.

in ejus vita.

l. 4.

an. 1151. c. 127.

tent quelque créance, parce qu'ils ſont quelquefois envoiés d'enhaut, qu'ont fait au Ciel ceux, qui ne rêvent jamais? Solin a dit cela des peuples de Libye, qu'il nomme Atlantes. Plutarque l'aſſure d'un Cleon de Daulie, & d'un Thraſymede, bien qu'ils euſſent vécu long-tems. Et preſque dans tous les ſiécles, il s'eſt trouvé des perſonnes d'un temperament à paſſer comme ceux-là toutes les nuits ſans faire aucun ſonge. Certes l'homme eſt bien ridicule en ceci comme en toute autre choſe, & j'ai horreur de l'impieté des Païens, qui faiſoient rêver leur Jupiter même, témoin cette action nocturne, que Pauſanias leur attribuë, & qui me paroit trop infame pour être rapportée.

(l. 9.) (de orac. def.) (l. 7.)

Oui: Si nous ne voulons démentir toutes les hiſtoires profanes & ſacrées, qui rapportent des Songes tout à fait conſidérables. Voiés dans Denys d'Halicarnaſſe, comme un Romain malade retourne ſain chez lui, après avoir fait entendre ſon ſonge au Senat. Dans Agathias un Philoſophe Grec ouït dormant des vers, qui lui furent prononcés, & qui portoient, que les Perſes étoient indignes, qu'on les enterrât, parce que la Terre ne vouloit pas recevoir ceux, qui s'accouploient avec leurs Meres. Pauſanias proteſte, que

(l. 7.) (fin du 1. l.) (l. 1.)

des viſions nocturnes reçûës en dormant, l'empêchent d'expliquer ſes ſentimens ſur ce qui ſe paſſoit au temple de Cerés Eleuſine; & il rapporte ailleurs, que Sophocle reçût pendant ſon ſommeil un commandement de Bacchus, d'écrire une Tragedie, dont ſa jeuneſſe le rendoit incapable, mais que néanmoins aiant esſaié à ſon réveil, il fut étonné de voir, qu'il

l. de bello civili. lui reüſſiſſoit à merveille. Dans Appien Sylla, le plus heureux des hommes, diſoient les Romains, ſongea, que ſon Deſtin l'appelloit, *vocari ſe jam a fato*, il le dit le lendemain à ſes amis, fit ſon teſtament, eût le ſoir la fiévre, & mourût la nuit ſuivante à ſoixante ans. Auſſi eſt-ce le même Sylla, qui donnoit ce conſeil à Luculle dans ſes Commentaires, qu'il lui avoit dediés, de croire ſur toutes choſes à ſes

in vita Luculli. Songes, *Nihil perinde fidele duceret & firmum, ac quod in ſomnis demonſtraretur;* Plutarque nous l'apprenant ainſi. Un ſonge du Médecin d'Octave Céſar, eſt cauſe, qu'il ſe trouve au combat des champs Philippiques, & qu'il

l. 47. eût le moïen de ſe ſauver, au rapport de Dion Caſſius. Gallien dit au neuviéme livre de ſa Méthode, qu'il fut obligé par des Songes très

c. 4. exprès de ſon pere, s'appliquer à la Médecine en ſuite de la Philoſophie. Et au dixiéme

c. 12. livre de l'uſage des parties il proteſte, qu'il

fut forcé d'écrire les merveilles de l'œil par un songe, qui lui reprochoit d'être impie envers son Créateur, s'il ne le faisoit pas. En divers autres endroits de cet ouvrage il répete cela, jusqu' à s'excuser, de s'être servi de démonstrations Géometriques, qu'il savoit bien, que les Médecins de son tems avoient en aversion, sur ce qu'il en usoit ainsi par force, *Non lubens*, écrit-il, *sed solum ut Dei jussis satisfacerem, mathematicis theorematibus sum usus.* Cardan l'a voulu imiter en cela, quand il a c. 43.
déclaré au livre de sa propre vie, qu'il avoit été averti en songe de mettre dans sa bouche une émeraude, qu'il portoit penduë au cou, s'il vouloit perdre la mémoire de la mort de son fils, ce qui lui succeda. Si j'avois envie d'être plus diffus, je rapporterois le songe de Suger, qu'il fit avant que d'être Abbé de Saint Denys, & qu'il recite lui-même dans la vie qu'il a écrite du Roi Louis le Gros. Celui du Conseiller Peiresc, que nous a fait observer un des plus savans hommes de ce siécle, n'est pas moins considérable non plus, comme aiant eu un succès véritable. Je me contenterai de deux exemples assez merveilleux. Le premier est, qu'un Conseiller du Parlement de Dijon nommé Carré, ouït en dormant, qu'on lui disoit ces mots Grecs qu'il n'enten-

doit nullement, ἄπιθι, ὐκ αἰσθανῇ τὴν σῆ ἀτυχίαν. Ils lui furent interpretés, *abi, non sentis infortunium tuum*; & comme la maiſon qu'il habitoit ménaçoit de ruine, il la quitta fort à propos, pour éviter ſa chûte, qui arriva auſſi-tôt après. Le ſecond exemple ſera d'un nommé *André Pujon*, qui étant, il n'y a pas une centaine d'années à Rion, ſongea en dormant, qu'il faiſoit l'anagramme de ſon nom, où il trouvoit *pendu à Rion*, ce qui eût ſon effet quelques jours après. Or outre les Songes naturels, dans leſquels Zenon vouloit, qu'on ſe mirât pour y reconnoitre ſon temperament, & ceux, qui ſont même provoqués par des pierres, telle que celle dont parle Solin, quand elle eſt miſe ſous le chevet du lit; ſoit par des plantes, comme cette *Munghoa*, ou, *fleur du Songe*, que les Ambaſſadeurs Hollandois diſent avoir trouvée depuis peu à la Chine: Outre ces Songes-là, dis-je, il s'en voit de prophetiques, qu'on va chercher dans les Temples au même païs, avec quelques cérémonies, qu'on obſerve, dit le Pere Martini, pour les avoir heureux. Et l'on ne ſauroit nier, qu'il n'y en ait de tout à fait Divins, puiſque Daniel n'interprétoit pas ſeulement les Songes du Roi Nabuchodonoſor, mais devinoit

Plutar. de prof. virt.

c. 27.

c. 2.

vinoit même ce qu'il avoit rêvé, quand ce Roi l'avoit oublié.

XXIX. PROBLEME.

Le Mensonge est-il si absolument défendu, qu'on ne doive jamais rien dire, qui ne soit vrai?

NON: Car il y a des Mensonges si utiles, qu'ils deviennent nécessaires n'y aiant jamais eu de siécle où ils n'aient été pratiqués, ni de Nations, qui ne les aient approuvés. Dans le Philoctete de Sophocle, Neoptoleme demande à Ulysse, s'il ne croit pas, que le Mensonge soit une chose honteuse? Non pas, lui répond le plus prudent des Grecs, lorsqu'on l'emploie au salut des hommes. Les Perses le préferent comme tel aux vérités préjudiciables, comme l'enseigne cette sentence prise du Rosaire de Sadi, *Mendacium beneficium faciens, melius est vero exitium parturienti.* Et comment un mensonge profitable, & qui ne porte préjudice à personne seroit-il un crime? puisqu'on en use licitement pour le seul divertissement, témoin celui des Fables, si innocent & si instructif tout ensemble, que le Fils de Dieu ne parloit presque point à ses disciples sans paraboles. Aussi comme par

permiſſion divine les Oracles n'ont pas laiſſé quelquefois de prononcer aux Gentils de bonnes choſes, & qui leur étoient avantageuſes, celui de Delphe porta Eſope à la compoſition de ces fables ſi célébres & ſi eſtimées de tout le Monde, ou, pour en parler, comme fait Avienus à Theodoſe, *Reſponſo Delphici Apollinis monitus, ridicula orſus eſt, ut legenda firmaret.* Quoi qu'il en ſoit, la maxime de ce Docteur de l'Egliſe qui a écrit, *Quoties aliquis utilitatis proximi cauſa mentitur, ſi non erat peccator antequam mentiretur, mentiendo efficitur id quod vitarat;* Cette maxime, dis-je, doit être entenduë d'une perſonne, qui en faveur d'un ami, dit quelque menſonge préjudiciable à d'autres; ce qui va contre la regle de ne faire jamais un mal, ſous le prétexte d'en retirer du bien. Je condanne autant qu'il eſt poſſible les Priſcillianiſtes, qui approuvoient même le parjure, ſelon que le rapporte Saint Auguſtin, quand ils ne faiſoient pas difficulté de dire,

Baron. tom. 4.

Iura, perjura, ſecretum prodere noli.

Mais je penſe, qu'on ne peut faillir en faiſant avec Saint Thomas diſtinction entre les Menſonges plaiſans ou récréatifs, les utiles, & les pernicieux. Il a tant de manquemens & de déguiſemens de paroles qui ſont excuſables,

qu'on auroit tort de les condanner tous, comme de dangereux menſonges. On excuſe Abraham & Iſaac, qui contre l'intention de Pharaon & d'Abimelech, qui les interrogeoient, dirent, que Sara & Rebecca n'étoient que leurs Sœurs. Mais que dirons-nous de Jacob, quand il feignit d'être Eſau, pour avoir la bénédiction de ſon pere, qui valut nonobſtant la tromperie? Que penſerons-nous de David, lorſque voulant ſe ſauver, il dit fauſſement au grand Prêtre Abimelech, qu'il venoit par l'ordre de Saul, & puis feignit d'être inſenſé devant le Roi Achis? Accuſerons-nous Saint Paul d'avoir trompé les Romains, c. XV. 28.
leur écrivant, qu'il iroit en Eſpagne, ſans l'executer? Et condannerons-nous Saint Pierre, quand il proteſta à ſon Maitre, qu'il ne ſe laiſſera jamais laver les pieds par lui, *non lavabis mihi pedes in æternum*, ce qu'il fit néanmoins incontinent aprés? Non certes, il faut bien ſe garder de mettre cela au rang des menſonges deſagréables à Dieu. L'on doit dire plûtôt du menſonge en général, ce que quelqu'un a prononcé de la Vérité, *aliqua ut ſanitatis, ita & veritatis datur latitudo*, puiſque la raiſon des contraires le ſouffre. Et quoi qu'à l'égard des exemples, qui viennent d'être rapportés, il y ait lieu de penſer, que les

choſes du Ciel, ne ſe conſidérent pas comme celles de la Terre, l'on peut ajoûter, qu'humainement parlant il ſe voit des Menſonges, qui ne ſauroient à cauſe de leur fin, être raiſonnablement condannés.

Oui: Puiſque la Vérité, comme fille de Cronus ou du Tems, ſelon la Théologie des Anciens, ne doit jamais être abandonnée en quelque ſaiſon, ni ſur quelque conſidération que ce puiſſe être. Clement Alexandrin rapporte au ſixiéme livre de ſes Tapiſſeries avec grande eſtime cette ſentence de Pindare: ἀρχὰ μεγαλᾶς ἀρετᾶς ἄνασσα ἀλήθεια, *Principium magnæ virtutis Regina Veritas.* Et Saint Jerôme dans ſon apologie contre Ruffin, a prononcé hardiment avec les Pythagoriciens, qu'après Dieu il n'y avoit rien, qu'on dût plus reſpecter que la Vérité, qui ſeule nous approche de ſa Divinité, *Poſt Deum Veritas colenda, quæ ſola homines Deo proximos facit.* C'eſt pour cela, que le Préſident d'Egypte portoit la Vérité ſur ſon eſtomac, ſelon que Diodore Sicilien le repréſente dans le premier livre de ſa Bibliothéque hiſtorique. Auſſi peut-on dire, que la recherche de cette belle Vérité, qui ſe fait eſtimer juſques dans la bouche des Ennemis, eſt le ſeul ſujet, pour lequel les Philoſophes nous permettent de renoncer à nô-

tre liberté; & que la même recherche eſt la plus propre de toutes, & la plus naturelle à l'homme, *In primis hominis eſt propria veri* l. 1. de *inquiſitio atque inveſtigatio*, pour uſer des ter- Offic. mes de Ciceron. Delà vient l'excellent pen- l. 3. & 7. ſée de Platon, dont Marc Antonin s'eſt vou- de vita lu ſouvenir, qu'il n'y a rien dequoi nos Ames ſua. ſe ſentent privées plus mal volontiers, que de la connoiſſance de la Vérité, *πᾶσα ψυχὴ ἀκοῦσα στέρεται ἀληθείας*, *Omnis animus non ſua ſponte privatur veritate.* Iugés par tous ces éloges, quelle opinion nous devons prendre de la laideur du Menſonge, capital ennemi de cette Vérité, & qui fait le revers naturel de ſa médaille; celle-ci étant une, & l'autre plein de varieté & de toutes ſortes de fauſſetés. Car pour le bien debiter, il n'y a perſonne qui ne tâche de couvrir ſa difformité, & qui ne le dore, ſi faire ſe peut, de quelque feuïlle de vrai-ſemblance. Certainement c'eſt une choſe merveilleuſe, qu'il n'y ait que l'homme, qui ſe ſerve de ſa voix pour mentir, celle de tous les autres animaux étant ſincere, & ne ſervant jamais à l'impoſture. Car ce qu'on a écrit de l'Hyéne (*) & du Crocodile, ne doit

(*) Hyéne, animal ſemblable au lion, plus petit mais plus cruel & plus ruſé. On dit qu'il prononce fort diſtinctement les paroles, qu'habitant dans les bois, il apprend les noms des bergers, les appelle la nuit, & les devore, quand ils ſortent de leurs huttes. *Plin.* l. 8. c. 30.

pas tenir lieu d'exception, puisqu'assez d'Auteurs modernes se moquent de ces cris trompeurs qu'on leur avoit attribués. Quoiqu'il en soit, le Mensonge mérite d'être reputé le plus infame de tous les vices, & le plus contraire, je ne dirai pas simplement à la societé civile, mais à nôtre humanité. En effet, ceux qui ont dérivé leurs noms de *Verum*, & de *Veritas*, de celui du Printems des Latins qu'ils appellent *Ver*, ne doivent pas avoir tant fait de réflexion sur ses premieres productions, qui ne démentent jamais leur principe naturel, que sur ce qu'au printems de nôtre âge, où regne l'innocence, l'on dit les choses, comme elles sont, ou du moins, comme on les croit être, n'y aiant que la malice des années subsequentes, qui porte à mentir, & qui apprenne à pervertir l'usage de nos paroles. Je sai bien, qu'on veut faire servir l'utilité de vehicule & de prétexte au Mensonge, pour le faire approuver, sinon à l'égard des particuliers, pour le moins, selon l'opinion des Platoniciens, quand il est emploié à l'avantage du public par ceux, qui gouvernent les Etats. Mais ne flattons point un si dangereux vice, qui ne demande qu'à s'introduire & à s'établir doucement, tantôt comme néceſsaire, tantôt comme servant innocemment au plaisir, pour

former une habitude dans nos ames, qui les ruine auprès de leur Créateur. Vous savés les aphorismes de la bonne Morale, que ce qui est defectueux dans son principe, *tractu temporis convalescere non potest*, & cet autre presque semblable, *quæ crescentia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa nascentia. Qui vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* Cic. l. 4. Tusc. qu. Tant y a, qu'un mensonge en attire un autre, *linum lino nectitur*, & il arrive, qu'on le fait même servir & les parjures à l'ornement du langage. L'on ne croit point de belle Eloquence, si elle ne sait faire comme cet Autolycus d'Ovide.

Candida de nigris, & de candentibus atra; l. 11. Metam.

sans que personne défere au sentiment de Saint Jerôme, *melius esse verum dicere rustice, quam falsa diserte proferre.* Pour moi, je pense, qu'on ne sauroit trop s'en souvenir, ni trop pratiquer dans la vie le précepte du grand Saint Gregoire, *Melius est ut scandalum oriatur, quam veritas relinquatur.* Pourquoi emploier le déguisement & la fausseté, sous ombre de faire paroitre plus agréable celle, qui ressemble dans sa simplicité au marbre & au porphyre, qu'on voit refuser toute sorte de peinture, & de parure étrangere, parce

qu'ils ont en eux-mêmes, ſans rien emprunter d'ailleurs, la plus grande recommandation, qu'on leur puiſſe donner.

XXX. PROBLEME.

La Morale des Philoſophes ſuffit-elle, pour rendre parfaitement Vertueux ?

NON: Parce qu'il n'y a rien de plus incertain, que leurs préceptes, dont les uns ſont ſouvent abſolument contraires aux autres. Ainſi l'on en voit, qui ſuivant Hippocrate & Galien, font dépendre les Vertus & les Vices du Temperament, & beaucoup d'autres ſoutiennent, que ce ſont des habitudes de l'Ame. Les Stoïciens établiſſent des bornes ou limites morales, au delà deſquelles la moindre tranſgreſſion fait un crime, ce qui a donné lieu à leur paradoxe, que tous péchés ſont égaux: Les autres Sectes s'en ſont moqués, & laiſſant aux Mathematiciens l'indiviſibilité de leur ligne, ils donnent quelque largeur à celle de la Morale, de ſorte, que toutes nos actions reçoivent des différences notables de bonté, ou de malice, ſelon le plus & le moins, qui ſont les termes de l'Ecole. Quelques-uns ont tant d'auſterité,

qu'ils ne croient pas, qu'un homme vicieux, & comme tel haï du Ciel, puiſſe produire une bonne action: D'autres ſoutiennent ce qui eſt oppoſé à cette maxime; & Suidas cite Elien, comme auteur de ce qu'Apollon & Jupiter prolongèrent les jours de deux années à Phalaris, parce que ce Tyran avoit été clement contre ſon ordinaire à l'endroit de Chariton & de Menalippe; ce qui veut dire que les plus méchans hommes peuvent faire de ſi bonnes œuvres, qu'elles ſont même recompenſées d'enhaut. Chaque païs, & chaque Nation a ſa façon de philoſopher, & ſa Morale, qu'il croit la meilleure de toutes. Quand on reproche à ceux d'Achem, qui ont leur Roi dans l'Ile de Sumatra, qu'ils agiſſent ſouvent contre leur conſcience, faiſant plus pour lui que pour Dieu; ils croient bien ſatisfaire à cette objection, quand ils répondent, que Dieu eſt loin, & que leur Roi eſt tout proche d'eux; ce qui paſſeroit pour une impieté ailleurs, leur tenant lieu d'une bonne Moralité. La diverſité des ſentimens entre les Philoſophes, ſur tout à l'égard des mœurs, montre le peu de certitude, que contiennent leurs livres: & je penſe, qu'il faut toûjours ſe ſouvenir là deſſus, que Saint Paul n'a rien plus expreſſément recommandé aux

Tom. 2. ad vocem Phalaris.

Fideles, que de ſe bien garder des Philoſophes, capables de les ſeduire avec leurs faux principes, & leurs différens Elemens du Monde, ce qu'il repete en divers lieux de ſes Epitres. Ce n'eſt donc pas de leur philoſophie, qu'on peut apprendre à devenir parfaitement Vertueux.

Oui: Car la varieté de leurs Dogmes n'empêche pas, qu'on ne puiſſe beaucoup profiter dans leur Morale, en faiſant choix de ceux, qui ont de la conformité avec nos Vérités révélées. En effet, celui-là n'a peut être pas mal rencontré, qui a dit, que la Vertu philoſophique & Morale, dont nous parlons, eſt une voie qui conduit inſenſiblement aux Vertus Théologales & Divines; de même que l'ame vegetative & la ſenſitive, que nous tenons de nos parens, préparent le chemin à la Raiſonnable, qui vient de Dieu, qui en eſt le ſeul diſtributeur. Encore que les Philoſophes ſe ſont lourdement trompé en beaucoup de choſes, qui concernent nôtre ſalut, ce n'eſt pas à dire, que leur doctrine ne ſoit quelque fois de grande utilité aux points les plus conſidérables de la Morale; ce que les Peres de l'Egliſe diſent être de grande conſolation au cœur d'un Fidele, quand ils interprètent ces mots, *vocavit an-*

cillas ad arcem, des diverſes Sectes, qui ont eu leurs opinions favorables à la Foi. Les erreurs de quelques-uns de ces Philoſophes, qui ſe ſont écarté en leur chemin de la Vertu, peuvent être inſtructives, à cauſe que leur égarement fait remarquer avec exactitude la bonne voie qu'ils n'ont pas ſuivie. Le pélerin qui s'eſt une fois mépris dans ſa route, devient plus capable qu'il n'eût été ſans cela de redreſſer ceux, qui s'informent de lui, comme ils doivent ſe conduire dans le voiage, qu'il a fait. Il y a donc lieu de ſoutenir, que l'Ethique des Philoſophes bien entenduë ſera ſuffiſante à nous faire embraſſer la Vertu, qui eſt l'object de toutes leurs veilles, & la fin de leurs plus abſtraites méditations. Je me contenterai pour confirmer ma propoſition, de vous rapporter un ſeul paſſage moral, tiré d'un fragment de l'Oraiſon que Caton prononça dans Numance, & que j'ai commis il y a long-tems à ma mémoire, ne croiant pas, qu'il y ait rien dans toute la Morale de plus touchant, ni de plus perſuaſif, ſoit à nous porter aux bonnes actions, ſoit à nous éloigner du Vice. *Cogitate cum animis veſtris, ſi quid vos per laborem recte feceritis, labor ille a vobis cito recedet, benefactum a vobis dum vivetis non abſcedet. Sed*

si qua per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos semper manebit. J'avois bien remarqué dans Plutarque, qui nous a donné la vie de ce Caton, qu'il avoit été nommé le Demosthene Romain; mais ce seul échantillon de sa Morale me fait dire, qu'on le peut encore appeller le Socrate Romain, pour ne le pas mettre au dessus comme a fait l'auteur de ce vers,

Quippe malim unum Catonem, quam trecentum Socratas.

Tant y a, que je ferois conscience de ne rien prononcer au desavantage de la Philosophie, de quelque siécle qu'elle soit & de quelque païs qu'elle puisse venir, parce que si elle merite un si beau nom, elle ne peut être autre que Vertueuse.

XXXI. PROBLEME.

Est-ce grandeur ou force d'esprit de ne point craindre la Mort?

NON: Il ne peut y avoir ni grandeur, ni force d'ame à mépriser ce que les premiers de tous les hommes, & celui même qui n'étoit pas moins Dieu, qu'il étoit homme, ont jugé digne d'apprehension, jusqu' à

demander au Ciel d'être exemté d'avaler une ſi rude boiſſon, qu'eſt celle qui ſe prend dans le calice de la Mort. La magnanimité a ſes bornes auſſi bien que toutes les autres Vertus; & l'on ſe peut tromper dans ſes excés, de même, que dans la force corporelle, où la maladie, telle que la fureur, fait paroitre plus de vigueur & plus de violence, que la ſanté n'en donne aux hommes, qui ſe portent bien. Quelle apparence de vouloir tirer vanité du mépris d'une choſe, que les Philoſophes de la plus haute reputation n'ont pas fait difficulté de nommer la plus terrible de toutes les choſes terribles? Je penſe bien, qu'en quelque façon elle peut être trop apprehendée; & que le maſque qu'on lui donne la fait quelque fois redouter avec auſſi peu de raiſon que de petits enfans fuient devant les maſcarades, *perſonatos timent pueri.* Les apparences ſont trompeuſes, & je me ſouviens aſſez, que le Lion de l'Apologue prit la Grenoüille à la voix pour un dangereux animal. Mais je ne puis tomber d'accord, qu'un homme, comme tel, ne doive point craindre la Mort, qu'il n'y a aucun animal, qui ne la craigne naturellement en naiſſant. C'eſt ce que Seneque, qui a proferé tant de belles ſentences pour faire mépriſer la vie, a été

contraint d'avoüer dans une de ſes Epitres,
ep. 121. *Nullum animal ad vitam prodit, ſine ſenſu mortis;* & ce que les moindres petits pouſſins, que la ſeule ombre de l'Oiſeau de proie épouvante, lui ont donné le moien de prouver ſuffiſamment. Pourquoi donc ferons-nous les intrépides ſur un ſujet, où toute la Nature repugne à une générosité ridicule. Je la nomme ainſi après ce même Auteur, lorſqu'il ſe raille de ceux, qui argumentoient ainſi, *Quod malum eſt, glorioſum non eſt; mors glorioſa eſt. Mors ergo non eſt malum.* Il appelle ces ſubtilités de Dialectique, *artificii veternoſiſſimi nodos*, & ſa raillerie paſſe juſqu'à conclure, *acuta ſunt iſta, ſed nihil acutius ariſta; quædam inutilia & inefficacia ipſa ſubtilitas reddit.* En effet, c'eſt une moquerie de traiter la Morale avec ces *minuties* de Logique. J'aimerois autant prouver, combien la Mort doit être fâcheuſe, & par conſequent à craindre, par cet argument vrai-ſemblable
Roſar. Sadi. d'un Arabe; ſi l'arracher une ſeule dent fait une douleur ſi ſenſible que nous l'éprouvons, il faut croire que quand l'ame eſt arrachée du corps, elle cauſe un mal qui ne peut être exprimé? Pour en parler ſainement, il n'y auroit que le témoignage de ceux, qui ont franchi le paſſage de la mort, qui pût obliger,

par ce qu'ils en diroient, à mépriſer tout ce que le reſte des hommes s'en imaginent. Mais le malheur eſt, que perſonne, d'autant qu'on dit qu'il en eſt revenu de l'autre monde, ne nous a inſtruit là deſſus. Car il me ſemble, qu'il faudroit être fort crédule pour déferer à ce que Platon conte au dixiéme livre de ſa Republique d'un Pamphilus, qui revenu des Enfers, diſoit merveilles de ce que les Dieux y faiſoient. La Foi n'oblige pas non plus à croire toutes les choſes que Gregoire de Tours aſſure comme témoin auriculaire, que rapportoit un Salvius reſſuſcité & depuis Evêque d'Albi, qui ne ſe taiſoit pas de ce qu'il avoit vû au Ciel. J'avouë pourtant, que la rélation d'aſſez de perſonnes, qui ont été juſqu'aux portes de la Mort, ne nous l'ont pas dépeinte ſi affreuſe, qu'on la fait ordinairement. Le Capitaine Montagnac étant tombé juſqu' à trois diverſes fois d'une potence, par la rupture de la corde, qui l'y attachoit, & aiant été donné enſuite au Vicomte de Turenne par le Préſident Duranti, ſe plaignoit, qu'aiant perdu en un moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumiere ſi agréable, qu'elle ne ſe pouvoit repréſenter. Le Chancelier d'Angleterre Baccon, écrit quelque choſe approchante de cela, d'un qui

l. 7. c. 1.

Hiſt. d'Aub. tom. 2.

l. de vita.

ne s'étant pas étranglé, quoiqu'il y eût peu à dire, protestoit, qu'il n'avoit senti aucune douleur; *se dolorem non sensisse, sed vidisse speciem ignis, post nigredinis, post cærulei coloris.* Je sai, que par ordre de nôtre Roi Henri quatre, le Médecin la Riviere visita un pauvre criminel échappé du gibet par le même accident d'une corde rompuë; qui l'assura, qu'il n'avoit enduré qu'un peu en quittant l'échelle, un grand feu s'étant aussi-tôt présenté devant ses yeux, au travers duquel il voioit de très belles allées. J'ajoûterai ce que je tiens de celui, qui accompagnoit ce Médecin, que sur son offre faite à ce malheureux, qui avoit tué son pupille, d'intercéder pour obtenir sa grace de sa Majesté, il lui répondit froidement, que c'étoit si peu de chose de finir par le licou, qu'il ne jugeoit pas, qu'on dût importuner le Roi sur cela. Il est constant, que la suffocation dans l'eau a été tenuë par les anciens la plus cruelle de toutes les morts, à cause que l'ame étant ignée y combatoit contre son plus grand adversaire, Si est ce qu'un de mes amis à demi noié, m'a protesté qu'il trouvoit tant de plaisir à gratter au fond de l'eau, qu'il sçût mauvais gré à ceux, qui l'en retirèrent. Et l'on peut voir dans une lettre écrite de Canada en mil six cens trente deux

te deux par le Pere Paul le Jeune, qu'il s'y trouva dans un pareil accident presque étouffé dans cet Element, ajoûtant ces mêmes paroles, Je croiois qu'il y eût plus de mal à être noié, qu'il n'y en a. On pourroit aussi faire réflexion sur ceux, qui fort âgés sont passés de cette vie à l'autre, & selon leur propre dire sans souffrance. J'en ai vû plusieurs finir de cette sorte. Et Cardan en rapporte des exemples notables dans son *Theonoston*. Mais à parler ingenument, mon opinion n'est pas, nonobstant tout cela, qu'on doive tenir la Mort pour autre que pour la grande ennemie de tout ce qui est vivant; ni d'ailleurs encore moins, qu'on puisse mettre la grandeur ou force d'esprit à ne la point craindre.

Oui: Les mêmes Philosophes qui nous ont représenté la Mort si hideuse & si terrible, n'ont pas laissé de mettre le plus haut point de la Vertu Héroïque à la mépriser; parce que celui, qui n'en a point de peur ne sauroit rien craindre, étant au dessus de tout ce qui est capable de donner de l'appréhension,

Contemsit omnes ille qui mortem prius. Sen. in Herc. Oet.

Mais pourquoi craindre ce qui est inévitable? Ce qui rend apparemment nôtre condition meilleure, que ne fait la vie? Ce qui ne peut

être une peine, puiſque par une loi commune tous les hommes y ſont ſujets?

- - - *Lex eſt; non pœna perire;*

Et après tout, ce qui nous met dans la voie du Ciel où nous aſpirons? le mot Grec θάνατος, qui eſt celui de la Mort, ſignifiant ſelon toute vraiſemblance, dit Themiſtius, tout Payen qu'il étoit, un élevement à Dieu, ἄνω εἰς θεὸν, *ſurſum ad Deum.* En effet, je penſe, que par raiſon on devroit plus apprehender les maux de la vie que ceux de la mort. Plus on vit, plus on a de ſujets de ſouffrir, même ſelon le mot des Italiens, *chi più vive, più muore.* Cette véritable mort au contraire, que la ſeule imagination rend ſi redoutable, n'eſt pas ſentie des vivans, puiſqu'elle eſt une privation de ſentiment, ni de ceux, qui ne ſont plus, parce que n'étant plus, ils n'ont garde d'en être touchés: Il s'enſuivroit donc, ſelon les ſubtilités de la Logique, qu'elle ſeroit indifférente aux uns & aux autres, bien loin de nous devoir affliger. Ciceron néanmoins s'eſt ſervi de ce raiſonnement après Epicure, *Mors nec ad vivos pertinet, nec ad mortuos, alteri non ſunt, alteros non attingit.* Mais poſons le cas, qu'elle ſoit telle, qu'on la fait, agiſſons de bonne foi, & ſans trop ſubtiliſer, ce qui s'appelle

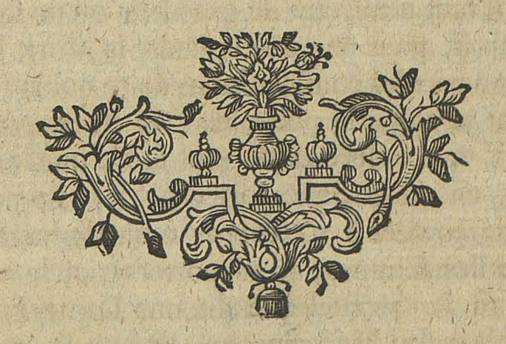
l. 1. Tuſc. qu.

au langage de Seneque, *Philoſophiam in anguſtias ex ſua majeſtate detrahere*, ne ſerons-nous pas toûjours contraints d'entrer en cette conſidération, & d'admirer, que dans une ſi grande incertitude de toutes les choſes du Monde, n'y aiant rien de certain parmi les hommes, que d'être tous obligés à mourir ſans exception; ce ſoit pourtant ce qui leur trouble le plus l'eſprit, & qui les fait, quoi qu'inutilement, ſi refractaires contre les ordres du Ciel. Au lieu de lui rendre avec ſoûmiſſion la vie, qu'il nous a ſimplement prêtée, & de lui dire courageuſement, *paratum habes a volente quod non ſentienti dediſti*, nous ne pouvons nous y reſoudre, & nous ſommes au deſeſpoir quand nous ſentons qu'il le faut faire. Cependant, le ſeul moien de nous bien comporter dans cette néceſſité d'abandonner la vie, c'eſt de la quitter ſans repugnance, *bene mori eſt libenter mori.* S'il y Sen. ep.
a quelque choſe de rude en cela, ce n'eſt pas 61.
l'ordre de la Nature, qui le rend tel, c'eſt nôtre reſiſtance, tout ce qui eſt involontaire étant toûjours déplaiſant, *non qui juſſus aliquid facit, miſer eſt; ſed qui inuitus facit.* Pourquoi n'aquieſçons-nous pas aux Decrets d'enhaut, que nous ne pouvons préſuppoſer être autres que très juſtes. Il nous fâche

ſans doute, de quiter la vie, qui nous paroît douce, où nous avons mille attachemens, & où nous croions être encore néceſſaires à beaucoup de perſonnes. Quant au dernier point, ſouvenons-nous de ce qu'a prononcé
Arria. l. 4. c. 1. Epictete à l'égard de Socrate, que s'il étoit utile de ſon vivant, il l'a été bien davantage après ſa mort. Et à l'égard des plaiſirs de la vie, peut-on douter, que tôt ou tard ils ne degénerent en ce qui leur eſt abſolument contraire. Les longues années, quand il n'y auroit autre choſe, ne manquent jamais à faire ce changement. Je ſai bien qu'il y en a de plus fortunées les unes que les autres; & ſans parler de l'heureuſe vieilleſſe du Muſicien Xenophile, que Pline donnoit de ſon tems pour un exemple qu'il nomme ſolitaire & miraculeux; nous pouvons jetter les yeux ſur cet autre plus recent du Pere Gaſpar Dragonette, qui de nos jours âgé de cent quinze ans & plus, étoit encore robuſte en mil ſix cens vint ſix, aiant toutes ſes dents, liſant ſans lunettes, & faiſant journellement ſans diſcontinuation ſes leçons dans un College de Rome, comme *Pietro della Valle* nous en aſſure au quatriéme tome de ſes Rélations. Mais outre que ces exemples ſont donnés pour des prodiges, encore n'en ſavons-nous

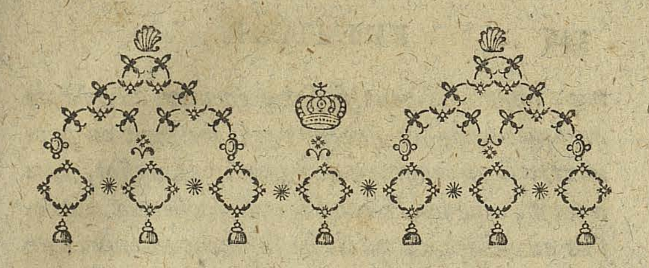
pas toutes les circonſtances, ni même la fin du dernier. Tant y a que plus nous avons joüi d'une vie ſouhaitable, plus nous ſommes obligés de la rendre ſans murmure, ſi nous ne voulons être ingrats envers Dieu, qui nous a fait une grace tellement extraordinaire. Or comme ce tranquille détachement de la vie, qui donne enſuite le mépris de ſa fin, demande une aſſiette d'ame non vulgaire, je penſe qu'on peut prendre l'affirmative de ce dernier Probleme, & ſoûtenir, qu'il faut beaucoup de grandeur ou de force d'eſprit, pour ne point craindre la Mort, laiſſant à part les conſidérations de ce qui la ſuit, dont je ne parle point ici. Si eſt-ce que le ſexe, que nous croions plus foible que le nôtre, en eſt quelque fois capable; Et pour nous convier à n'être pas moins généreux que des femmes, je rapporterai ici le mot gentil & ſpirituel que dit une Dame Eſpagnole à ſon Médecin, qui jugeoit ſa maladie incurable, & la condannoit à tomber avec les feüilles de l'Automne aſſez prochain. Elle avoit dans ſon jardin un bel Oranger qu'elle aimoit fort, & qu'on ſait ne perdre point ſes feüilles l'Hyver, ce qui lui fit proferer gaiement, *a las de mi Naranjo me attengo*, pourvû que je ne parte qu'avec les feüil-

les de mon Oranger, que je ne quiterois pas volontiers, je souscris à la determination de mon Médecin. En vérité, il faut avoir l'ame bien libre & bien enjoüée, pour se railler de la sorte d'une Ordonnance, qui prononçoit si nettement l'instante nécessité de mourir; & les histoires font passer pour fort notables des intrepidités de plusieurs hommes, qui n'ont pas été si formelles que celle de cette Espagnole.



DOUTE SCEPTIQUE.

SI L'ETUDE DES BELLES LETTRES EST PRÉFERABLE A TOUTE AUTRE OCCUPATION.



AU LECTEUR.

J'*Avois jugé à propos de ne rien mettre en forme de Préface au devant de ce petit Discours. Mais puisque le Libraire est d'un avis contraire, peut-être pour remplir quelques pages blanches, en jettant encore un peu d'ancre dessus; je vais lui complaire avec deux ou trois legeres considérations, qui me tombent dans l'esprit.*

Premierement, si l'on trouve étrange que je communique au public mes petites rêveries, qui ne peuvent pas plaire à tout le monde; je réponds, qu'en prenant ce divertissement innocent, je n'oblige personne à les approuver, ni même à les lire; mais que j'ai pour moi le sens d'un ancien Apologue, qui condanne un silence opiniâ-

tre, quand on peut se faire écouter au grè de quelques-uns; ce que je pense me pouvoir promettre sans beaucoup de vanité. En effet, l'on a écrit, que les Hirondeles reprochèrent autrefois aux Cignes, qu'ils ne faisoient entendre leur harmonie qu'aux prés, aux rivieres, & aux Zephirs, ce qui la rendoit tout à fait méprisable; puisque selon le proverbe Grec, que j'ai rapporté ailleurs en sa langue, une Musique, qui ne s'entend pas, est absolument inutile. Ie ne veux point d'autre excuse à cet égard. Chacun s'occupe comme il le juge à propos durant sa vie, & après tout,

eleg. in obit. Mæcen. Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

selon la pensée morale de Pedo Albinovanus.

Mais si en second lieu, la façon dont je m'explique, & même quelques mots que j'emploie, ne sont pas au gout de plusieurs personnes; je dis, qu'il leur est permis de n'en pas user, ne m'en étant servi, qu'à cause que je les ai trouvés plus propres à m'exprimer que d'autres, qu'ils approuveroient possible davantage. Personne ne met la main à la plume, qui n'ait encore son oreille, selon laquelle il regle son style & ses locutions. L'on m'a dit à ce propos, que quelques-uns n'ont pas approuvé le mot de Homilies, *que j'ai mis à la tête de trois différens petits volumes, prétendant, que celui de* Homelies *étoit*

*meilleur, comme plus uſité. C'eſt ce qui leur peut être juſtement contredit, & quand cela ſeroit, un mauvais uſage de cette nature doit être corrigé par la raiſon, ſur tout lors qu'il eſt douteux comme celui-ci. Pour moi, je ne vois nulle apparence de dire homelie, l'jota Grec de la ſeconde ſyllabe ne pouvant être raiſonnablement transformé en e. Surquoi il faut que je vous faſſe rire de celui qui pour bien autoriſer le terme d'*homelie, *m'allegua celui d'*omelette, *qui me fit ſouſcrire doucement à une ſi gentille analogie. Raillerie à part, on devient quelquefois ridicule, ſi l'on s'opiniâtre à de mauvaiſes façons de parler, ſans vouloir écouter aucune raiſon. Ceux de cette humeur ſeront enfin contraints de prononcer & d'écrire* les étuiles, *& non pas les tuiles, &* les édegrés, *pour les degrés d'une maiſon, parce que ce ſont des dictions uſitées dans la province de Hurepois, aux endroits où elle s'étend juſqu' à la place Maubert. Un motif auſſi plaiſant, obligeoit, il n'y a guéres, un bon Pere, de proferer doucement* Medeme *pour Madame: car ſans avoüer, qu'il tenoit cette prononciation des Mercieres du Palais, il aſſura, qu'il parloit ainſi par une devote humilité, le mot de Madame lui ſemblant trop empoulé & trop pompeux pour être prononcé par un homme de ſa profeſſion. Ie ne puis m'empêcher de*

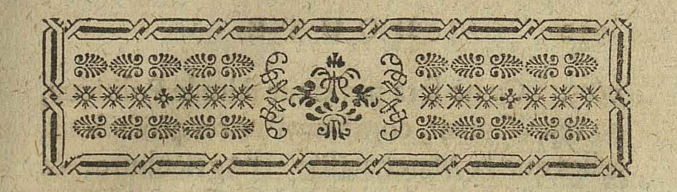
rapporter encore, comme témoin auriculaire, qu'un des plus excellens Prédicateurs de son Siécle, je parle du Reverend Pere Coton, disoit toûjours une chouse, & un foussé, le mauvais usage de la Cour de son tems aiant introduit cette vicieuse façon de prononcer. Il le faisoit ut scenæ serviret, *& pour parler à la mode du tems, quelque erronnée qu'elle fût; tant les plus grands hommes sont contraints souvent d'y déferer. Mais enfin il n'y a guéres de ces abus de langage, qui ne se corrigent à la longue, par le commun consentement de ceux, qui les reconnoissant, s'abstiennent d'emploier de si mauvais termes.*

Il me reste une troisiéme réponse à faire sur le sujet de la Philosophie Sceptique, aiant peut-être trop déferé à son indifférence au gré de beaucoup de gens, qui auroient vraisemblablement souhaité, que j'eusse absolument refuté les sentimens de Lipse & de Scaliger, comme trop desavantageux à la reputation des Belles Lettres. Si l'on prend garde, que je n'en traite que par un Doute Sceptique, qui fait le Titre de ma composition, personne ne trouvera étrange mon procedé, puisque l'Aphasie Pyrrhonienne, ou son incomprehensibilité ne détermine rien, étant une vertu intellectuelle, située comme un milieu de raison entre l'affirmation & son contraire; de même que les vertus de la volonté font un autre

milieu moral entre deux extrémités. Il est vrai, que le milieu de la Sceptique est plûtôt de Géometrie que d'Arithmetique, selon les termes de l'Ecole, ne se trouvant pas si éloigné de l'assertion dogmatique, que de l'ignorance des Idiots qui ne connoissent pas les causes qui la produisent, & qui la rendent presque indomtable, contumacissima bellua ignorantia est. *Tant y a, que n'aiant voulu rien écrire, qu'avec retenuë & suspension, je l'ai plûtôt fait pour m'instruire moi-même, que pour persuader les autres, qui m'obligeront d'éclaircir mes doutes. Un savant Arabe interrogé par quel moien il avoit acquis* Rosar. *tant de belles connoïssances, qu'il possedoit, fit* Sadi p. *réponse, qu'il n'avoit jamais eu honte de deman-* 509. *der ce qu'il ignoroit à ceux, qui l'en pouvoient informer,* quæ nescivi rogare me non puduit. *C'est à peu près mon procedé en tout ce que je communique au public. Mes* paradoxes *ne doivent offenser personne, puisque je fais profession de les abandonner aussi-tôt qu'on me montre, qu'ils sont* paralogues. *Il me semble, que leur diversité, & leur éloignement des sentimens ordinaires, ne doivent pas non plus déplaire, par la même raison, dont Quintilien recommande la varieté dans le style de son Orateur,* cum Virtutes l. 9. Inetiam ipsæ tædium pariant, nisi gratia varie- stit. c. 4. tatis adjutæ, *les Vertus mêmes & les plus bel-*

les lumieres d'un Discours devenant ennuieuses, si elles ne sont agréablement diversifiées. Mais il ne faut pas, que ce soit en abandonnant son thême principal par des excursions importunes, quoiqu'elles présentent de nouveaux objets à ceux qui les lisent. Nous voions assez d'Auteurs de qui l'on peut dire, à cause de leurs longues Episodes, & de leurs extravagantes digressions, qu'ils mettent plus de tems à peloter qu'à joüer la partie, quittant leur sujet & leur principale matiere, pour s'égaier sur d'autres pensées hors de propos. Cependant j'imiterois en quelque façon ceux, que je reprens, & je ferois la même faute qu'eux, si j'étois ici plus diffus; outre qu'il sembleroit, Lecteur, que j'aurois mauvaise opinion, ou de vôtre jugement, ou de vôtre justice, en ce qui me touche, si j'étendois davantage cet Avant-propos.





DOUTE

SCEPTIQUE.

SI L'E'TUDE DES BELLES LETTRES EST PRE'FERABLE A TOUTE AUTRE OCCUPATION.

TANT de perſonnes ſe ſont occupées à examiner les infortunes, qui ont preſque toûjours traverſé la vie des hommes d'étude, que ce n'eſt nullement mon deſſein d'en faire ici une repétition ennuyeuſe. J'y veux ſeulement conſidérer, ſi l'étude des belles lettres, comme d'ordinaire on les nomme par excellence, a ce grand avantage, que ſouvent on lui attribuë, d'être tellement le partage des meilleurs eſprits, qu'on doive mépriſer toute autre occupation, pour ſuivre celle, où les Muſes ſeules ſont culti-

vées. Ce ne ſera pas pour faire le Politique, en repréſentant, combien d'autres profeſſions, telles que la Marchandiſe, l'Agriculture, & même la Militaire, ſont néceſſaires à l'Etat, qui ſouffre infiniment, ſi on les mépriſe, & que les charmes d'une vie oiſive, telle, qu'eſt celle des hommes d'étude, l'emportent par deſſus elles. Mais le ſentiment de deux perſonnes du dernier ſiécle, qui ſont de grand nom parmi les Savans, me porte à faire des réflexions ſur le ſujet, que je viens de propoſer; par ce qu'ils ont l'un & l'autre prononcé ſi nettement contre l'occupation literaire, dont ils faiſoient profeſſion avec tant d'éclat, que je ne puis trop admirer, qu'ils en aient parlé de la ſorte. Le premier eſt Lipſe, cet homme, qui ſe vante dans une épitre, qu'il écrivoit aux freres Richardots, d'avoir illuſtré deux des plus grands auteurs, Tacite pour la prudence, & Seneque pour la ſageſſe. Cependant, dans une autre épitre addreſſée à ſon ami Lernutius, il ne peut s'empêcher, de lui confier ce ſecret, que s'il avoit des enfans, il s'empêcheroit bien de les faire étudier, *filios ſi habeam, literulas me authore non diſcant.* Le ſecond auteur qui a été du même ſentiment, c'eſt Joſeph Scaliger, qui s'en explique en ces termes dans les propos, qu'on a fait imprimer

Centur. 2. ep. 52. ad Belgas.

Cent. 4. miſc. ep. 81.

mer de lui ſous ce titre, SCALIGERIANA, *Si j'avois dix enfans, je n'en ferois étudier pas un, je les avancerois aux Cours des Princes.* Et en vérité nous voions au même recueil, qu'autant de fois, qu'il ſe renfermoit pour vaquer à ſes livres, il prononçoit ces mots, *je m'en vais becher à la vigne;* ce qui montre bien l'aversion qu'il en avoit, & combien ſon métier lui déplaiſoit. A parler ingenument, ce n'eſt pas ſans raiſon, que des perſonnes ſi conſommées dans toute ſorte de literature, & qui n'ignoroient pas, combien la Nature donne d'inclination à tous les Peres pour ce qui peut être avantageux à leurs Enfans; n'aient pas laiſſé de croire, que le travail de l'étude ne leur pouvoit produire que beaucoup de chagrin, & une infinité de travaux d'eſprit, ſans aucune véritable ſatisfaction d'ame, & ſans en recueillir d'autres biens que ceux, qui dépendent d'une bonne fortune, très rare à l'égard de ceux, qui ne ſongent qu'à devenir ſavans, & à ſe diſtinguer par là du reſte des hommes, qui d'ordinaire ſe rient de leur côté de leurs vaines recherches de ſavoir plus que les autres.

p. 313.

En effet l'on voit peu de gens, qui après avoir pénétré plus avant que le commun dans les ſciences, ne conçoivent avec Salomon une

indignation contre elles, & contre la foibleſſe de l'eſprit humain, qui reconnoit, que plus il s'inſtruit, plus il remarque ſon invincible ignorance, avec douleur inexprimable, d'être ſi peu capable d'arriver au but qu'il ſe propoſoit, *qui addit ſcientiam, addit & dolorem.* Tous ces grands Palamedes, qui ont tant aimé les Lettres, qu'ils en ont augmenté le nombre, ſe trouvent reduits à la fin, comme le Grec, qui fait que je leur donne ce nom, à jetter des plaintes continuelles, d'avoir tant perdu de tems, pour acquerir une choſe, qui fait leur malheur & qu'ils s'étoient imaginée toute autre, qu'ils ne l'éprouvent. C'eſt peut-être ce qui a porté quelques Empereurs, à perſecuter les hommes de lettres par des Edits très rigoureux; & des Papes à maltraiter ceux, qu'ils nommoient *Terentianos*; comme trop attachés à la belle diction des auteurs claſſiques. Il eſt certain que par une Pragmatique de l'an mil ſix cent vint deux, pour uſer des termes uſités au delà des Pyrénées, les études de Grammaire furent prohibées en Eſpagne, ſi non aux villes principales, où il y a des Magiſtrats qui s'appellent *Corregidores*; afin d'empêcher le trop grand nombre de ceux, qui cherchent dans la pouſſiere des écoles, *ubi etiam qui gratis docent, gratis no-*

Merc. Fr. tom. 9. p. 70.

cent, à couvrir une fainéantiſe préjudiciable à l'Etat, outre qu'elle eſt la ruine de ceux, qui s'y accoutument. Quoi qu'il en ſoit, il y a grande apparence, que comme l'on a fort bien jugé, que très peu de gens, quelque bonne fortune qu'ils euſſent éprouvée dans le cours de cette vie, la reprendroient après l'avoir perduë, encore que celui, qui en eſt le diſpenſateur remit à leur chois d'y rentrer, ſi bon leur ſembloit, aux mêmes conditions, qu'ils l'ont déja poſſedée: L'on peut dire de même, qu'il ſe trouveroit peu ou point de perſonnes ſavantes, qui, après avoir donné le plus heureuſement dans toutes les ſciences humaines, & les avoir le mieux reconnuës; voulût, ſelon la même hypoteſe, recommencer cette carriere, à la charge d'y rencontrer les mêmes épines, qu'ils y ont reſſenties, & de ne pouvoir acquerir au bout de leurs travaux, que des connoiſſances auſſi incertaines, que celles, dont ils ont profité, & qu'il eſt difficile de diſtinguer, ſi l'on en parle franchement, d'une véritable ignorance.

Ce n'eſt donc pas un reproche, qu'on puiſſe faire raiſonnablement à ce grand empire du Turc, de n'y avoir en toute ſa vaſte étenduë qu'une Univerſité dans la ſeule ville du Caire, où eſt l'étude publique de dix ou douze

mille Ecoliers, qui vont y apprendre la Philosophie, la Médecine, & l'Astrologie, & même leur Théologie Musulmane, avec permission aux plus doctes, si nous en croions
Sto Kove, p. 468. les Itineraires recens, d'y disputer de la Religion, à quoi l'on ne s'oseroit hasarder ailleurs. Mais il s'y obsérve une chose de très grande considération, & qu'il seroit à desirer qui se pratiquât par tout, où l'on a soin de l'instruction de la Jeunesse. C'est, qu'on ne souffre pas, que les Enfans y étudient selon la destination de leurs Peres, qui les envoient dans cette célébre Université. Les Docteurs & Professeurs publics les appliquent à l'étude, où ils jugent, qu'ils seront le plus propres, & où ils croient, qu'ils pourront le mieux profiter. Car c'est un grand abus de penser, que tous les esprits soient propres à réussir indifféremment aux choses, où on les oblige de se determiner. Il en est à peu près comme des Terres, qui ne se trouvent pas habiles à toute sorte de productions,

Virg. 1. Georg. *Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ,*
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina.

Les vœux des Parens ne sont pas toûjours à suivre, & le zéle souvent indiscret, dont ils sont portés à l'avancement de ces jeunes Plan-

tes, leur eſt ordinairement préjudiciable. L'on ne doit pas même déférer aux inclinations, qu'ont de certaines provinces à quelque genre d'étude, ſi l'eſprit des particuliers ne s'y accorde, & qu'on n'ait le génie propre pour cela. L'on a remarqué, qu'en Italie les Milanois s'adonoient volontiers à la Juriſprudence; les Calabrois à la langue Grecque, peut-être à cauſe qu'elle y étoit autrefois naturelle; les Mantoüans à l'Hebreu, leur Synagogue des Iuifs ſi célébre leur en donnant le moïen; les Veronois aux Lettres humaines; les Boulonnois aux Mathématiques; & les Padoüans à la Médecine. Ceux de Pavie ſe plaiſent à devenir Sophiſtes; à Florence la Philoſophie naturelle y eſt principalement cultivée; à Vincence la Morale; à Veniſe la Muſique; à Siene la Dialectique; comme à Pérouſe le Droit Canon. Cette élection d'étude eſt auſſi abuſive, qu'elle eſt populaire; & il ſe trouvera toûjours, que ſi l'on n'a le temperament tel, qu'il eſt requis à réuſſir dans chacune de ſes profeſſions, l'on n'y excellera jamais, & l'on experimentera avec regret cette Minerve des anciens, contraire à toutes nos veilles, qui ne nous profiteront de rien.

Ceci préſuppoſé de la ſorte, il eſt aiſé de juger, qu'on ne doit pas généralement ajuger

la préference à l'étude des belles lettres ſur toutes les autres occupations que peut prendre l'eſprit humain, parce que tout dépend de ſon habilité naturelle à chacune, qui lui doit faire choiſir quelquefois la moins eſtimée, ſi ſon Génie particulier y trouve ſon comte, & qu'apparamment il en doive faire mieux ſon profit. Mais puiſque les belles lettres, dont nous parlons, & ſelon qu'elles ſont ordinairement entenduës, ont une affinité avec toutes les ſciences, & qu'elles ſe mêlent preſque toûjours avec elles, ne fût-ce que pour leur ſervir d'ornement, que quelques-unes ne rejettent pas; conſidérons-les en gros, & dans cette *Encyclopedie* des Grecs, pour voir ſi apparamment les autres profeſſions de la vie telles qu'eſt celle des Finances & des autres qui ouvrent le chemin à s'avancer dans la Cour des Souverains, doivent être negligées pour s'attâcher entierement à ces belles Lettres, qui ont tant de charmes propres à nous y retenir, & à nous faire mépriſer toute autre étude.

Et parce que les livres, & les compoſitions des hommes ſavans, donnent les plus commodes moiens que nous aions, pour acquerir cette connoiſſance literaire, dont nous parlons, & qui rend ſi conſidérables ceux, qui la poſſedent, voions, s'il y a lieu de s'en promettre

tout l'avantage, que beaucoup de personnes y pensent trouver, soit pour le contentement qu'elles peuvent donner même en les acquerant, soit pour la gloire, qui semble inseparable de leur profession.

On ne doute point, que la Grammaire ne soit la porte par où il faut passer, pour avoir quelque commerce avec toutes les sciences; mais on peut dire qu'elle l'est particulierement des belles Lettres, que nous considérons ici, puisque le Grammairien des Grecs n'est rien que l'homme lettré des Latins, ni la Grammaire des premiers selon Quintilien, que la Literature des Romains, avec distinction, que comme il y avoit des *Grammatici* & des *Grammatistæ* l'on distinguoit de même *inter Literatos & Literatores*, *quod illi absolute*, *hi mediocriter docti essent*, dit Suetone au quatriéme chapitre des Illustres Grammairiens. Cependant, c'est si peu de chose qu'un pur Grammairien, que, pour bien parler, il ne faut pas discourir trop grammaticalement, d'où vient la maxime de Quintilien, *aliud Grammatice*, *aliud Latine loqui*. Et de fait on reconnoit tous les jours, & à toute heure, la vérité de cet ancien proverbe, *purus Grammaticus*, *purus asinus*. La plûpart des Grammairiens ressemblent à ces monnoies ro-

l. 2. Institut. c. 1.

gnées, qui n'ont point de lettres, & ils sont selon l'allusion que fait sur eux Sextus l'Empirique, *Grammatici, agrammati, seu illiterati.* Nous voions des Puristes (puisqu'on leur a imposé ce nom) si destitués de bonnes pensées, que le langage de nos bisaieuls, comme ils l'assaisonnoient, seroit plus à estimer que le leur. Marc Varron faisoit autrefois la même plainte dans une de ses Satyres en ces termes, *Avi & Atavi nostri cum allium & cæpe verba eorum olerent, tamen optime animati erant.* En effet, c'est le cœur bien plus que la langue, qui nous rend diserts, & le mérite des choses, que nous exprimons est sans comparaison plus important, que le choix des mots, ou même que leur arrangement, encore que cela ne se doive pas absolument negliger. Epicure soutenoit dans ce sentiment, que la Nature seule nous pouvoit rendre éloquens, & jamais l'Art soit des Grammairiens, soit des Rhéteurs, *solam esse Naturam quæ orationem recte instituat, artem autem nullatenus.* Les Arabes ont un proverbe à qui je donne volontiers le même sens, quand ils prononcent, que le prix de l'homme est sous sa langue, ce qui recommanderoit apparamment son beau discours; mais dessous: c'est à dire dans son interieur, & dans les bonnes pen-

l. 10. adv. Gram.

V. Gaff. l. 8. de vita Epic. c. 3.

ſées dont il s'explique. Souvent nous voulons mieux parler que ceux, qui nous ont précedé, & il ſe trouve, que dans un ſens moins à priſer, nous ne différons que par la nouveauté d'un jargon autre que le leur, *dum volumus eſſe meliores veteribus ſumus tantum diſſimiles*. Je dirai encore ce mot en faveur de certains ſtyles, qui paroiſſent négligés, mais qui ſont pleins de nerfs, & qui couvrent des ſens, qu'on ne ſauroit trop eſtimer, qu'ils reſſemblent aux terres remplies au dedans de riches métaux, & qui donnent de l'or abondamment, quand on les fait fouiller, encore qu'elles mépriſent apparamment la production des fleurs, dont les autres terres font toute leur recommandation. Quoi qu'il en ſoit, la Grammaire ne nous donne rien d'avantageux, puiſque les préceptes de ſes Profeſſeurs ſont preſque tous différens, & leurs plus belles regles ſujettes à mille exceptions, qui compoſent en toutes langues leurs *Heteroclites*. Il y a plus, c'eſt que l'amuſement qui s'y prend eſt ſi peu ſerieux, qu'il ſemble indigne d'un homme capable de s'occuper à quelque choſe de mieux, n'étant de ſaiſon, il me ſemble, que dans nos premieres années; ce qui a fait dire à Seneque dans ſa trente ſixiéme épitre, *Turpis & ridicula res eſt Elementarius ſenex*.

in ejus vita art. 70.

Tibere ne l'étoit-il pas ridicule & inepte tout à fait, pour uſer du terme de Suetone parlant de lui, quand il s'informoit avec attention de quelques Grammairiens, qui étoit la mere d'Hecube, quel nom avoit pris Achille lors qu'il étoit mêlé parmi les filles de Lycomède, & avec quelles chanſons les Sirenes charmoient les oreilles de ceux, qui les écoutoient. Peut-on avoir trop de mépris pour de certains Critiques, qui ſont néanmoins des Héros parmi les Grammairiens, quand ils ſe vantent de voir dans des auteurs, ce que perſonne n'y trouve qu'eux, *putantque ſub omni, quot aiunt, lapide Scorpium latere.* Le Grammairien Nicanor trouvoit tant de corrections à faire ſur tous les livres, qu'il en fut ſurnommé *Stygmatias*, parce qu'ils étoient pleins de ſes ratures, comme d'autant de ſtygmates, lors qu'ils ſortoient de ſes mains. La meilleure & la plus importante leçon, qu'on puiſſe tirer de toute la Grammaire, c'eſt peut-être celle, qu'on y fait prononcer aux Enfans avant toute choſe, je veux dire cet adorable ſigne de nôtre ſalut, la Croix de par Dieu, qui précede leur Alphabet. Car comme ils ne peuvent rien apprendre, s'ils ne croient qu'un A eſt un A, & ainſi des autres lettres, ſans s'opiniâtrer au contraire; tous les Arts ont be-

ſoin de la même ſoûmiſſion, juſqu'à la plus haute Théologie. C'eſt ce qui fait dire à Théodoret dans ſon ſermon de la Foi, qu'il y arrive la même choſe, qu'aux Mathématiques pures, où ſi l'on ne tombe d'accord qu'un point eſt impartible, & qu'une ligne eſt une longueur ſans largeur, jamais on ne peut devenir bon Géometre. Ainſi l'on peut conclure généralement, qu'après nos plus longues & nos plus profondes études, il en faut revenir à la Croix de par Dieu, qui en a fait le commencement. Sans cette docilité d'eſprit nous ne ſaurions nous demêler de tant de diſputes, qui naiſſent de mille différentes opinions, n'y aiant preſque point de tête, qui n'ait la ſienne particuliere, *quot capita, tot ſenſus.* C'eſt ce qui fait, que les plus ignorans ſe plaiſent ſouvent dans leur opiniâtre ignorance, parce qu'ils y trouvent mieux leur comte, ſemblables aux Taupes, qui demeurent volontiers ſous terre, où les ténebres les contentent plus que la lumiere d'enhaut.

L'art des Rhéteurs ſemble être celui, qui tire le plus de profit de tous les ſoins, que prennent les Grammairiens, & néanmoins c'eſt ſi peu de choſe, que le métier des premiers, qu'on n'en voit point qui ſoit rempli

de ſi fréquentes & de ſurprenantes contradictions. Les plus renommés Orateurs qu'ils aient formé, ont été repris par d'autres, qui ſe ſont moqués de leur Eloquence. Cela ne peut être mieux prouvé, que par ce que rapporte Aulu Gelle d'un Gallus Aſinius, & d'un Largius Licinius, qui accuſoient Ciceron de s'être très mal expliqué, ou pour reciter ſes
l. 17. c. 1. propres termes, *Ciceronem parum integre, atque improprie, atque inconſiderate locutum.* Je ſai bien qu'il les compare à ceux, qui ont eu de mauvaiſes opinions des Dieux Immortels, parce qu'ils ont attaqué celui, qu'on reconnoit pour le Dieu de l'Eloquence Romaine. Mais après tout, que peuvent faire les plus grands Rhéteurs, qu'apporter des couleurs pour perſuader & pour vaincre ceux, à qui ils ont affaire; puiſque ce ſont là les deux fins qu'ils ſe propoſent dans toutes leurs entrepriſes. Cependant ces couleurs, dont ils ſe ſervent, ont ordinairement cela de commun avec celles de l'Arc en Ciel, qu'elles ne trompent toutes deux, que les yeux ou les oreilles des ignorans. Cela eſt ſi véritable, qu'on donne ſouvent des éloges à un Avocat diſert, bien qu'il ait perdu ſa cauſe; & qu'au contraire l'on blâme quelquefois celui, qui l'a gagnée. J'avoüe, que les plus habiles

d'entre ceux de cette profession étant presque toûjours recherchés & emploiés aux affaires douteuses ou même desesperées, ce peut être la raison, qui les fait ainsi succomber. De grands hommes néanmoins ont attribué leur malheur à l'art, dont ils se servent, qui met toute sa force au langage ou aux paroles, sans se soucier beaucoup des choses, qui sont sans doute bien plus importantes. C'est en user contre le précepte de Pythagore, qui obligeoit à prendre plus de plaisir avec les Muses, qu'avec les Sirenes; c'est à dire, selon l'interprétation de Clement Alexandrin, lib. I. Strom. d'estimer plus les bonnes choses, que les belles & agréables simplement. Galien s'en est expliqué en ces termes, *tunc cœpere homines res suas contemnere, cum nimis curiose ad nomina controversias traduxerunt.* Il l'a fait après Platon, qui a souvent repeté cet axiome, *rebus ditiores essemus, si verba contemneremus.* Aussi sait-on, que ceux de Crete chassèrent les Rhéteurs de leur Isle, comme firent depuis les Romains de leur ville, dont nous avons l'Edict en forme dans le premier chapitre du Traité de Suetone des excellens Professeurs de Rhétorique: Et le Philosophe Sextus, que j'ai déja cité ajoûte, que les Ephores firent punir dans Sparte un jeune homme,

qui avoit appris l'art Oratoire hors de leur cité, dans laquelle on n'eût osé l'enseigner. Et certainement s'il y a lieu où l'on doive apprehender ce métier de declamer, c'est sur tout *in alea Iudiciorum*, qui est le lieu, où, com-

declam. 1. me parle Quintilien, *quam facili momento causæ facta vertuntur*. Cela fait nommer à Epi-

l. 30. cure dans Ammien Marcellin l'exercice des plaidoiries *κακοτεχνίαν*. Et je me souviens d'avoir vû appliquer à un, qui y réussissoit au préjudice de beaucoup d'innocens, ces vers du Poëte Latin,

l. 7. Æneid.

Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

Enfin, généralement parlant, on sait, que le Prince de l'Academie a mis la Rhétorique entre les Arts, qui servent à la volupté, & qu'il l'a comparée au métier des Cuisiniers, qui savent rendre agréables à manger les alimens mêmes, qui sont de mauvaise nourriture. C'est selon cette comparaison, qu'on disoit

Voss. de hist. gr. l. 2. c. 14. du tems des Antonins de ce Pausanias de Césarée, qu'il étoit un fort mauvais cuisinier,

qui aſſaiſonnoit mal d'excellentes viandes, parce qu'à la façon des Capadociens, il faiſoit courtes les ſyllabes longues, & longues les courtes, encore qu'il s'expliquât d'aſſez bonnes choſes. En vérité, autre doit être la façon de parler d'un Orateur, & autre celle d'un Philoſophe, ce dernier ne ſe pouvant exprimer trop Laconiquement. Cela fait dire à Seneque, *non verbis ſed ſenſibus ſerviamus*, & l'oblige à finir une de ſes lettres par ce conſeil qu'il donne à ſon ami, *ſumma ergo ſummarum hæc erit, tardiloquum te eſſe jubeo.* Il vouloit, que les paroles de ſon Sage ſe rapportaſſent à ſes actions, & que toutes les deux fuſſent frappées à même coin, *omnia dicta factaque ejus una forma percuſſa ſint.* Ainſi, comme l'auſterité de ſa vie devoit être exemplaire, ſes diſcours ne devoient rien tenir de l'éloquence libre & diffuſe des Orateurs. L'un deux qui parloit beaucoup, & avec une facilité merveilleuſe, fut raillé en ces termes, qu'il faiſoit voir la fauſſeté de cette étymologie, *labia à labore*, ſes levres n'étant jamais laſſes de diſcourir. Il n'en eſt pas ainſi des propos d'un Philoſophe, qui a ſon éloquence à part, ſelon laquelle il ne laiſſe pas d'être Orateur auſſi bien que Platon, quand même il ſe moque des Orateurs, comme lui dans

ſon Gorgias. J'avouë, qu'il y en a d'autres, qui à l'exemple de Chryſippe affectent de parler par pointes & ſechement, la frugalité leur plaiſant en toutes choſes, & en paroles autant qu'au reſte de la vie. Un d'entre-eux proteſtoit, que s'il lui eût été poſſible, il n'eût parlé que par monoſyllabes, tant il croioit un diſcours étendu & oratoire indigne de ſa profeſſion. Il eût ſouhaité, que toutes ſes dictions euſſent fait des ſentences ſelon l'alluſion Grecque τὰ ὀνόματα νοήματα. Telle fut
l. 2. Ori. gin. autrefois l'éloquence des Gaulois, qui par le témoignage de Caton n'avoient en recommendation, que la guerre, & le parler aigu, mettant toute leur étude en ces deux choſes, *pleraque Gallia duas res induſtrioſiſſimè perſequitur, rem militarem, & argutè loqui.* Tant y a, que la diverſité des ſentimens oppoſés les uns aux autres touchant l'éloquence, montre bien que l'art des Rhéteurs, non plus que celui des Grammairiens, qui compoſent la plus célébre partie des belles lettres, ne ſont pas ſi importans, qu'il faille mépriſer le reſte pour s'y adonner préferablement à toute autre occupation. J'ajoûterai pour preuve de cette diverſité, qui ſe trouve dans l'art de bien dire, un ſeule remarque, priſe de la rélation recente du Pere Marini touchant le Roiau-

Roiaume de Tunquin, que non seulement ceux du païs qui parlent en public ne remuënt jamais les mains, mais qu'à leur imitation les Peres mêmes de la Mission, quand ils prêchent, tiennent leur main dans la manche sur la poitrine, se contentans de parler pour être favorablement écoutés. Souvenons-nous là-dessus de ce que nous apprend Demosthene dans une de ses Oraisons pour recommander la modestie des Orateurs, que la statuë de Solon qui étoit dans Athenes, avoit sa main envelopée sous sa robe. Cela est bien contraire aux regles que donnent les Rhéteurs sur le sujet de l'action oratoire, & de l'éloquence de toute la personne.

Orat. de falsa legat.

Au lieu de nous porter à un pareil examen des autres sciences, renvoions au livre, qu'a fait Agrippa de leur vanité, ceux qui en voudront être plus particulierement informés, & contentons-nous de remarquer après Aristote, que comme il y a des Arts nommés sordides, parce qu'ils sont nuisibles au corps, dont ils corrompent les forces & la beauté; beaucoup de sciences, telles, que la Logique, pleines d'entraves & de tortures d'esprit, doivent être reputées illiberales, parce qu'elles l'embarassent, & lui font tant de peine, qu'il perd ce qu'il avoit de plus généreux & de plus

8. Politic. c. 2.

élevé. En effet, comme l'on a dit, que le Jeu des Echets n'étoit pas assez jeu, parce qu'il faisoit trop de peine à l'esprit, on peut soutenir aussi, que la Dialectique mérite d'être blâmée, ou même fuïe *navigatione quam velocissima*, avec toutes ses Modales, & ses argumens Indiens, ou cornus, *argumenta Chrysippea ne ab ipso quidem dissoluta*. Certes on peut bien s'écrier à leur sujet, comme
l. 7. c. 40. Pline sur celui de la félicité humaine, *vana mortalitas, & ad circumscribendum seipsam ingeniosa!* Nous ne sommes jamais plus spirituels, qu'à nous tromper par ces sophisteries Logicales, dont l'on ne sauroit trop se moquer, ni les rejetter avec trop de mépris. Cependant il se trouve des personnes si infatuées des artifices, dont nous parlons, qu'ils osent dire, que la Nature n'a fait que commencer l'homme, & que la Logique seule l'acheve de perfectionner, en lui donnant les moiens de se servir de sa raison. Pour moi, je pense, que c'est un grand avantage de renoncer à de telles bagatelles, & je souscris volontiers à l'opinion de celui, qui a écrit, *ut quædam amisisse lucrum, sic quædam nescire scientia est*; il y a des pertes, qui tournent à profit, & des ignorances de quelques choses, qui sont plus à priser que toute la connoissan-

ce, qu'on en peut prendre. Ce n'eſt pas, que je condanne abſolument ce qui s'enſeigne dans les Colleges, ni que je veüille injurier du mot de pédanterie tout le jargon de l'Ecole. Ce qui s'appelle Pédanterie dans ſa ſignification abuſive quoi qu'ordinaire, eſt un vice d'eſprit plûtôt que de profeſſion, puis qu'il y a des Pédans de toute robe, & de toutes conditions, depuis la Pourpre juſqu'à la Bure & au Droguet, ou depuis le Cordon bleu incluſivement, juſqu'au moindre chaperon doctoral; dequoi nous nous ſommes expliqués aſſez amplement ailleurs. Mail il faut avoüer, qu'il y a bien des choſes à retrancher dans les études les mieux conduites; & il faut tomber d'accord, que nous y faiſons ſouvent état de pluſieurs choſes, que nous commettons avec grand ſoin à nôtre mémoire, dont l'oubli nous ſeroit fort avantageux. Les ſavans doivent auſſi reconnoitre ingenument, que cinq ou ſix auteurs Grecs ou Latins, & ſur tout les premiers, ſont les maitres de ce qu'ils poſſedent de connoiſſance, les ſciences dont ils ſe glorifient ſi extraordinairemeut dépendant d'eux abſolument, & des decrets qu'ils leur ont laiſſés, dont ils ſont preſque toûjours conſcience de ſe départir. Le Chancelier Baccon leur dit plai- nat. phil. 322.

ſamment là deſſus, que le petit cerveau d'une demie douzaine de perſonnes, renferme toutes leurs richeſſes, & tout ce qu'ils croient les devoir tant faire eſtimer; *itaque videtis divitias veſtras eſſe paucorum cenſus, atque in ſex fortaſſè hominum cerebellis ſpes & fortunas omnium ſitas eſſe.* O la grande ſimplicité, de croire, que les Belles Lettres ſoient à la France, ce qu'étoit le Nil à l'Egypte, qui tenoit de lui, & tient encore aujourd'hui toute ſa fertilité. Et l'inſupportable arrogance des hérétiques, qu'on nommoit Gnoſtiques, qui ſe vantoient, que leur Intelligence égaloit celle de Dieu dans la pénétration de toutes les cauſes premieres & naturelles. On leur pouvoit dire à juſte titre, & le répéter encore aujourd'hui à leurs ſemblables, s'il s'en trouve, ce que Feſtus reprochoit iniquement
act. ch. 26. à l'Apôtre en préſence du Roi Agrippa, *multæ vos literæ ad inſaniam adducunt*, les trop grandes lumieres, que vous penſés avoir acquiſes dans les livres, vous aveuglent, & portent vôtre eſprit juſques dans la démence. Paſſons outre.

La Phyſique, qui ſe ſert ſi agréablement de tout ce que les Belles Lettres ont de plus précieux, mérite dans nôtre deſſein, qu'on la conſidére un peu, après la Rhétorique,

dont elle ne méprise pas souvent les ornemens, non plus que la Métaphysique, qui ne différe guéres de la Physique, si l'on donne à celle-ci toute l'étenduë, qu'elle peut recevoir. Mais encore que nôtre ame ne puisse prendre un plus digne objet, après celui de son Dieu, que celui de la Nature, dont la contemplation donne à l'esprit le plus grand repos & la plus grande satisfaction, qu'il soit capable de recevoir, quand il l'envisage toute entiere, & telle, qu'on se la représente souvent, confonduë avec son auteur, par cette seule & barbare distinction de l'Ecole, *inter Naturam naturantem*, & *Naturam naturatam*. Si est-ce qu'on y trouve tant d'épines parmi ses roses, & tant d'impossibilités à concilier les différentes opinions, dont est remplie la Physiologie, que toute parée qu'elle est d'élegantes descriptions, pour ne rien dire de ses prétenduës definitions, nous sommes toûjours contraints d'avouer, ou nôtre peu de pénétration & de connoissance, ou d'accuser d'erreur la nature même dans ses operations, *dum rerum naturam*, dit Ciceron au cinquiéme livre de ses Tusculanes, *quam errorem nostrum damnare malumus*. Il est certain, que pour sauver l'axiome générale d'Aristote, que cette excellente Nature ne fait

rien en vain, rien de ſuperflu, ni d'extravagant, οὔτε παρέργον οὐδὲν, οὔτε μάτην ἡ Φύσις ποιεῖ, nous nous embaraſſons ordinairement dans des difficultés inſurmontables, qui ſont confeſſer aux plus ingenus la même choſe de toute la Nature, qu'a prononcée Saint Auguſtin de la matiere ſeule, qu'on ne la connoit qu'en l'ignorant, & que plus on penſe la connoitre, plus on l'ignore, *ignorando cognoſci, cognoſcendo ignorari.* En effet, quelqu'un ne s'eſt peut-être pas mal imaginé, qu'à cauſe que nôtre entendement eſt d'une ſubſtance égale & uniforme, il préſuppoſe dans les ouvrages de la Nature plus d'égalité & plus d'uniformité, qu'il n'y en a. C'eſt ſur ce fondement qu'on a inventé des figures certaines, tantôt ſphériques, tantôt pyramidales, ou coniques dans les Elemens, qui n'y ont peut être nul rapport. La même choſe ſe doit dire de preſque toutes les certitudes des Mathematiques, qu'on a voulu introduire dans la Phyſique, contre le ſentiment d'Ariſtote, qui a condanné ce procedé ſi expreſſement au chapitre dernier du ſecond livre de ſa Métaphyſique en ces termes, *certitudinem Mathematicam non oportet in cunctis quærere, ſed in iis, quæ non habent materiam, quare non eſt naturalis modus, tota enim Natura*

l. 4. de part. ani. c. 13.

l. 12. Confeſſ. c. 5.

forte habet materiam. N'étoit-ce pas plaiſamment rencontré à Platon de vouloir expliquer, quelle étoit la nature de l'Ame, par cette definition qu'elle eſt un nombre, qui ſe meut de lui-même, *numerum ſeipſum movens*, comme ſi toute l'Arithmetique & toute la Géometrie nous pouvoient, phyſiquement parlant, contenter là deſſus. Certes la plûpart des Philoſophes modernes ſe ſont vraiſemblablement fort mécomtés en ceci, quand ils ont voulu rendre toute la Phyſique aſſervie à des Demonſtrations évidentes, comme tirées des Mathematiques, qui ont des regles comme l'on peut croire bien différentes des ſiennes. Une bonne partie des Anciens ne nous ont ſouvent guéres mieux inſtruits, dans leurs Phyſiques même les plus renommées, & qui ont eu le plus de cours. Car qui peut ſe vanter fidelement de comprendre leur jargon, lors qu'il porte, que la matiere premiere n'eſt rien actuellement, mais ſeulement par puiſſance; que la forme ſe tire de cette puiſſance de la matiere; & que la Privation eſt un principe phyſique de toutes choſes, à peu près comme ſi l'on diſoit, que la lumiere eſt produite des ténebres, & le ſens de la vuë, de l'aveuglement. Encore ſi les uns & les autres avoient pû s'ac-

corder ensemble; mais il n'y a rien de plus opposé que le sont leurs sentimens. Ceux qui ont fait la Terre la plus basse des Elemens, l'ont encore considérée comme la plus pesante. D'autres, qui lui ont donné une différente assiette, soutiennent sa légereté être telle, que plus un corps contient en soi de terre, plus il est léger, faisant une grande distinction entre la Terre pure ou Elementaire, & celle que nous foulons aux pieds, qui est mêlée avec des corps étrangers, d'où vient, qu'elle paroit selon eux toute autre qu'elle n'est. On pourroit même montrer par induction, en examinant séparément le systeme de chaque Philosophe, qui a fait secte & bande à part, qu'ils étoient fort souvent contraires à eux mêmes. Les Atomes qu'Epicure ramassa dans les jardins de Democrite, ont été admirés par une infinité de grands esprits; cependant le seul nom d'Atome, qui veut dire un corps insectile, ou qui ne peut être partagé, renversoit le fondement de cette philosophie, puisqu'il ne peut y avoir de corps naturel sans quantité, & que toute quantité est partageable. Palingenius s'en est expliqué ainsi dans sons Zodiaque;

Quid si Atomi, quas nonnulli finxere sophorum, in Libra.
Sunt animæ potius quam corpora, corpora namque
Omnia sunt quanta.

Mais comme de semblables examens seroient longs à faire, outre qu'assez de personnes s'y sont amusées avant moi; disons seulement, qu'encore que la Physiologie se vante d'être la science de la Nature; elle est néanmoins si peu compréhensible, & par consequent si peu utile, qu'encore qu'Hippocrate, un des plus attentifs à la considérer, l'ait nommée au sixiéme livre des maladies Epidemiques, savante d'elle-même & sans précepteur, *sine doctore magistram;* si est-ce que le même Hippocrate, & son grand disciple Galien ont souvent varié là-dessus, l'appellant tantôt savante, & tantôt ignorante. Lorsque Lucrece lui donne le titre de Dédale,

- - *Naturaque Dædala rerum,*

il la recommande plûtôt pour sa diversité, & pour ses admirables artifices, que pour son infaillibilité. Et Pline son excellent historien avoue au quatriéme chapitre de son dernier livre, qu'il ne faut pas toûjours chercher la raison de ce que fait la Nature, & qu'il faut se contenter de reconnoitre ce qu'elle a voulu

faire *non quærenda in omni parte Naturæ ratio, ſed voluntas.* C'eſt pourquoi dans la Préface de ſon ſeptiéme livre, il avouë ingénument, qu'encore qu'on ſe ſoit imaginé, qu'il n'y a rien dans le Monde, qu'elle n'ait produit en faveur de l'homme, il y éprouve néanmoins tant de choſes contraires, qu'il ſeroit difficile de décider, ſi cette Nature doit être contemplée pour ſa bonne Mere plûtôt, que pour ſa Marâtre, *ut non ſit æſtimare parenſne homini, an triſtior noverca fuerit.* En vérité elle a ſa conduite bien différente de celle, que nous lui voudrions préſcrire, & ſes fins apparamment ſont toutes autres que nous ne nous les figurons; *ſui juris rerum natura eſt, nec ad leges humanas componitur,* dit très-bien Seneque dans une de ſes Controverſes. Selon cela Ariſtote obſerve, que juſques dans la production des Plantes l'on y a remarqué des defauts, comme autant de pèchés de la Nature. Et l'on a écrit, que cet Alphonſe Roi de Caſtille, qui étoit ſi excellent Mathématicien, blaſphemoit contre Dieu, trouvant, qu'il n'avoit pas fait le Monde aſſez accompli, & blâmant ſur tout la fabrique de l'homme. Il ne faut point douter, que ce ne ſoit porter criminellement l'impieté trop avant. Mais il y a grande apparence, que ſi nous donnions à nôtre

l. 2. Phyſic. c. 8.

eſprit des mouvemens concentriques à l'Univers, pour parler avec Baccon, & que nous lui fiſſions faire des révolutions entieres autour du Monde, ſans nous arrêter aux moindres de ſes parties, nous penſerions de la Nature bien autrement, que nous ne faiſons. Et peut être donnerions-nous dans le ſentiment de Campanella, que la ſeule découverte du nouveau Monde nous devroit obliger à une nouvelle philoſophie, *novi Orbis inventioni novam deberi philoſophiam.* Si l'Amerique nous y fourniſſoit le ſujet de philoſopher autrement, que nous n'avons fait juſqu' ici; les découvertes vers le Levant, & du côté des Poles ne nous partageroient pas moins le raiſonnement. Nous verrions un lieu à la Chine où tous les roſeaux qui naiſſent ici ronds, ſont produits de forme carrée. Nous y verrions un Oiſeau, qui volant l'Eté ſur les montagnes, ſe jette à la fin de l'Automne dans la Mer, & devient poiſſon. Nous y admirerions encore une montagne, dont toutes les pierres groſſes & petites ſont ſans exception quadrangulaires. Et nous ne ſerions pas moins étonnés d'y voir en quelques provinces ſemer des huitres ſur des chams couverts d'eau, après en avoir rompu & caſſé les écailles par morceaux, qu'on jette comme l'on fait ici le bled ſur nos gué-

rets. Or pour ne rendre pas ce chapitre plus étendu, & ſans aller voiager ſi loin, conſidérons ſeulement les divers viſages de la Phyſiologie. Aven Pace, Alpharabius, & Averroës, ont ſoutenu que le centre du Monde étoit au plus haut des Cieux. Selon un Foſcarin, le Soleil par ſon éloignement du Ciel empirée eſt le vrai lieu de l'Enfer. Par le Teleſcope de Galilée l'on s'aſſure entre autres choſes, qu'il ne pleut point dans la Lune; ce qui doit être ajoûté à la Selenographie qu'on nous a donnée depuis peu. Je ne ſai par quel moïen le métallique Paracelſe a pû découvrir dans les Cieux ces hommes, qu'il nomme Tortoleos & Pennates, dont perſonne n'a parlé que lui. Mais ſi cela eſt difficile à comprendre, la Phyſique ordinaire ne publie-t-elle pas des effets naturels preſque auſſi étonnans? L'on a écrit, qu'on n'a jamais vû d'Araignée aux hales de la ville d'Ypre, ni jamais de Mouche dans le Palais de Veniſe; non plus que dans le Refectoir de l'Abbaie de Maillezais; une ſeule ſe laiſſant voir toutes les années dans la grande Boucherie de Tolede en Eſpagne.

- - - Credat Iudæus Apella,
Non ego.

J'aime mieux au lieu de m'alambiquer le cerveau ſur la recherche des cauſes, qui peuvent produire de tels effets, me renfermer dans cette penſée, que Dieu & la Nature dont il eſt le Créateur, ſe plaiſent quelquefois à ſe cacher, afin qu'on les cherche, *gloria Dei eſt celare verbum.* Cela eſt ſi vrai, que Nôtre Seigneur, étant en terre, n'expliquoit pas toûjours ſes penſées de telle ſorte, que tous l'entendiſſent bien. Ainſi ſur le ſujet du Mariage, aiant parlé de trois ſortes d'Eunuques dans St. Mathieu chapitre dix neuviéme, il ajoûte, m'entende qui pourra, *qui poteſt capere, capiat.* Et ce jeu, dont je viens de dire un mot, & qui paroit être ſemblable à celui des Enfans, ou des jeunes mariées, ne laiſſe pas de convenir encore de quelque façon aux Phyſiciens, qui veulent trouver les cauſes de tout ce qu'opere la Nature, & à qui je laiſſe le ſoin de cela, parce qu'il eſt la plûpart du tems inutile.

Après la Phyſique l'ordre des études place immediatement la Médecine, *ubi deſinit Phyſicus, incipit Medicus.* Cela m'oblige d'y faire quelque petite réflexion d'autant plus volontiers, qu'à dire la vérité il n'y a point aujourd'hui de profeſſion, où les Belles Lettres paroiſſent avec plus d'éclat, que dans celle

Ariſt. l. de ſenſili cap. 1.

qui reconnoit Hippocrate pour ſon Génitutelaire. Je parle ainſi, parce qu'encore qu'Apollon fût tenu par les anciens pour l'inventeur de la Médecine, & ſon fils Eſculape pour l'avoir amplifiée, ils ne laiſſoient pas de croire qu'Hippocrate l'avoit portée à ſa perfection. Auſſi ont-ils écrit, qu'un Eſſein d'Abeilles s'étant placées ſur ſon ſepulcre, elles y faiſoient du miel, dont gueriſſoit les ulceres & les apoſtumes. Il étoit ſi jaloux de l'honneur de ſa profeſſion, qu'aiant un frere, qui portoit le beau nom de Soſandre, qui veut dire, ſauvant les hommes, bien qu'il ne ſe mêlât que de guerir les chevaux *arte veterinaria*, Hippocrate lui dit, *vel nomen muta, vel artem dediſce*, qu'il changeât de nom, ou qu'il fit un autre métier- Cela me fait ſouvenir de la plainte, dont uſe quelqu'un de ce que lui même, qui choiſit ordinairement pour ſon cheval le meilleur marechal, ſe contente quelquefois d'un charlatan pour remedier à ſes propres infirmités. L'on conte de même, pour ſe railler de l'Ecole de Galien, qu'un marechal refuſa l'argent qu'un Médecin lui vouloit donner pour avoir traité ſon cheval malade, par cette raiſon, que ceux d'un même métier ne doivent rien prendre les uns des autres. Cardan a fort bien ſçû rélever la Mé-

decine contre ceux, qui la vouloient ainsi déprimer, quand il répond à Scaliger, qu'en Italie les gages d'un Dialectitien ou d'un Métaphysicien, n'étoit que de vint écus, mais que ceux d'un Médecin alloient pour le moins à six cens écus, & passoient souvent les mille. En vérité il peut y avoir de l'excès à trop priser cet art, témoin ce Ménecrates Médecin de Syracuse, dont Agesilaus se moqua si bien, & qui prit le nom de Jupiter s'égalant à lui, parce qu'il faisoit de belles cures, & ne prenoit point d'argent. Mais l'on ne peut dénier à cette profession, que des Rois mêmes ne l'aient exercée, y aiant eu dans les premieres dynasties des Egyptiens plusieurs Rois Médecins. Alexandre, dit Plutarque, l'aprit d'Aristote, & l'exerça même à l'avantage de ses amis. Mithridate Roi du Pont, & un Evax Roi d'Arabie du tems de Neron, ont excellé en cette science. Et l'on a interpreté la fable d'Hercule, quand il guerit & resuscita Alcestis en faveur de son mari Admet, qu'il affectionnoit, de ce que cet Héros la tira du peril d'une maladie mortelle, par la grande connoissance qu'il avoit de la Médecine. Ceux, qui prennent plaisir à invectiver contre elle, se servent sur tout des jugemens non seulement différens, mais de plus opposés les uns

act. in Scalig.

Suidas tom. 2. p. 132.

Muret. var. lect. l. 8. c. 23.

aux autres, qu'on remarque tous les jours, entre ses plus habiles Professeurs. Hippocrate même a reconnu pour bon le fondement de
l. de Diæt. acut. cette instance, quand il a dit, *Dissensiones Medicorum inter se, dubiam & incertam instar Haruspicinæ reddunt Medicinam* Un seul entre une infinité d'exemples, suffira. Fracastor a soutenu dans sa Siphilis, qu'il n'y avoit que l'homme entre tous les animaux, qui fût sujet au mal de la Verole. Scaliger au contraire tient cela si faux, qu'il dit au sixiéme livre de sa Poëtique avoir vû un Chien, qui prit cette maladie, pour avoir léché les emplâtres de son maitre qu'on traitoit alors de cette miserable & honteuse infirmité. Et si ce qu'a écrit Aristote au chapitre vintquatriéme du huitiéme livre de son histoire des Animaux est vrai, que le Cheval, & le Pourceau ressentent quelquefois toutes les maladies qui travaillent les hommes, il s'en suit infailliblement, qu'il n'y en a aucune, qu'on doive maintenir nous être particuliere, quoi que celle dont nous parlons ne fût pas encore connuë du tems de ce Philosophe. Tous les Médecins se railleroient, si on leur parloit de mettre un pauvre febricitant pour le guerir dans de l'eau froide: Une Rélation recente m'apprend, que les Mengreliens, & les Abcasses leurs voisins,

ſins, vers la partie Orientale du Pont Euxin, tiennent ce remede excellent, de mettre ceux, qui ont la Fiévre dans de l'eau la plus froide qu'on trouve, où deux hommes les tiennent plongés. C'étoit l'opinion de ce grand Hippocrate au rapport de Seneque, *fœminis nec capillos defluere*, *nec pedes laborare*, que les femmes n'étoient travaillées ni de la pelade, ni de la podagre. Le contraire s'eſt vû depuis lui en Fauſtine, que Dion Caſſius, fait perir du mal de la Goutte, & il ſe remarque encore en nos jours. Le Philoſophe Latin excuſe le Grec autant qu'il peut, attribuant ce changement aux mœurs corrompuës des Dames Romaines, comme un autre que moi pourroit faire à celles d'ici: *Quid ergo mirandum eſt*, dit-il, *maximum Medicorum*, *ac Naturæ peritiſſimum*, *in mendacio prehendi*, *cum tot fœminæ podagricæ*, *calvæque ſint? beneficium ſexus ſuis vitiis perdiderunt*, *& quia fœminam exuerunt*, *damnatæ ſunt morbis virilibus*. Si eſt ce que Famianus Strada nous fait voir au premier livre de ſon hiſtoire, Marguerite fille de l'Empereur de Charles Quint, travaillée des Gouttes comme un homme, qui n'a pourtant jamais été diffamée des diſſolutions, dont Seneque s'eſt plaint. De ſemblables contradictions pourroient s'étendre

ep. 95.

presque à l'infini, si l'on vouloit en faire l'énumeration.

Contentons-nous de considérer en suite le procedé différent, dont usent les Galenistes. Petrarque remontroit à un Médecin de ses amis, qu'il avoit tort de faire parade de son Eloquence dans l'exercice de sa charge, *herbis enim non verbis opus est*, ou comme parloit un autre, *gramine, non carmine.* Et cela est conforme à cette sentence Grecque écrite il y a si long tems,

Ἰατρὸς ἀδόλεσχος νοσοῦντι πάλιν νόσος,
Medicus garrulus laboranti rursus morbus est.

Cependant les plus grands causeurs, & ceux qui savent le mieux babiller au chevet du lit des malades, sur tout à celui des Dames, sont presque toûjours les plus emploiés, les autres demeurant la plûpart du tems sans pratique. La prémiere finesse de ces importuns parleurs est, comme le leur reprochoit autrefois le Poëte Grec Mimnermus, de faire en toute occasion les maladies plus dangereuses, qu'elles ne sont, afin d'acquerir de la reputation, soit que le patient succombe, soit qu'il guerisse, au premier cas de bon jugement, au second d'habilité dans la cure. Et véritablement quand on a feint qu'Esculape étoit fils

d'Apollon, ç'a été ſans doute pour ſignifier, qu'un Médecin doit être fort clairvoiant, de même que ſon Dragon, & le Coq qu'on lui immoloit, marquoient ſa vigilance néceſſaire. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé l'Epithéte, qu'Eſchile dans ſes Eumenides donne au même Apollon de *ἰατρόμαντις medico-vates*, n'y aiant rien qui faſſe plus valoir la Médecine, que quand elle uſe bien de ſes conjectures ou prognoſtiques. Il faut mettre au même rang ſon addreſſe à bien choiſir le tems de ſes operations, puiſque le Lycée la definie ἐπιςήμην καιροῦ ἐν νόσῳ, une ſcience de l'occaſion aux maladies. Mais après tout il ſe trouvera toûjours, que ſes aphoriſmes, & ſes axiomes les plus priſés, ſont pleins d'incertitude, & varient ſelon les ſujets, qui ne ſont preſque jamais ſemblables, parce que le dedans des hommes, pour qui ils ſont leurs ordonnances, eſt encore plus différent, que leurs viſages, qui ont ſi peu de rapport les uns aux autres. Ainſi le Poëte a eu raiſon de prononcer,

Eripit interdum, modo dat Medicina ſalutem, l. 2. Triſt.

après avoir dit,

Nil prodeſt, quod non lædere poſſit idem.

Cela vient, ſelon la doctrine de Philoponus, de ce que l'accord & le temperament des hu-

meurs faiſant la ſanté, il la faut conſidérer ſeparément & diverſement ſelon les ſujets, ce qui cauſe la ſanté du Lion dans ce mêlange, produiſant la maladie d'un Homme, *quia compoſitio qualitatum & humorum, quæ in leone eſt ſanitas, in homine morbus eſt.*

A propos du Lion, qui croiroit, qu'un animal pût paſſer tout ſon âge dans une fiévre continuë; On l'a dit pourtant du Lion ou du moins ſelon Pline & Ariſtote, qu'il reſſentoit toûjours un dégout analogue à la fiévre; comme ſi la Nature avoit voulu par là rendre moindre ſa trop grande & trop violente ferocité, qui a donné lieu à ce mot ordinaire des Italiens, *ben ſta la quartana al Leone;* car la fiévre quarte fut autrefois nommée par les Phythagoriciens, *filia Saturni, ob tarditatem & malignam contumaciam.* Quoi qu'il en ſoit, Varron a donne aux Chevres la même fiévre continuë; l'on a écrit la même choſe de Mécenas, & Petrarque aſſure, qu'un Médecin de ſes amis avoit un fils, jeune homme ou *adoleſcens* comme il l'appelle, que la fiévre n'abandonna jamais ni jour ni nuit, ſon pere lui tatant le poux en tout tems exprès pour s'en aſſurer. Cependant ce grand mal de la fiévre, ſans lequel on a crû, que perſonne ne mouroit, s'excite par art en quelques maladies

ep. 1. l. 2. rerum ſenil.

froides & humides, & la Nature l'envoie quelquefois comme un remede. Il y a plus, les maximes sont si peu certaines là dessus, qu'on a vû mourir de maladie des personnes sans fiévre; & le Garde des Seaux Molé s'étonnoit peu de tems avant son trépas, de se sentir passer sans l'avoir, de cette vie en l'autre. Que se peut-on promettre d'une profession, qui fait sa gloire de combattre & de surmonter toute sorte de maux, si la santé s'acquiert souvent par eux, selon l'observation de Sextus l'Empirique au chapitre second du troisiéme livre de ses Hypoteses Pyrrhoniennes, *ὑγίειαν περιποιοῦσιν αἱ ἀλγηδόνες*, *sanitatem efficiunt dolores ac ægritudines*; surquoi il établit un des puissans moiens de sa Sceptique. Le chaud est ici apprehendé en tems de peste, en Syrie les premieres grandes chaleurs la font cesser, un feu éteignant l'autre, & ce qui entretient le mal aux regions temperées, le faisant là finir. Besson 2. Part. de sa Syrie sainte.

Tout ce que dessus n'empêche pas, qu'on ne doive avoir toûjours devant les yeux le précepte de l'Ecclesiastique, d'honorer le Médecin, non seulement à cause qu'il est souvent nécessaire, mais encore parce qu'il tient son Art de Dieu, qui le lui a enseigné, & qui lui fournit tous les médicamens, qu'il emploie, *Altissimus creavit de terra medicamenta, & vir* cap. 38.

prudens non abhorrebit illa. Je prétens ſeulement qu'on peut trop deferer à la Médecine ſi l'on s'y attâche avec excès; & qu'encore que ſes Profeſſeurs ſoient fort habiles & très conſidérables par les Belles Lettres qu'ils cultivent avec autant de ſoin que pas un de ceux, qui paſſent pour gens d'étude, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent charlatans, & de ſe trouver eux-mêmes trompés dans leurs propres infirmités, s'ils tiennent leur ſcience exemte d'une infinité de mécontes, & autre que conjecturale. Cardan le ſavoit bien, qui n'a pas laiſſé de mettre Galien de Pergame entre les douze perſonnages, qui ont fait paroitre le plus de ſubtilité & de pointe d'eſprit dans le Monde. Et quoi qu'il ne lui ait attribué que l'onziéme lieu entre eux à cet égard, il ne laiſſe pas d'être des plus recommandables en ſolidité de raiſonnement. Si eſt-ce qu'on aſſure, qu'un Empirique de ſon tems, contre lequel il a fait beaucoup d'invectives, réuſſiſſoit mieux que lui dans ſes cures, & gueriſſoit ſans comparaiſon plus de malades, que ce docte antagoniſte. Cela montre clairement quel cas on doit faire de la plus ſavante Médecine.

Huarte. exam. de ing.

Comme l'on dit, que Galien fait avoir les richeſſes à ſes ſectateurs, l'on veut auſſi que

Justinien, qui a si bien mérité de la Jurisprudence, soit le distributeur des honneurs, par la multitude des grandes charges, qu'occupent seuls les gens de cette profession. Les Espagnols les nomment par antonomasie, ou par excellence *Letrados*, parce qu'encore que ce mot s'entende quelquefois de tout homme de lettres, si est-ce, dit Huarte, que quand on dit seulement *fulano es letrado*, un tel est lettré, cela s'entend de celui, qui est Jurisconsulte. exam. de ingen. Il n'y auroit donc point d'apparence, qu'un discours fait sur les Belles Lettres, ne dit mot de ceux, qui en font une particuliere profession. Nous venons de considérer la Medecine, pourquoi nous tairions nous de la science des Loix, qui a cet avantage sur la premiere, que la santé de l'Ame, qui vient de la Justice, est préferable de beaucoup à la santé du corps, que l'autre se vante de donner. Avec tout cela, sans parler de ceux, qui ont nommé après Simonides cette Justice *furatoriam quandam facultatem*, & qui n'ont rien reconnu de juste, *nisi quod esset potentioribus commodum aut utile*, il faut avoüer, que la Jurisprudence, qui enseigne toutes ses Ordonnances, est si peu de chose, qu'un Empereur Caligula. Romain menaça ses Professeurs, que quand l'humeur lui en prendroit, avec un Edit il ren-

verſeroit toute leur ſcience, voulant dire, que par de nouvelles loix il faudroit qu'ils priſſent des maximes bien différentes de celles, qu'ils enſeignoient. Ciceron a exercé ſa raillerie, où il excelloit, contre les Juriſconſultes dans ſon oraiſon pour le Conſul Muræna, d'une façon, qui ne peut être trop eſtimée. Non content d'appeller tout leur art *verboſam ſimulationem prudentiæ*, de faire voir qu'ils n'étoient du commencement que des faiſeurs d'Almanacs & de Faſtes, dont le plus grand ſavoir alloit à donner avis des jours qu'on pouvoit plaider, & faire des pourſuites judiciaires, *a quibus etiam dies tanquam a Chaldæis petebantur;* il leur déclare, que nonobſtant ſes grandes occupations, il ne veut que trois jours pour devenir excellent Juriſconſulte, *ſi mihi homini vehementer occupato ſtomachum moveritis, triduo me Iuriſconſultum eſſe profitebor.* Et parce qu'il avoit affaire à un Servius Sulpicius, le plus eſtimé de ce tems là dans le Droit Romain, il prend plaiſir pour ſervir à ſa cauſe, de le ravaler infiniment au deſſous des Orateurs, puiſqu'il n'y avoit que ceux, qui ne pouvoient parvenir à l'être, qui s'amuſaſſent à cette ſcience du Droit; uſant de cette jolie comparaiſon, *ut ajunt in græcis artificibus, eos aulœdos eſſe qui citharœdi fieri non po-*

tuerint; ſic nonnullos videmus, qui oratores evadere non potuerunt, eos ad juris ſtudium devenire. Remarquons à ce propos le mot de Sextus le Sceptique, qu'il n'y a rien de plus contraire aux loix, que la Rhétorique, qui perdoit celles des Athéniens, au lieu que parmi les barbares les loix ſe voioient preſque immuables & bien mieux obſervées que chez les Athéniens, qui avoient les meilleurs Orateurs de la Grece. Il rapporte même, comme un autre Orateur de la ville de Biſance répondit hardiment à ceux, qui lui demandoient, ſi les loix de ſa ville étoient bien entretenuës, qu'elles l'étoient comme bon lui sembloit, parce qu'il les faiſoit ploïer par ſon éloquence où il vouloit. Ce n'eſt pas que Sextus prétende qu'on doive abolir toutes les loix, puiſqu'il rapporte au même lieu, qu'après la mort d'un Roi de Perſe, l'on étoit cinq jours ſans les obſerver, afin que ſes ſujets appriſſent pendant ce petit eſpace de tems, les malheurs qui arrivent à ceux, qui negligent ces mêmes loix, & qu'ils ſe rendiſſent par cette conſidération plus affectionnés à leurs Monarques, qui en ſont comme par tout ailleurs les gardiens. Car ils ſont nommés les loix vivantes, non pas ſeulement pource qu'ils ont la puiſſance de les faire, mais encore parce qu'en

l. 2. adv. Math.

les obſervant volontairement eux-mêmes, ils les font ſubſiſter beaucoup mieux par leur exemple, que par toutes les voies de rigueur & de contrainte. Ceux qui en uſent autrement à l'imitation de Sylla, qui faiſoit de très-belles loix ſomptuaires ſans s'y ſoûmettre, dit Plutarque dans la vie de ce Dictateur, & ſans en garder pas une; ceux-là, dis-je, ſe trouveront toûjours fort loin de leur comte, & ne ſeront jamais ſi bien obeïs que les premiers. Bias ſelon cela prononce dans le banquet des ſept Sages, qu'Amaſis ſera parfaitement heureux, s'il défere le premier de tous aux loix qu'il établira. Tant y a qu'il eſt certain que la Juſtice étant l'ame d'un Etat, il faut, comme Platon l'a très bien ſoutenu, que l'Etat periſſe, ſi cette Juſtice s'en ſepare, qui n'y peut arréter ſans ceux qui la maintiennent, & qui ſont, après le Souverain, ſes Magiſtrats, interpretes des loix, & ſavans en Juriſprudence. Et néanmoins, ſi le Magiſtrat, & l'homme de robe longue, comme nous parlons, ne protege que mercenairement la cauſe & le droit de ceux, qui ont recours à eux, l'on ſoutient aſſez probablement, que le Soldat, & le Gentilhomme, qui défendent au prix de leur ſang le pupille & la veuve, la Patrie & la Réligion, méritent beaucoup mieux du public que les

premiers, & leur ſont préferables en plusieurs façons ſi la choſe eſt bien examinée. Ce qui ſe fait par interêt, & en ſe conſidérant ſoi même, dit Ariſtote, n'eſt pas proprement Juſtice, qui a cela de particulier entre toutes les Vertus, qu'elle eſt un bien étranger ἀλλότριον ἀγαθόν, d'où il tire encore cette maxime, que le point le plus important d'un Etat, c'eſt que perſonne n'y puiſſe profiter dans les charges & magiſtratures, qui s'y exercent. C'étoit la penſée du Legislateur des Juifs quand il écrivit, *Non accipies munera, quæ etiam excæcant prudentes, & ſubvertunt corda Iuſtorum*; & ailleurs, *Xenia, & dona excæcant oculos Iudicum.* Et ſelon ce ſentiment Suidas nous apprend, que Pericles conſeilla aux Athéniens d'emploïer à la Marine l'argent, qui ſe donnoit inutilement aux Juges & aux Orateurs. Quand les Avocats n'ont des plumes, que pour voler, que les Etudes des Procureurs & des Notaires ſe peuvent mieux appeller des boutiques, où ſe vendent tous les jours mille parties, & que les Sergens, qu'on emploïe dans le cours des inſtances, ſe montrent pires que des Chiens, puiſque ceux-ci ſe contentent de lécher les plats & le reſte de la vaiſſelle, là où ceux-là l'emportent tout avec ce qu'ils peuvent attraper ſans remiſſion; n'y a-

l. 5. Eth. ad Nico. c. 1. & c. 8.

Exod. c. 23.

Eccleſ. c. 2.

tom. 2. p. 496.

t-il pas raiſon de dire qu'il n'y a point de Goujats d'armée, qui les paſſent en méchanceté?

Mais laiſſons ce qu'il y a de plus odieux en cette matiere, & conſidérons ſeulement ce qui partage ſouvent les eſprits dans l'ordre judiciaire. Les uns veulent, qu'on ſe tienne préciſément aux termes de la loi: les autres qu'on s'en départe quelquefois, & qu'on régarde plûtôt l'intention du Legislateur que ſes paroles, parce qu'il arrive des cas, qu'il n'a pû prévoir, ni mettre dans ſa conſtitution. Cela eſt cauſe qu'on a préferé l'Arbitre, qui juge ſelon l'équité, au Juge, qui s'attache à la lettre du Droit écrit. Et ſans mentir, toutes les loix étant faites pour le bien public & de l'Etat, ce ſeroit quelquefois une pure folie de les ſuivre ſi exactement, que cela tournât au deſavantage de ce même Etat, &, comme parle Ciceron, *quod ſcriptum eſſe Reipublicæ ſalutis cauſa, id non ex Reipublicæ ſalute interpretari.* Les uns ſont pour l'égalité des punitions quant aux perſonnes, parce que les peines doivent ſans diſtinction être proportionnées aux crimes. D'autres veulent, qu'on traite plus favorablement le patriote que l'étranger, d'où vient, qu'on battoit avec du ſarment le ſoldat Romain, & celui qui ne l'étoit pas avec d'autre bois; de ſorte que la Vigne,

Ariſt. l. 1. Rhet. c. 13.

l. 1. de Invent.

au rapport de Pline, *etiam in delictis pœnam ipsam honorabat.* Galba fit élever & blanchir le gibet à un bourgeois Romain, *quasi solatio, & honore aliquo pœnam levaturus*, selon la pensée du Suetone, ou peut-être par la même raillerie, qu'un Roi de Danemarc, aiant appris, que dans une troupe de voleurs il y en avoit un de sang Roial, ordonna que par privilège on lui donnât le plus haut gibet. Platon par un autre principe veut, que le citoïen soit plus puni que l'esclave, à cause que celui-ci n'est pas vraisemblablement si bien informé que l'autre; qui est une raison propre à rendre infirmes toutes les précedentes. La loi Grecque châtie plus le dol, que la force; la Romaine au contraire vange plus severement la force que le dol. Si vous soûtenés, que la punition doit toûjours être proportionnée à la faute; l'on vous opposera celle de Promethée, qui pour avoir présenté à Jupiter, comme en se joüant, des os frottés de graisse au lieu de bonne viande, se vit attâché sur le Caucase, & exposé à la faim perpetuelle d'un Vautour impitoiable. Le Berger roial Pâris ne méritoit-il pas un grand & promt châtiment, & la cause de Menelaus n'étoit-elle pas la plus juste de monde? Les Dieux néanmoins se trouvèrent partagés là dessus, & Ju-

l. 14. c. 1.

Suet. in Galba, c. 9.

piter même n'y determina rien, laiſſant faire aux Deſtinées ce qu'elles avoient arrété dans un différent, où le parti d'Hector le mieux fondé en apparence, ſuccomba auſſi bien que ſa perſonne ſous celui du victorieux Achille. Voilà comme il ſemble que le Ciel même ait une autre Juriſprudence, que celle de la Terre, ſi non au point de la différence des opinions, qui ne s'accorde nulle part. Pourrions-nous approuver ici la formalité judiciaire, qui ſe garde en Moſcovie, de donner la queſtion ou torture premierement à l'accuſateur, pour voir, s'il perſiſtéra en ſon accuſation, & puis à l'accuſé, ſi la choſe, dont il eſt queſtion, eſt demeurée douteuſe. Combien y a-t-il de perſonnes, qui ſont perſuadées, que pour faire réuſſir une choſe juſte, il n'y a point de moiens, qui ſoient injuſtes. Cependant cela eſt abſolument oppoſé au précepte de ne faire jamais un mal ſur le prétexte d'en vouloir faire réuſſir un bien. La ſentence du Pape Innocent, *quod a multis peccatur inultum eſt,* citée pour bonne par Pierre Damien dans Baronius, eſt improuvée par diverſes perſonnes comme très inique, dautant que les crimes de pluſieurs s'étendant bien plus loin que ceux des particuliers, méritent comme plus grands & plus importans d'être le mieux & le plus prom-

Olearius l. 3.

l. 9. Annal. p. 186.

ptement reprimés. Concluons, qu'une si grande diversité de sentimens, qui regnent par toute la Jurisprudence, sont plus propres à faire trouver bonne la pensée du vieil Caton, qu'on devroit paver de chaussetrapes tous les Tribunaux où s'exerce le métier de la Justice distributive, qu'à faire estimer un Art, où nonobstant les Belles Lettres, qui s'y mêlent, & qui l'embellissent, il se trouve tant d'incertitude, & tant de contrarietés, que je ne veux pas en poursuivre le discours davantage.

Que si toutes ces occupations studieuses, d'où les Belles Lettres tirent leur plus grande recommandation, comme de leur côté celles-ci sont le principal ornement des premieres; si dis-je elles ne sont pas capables de donner un solide & assuré contentement à l'esprit, ne doit-il pas chercher ses avantages ailleurs? & le sentiment de Lipse & de Scaliger n'est-il pas soutenable, quand ils préferoient les autres emplois utiles à la vie, à tout ce que l'Etude & les Muses ont de plus charmant? Certes il n'en revient ordinairement que des infirmités corporelles, causées par une trop assiduë application sur les livres, & des chagrins, qui ne manquent jamais d'affliger l'ame, quand elle se voit frustrée de la fin qu'elle s'étoit proposée de savoir, au lieu dequoi

elle n'acquiert des lumieres trompeuſes, & qui ne ſont bonnes qu'à lui faire remarquer ſon ignorance. En effet je ne vois que deux choſes, qui puiſſent aucunement flatter la peine, que prennent les hommes vraiement ſtudieux; l'une, qu'ils contractent une habitude à s'entretenir avec leurs livres, & quelquefois avec eux-mêmes, qui les delivrent des inquietudes, dont tant d'autres perſonnes ſont agitées, quand elles ne ſavent que faire, ni à quoi, ſelon leur jargon ordinaire, paſſer ou couler le tems. *Turbam rerum hominumque deſiderant, qui ſe pati neſciunt.* Les gens qui ſuivent la Cour, de quelque condition qu'ils ſoient, ceux de la plus haute aſſiette autant que les autres, ne manquent guéres d'éprouver ces dégouts, qui les jettent dans des inégalités d'eſprit les plus ridicules du monde, pour le moins m'ont-elles ſouvent fait rire, & avoir pitié d'eux tout enſemble. L'autre choſe, qui eſt en quelque façon la recompenſe des longues & laborieuſes études, c'eſt qu'après les avoir faites, elles donnent le moien de mériter de la poſterité, en lui faiſant part de ce qu'on y a reconnu de plus remarquable, qui aboutit preſque toûjours à un aveu plein d'ingenuité; que plus on y pénetre, plus on s'apperçoit de la vanité de toutes les ſciences humai-

Sen. præf. l. 4. natur. qu.

humaines, dont il n'y a guéres, que les plus ignorans, qui faſſent beaucoup de parade. Sans mentir, il revient une joie bien grande, bien pure, & bien innocente, de ſe voir en quelque ſorte dans la fonction de Précepteur du genre humain, en communiquant à ceux, qui nous ſuivront les inſtructions, qui peuvent leur être utiles, dans une carriere où tant de perſonnes s'égarent, & où elles perdent inutilement, faute d'une fidelle conduite, les plus belles journées de leur vie. Ceux, qui la courent le moins malheureuſement, ſeront toûjours obligés de confeſſer, qu'ils ſont infiniment redevables aux bonnes leçons, qu'ils ont reçuës de leurs dévanciers, quand ils ont pris la peine de les leur laiſſer par écrit. N'eſt-on pas obligé d'uſer, quand on le peut, du même bienfait envers ceux, qui viendront après nous, & qui ſans doute le reconnoîtront avec un reſſentiment obligeant, s'ils ne ſont les plus ingrats du monde? Comme cette reconnoiſſance ne peut être refuſée que par de preſomtueux Plagiaires, auſſi eſt-elle, à la bien conſidérer, la plus digne recompenſe, & la plus glorieuſe, qu'on puiſſe eſperer. Le premier des ſept Sages Thales Mileſien la crut bien telle, car il ne demanda point d'autre paiement à celui, qu'il

avoit inſtruit des choſes du Ciel, ſinon qu'il avouât librement tenir ſa ſcience de lui, & qu'il ne s'en dit point l'auteur. Apulée s'eſt in Florid. tenu obligé de prononcer là deſſus. *Pulchra merces prorſum, ac tali viro digna, & perpetua.*

Et puiſque cela s'exécute par le moien des compoſitions, qui ſe donnent au public, arrétons-nous un peu à conſidérer l'uſage de tant de livres à qui l'on fait ſi ſouvent voir le jour. Déja l'on ne ſauroit nier, qu'on ne reſſente quelquefois de certaines antipathies à l'égard de quelques-uns, comme il y a des averſions naturelles pour des alimens, ou pour des perſonnes, dont on ne peut preſque ſupporter la vuë.

Martialis. *Non amo te Sabidi, nec poſſum dicere quare:*
Hoc tantum poſſum dicere, non amo te.

Au contraire de cela il y a des livres, dont le ſeul titre charme d'abord. Aulu Gelle parle de l'inſcription d'un, miſe par ce Grammairien Ælius Meliſſus, qui étoit en quelque eſtime parmi ceux de ſa profeſſion, bien qu'il fût en effet de petit talent, & comme il dit, l. 18. c. 6. *majore in literis jactantia & σοφιςείᾳ quam opera.* Tant y a que ce livre donnoit d'abord une extrême envie de le voir, parce que *titu-*

lus erat ingentis cujuſdam illecebræ ad legendum. Cependant Aulu Gelle nous aſſure, qu'il ne contenoit rien, qui meritât ni l'écriture d'un Auteur de nom, ni le ſouvenir d'un Lecteur. Il faut éviter autant qu'on le peut d'être pris pour duppe de la ſorte, par une infinité de titres trompeurs, que nous voions tous les jours, & qui promettent beaucoup plus qu'ils ne donnent. Ils ſont ſemblables à ces hôtes d'Italie, qui pour faire entrer chez eux aſſurent d'abord, qu'ils ſont pourvûs de tout, quoi qu'après qu'on y eſt deſcendu l'on n'y trouve preſque rien, ſinon aſſez ſouvent des ordures, qu'on ſeroit très aiſe de n'y avoir pas rencontrées.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, que le Grammairien Callimachus aſſure dans Athenée, qu'un grand livre n'eſt pas un petit mal. On en voit de très gros, qu'on peut dire fort ſemblables à cet Oiſeau aquatique, que les Latins après les Grecs ont nommé *Larus;* qui a ſi peu de corps, que lui aiant ôté les plumes il n'en reſte quaſi plus rien. Si vous retranchés aux livres dont je parle, après les choſes inutiles à leur ſujet, ou mépriſables d'elles mêmes, celles, qu'ils ont volées par un crime de plagiaire, vous les reduirés, auſſi bien qu'autrefois ceux de Chryſippe, preſque

epist. ad Greg. Theol.

à la carte blanche. Saint Basile compare joliment leurs auteurs aux femmes adulteres, qui donnent à leurs maris des enfans, qui ne sont pas venus d'eux, de même que ceux-ci débitent impudemment les travaux d'autrui pour être de leur cru, imposant aux Lecteurs, & leur faisant voir des ouvrages presque tout dérobés, comme s'ils en étoient les véritables peres. Je tombe d'accord qu'on peut se servir des pensées, & même des textes de ceux, qui ont écrit avant nous, cela s'est pratiqué dans tous les siécles, & ne peut être justement repris en celui-ci, pourvû que ce soit avec reconnoissance, & en les citant, ou que le larcin soit fait industrieusement à la Spartiate sans qu'il y paroisse, de façon qu'on n'en puisse être convaincu. Car on doit se moquer de certaines personnes, qu'on voit se vanter d'avoir un esprit, qui engendre, & qui fait ses productions de lui-même sans l'aide d'autrui, ne pouvant souffrir les moindres citations des Anciens. Que de telles gens sachent, qu'on tient la génération être une chose trop facile & trop commune pour en tirer tant de vanité, principalement quand elle est malheureuse, & qu'elle ne fait voir que des monstres. Mais que de resusciter aucunement les morts, en citant leurs écrits de bon-

ne grace, & en contribuant du ſien pour les illuſtrer & faire valoir; c'eſt une eſpece de miracle, qui ne peut être trop eſtimé, & qui peut faire ſoutenir que dans un diſcours il arrive quelquefois par le moien des citations bien emploiées, ce qui ſe voit dans la Réligion, où l'on a dit de tout tems que les oſſemens faiſoient plus de merveilles que les corps animés.

Il ſe trouve des écrivains ſi ſcrupuleux, pour ne pas dire ſi ridicules, qu'ils s'abſtiennent de tous les mots, quoi qu'expreſſifs & néceſſaires, quand ils ſont la moindre alluſion à d'autres, qui offenſent leurs delicates oreilles. Le Sabath des Sorciers ne leur permettra jamais de dire, qu'un cheval s'abat, ni en Latin *cum nos* en deux ſyllabes, à cauſe que dans la prononciation il ſemble qu'on n'en faſſe qu'une, ou ſelon eux que l'on profere *cunnos*. Je me ſuis raillé après Ciceron de ces badines obſervations dans le Traité de l'Eloquence Françoiſe. A la vérité vous diriés que le même Orateur Romain reconnoi- l. 9. ep. troit quelque pudeur en ces termes de *fente* 22. ou *diviſion*, *vocemque intercapedinis & diviſoris formidare ut Ithyphallicam*. Mais c'eſt en ſe raillant avec ſon ami Papirius Pætus, car par tout où l'occaſion s'eſt préſentée il n'a

point feint de nommer auſſi bien que les Stoïciens chaque choſe par ſon nom. En effet, il y a des héréſies dans les ſciences, & particulierement dans la Rhétorique, de même que dans la Théologie. Quelle bizarerie, qu'il
Schottus. ne faille pas dire en Latin *coævus*, dont Ciceron n'a pas fait difficulté de ſe ſervir, & qu'on doive lui ſubſtituer celui de *æqualis*, parce que le premier mot, qui répond au *σύνχρονος* des Grecs, paroit être derivé *à coeundo*, bien que cette étymologie ſoit très fauſſe. J'avouë pourtant que l'honnêteté requiert, qu'on s'abſtienne de certaines dictions, qui portent néceſſairement à des penſées ſales & impures. Scaliger ſe fût bien paſſé de prononcer au mépris de Lipſe, *quam multum eſt habere famam? Lipſius crepitum edit, admi-*
ep. 92. *rantur omnes.* Car encore qu'il me ſouvienne bien, que Seneque attribuë à quelque élegance le mot de ſon Demetrius, *eodem loco ſibi eſſe voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus:* Et quoi que l'obſervation d'Origene me revienne auſſi à la mémoire, *quoſdam fuiſſe Ægyptios qui venerarentur ventris crepitus*, ce Pere n'aiant pas héſité à faire cette belle remarque dans un livre auſſi ſérieux comme l'eſt ſon cinquiéme contre Celſus. Je crois pourtant que le mieux eſt,

quand rien n'y oblige, de ne point parler de ces vents ſales & honteux, qui témoignent l'impureté de nôtre nature. Une ſtatuë Egyptienne d'Harpocrate le repréſentoit aiant la figure des parties genitales ſur la tête, & le doit ſur ſa bouche, pour ſignifier qu'on ne peut trop réligieuſement garder le ſilence à l'égard des choſes laſcives, ni trop éloigner ſon diſcours ni ſes paroles de tout ce qui a du rapport aux voluptés. Que ſi Macrobe a eu raiſon d'attribuer de la ſainteté à ce précepte, qu'il nomme philoſophique, de parler aux hommes comme ſi les Dieux nous écoutoient, & à ces derniers, comme ſi tous les hommes nous entendoient; qui ne croira pas être de ſon devoir, d'éloigner tous ſes propos de ce qui peut porter l'imagination ſur des objets, que l'honnêteté veut être tenus cachés, & de tout ce que la civilité condanne comme indécent?

Caſalius.

l. 1. Saturn. c. 7.

Beaucoup de perſonnes prennent la licence dans leurs livres, ſur le prétexte d'invectiver contre les vices, de les faire voir preſque à nud, les décrivant trop patetiquement, & avec des circonſtances qui enſeignent bien plus le mal qu'elles n'en détournent. En effet, il arrive ſouvent ce que dit Pline, qu'une narration eſt une leçon, *qui narrat docet.*

Certes il en faut dire la même chose, que Galien a prononcée au second livre des Antidotes, qu'il peut y avoir de la malignité lors qu'on décrit des poisons, & qu'on rapporte tous les mauvais effets des venins; *pravi esse hominis de venenis scribere, quia magis instruuntur mali, quorum infinitus est numerus quam juventur probi.* Un Ecrivain qui se plait dans une narration odieuse, témoigne en quelque façon qu'il ne la condanne pas assez. Mais quoi, il est difficile à la plûpart de ceux, qui mettent la main à la plume, de se garantir d'un certain chatoüillement d'écrire, qu'Horace diffame de ce vilain mot *cacoëthes.* Et comme parloit Caton, il leur est aussi impossible de se commander là dessus, qu'à un galeux de se frotter, à un yvrogne de boire, où à un homme que la léthargie attaque de dormir; *nunquam tacet quem morbus tenet loquendi, tanquam veternosum bibendi atque dormiendi.* L'Italien donne une bonne regle sur cela, quoi qu'il se dispense assez souvent de la pratiquer, *in materia di lussuria si puo creder tuto, ma dirne nulla.* Nôtre humanité est capable par son infirmité, de tomber dans toute sorte de desordres; mais au moins devons-nous observer cette maxime, de n'en dire jamais rien, quand nous ne le saurions faire sans pè-

In fragm.

cher contre la civilité par des diſcours deshonnêtes.

Il ſe trouve encore aſſez de gens, qui ne conſidérent guéres dans les livres que l'élegance ou la beauté du ſtile. Et véritablement comme l'eſprit eſt l'ornement de l'homme, l'éloquence auſſi eſt la lumiere & la beauté de l'eſprit. Mais parce que cette éloquence n'eſt pas uniforme, celle d'Athenes étant bien plus étenduë, que celle de Sparte, & la façon de s'exprimer dont uſe Ciceron plus diffuſe que celle de Tacite ou de Salluſte, les génies ſont partagés là-deſſus, & quelques-uns ſe plaiſent à l'abondance du langage, les autres lui préferant celui, qui eſt plus concis, qu'ils comparent à de la monnoie d'or, à cauſe qu'elle contient en peu d'eſpace un prix beaucoup plus conſidérable, que n'eſt celui des autres metaux. Tant y a que dans une même excellence Demoſthene ſe voit beaucoup plus preſſé, que l'Orateur Romain; & l'on a dit du premier, qu'on ne pouvoit rien ôter à ſon diſcours ſans lui faire tort, ni rien ajoûter à celui de Ciceron, qu'on ne lui préjudiciât infiniment: Les ouvrages du premier paroiſſent avoir plus d'étude, ceux du ſecond davantage de naturel: *Demoſthenes denſior, Cicero copioſior; illi nihil detrahi poteſt,*

huic nihil addi; curæ plus in illo, in hoc naturæ. Ce ſeroit l'emporter ſur ces deux grands hommes, ſi l'on pouvoit dire de quelque autre, qu'il ſeroit impoſſible d'alonger ſes periodes, ni de les abreger, ſans rendre ſon ouvrage moins agréable, & moins accompli.

La maniere de s'expliquer librement, avec étenduë, & facilité, eſt accuſée de n'être pas ordinairement ſi correcte, & ſi l'on peut uſer de ce mot, ſi châtiée, que l'autre, qui dans ſon abbreviation eſt toûjours ſur ſes gardes, & qui dans un examen rigoureux congédie & les penſées qu'elle trouve ſuperfluës, & les termes, quelque élegans qu'ils ſoient, ſi elle croit s'en pouvoir paſſer. Les Hébreux ont eu un proverbe qui lui étoit fort contraire, quand ils ont dit, qu'où il y avoit beaucoup de paroles, ſouvent il s'y trouvoit peu de ſens ou de jugement, *ubi verba ſunt plurima, ibi frequenter egeſtas.* L'on veut auſſi, que ceux, qui parlent beaucoup & fort à l'aiſe, contractent une habitude à parler improprement, & moins juſte, ou correct, que les autres, *dicendi facilitas, bene dicendi affert difficultatem,* Enfin, quoi que l'impertinence ſe trouve quelquefois dans tous les ſtiles, l'on ſoutient qu'étant bien plus frequente dans le grand ba-

Prov. c. 14.

bil, il vaudroit mieux ſe taire, que de s'y abandonner, par la regle, *melius eſt imperitum ſilentium, loquaci imperitia.* Ceux parmi les Anciens, qui faiſoient profeſſion de cette éloquence ſubite & non prévuë qu'ils nommèrent *extemporalem eloquentiam*, étoient ſujets à ce defaut de dire bien des choſes peu à propos, & qu'une cenſure legitime pouvoit corriger. Auſſi a-t-on comparé, ce qui venoit d'eux, à ces fleurs, qui s'ouvrent & ſe flétriſſent en un même jour; ou à ces petits animaux, qui naiſſent ſur le fleuve Hypanis, & qui ne voient jamais deux Soleils conſecutifs, tant ils ſont de courte vie. C'eſt ce qui obligea le Rhéteur Ariſtide de faire cette réponſe hardie à l'Empereur Marc Antonin, qui le preſſoit de haranguer ſur le champ, *non ſum è numero vomentium*, je ne ſuis pas du nombre de ceux qui rendent gorge plûtôt qu'ils ne parlent, quand bon leur ſemble. Philoſtr. in vitis.

Quant aux autres, qui dans une oppoſition contraire à ceux-ci, penſent ne pouvoir jamais être trop courts, ils n'échapent guéres à l'inconvenient qu'on leur reproche d'être ſi obſcurs, que leur éloquence, ſi elle peut être ainſi nommée, rebute tout le monde. Car quelle peine eſt égale à celle de ſe voir reduit à rêver au bout de chaque periode, pour

trouver quel doit être le ſens de celui, qui ne s'explique qu'à demi, & en termes ſouvent ſi peu intelligibles, qu'on eſt contraint d'abandonner une lecture, qui donne trop de travail à l'éſprit, comme l'on dit que fit Saint Auguſtin, ne pouvant comprendre quelque Satyre de Perſe,

Οὐδὲ γὰρ ῥᾷστον ἀῤῥήτων ἐπέων πύλας
ἐξευρεῖν:
Haud enim facile occultorum verborum
portas invenire.

in Pæanibus. comme s'en expliquoit autrefois Bacchilides au rapport de Théodoret dans ſon diſcours ſur la Foi. Quelques-uns de ces ténébreux Ecrivains n'ont pas difficulté de m'avoüer, qu'ils n'étoient pas fachés d'être tels, parce qu'on étoit contraint de lire leurs compoſitions avec plus d'attention; ce qui fait, qu'on les retient mieux, outre qu'aſſez de perſonnes eſtiment davantage ce qu'ils n'entendent pas ſi aiſément, ſe figurant d'importans myſteres où l'auteur, qui les occupe n'a pas penſé, comme il arrive preſque toûjours, que les choſes paroiſſent dans l'obſcurité plus grandes & ſouvent toutes autres, qu'elles ne ſont. Ces gens-là doivent être perſuadés, qu'il eſt de leurs ouvrages comme de ces per-

les, dont parle Pierre Martyr Milanois, au chapitre dixiéme de sa troisiéme Decade du nouveau Monde. Il assure, que les plus grosses & les plus estimées se trouvent au fond de la Mer, les mediocres un peu au dessus, & les moindres de toutes quasi sur le haut de l'eau; *majores margaritas jacere profundius, mediocres altius, minimas in supercilio.* Seneque a dit à peu près la même chose des méteaux, *levium metallorum fructus in summo est, illa opulentissima sunt, quorum in alto latet vena, assidue plenius responsura fodienti.* Cependant il n'en est pas de même des productions de l'esprit, qui ne sauroient plaire si elles ne sont d'une facile intelligence, & dont la briéveté, avec sa compagne ordinaire l'obscurité, sont presque insupportables. En effet la Nature ne nous aiant donné la langue & la parole, ni l'art d'écriture fourni la plume qui leur sert de truchement, que pour nous faire entendre; il semble que ce soit faire la guerre à cette même Nature, & s'opposer à ses loüables desseins, de nous mal expliquer, quand nous discourons soit d'une vive voix, soit par écrit de telle sorte, que nous ne pouvons être bien entendus. Je sai bien que ceux, qui en usent ainsi, cherchent leur excuse dans le langage des Dieux qui étoit presque

toûjours incomprehenſible. Mais outre que le Ciel a ſes raiſons bien différentes des nôtres, & que les Oracles ne devoient être compris, ni les Propheties être entenduës que par peu de perſonnes; il n'y a point d'apparence de ſe ſervir de ce prétexte, vû que les plus grands faiſeurs de galimatias, & les plus inſupportables écrivains dans leur jargon racourci & ténébreux, ne laiſſent pas de ſoutenir, qu'ils s'entendent fort bien, & même, qu'ils doivent être entendus de tous ceux, qui ont, diſent-ils, de bonnes oreilles. Et néanmoins; ou ils ont *cognobiliorem cognitionem*, comme parloit Caton au ſixiéme livre de ſes Origines, ou ils ſe font accroire ce qui n'eſt pas, à la façon de ceux, qui penſent voir ce qui n'a d'exiſtence, que dans leur imagination. Cela n'empêche pas, que ſi la penſée de Solon eſt véritable, & que nos diſcours ſoient l'image de nôtre ame, ou des actions, qu'elle eſt capable de produire, *ſermonem eſſe imaginem factorum*, *εἴδωλον τῶν ἔργων*, ce qui répond au mot de Democrite, que nous apprenons de Plutarque, *λόγος ἔργου σκιή*, *ſermo eſt actionis umbra:* Cela n'empêche pas, dis-je, qu'on ne puiſſe aſſez raiſonnablement préſuppoſer une mauvaiſe & defectueuſe conformation de cervelle, en ceux, qui s'expli-

tract. de educ. lib.

quent si malheureusement, qu'ils ne peuvent être entendus.

Je n'ai nul dessein de parler de quelques-uns qui dans des matieres chatoüilleuses, ou qui sont d'elles-mêmes difficiles à comprendre, ne sont pas entendus de tout le monde. Quand un excellent homme se sent obligé de parler autrement que le vulgaire, il ne sauroit plaire au vulgaire, quoi qu'il ne laisse pas d'avoir beaucoup de mérite. Il ne faut pas non plus condanner les auteurs sur de petites bévuës, qu'on est obligé de donner à l'humanité; outre qu'il y a de ces petites méprises, qui ne sont pas absolument desagréables, pouvant plaire comme faisoit cette tache au pied du jeune garçon qu'aimoit le Poëte Alcée, qui devenoit plus amoureux de lui autant de fois qu'il la considéroit. Il y a bien davantage, parce qu'il se rencontre de bonnes choses, qui néanmoins ne sont pas bonnes à dire en tous lieux, j'ai vû reprendre comme une faute dans des livres, d'avoir omis à y mettre ce qui pouvoit plaire aux plus savans, que leur auteur meritât plûtôt loüange que blâme d'en avoir usé ainsi; & cela par la maxime qu'établit Cassiodore dans la Préface des livres qu'il intitule *Variarum*, où l. 2. ad Theod.
il soutient *interdum genus esse peritiæ vitare*

quod doctis placeat. L'on se doit toûjours souvenir de ce qu'a prononcé Aristote, que l'Orateur, qui se veut fonder en demonstration est aussi impertinent, que le Mathematicien, qui veut user d'argumens probables. Tant il est certain, qu'on ne doit pas exiger indifféremment par tout, ce qui est bon à debiter en un lieu, & qu'on supprime prudemment en un autre.

Lorsque le sujet qu'on s'est proposé mérite d'être traité avec étenduë & ornement, les paroles & les pensées se présentent d'elles-mêmes, *ipsæ res verba rapiunt;* mais il y a des matieres qui ne souffrent pas d'être maniées de la sorte, parce qu'il se remarque quelque chose de puerile, du sentiment même du Pere de l'Eloquence Romaine, à les vouloir trop parer & enrichir, *quandoque ornate dicere velle puerile est.* Il faut donc mésurer son stile au sujet où l'on veut l'emploier; & comme le Smilax dont parle Belon, ne croit qu'à proportion de l'arbre sur lequel il s'appuie, l'on doit regler la faculté de s'exprimer sur la matiere qui la doit soutenir. Quoiqu'après tout, l'excellence aussi bien que le jugement d'un bon ouvrier paroisse en tous ses ouvrages, où il sait mêler, selon le
l. 3. hist. précepte d'Agathias, les Graces avec les Mu-

ſes. Virgile & Homere n'ont pas réuſſi moins grands hommes dans leur métier, lors qu'ils ont parlé de l'importunité des mouches, ou du travail aſſidu des fourmis, que quand ils ſe ſont appliqués à décrire les grandes actions d'Achille & d'Enée.

La choſe iroit preſque à l'infini, ſi je m'arrétois davantage à faire voir par le divers génie des livres, & par la contrarieté des jugemens, qui s'en ſont, le peu de profit qu'on en peut tirer, quelque recommendation que leur puiſſent donner les Belles Lettres, qui en ſont le principal ornement. Car ces Belles Lettres n'ont rien de plus fixe, de plus certain, ni de plus arrété, que la matiere douteuſe, qu'elles entreprennent d'illuſtrer. En effet, elles ont été nommées fort à propos par les Latins, *humaniores literæ*, étant auſſi infirmes & caduques que nôtre humanité, que nous éprouvons à toute heure n'avoir rien de conſtant que ſon inconſtance & ſa foibleſſe. Non ſeulement les penſées, qui plaiſent en un tems, déplaiſent en un autre, & ne ſont plus de miſe, le langage même varie tous les jours, & les mots, qui ont eu le plus de vogue, perdent leur crédit & leur agrément; comme la plus belle ſanté & la plus confirmée, degénere aſſez ſouvent en

quelque maladie, qui ne peut être ſoufferte. Auſſi tombe-t-on d'accord, que le peuple, cette bête à tant de têtes différentes, eſt le maitre de nos façons de parler, & de tout ce qui compoſe nôtre plus haute Eloquence. Ce puiſſant Tyran fait l'erreur commune, qui rend les choſes bonnes & valables, même lors qu'elles tiennent le plus de l'iniquité, & qu'elles ont le moins de raiſon, *error communis facit jus:* de ſorte que le Préteur Romain, qui étoit le Chef de ce peuple, *jus dicebat etiam cum inique decerneret.* Tant y a qu'un peuple, quelque évaporé qu'il ſoit quelquefois, eſt le maitre & le Dictateur perpetuel des opinions, qui ne ſont ſuivies qu'autant qu'il les juge recevables, non ſeulement dans la Grammaire & dans la Rhétorique, mais encore le plus ſouvent dans toute la Morale, ſi vous exceptés celle, qui nous eſt venuë du Ciel. Y a-t-il quelque Vertu, qui n'ait été mépriſée ou perſecuté, ne ſe trouvant rien de plus conjoint de tout tems, que d'être homme de bien, & envié auſſi bien que haï tout enſemble, *conjuncta ſunt τὸ ἀριστεύειν καὶ τὸ φθονεῖσθαι.* Et peut-on dire que quelque vice ſoit demeuré ſans ſon approbateur? *Cui enim tandem vitio advocatus defuit?* dit très bien Seneque au ſujet de la colere. C'eſt de-

l. 2. de Ira c. 13.

quoi l'on ne doit pas s'étonner, puiſque la Prudence, qui eſt la regle de toutes les Vertus qu'elle fait eſtimer; auſſi bien que de tous les Vices, dont elle découvre la difformité; eſt aujourd'hui reputée trop ancienne, & contraire à la Mode, qu'on ſuit & qu'on embraſſe, quelque folle qu'elle ſoit dans toutes ſes nouveautés. En effet la Fête des Fous, qui ne ſe célébroit autrefois que le premier jour de l'an, avant que l'Egliſe l'eût très ſagement abolie, eſt encore à préſent fêté, nonobſtant ſes defenſes, preſque toute l'année. Petrus Bleſenſis.

Quel avantage pourrons-nous donc recueillir dans la lecture des Livres, & de toutes les Belles Lettres, qui font paſſer très inutilement la meilleure partie de la vie à ceux qui s'y appliquent. Je ſai bien, qu'on peut contredire tout ce que j'ai dit, n'y aiant point de propoſition dans toute l'étenduë des Diſciplines, qui n'en ait une oppoſée qu'on peut ſoutenir opiniâtrement. Mais auſſi ſuis-je aſſuré, que ceux, qui ont le plus conſommé de tems à feüilleter ces mêmes livres, & qui témoignent d'abord le plus d'ardeur à s'oppoſer verbalement aux ſentimens, dont je viens de m'expliquer, s'ils veulent mettre la main à la conſcience, & quittant la vanité des diſputes ſcholaſtiques, avouër de bonne foi ce

qu'ils en penſent intérieurement, ne feront pas difficulté d'entrer dans mon parti, & de reconnoitre ingenument avec moi, que Salomon a eu raiſon de conſidérer la plûpart de nos occupations ſtudieuſes comme les plus mauvaiſes où nous puiſſions nous arréter, *hanc occupationem peſſimam dedit Deus filiis hominum.* Car il y a bien de la différence entre les conteſtations, qui s'excitent par le point d'honneur, & pour montrer, que l'on ſait tous les tours de l'eſcrime ſpirituelle qu'on apprend dans les Colleges; & ce qui ſe paſſe intérieurement dans l'ame, quand pour bien juger des choſes, elle les examine ſans paſſion, elle s'interroge & ſe répond elle-même ingenument ſans vanité & ſans vouloir tromper perſonne. Ariſtote tout Dogmatique qu'il étoit, a reconnu cette vérité au chapitre douziéme des Analytiques poſterieures où il confeſſe, que la vraie Demonſtration, ni le Syllogiſme non plus, ne regardent pas tant le diſcours exterieur, que celui du dedans où l'Ame préſide toute ſeule. *Non ad externum ſermonem Demonſtratio pertinet, ſed ad eum qui eſt in Anima, quia nec Syllogiſmus ad illum, ſed ad hunc pertinet: Semper enim licet objicere adverſus ſermonem externum, ſed adverſus internum ſermonem non*

ſemper licet. Dirons-nous donc, cela préſuppoſé, que toutes nos veilles, nôtre Philoſophie & nos Belles Lettres ſont abuſives & ridicules? Non certes, ce n'eſt pas mon deſſein de tirer une telle concluſion. Mais comme cet Ariſtote, dont je viens de parler, diſoit, qu'il avoit au moins recueilli ce fruit de ſa Philoſophie, qu'il faiſoit par ſes leçons de ſon bon grê, ce que les autres n'executoient que par la contrainte des loix. Et comme Ariſtippe aſſuroit, que la ſienne lui donnoit cet avantage de parler hardiment & ſans crainte à qui que ce fût, *ſe poſſe omnibus fidenter loqui.* J'avancerai librement à la recommandation de la Philoſophie Sceptique, que par la connoiſſance qu'elle prend de toutes les ſciences, dont nous avons touché un mot, elle acquiert à ceux, qui la cultivent de bonne ſorte, une opinion de la vanité de ces mêmes ſciences, & une perſuaſion ſi forte de nos ténebres ſpirituelles, que l'ignorance, dont elle fait profeſſion, vaut beaucoup mieux, que toutes les affirmations des Dogmatiques, & donne plus de ſatisfaction, que ne ſauroient faire ces belles lumieres, qu'ils ſe vantènt de poſſeder. Je dirai bien plus, c'eſt que par le moien de cette philoſophie Sceptique & Chrétienne tout enſemble, l'on

renverſe cette fâcheuſe maxime de Tertullien, que le Chriſtianiſme ne ſe pouvoit accorder avec la Philoſophie. *Quid Athenis,* diſoit-il, *cum Hieroſolymis? quid ſcholæ philoſophorum cum Eccleſia Chriſtianorum?* Car quand il parloit de la ſorte, & quand Saint Paul repétoit ſi ſouvent preſque dans toutes ſes épitres, qu'on ſe prit garde des Philoſophes, qui ſeduiſoient le monde avec leurs principes, & leurs Elemens, dont ils faiſoient dépendre toutes choſes; l'Apôtre & ce Pere avoient tous deux en vuë les Dogmatiques de leur tems, qui faiſoient profeſſion d'un ſavoir, exemt de tout méconte. Mais le Sceptique Chrétien, qui reſpecte les lumieres du Ciel & les vérités, qu'il nous a révélées, avec une parfaite ſoûmiſſion à ſes loix & à celles de l'Egliſe, bien qu'humainement parlant il ſe moque de toutes les prétenduës certitudes de tant de Sectes différentes de Philoſophes affirmatifs, il ne laiſſe pas de s'accorder fort bien avec tous les articles de nôtre Foi, croiant, qu'on n'y peut former le moindre doute ſans une extrème ingratitude, de laquelle il ſe ſent préſervé par la grace d'en-haut. Du ſurplus il s'humilie dans ſon ignorance loüable, & qu'il penſe que tout homme vraiement ſavant doit eſtimer, après avoir

l. de præſcript. hæret.

ſait réflexion ſur ces paroles expreſſes du Fils de Dieu, *ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant.* Ce grand maitre en toutes façons a fait voir clair les aveugles nés, qui étoient les Philoſophes Payens, & les a obligés de changer leurs lumieres trompeuſes, en un aveuglement rélígieux, & ſalutaire tout enſemble. Le Sceptique ſe trouve donc placé entre les lumieres du Ciel, & les ténebres de nôtre humanité; reſſemblant aucunement à ces animaux amphibies, & pouvant proferer ces mots, que nous liſons dans les reſtes d'une des Satyres du plus ſavant des Romains, *Factus ſum veſpertilio, neque in muribus plane, neque in volucribus ſum.* Il voit & reſpecte les vérités revelées, au même tems qu'il s'apperçoit des profondes obſcurités de nôtre ignorance humaine. Ne diſons donc plus avec ce Declamateur: *O nomen philoſophiæ diu venerabile, nunc vanitati & inſcitiæ proſtitutum!* puiſque la Sceptique, pleine de modeſtie, l'exemte du premier reproche, & qu'à l'égard du ſecond, ſes doutes ſont incomparablement plus à priſer, que la ſcience de ceux, qui croient ne rien ignorer.

Iohann. c. 9. art. 39.

Certainement, quand Parmenide & Zenon n'auroient pas été de grands Docteurs, & très

habiles à refuter ceux, qui ſe croioient irrepréhenſibles, ils méritent toute ſorte de louanges pour avoir été les plus grands Sceptiques de leur ſiécle. Et j'ai toûjours beaucoup priſé la penſée d'un Clitomaque, lors qu'il comparoit Carneade Chef de la nouvelle Academie, au plus grand des héros Hercule domteur de tant de monſtres, parce que ce Philoſophe Cyrénéen avoit purgé les eſprits préſomtueux des Dogmatiques, de mille téméraires opinions, dont ils étoient remplis; *Herculis quemdam laborem exantlatum a Carneade, quod ut feram & immanem belluam, ſi ex animis noſtris aſſenſionem, id eſt opinationem, & temeritatem extraxiſſet.* Car après tout ſi la ſcience n'eſt que des choſes certaines & immuables, comme cela ſe ſoutient ordinairement, & ſi l'opinion d'Héraclite eſt bonne, qu'il n'y a rien dans le Monde ſenſible qui ne fluë & ne varie à toute heure & perpetuellement; toute la ſcience humaine ſe reduit aux choſes imaginaires, qui n'ont rien de réel, & qui ne ſont que de pures idées, que ſe forme la fantaiſie. Que ſi nous voulons en faveur de la Phyſique, & des choſes materielles, abandonner de tels argumens, philoſophant terre à terre, pour parler ainſi, & non pas en l'air, nous trouverons

Cic. l. 4. qu. Acad.

d'abord tous les Principes conteſtés. Xenophane Colophonien avec Parmenide établiſſoient la Terre pour le premier principe de toutes choſes. Thales Mileſien prétendoit qu'on devoit déferer cet avantage de la primauté à l'Eau. Anaximene & Diogene Apolloniate étoient pour le donner à l'Air: & Héraclite préferoit le Feu aux autres Elemens, l'établiſſant pour le premier Principe. Il y a bien encore d'autres conteſtations ſur ce ſujet, dont Théodoret ſe ſert dans ſon ſecond diſcours du Principe, s'en prévalant pour rendre ridicule la Philoſophie des Payens. Mais aujourd'hui même avons-nous dans la nôtre quelque choſe de plus arrété? Peut-être, dit un Auteur moderne, que la lumiere, la chaleur, & les ſons, ſeroient auſſi bien appellés privations de ténebres, du froid, & du ſilence, que comme on les conſidére vulgairement dans l'Ecole. Ne paſſons pas plus avant, nous avons dès le commencement aſſez parlé de la Phyſiologie, où il faut avoüer, que les hommes réüſſiſſent d'autant moins philoſophes, qu'ils ſont tous philodoxes, ou amateurs de leurs opinions, dont ils paroiſſent preſque toûjours idolâtres.

Voilà tout ce que je ſuis reſolu d'écrire ſur la fantaiſie de ces deux hommes, que j'ai

nommés, & qui après leurs longues études où ils s'étoient rendus très conſidérables, ne laiſſoient pas de proteſter nonobſtant qu'ils fuſſent tous deux ſtipendiés du public en vuë de leur profonde erudition, que s'ils euſſent eu des enfans, ils les auroient portés à quelque autre profeſſion plus utile à la vie que n'étoit la leur. C'étoit ſans mentir témoigner, qu'ils en faiſoient un grand mépris; ce qui m'a porté à rechercher la cauſe, qui pouvoit leur avoir donné un ſentiment ſi peu favorable aux Belles Lettres. Je m'y ſuis engagé preſque inſenſiblement, & l'ai fait, quoi qu'à diverſes repriſes, preſque tout d'une haleine, d'autant plus volontiers, que rien ne m'y obligeoit, que ma propre inclination. Il me ſouvient que Pacatus eût autrefois un même motif, quand il écrivoit, *quin & illud me impulit ad dicendum, quod ut dicerem nullus adigebat.* Ce tems Martial m'a fait rouler mon tonneau, comme à Diogene, lorſque Corinthe fut émûë par le ſon des trompettes. Je ne ſai ſi j'ai été trop long ou trop court, mais je ſai bien, que nos compoſitions ne ſont pas comme la monnoie, qui ſe regle par le poids & par la groſſeur, il ſuffit, qu'elles ſoient de bon aloi, encore que leur volume ne pèſe pas beaucoup. L'on ne doit pas trouver étran-

ge, que j'aie tourné tout mon petit travail à l'avantage de la Sceptique Chrétienne, pour laquelle j'ai toûjours fait paroitre beaucoup d'inclination. Je laiſſe aux Dogmatiques la profeſſion de ſavoir toutes choſes avec certitude, cependant qu'au rebours de Socrate, qui diſoit que toute ſa ſcience alloit à reconnoitre, qu'il ne ſavoit rien, ils ignorent ce ſeul point, qu'ils ſont la plûpart du tems très ignorans aux choſes, où ils croient voir plus clair que les autres. Parce qu'il n'y a que la connoiſſance des choſes, telle que nous pouvons l'avoir, qui nous les faſſe eſtimer, l'Ane d'Heraclite priſant plus du foin que de l'Or, & le Coq d'Eſope un grain d'orge qu'un diamant; ce n'eſt pas merveille, qu'ils faſſent peu de cas d'une Sceptique Chrétienne, ſur laquelle la plûpart d'entre eux n'ont jamais fait la moindre réflexion. Ils prennent ſes ſectateurs pour des *miſcelliones*, que Feſtus dit avoir été ainſi nommés, *quod non eſſent certæ ſententiæ*. Cependant ils ne conſidérent pas, que ſelon nôtre Réligion la ſcience du Ciel n'a rien de plus contraire, que celle de la plûpart des autres Philoſophes, dont l'Apôtre nous a tant de fois avertis de nous méfier. C'eſt à eux, que l'Eccleſiaſte dit au ſeptiéme de ſes chapitres, *ne plus ſapias quam neceſſe eſt*,

ne obstupescas; & l'Ecclesiastique dans son dix-neuviéme chapitre, d'une voix tout à fait Sceptique, *qui cito credit, levis est corde, & minorabitur.* Qu'ils me pardonnent donc, si je leur dis après Varron, sur une infinité de choses dont ils paroissent très persuadés, *Cras credam, hodie nihil,* que sans une incrédulité, qui les doive offenser, je tiens mon esprit en suspens & dans l'Epoque, jusqu'à ce qu'ils m'aient fait mieux comprendre ce qu'ils veulent dire, & qu'ils se soient accordés entre eux.

Je les prie de faire encore avec moi cette petite considération, que si la raison est universelle, & commune à tous les hommes, ils en trouveront dans toutes les parties du Monde, qui l'ont si opposée à la leur, qu'on ne sauroit moins faire que d'examiner un peu cette diversité, avant que de prendre parti. Servons-nous de quelques petits exemples, qui pourront être joints à tant d'autres que nous avons déja produits à même fin en d'autres ouvrages. Personne n'ignore, que les Indiens n'écrivent au rebours de nous, soit en tirant leurs lignes de la main droite à la gauche, ou du bas en haut, & même quelquefois circulairement; outre que leurs caracteres sont entierement différens des nô-

tres. Mais leurs façons de parler, & leurs pensées sont encore plus étranges & plus surprenantes, si on les compare à celles qui sont trouvées bonnes dans l'Europe. Leurs hyperboles & leurs allegories ou metaphores continuées nous blessent les oreilles, & leurs raisonnemens nous choquent presque toûjours l'esprit, au lieu de nous persuader: Le langage des Hébreux en tenoit un peu, témoin la comparaison d'un nez bien fait à la Tour du mont Liban, qui regardoit du côté de Damas, outre une infinité d'expressions semblables. Cependant les Chinois, qui sont des plus Orientaux, nous appellent borgnes, soutenant, qu'il n'y a qu'eux sur la Terre, qui voient bien clair des yeux de l'entendement. Ils mettent le côté droit de leur robe, qui est ouverte pardevant, sur le côté gauche; au lieu que les Tunquinois, qui sont néanmoins leurs voisins, font au contraire passer le côté gauche sur le droit, comme s'ils étoient naturellement gauchers. Les Rélations recentes de ce Roiaume de Tunquin portent, qu'il ne faut avoir ni chausses ni souliers, quand on s'y présente devant le Roi, qui seul se sert de pantoufles, & que ceux, qui entrent au lieu où il est, le doivent faire fort gravement, quoi qu'au sortir la civilité porte de hâter la retrai-

te en courant. On n'y coupe la tête qu'au peuple, quand on fait justice, au lieu qu'on y assomme les Princes du sang, & qu'on y pend au gibet les autres qui sont du corps de la Noblesse. C'est à peu près la même chose chez les Turcs, où les grands Seigneurs sont tous les jours étranglés, & le peuple décapité. Les autres païs ne sont pas moins différens de nous en leurs façons d'agir, dont je donnerai ce seul témoignage, pour n'étendre pas trop cette induction, qu'on pourroit méner bien plus loin, que les Cavaliers du Roiaume de Beni dans l'ancienne Guinée, sont assis à cheval comme ici nos femmes, aiant les deux jambes d'un seul côté.

Il me reste à faire une petite declaration, touchant quelques mots dont j'ai pris la liberté de me servir, quoi qu'ils soient plus de l'Ecole que de l'usage ordinaire. Ce n'est pas pour les autoriser que je les ai emploiés, c'est seulement parce qu'ils se sont présentés à moi dans l'impetuosité de ma plume, & que j'ai jugé, qu'ils étoient assez propres, ou mêmes nécessaires à mon expression, eu égard sur tout au sujet qui m'occupoit. En tout cas je n'oblige personne à les approuver, l'emploi en sera libre; mais j'en ai vû naitre depuis vint ou trente ans une infinité, qui ne valent

pas mieux ce me ſemble, & qui courent aujourd'hui, parce qu'ils ont plû, le peuple lettré n'en aiant pas moins rebuté, quand ſa fantaiſie a été de ne les pas recevoir. Qu'on ne m'impute rien touchant l'orthographe, les Imprimeurs en ſont les maitres, je les laiſſe faire pour me delivrer de la peine, qu'ils donnent quelquefois, & je prens plaiſir à voir une même parole écrite diverſement, afin que le Lecteur choiſiſſe celle, qui lui plaira le plus, comme une choſe, qui eſt le plus ſouvent aſſez indifférente, & peut-être indigne d'une attention ſerieuſe. Mais je n'en dois pas dire autant de pluſieurs penſées, où peut être l'on jugera que j'ai parlé trop deſavantageuſement de quelques ſciences, qui ont toutes leurs devoués protecteurs. Qu'ils conſidérent s'il leur plait, que toute cette petite compoſition paſſe ſous le titre d'un *Doute Sceptique*, qu'ils la prennent pour un jeu s'ils veulent me rendre juſtice, & ſur tout, qu'ils ne me croient pas immuable aux opinions, que je puis ou avoir, ou faire mine d'avoir, ſur des choſes de cette nature. Quant à de certains Dogmatiques fieffés, qui ne ſe départent jamais des maximes, dont ils ſe ſont une fois entêtés, je ne prétens pas les deſabuſer, ni combattre leur opiniâtreté, *eos morus eſſem ſi morarer*,

pour parler comme quelqu'un a fait devant moi. En effet, il n'y a guéres de plus grande folie, que de s'imaginer qu'on puiſſe corriger & rendre plus raiſonnables des perſonnes de cette humeur, qui viſent en toute rencontre à diſputer au Docteur Alexandre Ales la qualité d'*Irrefragable*. Je m'empêcherai bien, s'ils m'en ſavent trop de mauvais gré, de contrevenir au précepte de celui, que toutes les Sectes qu'a eues la Médecine ont reconnu pour leur Maitre, de n'appliquer jamais des médicamens aux maladies deſeſperées, *quippe deſperatis morbis fieri medicinam vetat Hippocrates.* Il vaut bien mieux, ſelon le conſeil de Saint Cyprien, ſe taire en mépriſant l'impertinence & la fierté incorrigibles de telles gens, que d'irriter davantage leur peu de cervelle en leur répondant: *verecundius ac melius exiſtimo*, dit ce grand Evêque, *errantis imperitiam ſilentio ſpernere, quam loquendo dementis inſaniam provocare.* Je fais d'ailleurs profeſſion, auſſi bien qu'Eſope, de ne rien ſavoir, & je les reconnois pour des gens qui ſavent tout comme le compagnon de ce beau conteur de fables.

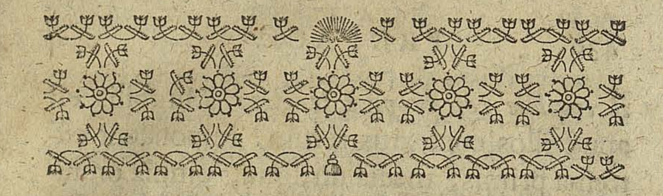
in Demett.

Quin veniam pro laude peto, laudatus abunde,
Non faſtiditus ſi tibi Lector ero.

❧ ❧

DU

DU PEU
DE
CERTITUDE
QU'IL Y A
DANS L'HISTOIRE.



PRÉFACE.

S'il ne faloit jamais écrire, qu'on ne pût le faire avec la perfection, qui se remarque dans les plus grands Auteurs, j'avouë que beaucoup de personnes, qui mettent la main à la plume, s'en pourroient abstenir, & moi le premier, qui me reconnois ingenument fort éloigné d'un mérite, qu'il est beaucoup plus aisé d'estimer, que d'imiter. Où trouverons-nous des Ecrivains, qui approchent aujourd'hui de cette admirable façon d'exposer leurs pensées, qu'avoient les Stoïciens, qui le faisoient de sorte, que la fin de leurs ouvrages avoit toûjours son rapport juste avec le commencement, sans que le milieu fût en rien discordant, ou que la moindre chose y pût être accusée d'en contredire une autre. Ciceron nous en assure, qu'on ne sauroit prendre, ce me semble, pour un mauvais Juge de semblables matieres. C'est dans son cinquiéme livre de Finibus, où parlant d'eux

il emploie ces propres termes: Mirabilis eſt apud illos contextus rerum, reſpondent extrema primis, media utriſque, omnia omnibus. *Or quoi que je tombe d'accord, que tous ceux, qui jettent à préſent de l'ancre ſur du papier, ne le ſont pas avec tant de circonſpection, que le pouvoient faire les piliers du portique de Zenon, dont parle l'Orateur Romain; Je ne laiſſerai pas d'avancer hardiment cette propoſition, qu'on rejette & condanne aſſez ſouvent beaucoup de livres au ſortir de ſous la preſſe, par le pur defaut d'un Lecteur ignorant. En effet il n'y a que les entendus en chaque Art, qui puiſſent bien prononcer ſur les ouvrages qui en dépendent. Ceux, qui ſe connoiſſent en Tableaux, ſavent ſeuls priſer, comme il faut, ce qui ſort de la main des plus excellens Peintres, dont ils reconnoiſſent auſſi-tôt la maniere. Et ſans parcourir toutes les profeſſions, où la même choſe ſe trouve véritable; on ne ſauroit nier, qu'un livre, que l'érudition & quelque teinture de ſcience peut recommander, ne ſoit fort infortuné s'il tombe entre les mains de ceux, qui n'ont nulle connoiſſance des belles Lettres. Les œuvres même du Tout-Puiſſant, bien que pleines de merveilles, ſont mieux reconnuës & adorées par un Philoſophe, qui les contemple du même œil, dont il enviſage toute la Nature, que par*

un peuple grossier, qui n'en voit que l'exterieur, & n'en pénetre pas toute l'excellence. Mais les livres, dont nous parlons, n'ont assez souvent pas moins à souffrir du jugement des demi-savans, que de celui des moins entendus. Et il leur arrive quelquefois encore pis de ceux, qu'Horace appelle seros studiorum, *& que les Grecs ont nommés* ὀψιμαθεῖς *pour s'être mis tard à l'étude, parce que ressemblant aux hommes, qui sortent fraichement de la pauvreté, & qui ne savent pas assez l'usage de leurs nouvelles richesses, ils sont sujets à mal-juger de ce qu'ils n'entendent pas bien,* carpunt quæ non capiunt, *& prononcent presque toûjours temerairement contre les travaux studieux des autres. Cependant il n'y a point de gens qui jugent plus dogmatiquement qu'eux,* stylo decretorio, *donnant sur toute matiere des Arrêts irrévocables ce leur semble. Et néanmoins il n'en est pas ainsi. Les goûts sont en ceci différens, comme en ce qui regarde les alimens; & ce seroit être mauvais cuisinier, de s'assujettir pour un festin public à quelques appetits singuliers. D'ailleurs, on peut dire, qu'il est à peu près des livres comme des jardins, où tous les arbres ne sont pas fruitiers; l'on en plante pour le seul plaisir de la vuë, ou pour donner de l'ombre. Il y a des compositions, qui se font pour la re-*

création ſeulement, & où il y auroit de l'injuſtice de requerir toute l'érudition, qui ſe trouve en d'autres, où les ſciences tiennent le premier lieu. L'on ne doit pas mettre au dernier rang les ouvrages qui mêlent l'utile avec l'agréable:

Horat. de arte Poët.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

C'eſt temperer comme l'on fait en Italie un vin trop auſtere, avec la douceur du muſcat.

Mais pour moi, je n'ai conſulté juſqu' ici que mon propre genie, dans tout ce que j'ai donné au public; & je ſuis trop avancé dans l'arriere-ſaiſon, pour changer de méthode. Je tâche ſeulement à faire, pour les moins difficiles à contenter, ce que d'autres, qui m'ont devancé ont fait pour moi, croiant, que je ſerois ingrat, ſi je ne rendois la pareille, autant que mon petit pouvoir ſe peut étendre. Du reſte j'y procède toûjours d'une même façon.

Perſius Satyr. 5.

Non equidem hoc ſtudeo bullatis ut mihi nugis
Pagina turgeſcat, dare pondus idonea fumo.

Comme je m'abſtiens de chercher la quadrature du Cercle, je ne viſe à rien moins, qu'à trouver l'approbation univerſelle. Je vois que ce qui plait en un lieu, déplait en un autre. Si nôtre diction Vous *eſt odieuſe*

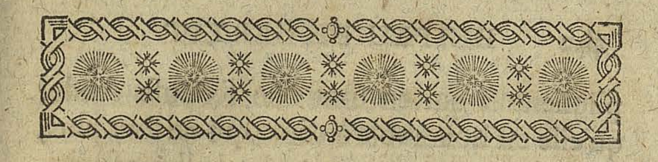
aux Italiens & aux Espagnols, celle de je, *ou* ego, *ne sonne pas moins mal aux oreilles des Chinois; de sorte, qu'au lieu de leur dire J'ai fait cela, il faut en paraphrasant user de ces termes, vôtre serviteur, ou, celui, qui vous parle, a fait cela. Tant il est vrai, qu'en toutes choses les goûts sont si différens, qu'en vain l'on s'étudieroit à les contenter. Prendrions-nous à civilité qu'après avoir touché nôtre main l'on fit sonner ses doigts le plus haut qu'on pourroit, comme il se pratique pour faire honneur en quelques lieux d'Afrique; ou qu'on vous presentât le doigt après l'avoir moüillé & essuié à l'estomac, ce qui passe encore à grand respect dans la même province. Quand le Roi de Benamotapa y tousse, non seulement ceux, qui sont présens jettent de grans cris d'allegresse, mais encore les plus éloignés qui les entendent, si bien qu'on sait dans toute la ville toutes les fois qu'il tousse. Une des principales beautés des femmes Persiennes, est d'avoir le visage rond & bouffi, se serrant pour cela extraordinairement la tête avec des bandelettes, de sorte, qu'au jugement de Figueroa, beaucoup d'entre-elles passeroient pour fort laides dans nôtre Europe. Je donne tous ces petits exemples en faveur de la Philo-*

Alvaro Semedo.

Marmol. l. 9. c. 12. & 32.

ſophie Sceptique, après tant d'autres, qu'elle m'a deja fait écrire, & pour conclure enſuite qu'avec un bon deſſein, comme eſt le mien, on peut emploier & conduire ſa plume de la façon qu'on croit la meilleure, ou qui agrée le plus, parce qu'il n'y en a point, qui n'ait ſes approbateurs qui lui applaudiſſent, auſſi bien, que ſes cenſeurs, qui la mépriſent.





DU PEU DE CERTITUDE QU'IL Y A DANS L'HISTOIRE.

Ce que j'ai écrit de l'Hiſtoire, non ſeulement dans un diſcours imprimé & fait exprès à ſa recommandation, mais encore dans une Préface; me doit garentir du ſoupçon qu'on pourroit avoir d'abord, que je priſſe la plume pour rendre en quelque façon moins conſidérable cette excellente partie de nos occupations ſtudieuſes, qui reconnoit entre toutes les Muſes, Clio, pour ſa protectrice. On ne peut rien dire à l'avantage de l'Hiſtoire, que je ne tâche toûjours d'y mettre l'enchere, parce que je ne la tiens pas moins profitable à ceux, qui s'y ap-

pliquent & qui en font une ſerieuſe étude, qu'elle eſt honorable à ceux, qui ne ſont plus, dont elle nous repréſente les belles actions, & qu'elle me paroit abſolument néceſſaire à tous les autres, qui viendront après nous, pour contenter la curioſité qu'ils auront vraiſemblablement d'apprendre ce qui aura été repréſenté ſur le théatre du Monde avant qu'ils y ſoient venus. Cela ne m'empêchera pas néanmoins de ſuivre mon génie, qui me porte à prononcer hardiment, que toute excellente & toute priſable qu'elle eſt, il la faut lire avec cette précaution, de ne prendre pas pour des vérités une bonne partie de ce qu'elle debite, étant néceſſairement accompagnée des defauts de nôtre humanité, qui ne produit rien d'abſolument parfait. Je ſai bien qu'un Roi Alphonſe faiſoit plus de cas de Quinte-Curce, dont la lecture l'avoit gueri d'une facheuſe maladie, que d'Hippocrate & d'Avicenne, & qu'on n'en a pas moins écrit de Ferdinand auſſi Roi d'Eſpagne, à l'égard de Tite Live, qu'il crût lui avoir fait recouvrir ſa ſanté, par le tranſport du plaiſir, que lui avoit donné ſon excellente Hiſtoire Romaine. Je tombe d'accord même, qu'elle a mérité le beau titre que lui donne Diodore Sicilien, de Métropolitaine de toute la Phi-

losophie, parceque comme Diogene le Cynique nommoit l'Avarice la Métropolitaine de tous les vices, à cause, qu'il n'y en a guéres, qu'elle ne fomente & qu'elle n'accompagne; l'Histoire a tant de beaux préceptes, tant d'exemples instructifs, & tant de choses notables pour toutes les parties de la Philosophie, qu'il n'y en a point, qui ne puisse tirer beaucoup d'avantage de la lecture des Histoires.

Mais nonobstant tous ces éloges, si la maxime de Polybe étoit recevable, que la Vérité fût de l'essence de l'Histoire, de même, selon sa comparaison, que la rectitude est de l'essence de la Regle; il faut avoüer qu'un Historien ne seroit pas moins rare, ni moins difficile à trouver, que l'Orateur de Ciceron, accompagné de tous les attributs qu'il lui donne, ou que l'Architecte de Vitruve revétu de toutes les connoissances, qu'il requiert en lui. Certes il ne faut pas prendre les choses tant à la rigueur, & je pense que, comme un mauvais Juge ne laisse pas d'être Juge, quoi que ses Jugemens soient quelquefois accompagnés d'injustice; un Historien peut de même être menteur sans perdre sa qualité d'Historien, qui ne pourroit pas lui demeurer si la comparaison de Polybe étoit reçûë pour bonne, parce qu'une regle, qui n'est

pas droite ne regle ni ne conduit plus, & perd le nom avec les fonctions, qu'elle avoit & qui étoient de son essence. L'on peut donc soutenir fort probablement qu'ainsi que la Zizanie ou l'Yvroie qui se coupe & se moissonne avec le bon bled, ne pouvant que difficilement en être separée, passe & est mésurée avec le meilleur froment; il en est de même de certaines faussetés, qui se glissent presque dans toutes les Histoires humaines, sans excepter celles d'entre-elles qui sont les plus accréditées. Jusques-là je pourrois me promettre, de ne trouver pas beaucoup de contradicteurs: mais je prétens pousser bien plus outre mon raisonnement, & faire reconnoitre manifestement, qu'il n'y a presque nulle certitude en tout ce que débitent les plus fameux Historiens, que nous aions eûs jusqu'ici, & que vraisemblablement ceux, qui prendront la même occupation à l'avenir, ne reüssiront guéres mieux en toutes leurs entreprises.

Cela ne sauroit être rendu plus manifeste, que par l'induction, qui se peut faire en examinant un peu l'Histoire ancienne & la moderne, aux choses même, qui passent pour les plus constantes, afin de voir, si elles sont telles, qu'on n'en doive pas douter. Car il

n'y a point de loix, lorſque la vraie Réligion n'y eſt nullement intereſſée, qui obligent à recevoir pour véritable tout ce qui eſt couché dans l'Hiſtoire, s'il y a quelque apparence d'en douter. D'ailleurs tout le monde n'eſt pas également crédule, & pluſieurs perſonnes ne ſont pas ſi faciles à être perſuadées que l'a été Plutarque, quand il a déclaré, qu'il s'empêcheroit bien de ne pas croire ce que tant de bons Auteurs avoient écrit avant lui de Crœſus & de Solon, quoi que des Chronologues aſſûraſſent, qu'ils étoient de tems differens. Je tombe d'accord avec lui que les Chronologues ne doivent pas toûjours être ſuivis, parce qu'ils ne s'accordent preſque jamais enſemble. Mais je prétens, qu'il y a bien d'autres raiſons que celles de la Chronologie, qui rendent ſouvent ſuſpectes des narrations hiſtoriques, outre que les raiſons même qui ſe tirent de la ſupputation des tems, ne ſont pas toûjours à rejetter, quelque créance commune & inveterée qu'on puiſſe apporter pour y déferer. N'étoit-ce pas une opinion autrefois généralement reçûë, que le Temple de la Paix, qui ſe voioit dans Rome, étoit tombé à la naiſſance de Jeſus Chriſt? Cependant Baronius dans ſes Annales, auſſi bien que beaucoup d'autres, ſe ſont moqués

ad ann. 853.

de cela ſur un fondement raiſonnable, puiſque ce Temple n'étoit pas encore bâti au tems de la Nativité de Nôtre Seigneur. Ce Cardinal, que je ne voudrois pas néanmoins donner pour infaillible dans toute ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, n'a-t-il pas eu raiſon de contredire encore à la créance commune, qu'un Pape appellé Cyriac accompagna Sainte Urſule de Rome à Cologne, vû qu'il n'y a jamais eu de Pape de ce nom là? En vérité l'on doit mettre, comme il fait, de ſemblables contes, nonobſtant l'appui, qu'ils ont eu durant quelques Siécles, avec les fables de l'Archevêque Turpin, qu'un moins reſpectueux que moi nommeroit, après d'autres, qui ont pris cette liberté, les fables du Chriſtianiſme.

Or parce que nous n'avons point de plus ancienne Hiſtoire, que celle de la guerre & de la deſtruction de Troie, qui conteſte de l'antiquité avec ce que les Poëtes ont dit qui ſe paſſa entre Eteocle & Polinice devant Thebes: Et puiſqu'on ſe ſert même de cet argument, pour prouver que le Monde n'eſt pas éternel, vû que l'on n'a rien vû d'anterieur à ces deux évenemens, ſelon que Lucrece l'a ſoutenu en ces vers,

Cur ſupra bellum Thebanum, & funera
Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinere Poëtæ?

faiſons quelque réflexion ſur cette expedition des Grecs devant Troie. D'abord nous ſerons obligés de croire, qu'ils embraſèrent la célebre forterеſſe d'Ilium, non pas à cauſe de ce qu'en ont écrit ces Auteurs ſuppoſés, Dares Phrygien, & Dictis de Crete ou Candie: mais à cauſe que nous voions preſque tous les Hiſtoriens des peuples les plus renommés, qui ont recherché leur origine dans les reſtes de cette capitale d'Aſie, ſoit par la poſterité du Roi Priam, ſoit par la fuite d'Antenor, d'Ænée, ou de quelque autre illuſtre Troien. Cependant Dion Chryſoſtome, pour montrer dans une de ſes Oraiſons, qu'on ne ſait preſque jamais le vrai des choſes, ſoutient, que la ville de Troie ne fut jamais priſe par les Grecs; & ce que le pere de l'Hiſtoire Grecque Herodote en dit, fait voir, qu'il n'y a guères de vérité dans toute la narration de ce ſiége fabuleux. Il veut que le raviſſeur d'Helene Paris, ait été jetté avec ſa proie, de la mer Egée ſur la côte d'Egypte, à l'embouchure du Nil, qui porte le nom de Canope, ou à preſent de Roſette. Il ajoûte, que le Roi de cette contrée, qui ſe nommoit Protée,

orat. 11. p. 191.

retint cette belle Grecque, banniſſant de tous ſes Etats, ſur peine d'être traité comme ennemi, ce fils de Priam, qui l'avoit enlevée. Ce fut pourquoi quand les Grecs firent leur inſtance pour la ravoir, les Troiens répondirent, qu'elle n'étoit pas dans leur ville; mais parce qu'on ne les en crût pas, les Princes de l'Europe formèrent ce long ſiege de dix ans, qui ſe termina par l'incendie de la place & de ſa renommée citadelle. En vérité, il n'y a guères d'apparence, qu'un Monarque de l'âge, dont étoit Priam, ſi ſenſé de lui-même, & ſi bien conſeillé par tant de Seigneurs conſidérables, dont il prenoit l'avis, n'euſſent pas d'une commune voix rendu une femme perfidement enlevée, pour éviter la deſolation, qu'ils pouvoient prévoir, au moins après la mort d'Hector & de la plûpart de ſes freres. De dire que cette belle Helene, quand elle eût été dans la ville, s'étoit renduë ſi puiſſante par les charmes de ſa beauté, que juſqu' aux barbes blanches, & aux plus vieux de la ville, ſelon les termes de l'Iliade, ils concluoient unanimement, qu'il valoit mieux ſouffrir toutes choſes, que de la rendre. Cela véritablement appuie l'opiniâtreté de ces deux peuples acharnés pour cette Dame les uns contre les autres. Mais qui ne voit

voit pas, que c'eſt le génie poëtique d'Homere, qui lui a fait inventer toutes ces galanteries, pour rendre ſon Roman plus agréable. Il n'y a point de ces compoſitions, qui ſe puiſſent paſſer de la Fable qui en eſt le fondement, & pour faire exécuter de beaux exploits aux Héros, qu'on y repréſente, il faut qu'un amour extraordinaire les anime, qui ne peut être tel, que la cauſe, qui le produit ne ſoit auſſi merveilleuſe, & ne paſſe, ſi faire ſe peut, tout ce qui eſt commun dans la politique vulgaire, ou même dans le cours reglé de la Nature. Hérodote, qui fait ces réflexions dans ſon Euterpe, qui eſt ſa ſeconde Muſe, ajoûte pour les confirmer, que Menelaus, n'aiant point trouvé ſa femme dans Troie après ſa priſe, les Grecs envoiè-rent ce pauvre mari la chercher en Egypte, où le Roi Protée le reçût fort bien, & lui rendit Helene avec beaucoup de richeſſes, dont Paris ſon raviſſeur avoit chargé ſon vaiſſeau, quand il fit ce funeſte enlevement.

Mais outre que le témoignage d'un Philoſophe, tel que Dion Chryſoſtome, ſemble être de toute autre autorité que celui d'un Poëte auſſi Romancier qu'Homere, qui doit à la Mythologie les plus grands agrémens de ſes ouvrages; n'eſt-il pas tout apparent, que

Virgile, & les autres qui ont voulu en l'imitant tirer de ſon antiquité quelque avantage pour leur païs, ont encore falſifié ce qu'il a dit de ſes principaux Héros. Le Poëte Latin, par exemple, fait inſolemment, & contre l'ordre du tems, ravir à ſon Enée l'honneur de la fondatrice de Carthage, & ce que les Turcs content d'un Turcus ou Turcot de la race de Priam; les Venitiens de leur Antenor; & nôtre Ronſard d'un Francion; n'eſt pas moins abſurde, ſi l'on veut examiner hiſtoriquement, & avec quelque pudeur, leurs narrations ridicules. Denis d'Halicarnaſſe nous apprend dans le premier livre de ſes Antiquités Romaines, qu'en ſuppoſant même la priſe de Troie par les Grecs, un Ménécrates Xantius écrivoit, que ce malheur ne lui étoit arrivé, que par la trahiſon d'Enée, que cauſa la meſintelligence, qui étoit entre lui & Alexandre, autrement dit Paris. Sur la même autorité Enée ne fut jamais plus loin que la Thrace, de façon, qu'il n'aborda nullement ni l'Afrique, ni la Sicile, ni l'Italie. Divers Sepulchres de ce Prince Troien, qu'on voioit en beaucoup d'endroits, rendoient de grands témoignages de la vanité des Romains, qui faiſoient venir de lui les premiers Rois, qui les ont dominés. Pour ce qui regarde

leur ville de Rome, le même Denis d'Halicarnasse rapporte une étrange diversité d'opinions sur le sujet de sa fondation; outre que selon un Antiochus Syracusain elle étoit plus ancienne que Troie. Puisque j'ai tant parlé de cette derniere, je ferai encore cette observation, qu'au rapport d'Appien Alexandrin, 1. de bell. Mithr. quoi que cet embrasement & cette fameuse ἁλῶσις de la forteresse d'Ilium, aient été fort exagerés par ceux, qui en ont parlé, Troie fut néanmoins pirement traitée mil cinquante ans après, du tems de Sylla & de Marius, par le cruel Fimbria, qui la détruisit & desola avec beaucoup plus de rigueur, que n'avoit fait Agamemnon. Cela montre de plus en plus, que le vrai des choses ne parvient pas toûjours jusqu'à nous.

Passons à quelques Histoires moins anciennes, & comme telles apparemment moins douteuses; outre que leurs Auteurs, parlant de ce qui s'est fait de leur tems, semblent devoir être tenus pour beaucoup plus croiables. Un Aristobule voulut être l'historien des conquêtes d'Alexandre le Grand, qu'il avoit suivi jusques dans l'Inde, & l'on peut croire, qu'il possedoit du talent pour cela, puisque ce Monarque prenoit la peine de lire ses écrits en voiageant sur le fleuve Hydaspes. Il ne pût

s'empêcher pourtant de jetter ſon livre dans l'eau, voiant, que contre toute vérité, & contre toute apparence, il lui faiſoit tuer d'un coup de fléche des Elephans dans un combat contre le Roi Porus; ajoûtant, qu'un tel Hiſtorien méritoit, qu'on le précipitât lui-même dans une riviere, pour avoir debité des choſes ſi notoirement fauſſes. L'action d'Alexandre mérite, qu'on la conſidére, non ſeulement pour une marque de ſon averſion contre le menſonge, mais encore pour un témoignage de la modération de ſon ame, qui ne vouloit point, qu'on le repréſentât autrement, qu'il n'étoit. Il fit voir cette même trempe d'eſprit, lors qu'il ſe moqua d'un architecte, qui lui offroit de tailler le mont Athos, en ſorte, qu'il repréſenteroit ſa figure. Sans mentir, ceux de ſa condition ne ſauroient faire paroitre plus de grandeur de génie, que par de ſemblables mépris. Heureux nôtre Souverain, de qui l'on peut proferer ſans flaterie, que pour le bien loüer, il ne faut que rapporter fidellement ce qu'il execute. C'eſt le propre d'un Tyran, & d'un cœur venu de bas lieu, tel, que l'avoit Agathocles, de corrompre par préſens un Hiſtorien, comme il fit un Callias Syracuſain, ſi nous en croions Suidas, pour donner au pu-

blic une Hiſtoire qui fût abſolument à ſon avantage, & où il ne laiſſa pas d'élever ſa pieté & ſon humanité, encore qu'il fût impie & tyran. Nous pouvons dire la même choſe du plus jeune des Denis, qui ont tant fait ſouffrir la Sicile; il eût la plume d'un Philiſtus aſſez venale, dit encore Suidas, pour diſſimuler tous ſes vices. Ce Philiſtus fut l'Antagoniſte de Platon, & celui, que Ciceron nomme, à l'égard de ſon ſtyle concis, le petit Thucidide. Je veux remarquer encore une incertitude ou une contrarieté hiſtorique ſur ſon ſujet. Ephore & après lui Diodore Sicilien, ont écrit, que le même Philiſtus, qui devoit être homme d'épée, auſſi bien que de plume, étant venu ſecourir par mer ce jeune Denis, dont nous venons de parler, contre Dion, qui le tenoit aſſiegé dans ſa fortreſſe, Philiſtus eût la fortune ſi contraire, qu'étant vaincu, il ſe tua de déplaiſir: Et un Timonides qui s'étoit trouvé en cette défaite, a laiſſé par écrit, que Philiſtus, aiant été pris vif par ſes ennemis, il fut par eux cruellement mis à mort. Je ne rapporte pas là un exemple ſolitaire, il y en a mille ſemblables dans l'Hiſtoire, qui font voir, que tout y eſt fort douteux. Polybe, tout grand Auteur qu'il eſt en ce genre de literature, & qui a ſi

l. 2. ep. 12. ad Qu. fr.

bien remarqué les partialités de Fabius pour les Carthaginois, qu'il juſtifioit en tout; ce Polybe n'a pas laiſſé de favoriſer ſon ami Scipion, au ſujet d'une belle captive Eſpagnole, qu'il lui fait renvoier ſans la toucher, & preſque ſans la regarder, à l'exemple d'Alexandre, *ut eam ne oculis ſuis quidem contingeret*, pour uſer des termes d'Aulu Gelle, au Chapitre huitiéme de ſes Nuits Attiques, où l'on peut voir un Valerius Antias ſoutenant, que Scipion avoit retenu cette fille, & en avoit uſé comme Achille de Briſeis, ou comme un Amant plein d'intempérance, de ſa maitreſſe. Enfin les neuf Muſes d'Hérodote ne l'ont pas empêché de maltraiter les Corinthiens, les faiſant fuir à la bataille de Salamine; ni la Philoſophie retenu Xenophon, de témoigner ſon animoſité contre Menon ami de Platon; non plus que Thucydide, de ſe venger de Cléon ſon ennemi, le repréſentant comme un fou parfait. Timée au contraire eſt noté d'avoir tourné à l'avantage de Timoleon tout ce qui le touchoit, parce qu'il lui étoit fort obligé. Et dautant, que les fautes d'omiſſion dans l'Hiſtoire, ſont quelquefois auſſi repréhenſibles, que celles de commiſſion, Thucydide eſt encore repris de s'être tû du mauvais traitement, que firent les Atheniens au

corps mort de son précepteur Antiphon. Et Polybe impute à Timée, comme une grande faute, d'avoir nommé Agathocles Tyran, sans ajoûter, qu'il étoit d'ailleurs un grand personnage. Si l'Histoire Sainte fait voir l'Idolatrie de Salomon, elle publie aussi sa Sagesse.

Ce que je viens de parler de Salamine, me fera ajoûter à ce que j'ai déja dit des parachronismes si frequens dans l'Histoire, & qui lui sont si préjudiciables, que Dion Chrysostome donne pour exemple de cela la diversité des Auteurs Grecs, qui ont fait mention de la victoire, qu'obtinrent ceux de leur nation contre les Perses, auprès de l'ile de Salamine; quelques-uns voulant, qu'elle eût précedé celle des Platées de Bœotie où Mardonius fut défait, & les autres la rendant posterieure. Cela me fait encore souvenir de ce que Ciceron dit autrefois, que Salamine periroit plûtôt que la mémoire de ce que les Grecs y avoient si glorieusement executé. Car véritablement Salamine s'est perduë selon sa prophetie; mais il n'avoit pas prévû, qu'on douteroit un jour quand & comment la chose se seroit passée. Que si nous n'avions perdu l'ouvrage de cet excellent chroniqueur Castor, allié du Roi Deiotarus, où il remarquoit les

grandes & ordinaires fautes, que fait commettre la mauvaiſe datte des tems, nous aurions bien d'autres exemples anciens à donner; & ſon titre de χρονικὰ ἀγνοήματα, *errores ex inſcitia temporum orti*, ſeroit facilement illuſtré, en rapportant ici tout ce que l'Hiſtoire moderne peut fournir là-deſſus. C'eſt une choſe étrange, que la priſe de Conſtantinople par le Turc, ſi recente, n'y aiant guères que deux cens ans, que Mahomet ſecond la conquit ſur l'Empereur de Grece Conſtantin ſecond, ſoit ſi différemment rapportée par ceux, qui l'ont couché par écrit. Beaucoup mettent cet évenement ſi notable en l'an de ſalut mil quatre cens cinquante-trois; aſſez d'autres veulent, que ç'ait été en mil quatre cens cinquante-deux; ce qui fait dire à Sethus Calviſius, le plus habile des Chronologues recens, au jugement de Joſeph Scaliger, parce qu'il avoit ſuivi les principes de ſon Emendation, *de Conſtantinopolitanæ cladis tempore, lites inter Chronologos ortæ ſunt.* Le changement du premier jour des années peut avoir contribué à cette diverſe ſupputation; mais tant y a, qu'un Lecteur demeure incertain du tems précis d'un changement d'Empire ſi conſidérable, & arrivé preſque de la mémoire de nos Peres.

Bon Dieu, que les Epoques différentes des Nations, ont bien causé d'autres erreurs, dont nous ne serons jamais éclaircis, encore que ceux, qui s'y croient les plus entendus, & qui se mêlent de les interpréter ou corriger, se donnent bien de la peine pour cela. On est contraint d'avoir recours aux années Lunaires, ou à d'autres expediens aussi incertains, pour sauver ce grand nombre de Siécles, dont Hérodote & Diodore Sicilien ont parlé, quand ils sont tombés sur l'Histoire des Egyptiens. Depuis peu nous avons appris que celle de la Chine n'est pas moins contraire à ce que nous sommes obligés de croire de la création du Monde. Et je lisois il n'y a pas longtems, que les Payens de l'Inde leurs voisins, qui s'appellent les Indous, ne comptent pas moins de six-vints mille ans, depuis que la Loi de Ram, qui est Dieu selon eux, leur est venuë de pere en fils, par une supputation, qu'ils tiennent indubitable. Mais c'est trop s'arrêter sur les erreurs historiques, que causent les divers Chronologues; les bevuës, qu'elles font faire sont infinies, mais il y en a d'autres, qui procedent d'ailleurs, & qui ne sont guères moins nombreuses, si nous ne pouvons dire, qu'elles sont encore plus importantes. Si est-ce que l'or-

dre des tems a toûjours été comparé au fil d'Ariadne, ſans lequel on s'égare lourdement dans le Labyrinte de l'Hiſtoire. Je remets le ſurplus au Chapitre huitiéme de Bodin ſur la Méthode de l'Hiſtoire.

Retournons à ce qui touche plus préciſément quelques Hiſtoriens, en ce qu'ils ont failli preſque tous aux choſes qui étoient de leur entrepriſe, après ces proteſtations ordi naires, que la narration, qu'ils feront ſera pure, & ſans que l'affection, ni la haine, leur faſſe rien avancer, qui ne ſoit fort véritable. C'eſt ainſi que pour debiter de la fauſſe monnoie, ceux, qui la font, couchent des feüilles d'or ou d'argent, pour en faciliter l'expoſition. Seneque dans ſon jeu ſur la mort de l'Empereur Claudius n'a pas oublié cette formule, *nihil offenſæ vel gratiæ dabitur*; ajoûtant, pour continuer ſa raillerie, la maxime, qui eſt l'aſyle où ont recours tous les Hiſtoriens, qu'ils ſont en tout cas exemts de cautionner par bons témoins tout ce qu'ils veulent dire, *quis unquam ab hiſtorico juratores exegit?* Je vous confeſſe, que de telles Préfaces, dont fort peu d'entre-eux s'abſtiennent, m'ont ſouvent fait rire, de ce ris qu'eût Anacharſis entendant proferer dans Athenes, *in foro veritas;* & que comme le Cardinal Beſſa-

rion disoit, que les apotheoses modernes lui rendoient suspectes les anciennes, les Historiens des derniers tems m'ont quelquefois merveilleusement dégouté de ceux de l'antiquité, m'imaginant, que comme ils ont tous participé d'une même humanité, elle leur a vraisemblablement inspiré à tous les mêmes sentimens d'amour ou d'aversion, aux matieres qu'ils ont traitées, & où ils ont le plus souhaité d'être crûs. Mais avant que d'en venir aux Historiens du dernier Siécle, pour ne pas dire du nôtre, parlons un peu de quelques uns des principaux, qui ont suivi ceux, dont nous avons déja dit quelque chose. Tite Live est accusé d'avoir favorisé le parti de Pompée; & Dion au contraire celui des Césariens. Denis d'Halicarnasse soutient dans le second livre des Antiquités Romaines, que cette Tarpeia fille du Gouverneur du Capitole, laquelle tant d'Historiens faisoient passer pour une personne, qui avoit voulu trahir son païs, étoit malheureusement calomniée, puisqu'elle reçût des honneurs divins des Romains; & qu'en effet son intention étoit de leur livrer les Sabins, après les avoir fait entrer. Aussi n'eût-elle d'eux que la mort pour recompense de cette prétenduë trahison. Quelle apparence, qu'une fille Vestale, com-

me la représente Varron, eût commis, quand elle l'auroit pû, une si grande perfidie? Le même Denis d'Halicarnasse declare encore au neuviéme Livre, que c'est une pure fausseté, qui passoit néanmoins pour une vérité constante, que trois cens six Fabiens aiant été tués en la bataille d'Allia, il n'étoit resté de toute leur race, qu'un jeune enfant; ce qui a fait écrire licentieusement au Poëte Latin longtems depuis suivant l'eereur commune,

Lib. 2. Fast. *Vna dies Fabios ad bellum miserat omnes,*
Ad bellum missos abstulit una dies.

Il faut avoüer, que si Procope est le véritable Auteur des Anecdotes, qui passe sous son nom, comme il y a assez de personnes, qui n'en doutent nullement, on le doit tenir pour un des plus grands imposteurs, qui aient jamais pris la plume pour communiquer les choses avenuës de leur tems à la posterité. Il proteste comme les autres au commencement de son premier livre de la guerre Persique, de n'avoir rien écrit par faveur, ni épargné aucun de ses amis au préjudice de la vérité; reconnoissant, que comme l'éloquence est l'objet de la Rhétorique, & la fable celui de la Poësie, la vérité est celui de l'Histoire. Et cependant après avoir représenté

Juſtinien dans ſes livres hiſtoriques comme un très grand Prince, & l'Imperatrice Theodora ſa femme, comme fort digne du rang qu'elle tenoit, il les fait voir dans ſes Anecdotes, l'un pour le plus vicieux des hommes, & l'autre pour une perſonne ſi infame, eu égard à ſa naiſſance & à ſes mœurs, qu'on ne ſauroit lire ce qu'il en écrit ſans abomination, & ſans que la pudeur d'un honnête Lecteur ne s'en trouve offenſée. Que s'il a été trop porté d'animoſité contre ceux-là, on lui reproche d'un autre côté une partialité viſible pour tous les interêts de Beliſaire ſon intime ami. Ainſi Velleius Paterculus élevoit Sejan juſqu'au Ciel; Euſebe écrivoit les vertus de Conſtantin, ſans dire ſes crimes; & Eginard celles de Charles Magne, ſe taiſant de ſes defauts que d'autres nous ont appris. Mais que ne profere point Plutarque contre Hérodote; Polybe contre Philarque ſon antagoniſte; & généralement tous ceux du métier, ſe déchirant les uns les autres, & donnant à connoitre manifeſtement, qu'il n'y en a eu aucun, qui n'ait eu ſes taches, & qui n'ait été dominé par ſes paſſions, dont une hiſtoire legitime devroit être exemte. Céſar même, qui n'a écrit que des Commentaires, mais des Commentaires, qui valent bien une des meil-

leures Hiſtoires, s'eſt-il pû empêcher de tomber dans des erreurs telles, que Aſinius Pollio aſſuroit qu'il eût corrigé en beaucoup d'endroits ces mêmes Commentaires, s'il eût vécu plus longtems. Certes il eſt bien difficile de dépouïller tout à fait nôtre humanité, *hominem penitus exuere*, pour ne donner rien aux interêts, & aux paſſions, dont elle eſt preſque toûjours agitée. Quoi qu'il en ſoit, je tiens pour certain, ce que je crois avoir déja écrit ailleurs, que ſi nous avions des Commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux dont nous venons de parler, il s'y trouveroit des recits bien différens de ceux de Céſar; & que ces vieux Gaulois & Allemans donneroient à leurs guerres contre les Romains des jours bien contraires à ceux, où les a fait voir ce premier des Empereurs, quelque avantage que le ſort des armes lui ait donné ſur eux. Un Lion répondit aſſez ingenieuſement à l'homme, qui lui vouloit prouver ſa ſuperiorité par un tableau, où il le tenoit captif à ſes pieds; Si je me mélois de peindre, vous ſeriés en la place de ce Lion, & je vous aurois repréſenté en Eſclave, me demandant miſericorde. On dit, qu'Attila réaliſa cet Apo-

Probl. ſect. 18. q. 10.

logue à la priſe de Milan, car y voiant des Empereurs Romains, qui avoient des Scythes à leurs pieds, il ſe fit repréſenter aiant aux ſiens ces mêmes Empereurs eſclaves & enchainés, avec des ſacs dans leurs mains, dont ils lui verſoient quantité d'or pour obtenir leur pardon. Le grand bonheur des Grecs, & des Romains, eſt d'avoir eu une infinité d'Ecrivains de leurs actions, qui les ont enluminées avec les plus belles couleurs, qu'ils ont pû; ce qui a manqué aux autres Nations, ou bien elles ont été aſſez malheureuſes, pour voir ſupprimer ce qui faiſoit à leur gloire, ſelon le malheur ordinaire des vaincus, *væ victis*. Quand je lis dans Plutarque, que trois cent Hiſtoriens avoient décrit à l'envi ce beau fait d'armes de Miltiades, lors qu'il mit en déroute auprès de Marathon, lieu diſtant d'Athenes de trois à quatre lieuës ſeulement, l'armée de Darius, qui étoit de trois cent mille ſoldats pour le moins, lui n'en aiant qu'onze mille au plus: Et quand je conſidére le nombre d'excellens Hiſtoriens, qu'ont eu les Romains, qui nommèrent à propos Saturne le Pere de l'Hiſtoire, parce que le tems ſeul conſerve la mémoire des actions héroïques, quand elles ſont décrites: Je tombe dans le ſentiment d'Alexandre, qui

ex Suida Bar. tom. 6. p. 134.

trouvoit Achille très heureux d'avoir eu Homere pour trompette de ses gestes glorieux; & je juge ces deux Nations, la Grecque, & la Romaine, les plus fortunées de toutes, d'avoir produit tant d'Auteurs propres à célébrer ce qu'elles ont executé de considérable dans le Monde. Car enfin il faut que la plume fasse valoir ce que l'épée peut operer; & si les Muses ne s'en mêlent, toutes les conquêtes de Mars, & tous les succés, que la plus haute Vertu, ou la plus raffinée Politique peuvent faire obtenir, sont bientôt mis en oubli. Mais toutes les neufs Sœurs, avec leur Apollon, ne me persuaderont jamais, ce que Appien Alexandrin nous a voulu faire croire, qu'en dix ans, que César demeura dans les Gaules, il y deffit quatre millions d'hommes, & reduisit sous son obeïssance quatre cent Nations, avec plus de huit cent villes. J'ajoûte ceci pour corollaire à la vaillance de César, dont nous avons tant de marques, & qui me fait souscrire à l'axiome d'Aristote, qu'on ne doit être dans les Histoires ni trop crédule, ni aussi incrédule tout à fait; *sapienter enim ab Aristotele pronunciatum, in Historia neque nimis credulum, neque plane incredulum esse oportere.* Hésiode l'avoit déja généralement prononcé, que les cré-

crédulités & les défiances, avoient également perdu les hommes,

Πίςεις δ' ἄρα ὁμῶς καὶ ἀπιςίαι ὤλεσαν ἄνδρας. l. 1. op. & dies.

Credulitas pariter ac diffidentia perdiderunt homines.

Le même chef de la Philoſophie Péripatétique établit une autre maxime, qui m'avertit de conſidérer enſuite, ſi les Hiſtoriens modernes nous peuvent donner plus de certitude des choſes qu'ils nous debitent, que ne font les autres. Car il me ſouvient qu'il tr. de la fid. Rom. aſſure, qu'autant que la trop grande antiquité d'une Hiſtoire la peut rendre ſuſpecte, & par là moins agréable; ſa nouveauté cauſe le même effet ſur nos eſprits, qui la prennent ſouvent pour fabuleuſe, & en font par cette conſidération beaucoup moins de cas, *Hiſtorias non minus vetuſtate nimia, quam novitate fabuloſas eſſe & injucundas.* Il ſeroit aiſé de rendre cela viſible, en examinant un peu nos Hiſtoires recentes, de la même façon, que j'ai fait autrefois celle de Sandoval. Mais parce que ma coûtume eſt de paſſer legerement ſur les choſes odieuſes, ſi quelque puiſſante conſidération ne m'oblige d'en uſer

autrement, je me contenterai de dire un mot de quelques Hiſtoriens de ces derniers tems, & de toucher comme du bout du doigt une matiere, qui me meneroit plus loin, que je n'ai deſſein d'aller, ſi je voulois l'amplifier. Déja généralement parlant la maxime in Meth. Hiſt. de Bodin peut être ſoutenuë, qu'il ne faut guères croire les Payens, quand ils ont parlé des Juifs, ni les Juifs en ce qu'ils ont écrit des Chrétiens, ni les Chrétiens même lors qu'ils maltraitent les Maures & Mahometans, portés d'un zèle qui ne s'accommode pas avec la fidelité de l'Hiſtoire. D'ailleurs un ſtyle affecté, & qu'on voit ne ſe porter qu'aux choſes qu'il peut debiter agréablement, ſoit par la matiere qu'il choiſit exprès, ſoit par la maniere de l'expliquer éloquemment, une telle affection, dis-je, peut rendre ſuſpecte une narration hiſtorique, qui doit être ſimple, & traiter ingenument ſon ſujet dans toute ſon étenduë, faiſant paroitre, que ſon Auteur viſe plus à inſtruire qu'à plaire. Car c'eſt principalement à l'égard de l'Hiſtoire, qu'on doit faire valoir ce beau mot de S. Jerôme, *Melius eſt vera dicere ruſtice, quam falſa diſerte proferre.* Combien pourrions-nous donner d'exemples de ceci,

ſi nous voulions nommer ceux du Siécle où nous vivons, qui n'ont point eu d'autre but, que celui, que prit le Poëte Comique des Latins,

Populo ut placerent quas feciſſet Fabulas.

Mais contentons-nous de remarquer, puiſque nous ne parlons encore qu'en général, qu'il eſt très difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver un Hiſtorien, qui pût être bon garand de ce qu'il fait profeſſion d'enſeigner aux autres. S'il écrit ſur le rapport & ſur la foi d'autrui, n'a-t-il pas été ſujet à être trompé, par mille fauſſes rélations que la malice ou l'ignorance des hommes fait paſſer pour véritables. Et s'il n'expoſe, que les choſes, qu'il peut ſoutenir avoir vûës, & y être intervenu comme Acteur, & par des emplois conſidérables; qui s'aſſurera que l'amour, ou la haine, l'interêt, ou la crainte, & tant d'autres Paſſions, dont perſonne n'a droit de ſe dire exemt, n'aient jamais corrompu ſa probité & ſon jugement, quelquefois même ſans qu'il s'en ſoit apperçû. Les grandes batailles, qui decident les interêts de tous les Souverains, peuvent-el-

les être bien circonſtanciées par les Généraux mêmes, qui les ont données? Ils n'ont pas pû ſe trouver par tout, & par conſequent, ils n'en ſauroient parler, ni en écrire, que ſur le recit de leurs Capitaines, & des autres Officiers ſubalternes, qui ne donnent que trop à leurs ſentimens particuliers, aux inclinations, dont ils ſont prévenus, & ſur tout à leur ambition, pour ne pas dire ſouvent des choſes, qui ne furent jamais. De là viennent les diverſités ordinaires, & ſi étran-
l. 7. ges à cet égard, qu'Arnaud Ferron continuateur de Paul Emile, fait cette obſervation au ſujet de la bataille de Pavie, qu'elle a été diverſement écrite par les François, par les Eſpagnols, par les Italiens, & par les Allemans, chacune de ces Nations en aiant fait une deſcription, qui dément celle des autres. Il en eſt, & a été preſque toûjours ainſi; de ſorte, qu'outre l'émulation des Nations, qui peut produire cette varieté, l'ignorance ſeule de la Tactique, qui eſt l'Art de ranger en bon ordre les batailles, ſelon le terrain où elles ſe donnent, fit condanner d'abſurdité ce que Caliſthene avoit écrit d'un des combats d'Alexandre contre Darius. Ce n'eſt pas que Caliſthene ne fût un grand per-

ſonnage, & dont l'autorité pouvoit faire valoir une rélation. Mais tant y a, que le paſſage étroit des portes de Cilicie où fut donné ce célébre combat, rendoit impoſſible la deſcription qu'il en faiſoit, comme nous l'apprenons de Polybe. l. 12.

Il ne faut donc pas beaucoup s'étonner, ſi les Turcs ſe ſont de tout tems raillés des Hiſtoires, comme de celles, qui contenoient ſi peu de vérité, qu'on les pouvoit mettre au rang des Fables & des Amadis. Je ſai bien, qu'on a écrit, que Selim, l'un des plus renommés de leurs Grands Seigneurs, puiſque c'eſt le nom que prennent leurs Souverains, fit traduire en ſa Langue les Commentaires de Céſar; & qu'une bonne partie des plus ſignalés exploits, qu'il fit en Aſie, & en Afrique, doit être attribuée à cette lecture. Mais, quand il auroit eu la curioſité d'être particulierement informé par le moien de cette traduction des belles actions de Céſar, dont la reputation alloit plus loin dans le monde, que l'Empire Romain n'avoit de ſon tems d'étendue; les ſucceſſeurs de Selim ont bien fait voir depuis, qu'ils ne déferoient pas davantage aux Hiſtoires, que leurs devan-

ciers, & ils nous donnent encore aujourd'hui grand ſujet de douter de la vérité de ce conte. Quoi qu'il en ſoit, pour dire encore quelque choſe des Hiſtoires de nos jours, que je nomme ainſi pour les diſtinguer de celles, dont j'ai déja parlé, je ne ſai pas, quelle certitude on s'en peut promettre; mais je crois qu'à les examiner par le ménu, & comme j'ai fait autrefois celle de l'Empereur Charles Quint, elles ſeroient plus propres à faire valoir le titre de ce petit Diſcours qu' à lui porter préjudice. Gonçale de Méneſes nous a voulu donner la vie du Roi d'Eſpagne Philippe IV. l'on pourra juger de la piéce entiere par cet échantillon, qu'en décrivant la bataille de Prague, il fait prononcer une belle harangue à l'Electeur Palatin, pour animer ſes ſoldats: & néanmoins ce prétendant à la Couronne de Boheme, n'étoit pas où la bataille ſe donna; lui & ſa femme s'étoient arrétés dans la ville de Prague fort voiſine, lorſque le Prince d'Anhalt hazarda le combat, & fut défait. Les Chroniques d'Eſpagne nomment ordinairement Cava la fille du Comte Julien, qui pour ſe venger du Roi Dom Rodrigue, qui l'avoit deshonorée, fit paſſer le Détroit aux Mores:

Avogadro l'appelle Florinde, fait qu'elle ſe l. 3. c. 2.
précipite d'une Tour, que ſon pere ſe poignarde furieux, & que ſa mere mourût auſſi peu après miſerablement. Charles Quint ſe faiſant lire l'Hiſtoire de Sleidan, que les Proteſtans d'Allemagne nomment leur Tite Live, s'écrioit ſouvent, à ce que dit Surius, *mentitur nebulo.* L'on a donné pour regle de ne croire ni Philippe de Comines, comme trop grand Partiſan de la France, ni Meier, comme ſon adverſaire trop déclaré. Paul Emile Veronois, que Bodin choiſit pour mediateur entre eux, ſemble avoir ſon reproche, aiant été mandé exprès d'Italie, pour nous favoriſer. Qui eſt-ce qui peut ſouffrir Paul Jove, quand il ſe met ſur les loüanges de ſon Coſme de Medicis; ou quand il diffame ceux, qui lui refuſoient des penſions, qu'il prenoit de tous côtés? Les Venitiens mêmes avoient honte de ſe voir comparer aux anciens Romains par Sabellicus, & ils le jugeoient inſupportable, lorſqu'il les paranymphoit. Ce que Maffée a écrit des Indes Orientales eſt de la plus haute élegance; mais peut-on ſouffrir patiemment de lui voir repréſenter un Portugais, l. 11.
qui au ſiége de Diu n'aiant plus de bale ni de

plomb, s'arrache les grosses dents pour en charger son arquebuse. Le Pere Cretophle Borri, afin d'écrire dans sa relation de la Cochinchine quelque chose de plus considérable que les autres, a été contraint d'avoüer, qu'il avoit imposé mille choses aux crédules, sur tout à l'égard des Elephans, n'aiant rien vû de ce qu'il leur fait executer d'admirable, bien qu'il s'en dit le témoin oculaire. Nous nous sommes moqués des Généalogies tirées de pere en fils depuis Adam, jusqu' à Charles Quint, & depuis ce premier Pere, jusqu'au Duc de Lerme. Mathieu Paris, parlant du Roi d'Angleterre Alfredus, emploie ces propres termes: *Hujus genealogia in Anglorum Historiis perducitur usque ad Adam primum parentem.* Cela fait voir, qu'en tout tems l'on s'est repû de viandes bien creuses, & entretenu de grandes bagatelles; n'y aiant à la vérité personne, qui n'ait droit de se prévaloir de cette origine, qu'on ne sauroit contester entre nous; mais personne aussi qui se puisse vanter sans être ridicule, d'avoir d'assez bons titres pour justifier sa descendance suivie, & généalogiquement prouvée, depuis les enfans de Noé jusqu' à soi.

Ajoû-

Ajoûtons un mot de ceux, qui ont écrit plus solidement, & reconnoissant que le Président de Thou a beaucoup mérité à cet égard, avoüons pourtant, qu'on lui a voulu reprocher, que la premiere impression de son Histoire ne s'accorde pas toûjours avec celles, qui ont suivi, principalement depuis son second mariage, qui le mit en quelque alliance avec la Maison de Guise, par celle de Nançai, dont étoit sa derniere femme. Je ne dis rien des invectives contre lui d'un Baptista Gallus, parce que je les vois juridiquement condannées par le Magistrat. Mais j'ai de la peine à souffrir, que l'Historiographe Mathieu se mêle de le reprendre tant de fois, & même avec invective, comme il fait au sujet du Legat Caraffe, lui Mathieu, qui a donné de si belles prises à ceux, qui l'ont voulu contredire. J'en donnerai ce seul exemple. Il veut que Philippe II. aiant épousé Marie Reine d'Angleterre, n'ait protegé Elizabeth, qui lui succeda, que parce qu'il aimoit son sexe, qu'il avoit pitié de son bas âge, & sur tout à cause qu'il respectoit les rares qualités de cette Princesse. Cependant l'on sait, qu'il ne la favorisa qu'en haine de la Reine d'Ecosse, Marie Stuart, qu'il

vouloit reculer par maxime d'Etat de la Couronne d'Angleterre. Voiés, je vous ſupplie, qu'un Lecteur eſt bien inſtruit des cauſes & du motif des actions par de ſemblables jugemens. Baptiſte le Grain ſe fût bien paſſé de faire deſcendre d'Hercule les Rois de Navarre; de nommer chaſtes & vertueuſes des Dames, qui n'ont jamais été tenuës pour telles, & de faire prononcer ridiculement, pour ne rien dire de plus à ſon deſavantage, quâtre vers à une ſtatuë de cire, interrogée par le Maréchal de Biron. Je ne daignerois examiner l'Hiſtoire d'Aubigné (*), qui eſt veritablement la ſienne, tant il y fait parade de ſes propres actions. Mais ſon animoſité contre le Sur-intendant D'O, & contre le Maréchal de Lavardin, ne peut être ſupportée. Pour ce qui touche Scipion Du Pleix, perſonne n'ignore de quelle ſorte il a traité le Maréchal de Baſſompierre, qui lui donne le démenti ſur une infinité de choſes recentes, & qui étoient de ſa particuliere connoiſſance. Il ſe moque des miracles, que Du Pleix & Bernard font faire au feu Roi, avec ces rudes termes con-

(*) Imprimée en 1616. & brulée à Paris pas la main du Bourreau le 4. Janv. 1617.

tre-eux, qu'un Ane gratte l'autre: *Mutuo muli ſcabunt.* Certes de ſemblables contradictions ſont capables de rendre les vérités mêmes fort ſuſpectes. Il eſt d'ailleurs conſtant entre les plus entendus dans la premiere Hiſtoire de nôtre Monarchie, qu'en tous les points où il s'y trouve quelque diverſité d'opinions, Du Pleix a preſque toûjours pris le parti le moins ſoutenable.

Conclurons-nous donc ſur tant d'exemples du peu de certitude, qui ſe trouve, généralement parlant, dans toutes les Hiſtoires, qu'on les doive abſolument negliger? En vérité je ſuis fort éloigné de ce ſentiment, & je tiens l'Hiſtoire, après ceux, qui en ont le mieux parlé avant moi, pour une très ſage maitreſſe de la vie humaine. Or parce qu'il y en a de trois ſortes, d'humaines, comme celles dont nous nous ſommes entretenus juſqu'-ici; de naturelles, telles que ſont celles de Pline, de Geſner, d'Acoſta, ou autres ſemblables; & de Divines, qui ont leur fondement à nôtre égard ſur le vieil & ſur le nouveau Teſtament: Je penſe avoir aſſez fait voir dans tout ce Diſcours, que mon intention n'eſt pas d'enveloper dans l'incertitude dont j'accuſe les premieres, cel-

les du dernier ordre, ſur leſquelles on ne ſauroit ſans impieté former le moindre doute, puiſque nous les tenons du Ciel, & que le S. Eſprit les a revelées & dictées, pour ſervir à nôtre ſalut. Eſdras a prononcé,
l. 4. c. 15. *omnis incredulus in incredulitate ſua morietur*; & ſelon le Concile de Nicée, *dubius in fide infidelis eſt.* Les deux autres eſpeces ne ſont pas de même, quoi que je ne me ſois étendu, & que je n'aie formé mon induction que ſur les premieres, pour deſabuſer ceux, qui en tiennent quelques-unes d'entre-elles pour inconteſtables. La ſuſpenſion de créance néanmoins, que je penſe qu'on y peut raiſonnablement apporter, n'empêche pas, qu'elles ne ſoient d'ailleurs fort profitables. Comment l'Hiſtoire, quelque fautive qu'elle ſe rencontre quelquefois, ceſſeroit-elle d'être utile pour cela? Si la Theogonie d'Heſiode, les Fables Æſopiques de Phædrus, & les Métamorphoſes d'Ovide, ne laiſſent pas, nonobſtant leur éloignement de la vérité, d'être très inſtructives, ſoit dans la Phyſique, ſoit dans la Morale. Les taches du viſage ne le rendent pas toûjours difforme, & tous les vices du corps ne ſont pas de telle nature, qu'ils le doivent faire paſſer

pour monſtrueux. Ce qui rend la plûpart des Hiſtoires ſujettes aux inconveniens, dont nous les avons repriſes, c'eſt que les Auteurs veulent preſque tous imiter ces Peintres, qui pour plaire aux femmes, qu'ils entreprennent de repréſenter, les peignent par complaiſance beaucoup plus belles, qu'elles ne ſont. Un Hiſtorien prévenu par interêt, ou autrement, du deſir d'obliger ceux, dont il parle, ou de rendre les matieres, dont il traite, plus conſidérables qu'elles ne ſont en effet, attribuë à ceux-là ce qu'ils n'ont pas mérité, & accompagne celles-ci de circonſtances notables, & d'évenemens, qui ne furent jamais, que dans ſon imagination. Guicciardin eſt accuſé de s'être conduit de la façon autant de fois, qu'il a parlé de ce qui concernoit particulierement les Florentins, s'y attachant de telle ſorte & avec tant d'exaggération, qu'outre qu'il y eſt ennuieux, il en paroit ridicule. Ceux qui pèchent en cela comme lui, ſont ſujets à demeurer courts, & à ne ſe pas acquiter de leur devoir aux choſes grandes & importantes, ſemblables, pour continuer nôtre comparaiſon, à d'autres Peintres, dont le pinceau ne ſait bien repréſenter que

les épines d'un Rosier, & qui n'arrivent jamais à bien exprimer l'éclat & le vermeil des roses. Lucien les compare encore à quelques-uns de cette profession, qui, selon l'usage de sa Réligion, prenoient bien de la peine à faire paroitre la beauté du thrône, & même celle des souliers de Jupiter Olympien, mais qui négligeoient, ou plûtôt étoient incapables, de donner une belle idée qui approchât de la majesté de son visage, & du reste de sa personne. Le vrai moien de ne pas tomber dans un si grand inconvenient, est de n'écrire jamais l'Histoire de son siécle pour la faire voir du même siécle, n'aiant jamais égard au tems présent, mais au futur seulement, & ne considérant presque pas ceux, qui vivent souvent, & dont l'on parle dans le corps de l'ouvrage, au prix de la posterité, qui doit prononcer un jugement équitable sur nôtre travail. On évite par cette précaution, & par cette attente, tous les soupçons, qui ont accoutumé de décrediter un ouvrage historique; ce qui est si véritable, que beaucoup de personnes, si nous en croions le même Lucien, ont

été persuadées de la vérité de tout ce que Homere a écrit des proüesses d'Achille, par cette raison, que n'étant pas son contemporain, & ne les recitant qu'en une saison, où il ne se pouvoit rien promettre de lui, Homere n'avoit nul sujet de le flatter. Nous conclurons donc par cette maxime, que les bonnes Histoires sont de la nature de ces médicamens, qui ne doivent être emploiés que long-tems depuis qu'ils sont préparés; me souvenant fort bien, que Jean Mesué, Auteur Roial, comme descendu des Souverains de Damas, veut dans son troisiéme Livre, qui est des Antidotes, qu'on ne se serve ni du Philonium, ni des autres opiates, que six mois au moins depuis leur confection. Il y a beaucoup d'analogie entre ce qui doit servir à l'esprit, & ce qui se destine pour le corps; bien qu'eu égard seulement au tems, les proportions en soient si différentes qu'Horace demande neuf ans de retardement, où ce savant Arabe ne parle que de six mois. Enfin je prie le Lecteur, de se souvenir, que je n'ai parlé du travail d'aucun Historien vivant; non pas que je n'en connoisse, dont je me se-

rois volontiers ſouvenu, à leur avantage & pour les eſtimer; mais parce qu'étant vivans, je me ſuis ſenti obligé d'en uſer autrement, par une loi, que je me ſuis impoſée après Ciceron & Quintilien, de ne point nommer ceux, qu'on pourroit croire que j'aurois voulu flatter, & peut-être mendier leurs ſuffrages par une voie, que je n'ai pû juſqu'-ici que deſapprouver.



